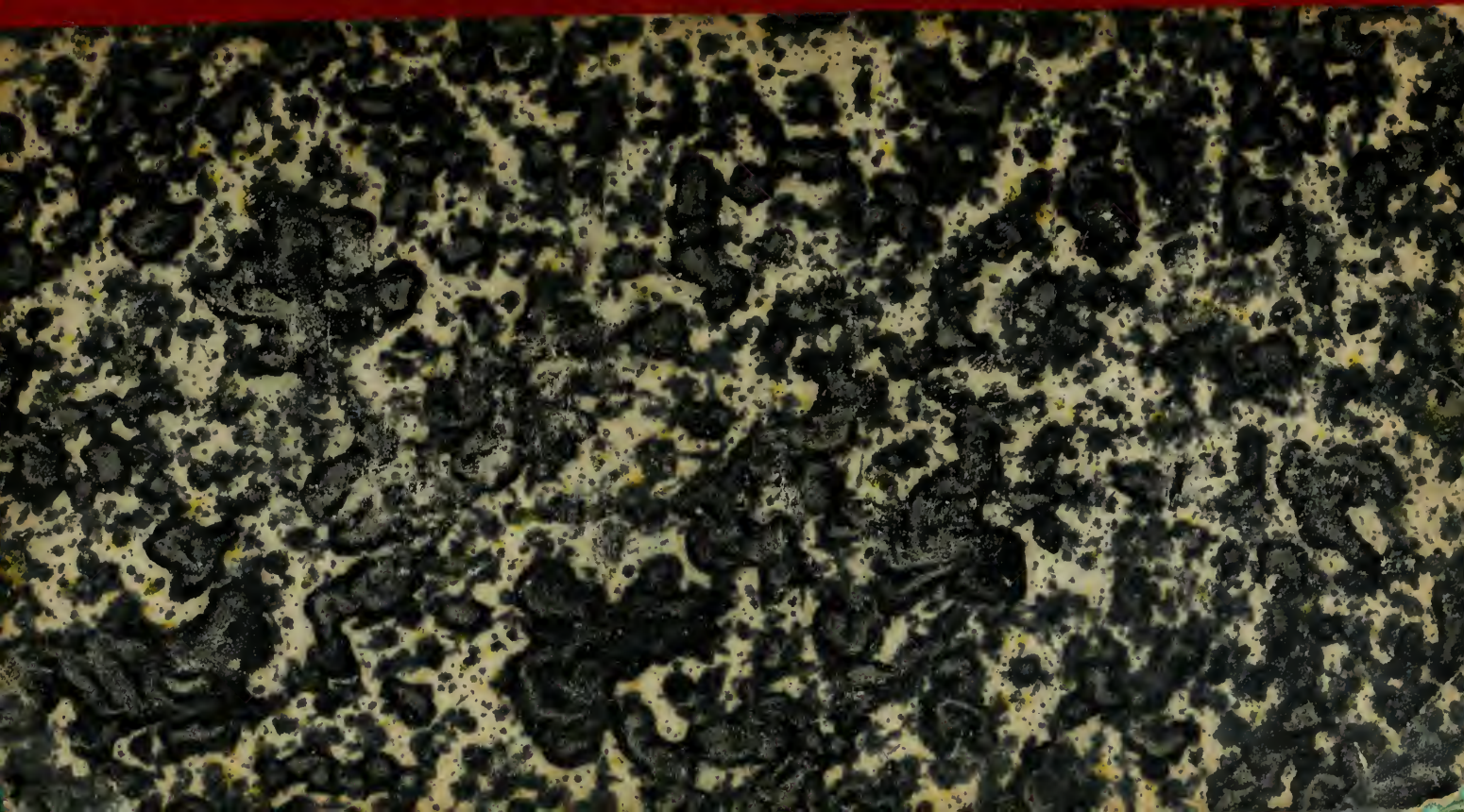

Collection G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor

1935

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoiresc03casa

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,
Faub. Montmartre n° 11.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

Ne quidquam sapit qui sibi non sapit.

Edition originale, la seule complète.

TOME III.

PARIS.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DE LA BOURSE.

1833.

316752

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Je vais tenter mon opération magique. — Orage terrible qui survient. — Ma peur. — Javotte reste pure. — Je quitte la partie, et je vends la gaîne à Capitani. — Je retrouve Juliette et le prétendu comte Celi, devenu comte Alfani. — Je me décide à partir pour Naples. — Ce qui me jette dans une autre route.

Je devais faire ma grande opération le jour suivant, car autrement, d'après les idées reçues, j'aurais été obligé d'attendre la pleine lune du mois prochain. Je devais conjurer les gnomes à pousser le trésor au niveau du sol, à l'endroit

même où j'aurais fait mes conjurations. Certes je savais bien que l'opération manquerait, mais je savais aussi que je ne manquerais pas de raisons pour satisfaire Franzia et Capitani. En attendant, je devais bien jouer mon rôle de magicien que j'aimais à la folie. Je fis travailler Javotte toute la journée pour coudre en cercle une trentaine de feuilles de papier sur lesquelles je peignis les figures les plus bizarres. Ce cercle, que j'appelais *maxime*, avait trois pas géométriques de diamètre. Je m'étais fait une espèce de sceptre ou baguette magique de la branche d'olivier que Franzia m'avait apportée de Césène. Étant ainsi préparé, je dis à Javotte qu'à minuit, au moment où je sortirais du cercle, elle devait se tenir prête à tout. Elle ne reçut pas cet ordre avec répugnance, car il lui tardait de me donner cette preuve de son obéissance ; et de mon côté, me regardant comme son débiteur, je me sentais pressé de la satisfaire.

L'heure étant venue, j'ordonnai au père et à Capitani de se tenir sur le balcon, soit pour être prêts à mes ordres, si je venais à les appeler, soit pour empêcher que personne de la maison ne pût rien voir de ce qui allait se passer. Je me défais alors de tout habillement profane, et je revêts le grand surplis, ouvrage des mains pures d'une vierge, puis je laisse tomber mes longs cheveux épars, je place ma singulière couronne sur ma tête, le cercle *maxime* sur mes épaules, et empoignant le sceptre d'une main, le merveil-

leux couteau de l'autre, je descends dans la cour. Là, j'étends mon cercle en proférant des paroles barbares, et après en avoir fait le tour par trois fois, j'y saute au milieu.

Là, accroupi, immobile pendant deux minutes, je me lève et je fixe mes regards sur un gros nuage blafard qui se levait à l'horizon de l'occident, pendant que le tonnerre grondait du même côté avec force. Que j'aurais paru sublime aux yeux hébétés de mes deux idiots, si examinant, un peu avant, l'état du ciel de ce côté-là, je m'étais avisé d'annoncer ce phénomène.

Le nuage s'étendit avec une rapidité extrême, et la voûte céleste ne parut bientôt que couverte d'un drap mortuaire que les éclairs les plus vifs sillonnaient dans tous les sens.

Cela étant fort naturel, je n'avais pas la moindre raison d'en être surpris ; cependant un commencement de peur me faisait éprouver le besoin d'être dans ma chambre. Bientôt ma frayeur augmenta en voyant les éclats de la foudre, mêlés aux éclairs, se succéder et m'entourer de tous les côtés. J'éprouvai alors ce que peut opérer sur l'esprit une grande frayeur, car je me figurai que si les foudres qui sillonnaient le terrain autour de moi et qui éclataient sans cesse sur ma tête ne m'anéantissaient pas, c'était simplement parce qu'elles ne pouvaient point entrer dans mon cercle magique. Ainsi j'adorais mon propre ouvrage ! Cette sotte raison m'empêchait d'en sor-

tir malgré la peur qui m'y faisait frissonner. Sans cette croyance, fruit d'une frayeur pusillanime, je n'y serais pas resté une minute, et ma fuite précipitée aurait dessillé les yeux à mes deux dupes qui auraient bien vu que loin d'être un magicien, je n'étais qu'un poltron. La violence du vent, les éclats retentissans du tonnerre, un froid pénétrant et la frayeur me faisaient trembler comme la feuille. Mon système, que je croyais à toute épreuve, s'était évanoui; je reconnaissais un Dieu vengeur qui m'avait attendu là pour me punir d'un seul coup de toutes mes scélératesses, et pour mettre fin à mon incrédulité en m'anéantissant. L'immobilité absolue dans laquelle je me trouvais, me persuadait que mon repentir était inutile, et cela ne faisait qu'accroître ma profonde consternation.

Cependant le tonnerre cesse, une pluie abondante commence à tomber, le danger disparaît et je sens renaître mon courage. Tel est l'homme! ou tel au moins je fus alors. La pluie tombait avec une telle abondance, qu'elle aurait inondé la contrée si elle avait duré plus d'un quart d'heure. Dès que la pluie eut cessé, il n'y eut plus ni vent ni nuage, et la lune se montra dans toute sa beauté au milieu d'un firmament de l'azur le plus beau. Je ramasse le cercle, et après avoir ordonné aux deux amis d'aller se coucher sans me parler, je rentrai dans ma chambre. L'esprit encore préoccupé, je jette les yeux sur Javotte, et je la trouvai

si jolie que j'en eus peur. Je me laissai docilement essuyer ; ensuite, d'un ton pitoyable je lui dis d'aller se coucher dans son lit. Le lendemain, dès qu'elle me vit, elle me dit qu'en me voyant arriver tout tremblant, malgré la chaleur qu'il faisait, je lui avais inspiré de la crainte.

Après un sommeil de huit heures, la tête reposée, je me trouvai dégoûté de cette comédie, et à l'apparition de Geneviève, je fus tout surpris de n'éprouver aucun sentiment. Ce n'était pas que la docile Javotte eût changé, mais je n'étais plus le même. Me sentant dans un état d'apathie qui m'était inconnu jusqu'alors, par une suite des idées superstitieuses que la frayeur m'avait inspirées la veille, je crus voir que l'état d'innocence de cette jeune fille était protégé par le ciel, et que je n'aurais pas échappé à la mort la plus prompte et la plus terrible, si j'avais osé la lui ravir.

Au reste, avec ma tête de vingt-trois ans et mes idées exaltées, je ne voyais dans ma résolution que le père un peu moins dupe, et la fille un peu moins malheureuse, à moins qu'il ne lui arrivât ce qui était arrivé à la pauvre Lucie de Paséan.

Dès que Javotte ne fut plus à mes yeux qu'un objet d'une sainte horreur, je me décidai à partir sur l'heure ; et ce qui contribuait à rendre cette résolution irrévocable, c'était une appréhension que quelque pieux paysan ne m'eût vu faire mes jongleries dans mon soi-disant cercle magique, et que la très-sainte ou très-infernale inquisition,

informée par son pieux zèle, ne se mît à mes trousses pour me donner en spectacle par un bel auto-da-fé, dont je ne me souciais aucunement d'être l'acteur principal. Frappé de cette possibilité, je fis appeler le père Franzia et Capitani, et en présence de la vierge, je leur dis que j'avais obtenu des sept gnomes gardiens du trésor tous les renseignemens possibles, mais que j'avais été obligé de faire un accord avec eux pour suspendre l'extraction du précieux dépôt qu'ils étaient chargés de garder. Je dis à Franzia que j'allais lui remettre par écrit tous les renseignemens que j'avais contraint ces esprits à me donner. Je lui remis effectivement un écrit pareil à celui que j'avais fabriqué à la bibliothèque publique de Mantoue, et dans lequel j'ajoutai que le trésor consistait en diamans, rubis, émeraudes, et en cent mille livres de poudre d'or. Je lui fis jurer sur mon porte-feuille de m'attendre ou de n'ajouter foi à aucun magicien à moins qu'il ne lui rendît un compte pareil en tous points à celui que je lui faisais la grâce de lui laisser par écrit. Je fis ensuite brûler la couronne et le cercle, et lui remettant le reste, je lui ordonnai de le garder soigneusement jusqu'à mon retour. Quand à vous, Capitani, rendez-vous de suite à Césène, à l'auberge où nous avons logé, et attendez-y l'homme que Franzia va y envoyer avec nos effets.

Voyant la pauvre Javotte inconsolable, je la pris à part, et après lui avoir dit avec tendresse

qu'elle me reverrait avant long-temps, je crus devoir la prévenir que la grande conjuration étant heureusement faite, sa virginité devenait inutile et qu'elle pouvait se marier dès qu'elle le voudrait, ou que l'occasion s'en présenterait

Je me rendis de suite à la ville, où je trouvai Capitani disposé à retourner à Mantoue après qu'il aurait été à la foire de Lugo. Il me dit en pleurant comme un benêt que son père serait au désespoir quand il le verrait retourner sans le couteau de saint Pierre. Je vous le rends, lui dis-je, avec la gaîne, si vous voulez m'en donner les mille écus romains que porte la lettre de change. Trouvant ce marché-là très-avantageux, il y consentit avec joie. Je lui rendis la lettre, et je lui fis signer un billet par lequel il s'engageait à me rendre ma gaîne dès que je lui apporterais la même somme, qu'il attend encore.

Je ne savais que faire de la merveilleuse gaîne et je n'avais pas besoin d'argent ; mais j'aurais cru me déshonorer en la lui donnant pour rien, et puis je trouvais plaisant de mettre à contribution l'ignorante crédulité d'un comte palatin par la grâce du pape. Plus tard cependant je lui aurais volontiers rendu l'argent qu'il m'en avait donné ; mais le hasard a voulu que nous ne nous soyons revus que bien long-temps après et dans un moment où il m'aurait été difficile de lui en faire la restitution. Je n'ai donc dû le gain de cette somme qu'au hasard, et certes Capitani ne s'avisa pas de s'en

plaindre ; car en possédant *gladium cum vaginâ*, il était dans la pleine confiance de posséder tous les trésors cachés dans les états du saint-père.

Capitani partit le lendemain et j'allai prendre la route de Naples ; mais voici encore ce qui m'en empêcha.

En rentrant à l'auberge, après une courte promenade, l'hôte me remit l'affiche du théâtre qui annonçait quatre représentations de la *Didone* de Metastasio au théâtre Spada. Voyant qu'aucun acteur ni aucune actrice n'étaient de ma connaissance, je me détermine à voir la représentation du soir et à partir le lendemain par la poste. Une petite peur de l'inquisition me talonnait, et il me semblait déjà avoir des mouches à mes trousses.

Avant d'entrer dans la salle, je vais dans la chambre où les actrices s'habillent, et la première me semble assez revenante. Elle était Bolonaise et on l'appelait Narici. Je la salue, et après quelques propos de circonstance, je lui demandai si elle était libre. Je ne suis, me dit-elle, engagée qu'avec les entrepreneurs.

— Avez-vous un amant ?

— Non.

— Je m'offre à l'être, si vous vous sentez disposée.

Elle me sourit d'un air goguenard, et me dit : Tenez, prenez-moi quatre billets pour les quatre représentations. Je tire deux sequins, ayant soin qu'elle vît ma bourse bien fournie, je prends les quatre billets, et les donnant à la fille qui la ser-

vait, et qui était plus jolie qu'elle, sans lui rien dire de plus, je m'en vais. Elle me rappelle; je fais semblant de ne pas l'entendre et je vais prendre un billet de parterre. Après le premier ballet, trouvant tout du dernier médiocre, je me lève pour m'en aller, lorsque portant mes regards sur la grande loge, j'y vois, à mon grand étonnement, le Vénitien Manzoni avec la fameuse Juliette dont le lecteur se rappellera le fameux bal et le soufflet.

Voyant qu'on ne m'observait pas, je demande à mon voisin qui était cette belle dame couverte de diamans. C'est, me dit-il, la dame Querini, Vénitienne, que le général comte Spada, maître du théâtre et que vous voyez près d'elle, a conduite ici de Faënza sa patrie. Charmé que M. Querini l'eût enfin épousée, mais ne pensant pas à l'approcher, par les raisons que le lecteur n'aura pas oubliées, non plus que nos débats lorsqu'elle voulut que je l'habillasse en abbé, j'allais sortir; mais au moment même elle m'aperçoit et m'appelle. Je m'approche, et ne voulant pas être connu, je lui dis tout bas que je m'appelais Farussi. Manzoni me dit aussi que je parlais à son excellence madame Querini. Je le sais, lui dis-je, par une lettre que j'ai reçue de Venise, et j'en fais mes sincères félicitations à madame. Juliette, qui m'entend, me fait sur-le-champ baron, et me présente au comte Spada. Ce seigneur m'invite aussitôt affectueusement à entrer dans sa loge, et

après m'avoir demandé d'où je venais, où j'allais, etc., il me prie de lui faire l'honneur de souper avec eux.

Il y avait dix ans qu'il avait été ami de Juliette à Vienne, lorsque Marie-Thésèse, voyant la mauvaise influence de ses charmes, crut devoir l'en faire sortir. Elle avait renouvelé connaissance avec lui à Venise, où elle l'avait engagé à la conduire à Bologne en partie de plaisir; et M. Manzoni, son ancien suivant, qui me conta tout cela, l'accompagnait pour pouvoir rendre témoignage de sa bonne conduite à M. Querini. Ce n'était pas à la vérité un chaperon des mieux choisis.

Elle voulait à Venise que tout le monde crût qu'il l'avait épousée en secret; mais à cinquante lieues de là, elle ne croyait pas cette formalité utile, et le général l'avait déjà présentée comme madame Querini Papozze à toute la noblesse de Césène. Au reste, M. Querini aurait eu tort d'avoir été jaloux du général, car c'était une connaissance de trop longue main qui ne devait pas tirer à conséquence. Il est d'ailleurs reçu parmi certaines femmes qu'un amant dernier venu qui se montre jaloux d'une ancienne connaissance ne peut être qu'un sot, et qu'on peut le traiter comme tel. Juliette, craignant sans doute mon indiscrétion, m'avait vite appelé; mais voyant que j'avais également à redouter la sienne, elle se rassura. Je la traitai politiquement dès le principe avec tous les égards dus à sa qualité.

Je trouvai chez le général nombreuse compagnie, et des femmes assez jolies. Ne voyant pas Juliette, je la demande à M. Manzoni qui me dit qu'elle était à la table du pharaon où elle perdait son argent. Je m'y rends et je la vois assise à la gauche du banquier, qui pâlit en me voyant. C'était le prétendu comte Celi. Il me présente un livret; je le refuse avec politesse, mais j'accepte l'offre de Juliette d'être de moitié avec elle. Elle avait une cinquantaine de sequins, je lui en donne autant et je m'assieds à son côté. A la fin de la taille, elle me demande si je connaissais le banquier, et je m'aperçus qu'il l'avait entendue : je lui dis que non. La dame qui était assise à ma gauche me dit que c'était le comte Alfani. Une demi-heure après, madame Querini perdait avec un sept et leva de dix sequins, et le coup était décisif. Je me lève et j'attache mes yeux sur les mains du banquier. Malgré cela, il file, et madame perd.

Au même instant le général vient la prendre pour aller souper : elle quitte, laissant là le reste de son or, et au dessert étant retournée au jeu, elle perdit tout.

Ayant animé le souper par une foule d'historiettes et de fines plaisanteries, je captivai l'amitié de toute la société, mais plus particulièrement celle du général qui, m'ayant entendu dire que je n'allais à Naples que pour satisfaire un caprice amoureux, me conjura de passer un mois avec

lui, et de lui faire le sacrifice de ma fantaisie. Ce fut en vain, car ayant le cœur vide, il me tardait de revoir Lucrezia et Thérèse, dont depuis cinq ans je ne pouvais me rappeler que confusément les charmes. Je consentis cependant à rester à Césène les quatre jours qu'il voulait encore y passer.

Le lendemain matin, au moment où je faisais ma toilette, je vois venir le poltron Alfani-Celi. Je l'accueille par un sourire moqueur en lui disant que je l'attendais.

Mon coiffeur était présent, il ne me répondit rien; mais dès que nous fûmes seuls : Quelles raisons, me dit-il, pouvez-vous avoir pour m'attendre?

— Mes raisons sont des probabilités que vous entendrez en détail dès que vous m'aurez compté cent sequins, ce que vous allez faire de suite.

— En voilà cinquante que je suis venu vous rapporter : vous ne sauriez en exiger davantage.

— Je les prends à-compte; mais par bonté d'âme je vous préviens de ne pas vous trouver ce soir chez le comte, car vous n'y serez pas reçu; et ce sera à moi qu'on aura cette obligation.

— J'espère qu'avant de faire cette mauvaise action vous y penserez.

— J'y ai déjà suffisamment pensé. Mais vite, partez.

Quelqu'un ayant frappé à ma porte, le prétendu Alfani partit sans que j'eusse besoin de

lui en renouveler l'ordre. C'était le premier castrat qui venait m'inviter à dîner de la part de la Narici. Trouvant l'invitation plaisante, j'acceptai en riant. Ce castrat bouffon s'appelait Nicolas Peritti et prétendait être petit-fils d'un enfant naturel de Sixte V; ce qui était très-possible. J'en parlerai quinze ans plus tard.

En arrivant, je vois le comte Alfani, qui bien certainement ne m'attendait pas, et l'idée me vint qu'il devait me prendre pour son mauvais génie. M'ayant salué avec beaucoup de politesse, il me pria d'entendre deux mots en particulier. Je vous donne encore cinquante sequins, me dit-il; mais en qualité d'honnête homme, vous ne pouvez les prendre que pour les rendre à madame Querini : mais comment les lui remettre sans lui dire que vous m'avez obligé à cette restitution? Vous sentez quelles doivent en être les conséquences.

— Je les lui remettrai quand vous ne serez plus ici; en attendant, je serai discret; mais gardez-vous de corriger la fortune en ma présence, car je vous jouerai quelque mauvais tour.

— Doublez ma banque, et vous serez de moitié.

— Votre proposition est une offense.

Il me donna les cinquante sequins, et je lui promis le secret.

Il y eut nombreuse compagnie chez l'actrice, surtout en jeunes gens qui, après le dîner, perdirent tous leur argent. Je ne jouai pas, ce qui

désappointa la belle, car elle ne m'avait invité que parce qu'elle m'avait jugé devoir être de la trempe des autres. Demeuré simple spectateur, j'eus lieu d'observer combien Mahomet avait eu raison de défendre les jeux de hazard.

Le soir, après l'Opéra, le dit comte fit la banque; je jouai et je perdis deux cents sequins; mais ne pouvant m'en prendre qu'à la fortune. Madame Querini gagna. Le lendemain, avant souper, je fis presque sauter sa banque, et après souper, me sentant fatigué et content de mon gain, j'allai me coucher.

Le lendemain matin, c'était la veille du quatrième jour, je fus chez le général et j'appris que son adjudant avait jeté les cartes au nez du soi-disant Alfani, et qu'ils avaient un rendez-vous à midi. J'allai trouver cet officier dans sa chambre et je lui offris d'être son second, l'assurant qu'il n'y aurait point de sang versé. Il me remercia, et à dîner il me dit que j'avais deviné, car le comte Alfani était parti pour Rome. Eh! bien, dis-je à la société, je vous ferai une banque ce soir.

Après dîner, ayant pris à part madame Querini, je lui contai l'histoire et je lui présentai les cinquante sequins dont j'étais dépositaire.

— Vous voulez, me dit-elle, au moyen de cette fable, me faire présent de cinquante sequins, mais je n'en veux pas : je n'ai pas besoin d'argent.

— Je vous donne ma parole que j'ai forcé le

fripon à me les rendre avec les cinquante autres qu'il avait de moi.

— Cela peut être, mais je ne veux pas vous croire. Sachez d'ailleurs que je ne me crois pas assez imbécille pour me laisser duper, moins encore pour me laisser voler.

La philosophie défend de se repentir d'avoir fait une bonne action; mais il peut être permis d'en être fâché lorsque par une interprétation malveillante on cherche à en faire un reproche.

Le soir, après la dernière représentation, je taillai chez le général, ainsi que je l'avais promis, et j'y perdis quelques sequins; mais on me fit des caresses. Cela est bien plus doux que de gagner, quand le joueur n'est pas dans la nécessité d'être à l'affût de l'argent.

Le comte Spada, qui m'avait pris en affection, me pria d'aller avec lui à Brisighetta, mais je résistai, voulant absolument partir pour Naples.

Le lendemain je fus éveillé par un tapage épouvantable qu'on faisait presqu'à la porte de ma chambre.

Je sors du lit et j'ouvre ma porte pour voir ce que c'est. Je vois une bande de sbires à la porte d'entrée, et dans un lit, un homme de bonne mine, sur son séant, qui s'égosillait à crier en latin contre cette canaille, vraie plaie de l'Italie, et contre l'hôte présent, et qui avait eu la scélératesse de leur ouvrir la porte.

Je demande à l'hôte de quoi il s'agissait. Ce

monsieur, me répond le drôle, qui, apparemment, ne parle que latin, est couché avec une fille, et les archers de l'évêque sont venus pour savoir si c'est sa femme : c'est tout simple. Si elle l'est, il n'a qu'à les en convaincre par quelque certificat, et tout sera dit : mais si elle ne l'est pas, il faut bien qu'il se contente d'aller en prison avec la fille. Cela pourtant n'arrivera pas, car je m'engage à arranger l'affaire à l'amiable moyennant deux ou trois sequins. Je parlerai à leur chef, et tous ces gens-là s'en iront. Si vous parlez latin, entrez et faites-lui entendre raison.

— Qui a forcé la porte de la chambre?

— On ne l'a pas forcée; c'est moi qui l'ai ouverte : c'est mon devoir.

— C'est un devoir de voleur de grand chemin, et non d'un hôte honnête homme.

Indigné d'une pareille infamie, je crus devoir m'en mêler. J'entre en bonnet de nuit, et je conte à l'homme toutes les circonstances de cette tracasserie. Il me répond en riant que premièrement on ne pouvait pas savoir si la personne qui était couchée à côté de lui était une femme, car on ne l'avait vue habillée qu'en officier, et qu'en second lieu il croyait que personne au monde n'avait le droit de l'obliger à rendre compte si c'était sa femme ou sa maîtresse, en supposant que l'être qui couchait avec lui fût réellement une femme. D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis déterminé à ne pas débourser un écu pour finir cette affaire et à ne

sortir du lit que lorsqu'on aura refermé ma porte. Dès que je serai habillé, je vous ferai voir un joli dénoûment de cette pièce. Je chasserai tous ces coquins à coups de sabre.

Je vois alors dans un coin de la chambre un sabre et un habit hongrois qui avait l'apparence d'un uniforme. Je lui demandai s'il était officier. J'ai, me répondit-il, écrit mon nom et ma qualité sur le livre de consigne de l'hôte.

Étonné de l'extravagance de l'aubergiste, je l'interroge à ce sujet, et il avoue que c'était la vérité; mais il ajoute que cela n'empêchait pas que le for ecclésiastique n'eût le droit de surveiller tout scandale. L'affront que vous venez de faire à cet officier vous coûtera cher, monsieur l'hôte. Pour toute réponse, il me rit au nez. Piqué au vif de me voir baffoué par cette vile canaille, je prends fait et cause, et je demande à l'officier s'il avait la confiance de me donner son passe-port pour quelques instans. J'en ai deux, me dit-il, je puis fort bien vous en confier un. En disant cela, il le tire d'un porte-feuille et me le remet. Il était du cardinal Albani; l'officier était capitaine dans un régiment hongrois de l'impératrice et reine. Il venait de Rome et il allait à Parme pour remettre à M. Dutillot, premier ministre de l'infant duc de Parme, des dépêches que lui avait remises le cardinal Albani Alexandre.

Dans le moment un homme entre dans la chambre en vociférant et me prie de dire à ce monsieur

de s'arranger avec ces gens-là, parce qu'il voulait partir sans plus attendre. Qui êtes-vous, lui dis-je? Il me répond qu'il était le voiturier avec lequel le capitaine devait partir.

Voyant alors que c'était un coup monté, je prie l'officier de m'abandonner l'affaire, l'assurant que je la terminerais avec honneur. Faites, me dit-il, tout ce que voudrez. Me tournant alors vers le voiturier, montez, lui dis-je, la malle du capitaine, et vous allez être payé. Dès que la malle fut dans la chambre, je tirai huit sequins de ma bourse et je les lui donnai après en avoir obtenu quittance pour le capitaine, qui ne parlait qu'allemand, hongrois et latin. Le voiturier partit et les sbires, très-consternés, partirent avec lui à l'exception de deux qui restèrent dans la salle.

Capitaine, dis-je au Hongrois, veuillez rester dans votre lit jusqu'à mon retour. Je m'en vais chez l'évêque pour lui rendre compte de l'affaire et lui faire sentir la réparation qu'il vous doit. D'ailleurs, ajoutai-je, le général Spada est à Césène et.... Il ne me laissa pas achever. Je le connais, me dit-il, et si j'avais su qu'il fût ici, j'aurais brûlé la cervelle à l'aubergiste qui a ouvert la porte à cette canaille.

Je m'habille à la hâte et sans être coiffé, je me rends en redingote chez l'évêque, et faisant grand tapage, je force presque la valetaille à me mener dans sa chambre. Le laquais qui était à la porte me dit que sa grandeur était encore au lit; c'est

égal, je n'ai pas le temps d'attendre. Je le repousse et j'entre. Je conte au prélat toute l'histoire en brodant sur le tapage, me récriant sur l'iniquité d'un pareil procédé et frondant une police vexatoire qui se jouait ainsi du droit sacré des gens et de celui des nations.

L'évêque ne me répond pas, mais il ordonne qu'on me conduise à sa chancellerie.

Je trouve le chancelier et je lui répète ce que j'avais dit à l'évêque, mais avec des paroles peu mesurées et plus propres à irriter qu'à adoucir, et nullement faites pour obtenir la délivrance de l'officier. Je vais jusqu'à la menace et je dis que si j'étais l'officier, j'exigerais une réparation éclatante. Le prêtre me rit au nez; c'était ce que je voulais; et après m'avoir demandé si j'avais le transport au cerveau, il me dit de m'adresser au chef des sbires. A d'autres, l'abbé, à d'autres qu'au chef des sbirres : et charmé d'avoir envenimé l'affaire, je le quitte et vais droit chez le général Spada. On me dit qu'il ne serait visible qu'à huit heures et je retourne à l'auberge.

Au feu qui m'agitait, à l'ardeur avec laquelle j'avais pris cette affaire à cœur, on aurait cru, et je pourrais le laisser croire à mes lecteurs, que mon indignation ne venait que de l'horreur que j'éprouvais de voir une police libertine, immorale et vexatrice, se permettre envers un étranger une persécution odieuse; mais pourquoi tromper un lecteur bénévole auquel je dois la vérité que je

lui ai promise. Disons donc qu'il est bien vrai que j'éprouvais de l'indignation, mais que ce qui me donnait tant d'ardeur était un motif plus personnel. Je m'imaginais délicieuse la fille cachée sous la couverture : je brûlais d'impatience de voir sa figure, que la honte, sans doute, ne lui avait pas permis de montrer. Elle m'avait entendu, et mon amour-propre ne me permettait pas de douter qu'elle ne m'eût jugé mieux valant que son capitaine.

La porte de la chambre étant demeurée ouverte, j'entre et je rends compte au capitaine de tout ce que j'avais fait, l'assurant que dans la journée il serait maître de partir aux dépens de l'évêque, car le général ne manquerait pas de lui faire donner pleine satisfaction. Il me remercia affectueusement, me rendit mes huit ducats et me dit qu'il ne partirait que le lendemain. De quel pays, lui dis-je, est votre compagnon de voyage?

— Il est Français, et ne parle que sa langue.

— Vous parlez donc français?

— Pas un mot.

— C'est plaisant! Vous jouez donc la pantomime?

— Absolument.

— Je vous plains, car c'est un langage difficile.

— Oui, pour les nuances de la pensée; mais pour le matériel, nous nous comprenons parfaitement.

— Puis-je vous demander de déjeûner avec vous?

— Demandez-lui si cela lui fera plaisir.

— Aimable compagnon du capitaine, dis-je en français, voulez-vous bien m'admettre en tiers à votre déjeûner? Aussitôt je vois sortir de dessous la couverture une tête ravissante, échevelée, fraîche, riante, et qui, malgré son bonnet d'homme, me décèle un sexe sans lequel l'homme serait sur la terre l'animal le plus malheureux.

Enchanté de cette gracieuse apparition, je lui dis que j'avais eu le bonheur de m'intéresser pour elle avant de l'avoir vue, et que maintenant que j'avais le plaisir de la voir, je ne pouvais que redoubler d'empressement pour lui être utile.

Elle me répondit avec une grâce et une vivacité d'esprit qui n'appartiennent qu'à cette nation aimable, et elle retorqua mon argument avec une finesse d'expression dont je fus enchanté. Ma demande étant agréée, je sors pour aller commander le déjeûner et les laisser seuls pour se placer sur leur séant; car ils étaient décidés à ne point sortir du lit que la porte de leur chambre ne fût refermée.

Le garçon de café étant venu, je rentre et je vois ma jolie Française en redingote bleue, les cheveux mal peignés en homme, mais ravissante, même sous ce costume. Je soupirais de la voir debout. Elle déjeûna sans jamais interrompre l'officier qui me parlait, et que je n'écoutais point ou

que j'écoutais mal, tant j'étais dans une sorte d'enchantement.

Aussitôt après déjeûner, je vais chez le général et je lui conte l'affaire en l'amplifiant de manière à piquer son amour-propre martial. Je lui dis que s'il ne remédiait pas à l'affaire, l'officier était décidé à dépêcher une estaffette au cardinal protecteur. Mais mon éloquence était superflue, car il aimait que les prêtres se mêlassent des affaires du ciel et qu'ils ne missent point le nez dans les affaires de ce monde. Je vais, dit-il, mettre bon ordre à cette bouffonnerie en lui donnant le ton de la plus grande importance.

Allez, dit-il à son aide-de-camp, allez inviter à dîner cet officier et son compagnon, et rendez-vous ensuite chez l'évêque que vous préviendrez que l'officier, qui a reçu un sanglant affront, ne partira qu'après avoir obtenu une satisfaction éclatante et la somme d'argent qu'il voudra exiger en dédommagement. Dites-lui que c'est moi qui l'en fais prévenir et que toutes les dépenses que l'officier fera d'ailleurs ici seront à ses frais.

Quelle jouissance pour moi d'être présent à cet ordre! Car, plein de vanité, je m'en regardais comme l'auteur. Je sors avec l'adjudant et je vais le présenter au capitaine qui le reçoit avec la joie d'un soldat qui voit son camarade. L'adjudant l'invite avec son ami, et lui dit de mettre par écrit ce qu'il demandait pour satisfaction et dédommagement. Les sbires, à l'aspect de l'adjudant du

général, avaient disparu. Je donnai au capitaine plume, papier et encre, et il rédigea sa demande en assez bon latin pour un Hongrois. Ce brave homme ne voulut absolument exiger que trente sequins malgré mes instances pour qu'il en exigeât cent. Il fut aussi beaucoup trop modéré pour la satisfaction, car il n'exigea que de voir l'hôte et les sbires réunis pour lui demander pardon à genoux et en présence de l'adjudant du général. Il menaça l'évêque d'envoyer une estaffette à Rome au cardinal Alexandre, s'il n'obtenait pas ce qu'il demandait en deux heures, et qu'il resterait à Césène à ses frais à dix sequins par jour.

L'officier part, et un instant après l'hôte entre respectueusement et dit à l'officier qu'il était libre; mais l'officier lui ayant fait dire par moi qu'il lui devait vingt coups de canne, il gagna bien vite la porte.

Je les laissai seuls pour m'aller habiller, devant dîner avec eux chez le général. Une heure après je les revis fort bien vêtus en uniforme. Celui de la Française était de fantaisie, mais très-élégant, et dans l'instant, abandonnant Naples, je me décide à aller à Parme avec eux. La beauté de cette jolie Française m'avait déjà captivé. Le capitaine frisait la soixantaine, et je trouvais naturellement cette union très-mal assortie. Je me mis en tête que l'affaire que je méditais pourrait s'arranger à l'amiable.

L'adjudant revint avec un prêtre de l'évêché

qui dit au capitaine qu'il aurait la satisfaction et le dédommagement qu'il exigeait; que cependant il devait se contenter de quinze sequins. Trente ou rien, répondit sèchement le Hongrois. Il les obtint et tout fut fini. Cette belle victoire ayant été le fruit de mes soins, elle me valut l'amitié du capitaine et celle de sa belle compagne.

Pour s'apercevoir de prime abord que le compagnon du capitaine n'était pas un homme, il n'y avait qu'à voir ses hanches. Elle était trop belle femme pour pouvoir passer pour homme; et certes les femmes qui, travesties, se piquent de nous ressembler, ont grand tort; car elles avouent par là la privation d'une de leurs plus belles perfections.

Un peu avant l'heure du dîner nous nous rendîmes chez le général, lequel s'empressa de présenter les deux officiers à toutes les dames présentes. Aucune ne s'y méprit, mais sachant déjà l'histoire, toutes furent ravies de dîner avec le héros de la pièce, et toutes prirent le parti de traiter le jeune officier comme s'il avait été homme; mais de leur côté les hommes lui offrirent un hommage plus convenable à son sexe.

Madame Querini fut la seule qui bouda, car la belle Française attirant toute l'attention, son amour-propre souffrait de se voir négligée. Elle ne lui adressait la parole que pour faire parade de son français qu'elle parlait assez bien. Le pauvre

capitaine ne parla presque point, car personne ne se souciait de parler latin, et le général n'avait pas grand'chose à lui dire en allemand.

Un vieil abbé qui se trouvait à table tâcha de justifier l'évêque en assurant que l'hôte et les sbires n'en agissaient ainsi que par l'ordre du St-Office. C'est pour cette raison, nous dit-il, que dans les auberges il n'y a point de verrou, afin que les étrangers ne puissent point s'enfermer. L'inquisition ne veut pas permettre que l'on couche avec d'autre femme qu'avec la sienne.

Vingt ans plus tard j'ai trouvé en Espagne toutes les portes munies d'un verrou en dehors, de sorte que les voyageurs étaient dans une auberge comme en prison, et exposés à toutes les avanies des visites nocturnes. Cette maladie est si enracinée en Espagne, qu'elle menace d'engloutir un jour la monarchie, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un beau jour le grand inquisiteur fît tondre le roi et se mit à sa place.

CHAPITRE II.

J'achète une belle voiture, et je pars pour Parme avec le vieux capitaine et la jeune Française. — Je revois Javotte, et lui fais présent d'une belle paire de bracelets d'or. — Mes perplexités touchant ma compagne de voyage. — Monologue. — Entretien avec le capitaine. — Tête-à-tête avec la Française.

La conversation était animée et le jeune officier femelle occupait tout le monde, même madame Querini, quoiqu'elle ne se donnât guère la peine de dissimuler le secret dépit qu'elle éprouvait. Je trouve singulier, lui dit-elle, que vous puissiez vivre ensemble sans jamais vous parler.

— Pourquoi singulier, madame? Nous nous entendons à merveille, car la parole est fort peu nécessaire aux affaires que nous avons à traiter ensemble.

Cette réponse, faite avec grâce et vivacité, fit éclater de rire toute la compagnie, excepté pourtant madame Querini Juliette, qui, faisant sottement la bégueule, la trouvait trop claire. Je ne connais pas, dit-elle au jeune officier, d'affaires que l'on puisse traiter sans le secours de la parole ou de la plume.

— Vous m'excuserez, madame, il y en a. Le jeu par exemple est une affaire.

— Est-ce que vous ne faites que jouer?

— Nous ne faisons que cela. Nous jouons au pharaon et je tiens la banque.

Tout le monde sentant la finesse de cette réponse évasive, recommença à rire, et Juliette comme les autres. Mais, dit le général, la banque gagne-t-elle beaucoup?

— Quant au gain, il est si peu important qu'il ne vaut guère la peine d'en parler.

Personne assurément ne s'avisa de traduire cette phrase à l'honnête capitaine. Tout le reste de la conversation fut de ce piquant et la société se sépara enchantée de la grâce et de l'esprit du charmant officier.

Vers le soir, au moment de partir, j'allai prendre congé du général et je lui souhaitai bon voyage. Adieu, me dit-il, je vous souhaite aussi bon voyage et beaucoup de plaisir à Naples.

— Je n'y vais pas pour le moment, lui dis-je, j'ai changé d'idée et je vais à Parme où je désire voir l'infant. Je me propose en même temps de

servir d'interprète à ces deux officiers qui ne peuvent ni s'entendre ni se faire comprendre.

— Je vous entends, et si j'étais à votre place, j'en ferais autant.

Je pris également congé de madame Querini qui me demanda de lui écrire de Bologne. Je le lui promis avec l'intention de n'en rien faire.

Cette jeune Française m'avait intéressé cachée sous la couverture ; elle m'avait plu dès qu'elle avait montré sa figure, et bien plus lorsque je l'avais vue habillée. Elle acheva de me captiver à table en déployant une sorte d'esprit que j'aimais beaucoup, qu'on trouve rarement en Italie, et dont le beau sexe en France est assez généralement pourvu. Sa conquête ne me paraissant pas difficile, je pensais aux moyens de me l'assurer. Mettant toute fatuité de côté, je me croyais fait pour lui convenir mieux que son vieux Hongrois, homme charmant pour son âge, mais qui enfin annonçait la soixantaine, tandis que mes vingt-trois ans brillaient sur tous mes traits. Il me semblait que de la part de l'officier je ne devais m'attendre à aucun obstacle, car il paraissait être un de ces hommes qui, traitant l'amour comme une affaire de pure fantaisie, s'arrangent facilement selon les circonstances et se prêtent de bonne grâce aux compositions que le hasard présente. La fortune ne pouvait m'offrir une occasion plus heureuse de pousser mon affaire que de me rendre compagnon de voyage de ce couple mal assorti. Il ne me parais-

sait pas possible que l'on pût me refuser, car il devait leur être fort agréable que je voulusse les accompagner, puisque seuls il ne pouvaient se communiquer aucune pensée.

Me croyant sûr de mon fait et résolu de tenter l'aventure, dès que nous fûmes à l'auberge je demandai à l'officier s'il comptait aller à Parme en poste ou autrement.

— N'ayant pas de voiture, je préfère y aller en poste.

— J'en ai une fort commode ; je vous offre les deux places du fond, si ma société vous est agréable.

— C'est un vrai bonheur. Faites-moi le plaisir d'en faire la proposition à Henriette.

— Voulez-vous, madame, m'accorder l'honneur de vous accompagner à Parme ?

— J'en serais enchantée, car au moins nous parlerions. Mais, monsieur, prenez-y garde, car votre besogne ne sera pas facile, puisque vous vous trouverez souvent obligé de nous faire la chouette.

— Je m'y prêterai avec un grand plaisir ; je suis seulement fâché que le voyage soit si court. Nous en parlerons à souper ; en attendant, souffrez que je vous quitte pour aller terminer quelques affaires.

Ces affaires étaient une voiture que je n'avais qu'en imagination. Je me rends au café de la noblesse, et comme si le hasard eût voulu me servir

à souhait, on m'informe qu'il y en avait une à vendre, mais que personne ne voulait l'acheter parce qu'elle était trop chère. On en voulait deux cents sequins, et elle n'était qu'à deux places avec un strapontin. C'était précisément ce que je voulais. Je me fais conduire à la remise et je vois une superbe voiture anglaise qui devait avoir coûté deux cents guinées. Le comte à qui elle appartenait était à souper; je lui fais dire que je le priais de ne point vendre la voiture jusqu'au lendemain matin, et je retourne à l'auberge très-satisfait. Pendant le souper, je ne parlai au capitaine que pour convenir que nous partirons le lendemain après dîner; tout le reste de la conversation ne fut qu'un dialogue entre Henriette et moi. La conversation était charmante : elle me présentait un genre d'esprit gracieux qui m'était encore inconnu, car je n'avais jamais eu l'occasion de m'entretenir avec une Française. Trouvant cette jeune femme de plus en plus ravissante, et ne pouvant cependant voir encore en elle qu'une aventurière, j'étais tout étonné de lui découvrir ces sentimens nobles et délicats qui ne peuvent être que le fruit d'une bonne éducation; mais quand cette idée venait, comme elle ne cadrait pas avec mes intentions sur elle, je la rejetais. Chaque fois que je tâchais de la faire parler de l'officier, elle détournait le discours ou éludait mes insinuations avec une finesse de tact qui m'étonnait et qui cependant me plaisait beaucoup tant elle le

faisait avec grâce. Elle n'éluda point cependant celle-ci : Dites-moi au moins, madame, si le capitaine est votre époux ou votre père. Il n'est, me répondit-elle en souriant, ni l'un ni l'autre. Cela me satisfit, car au fond je n'avais pas besoin d'en savoir davantage. Le bon homme s'était endormi; quand il se réveilla, je leur souhaitai une bonne nuit et j'allai me coucher le cœur plein d'amour et la tête pleine de projets. Je voyais que tout prenait la tournure la plus favorable, et j'étais persuadé de réussir; car j'avais vingt-trois ans, la plus brillante santé, de l'or et beaucoup d'audace. L'aventure me paraissait d'autant plus délicieuse, qu'en moins de trois ou quatre jours je devais en voir le dénoûment.

Le lendemain de très-bonne heure j'allai chez le comte Dandini, possesseur de la voiture, et en passant devant la boutique d'un orfèvre, j'achetai une paire de bracelets d'or en chaîne de Venise, chacun de cinq aunes de long et d'une finesse rare. C'était un présent que je destinais à Javotte.

Dès que le comte Dandini me vit, il me reconnut. Il m'avait vu chez son père à Padoue, lequel, lorsque j'étais écolier, occupait la chaire des Pandectes. Je lui achetais la voiture à condition qu'il me l'enverrait par mon sellier en bon ordre à une heure après-midi.

Après avoir fait cette acquisition, je me rendis chez Franzia, et je comblai Javotte de joie en lui donnant les bracelets. Aucune fille de Césène n'en

avait de plus beaux, et au moyen de ce présent j'acquittais ma conscience, car je payais par là quatre fois la dépense que j'avais pu occasioner pendant les dix ou douze jours que j'avais vécu chez son père. Cependant ce ne fut pas là le présent le plus important que je fis à cette famille. Je fis jurer au père de m'attendre, et de ne jamais se fier à de prétendus magiciens pour l'extraction du trésor, quand bien même il serait dix ans sans me revoir ou sans recevoir de mes nouvelles; car, lui dis-je, d'après la convention que j'ai faite avec les gnomes gardiens, à la première tentative qui sera faite par d'autres que par moi, la caisse qui contient le trésor s'enfoncera du double, c'est-à-dire qu'elle descendra à trente-cinq toises de profondeur, et alors j'aurais moi-même pour la faire venir à la surface, dix fois plus à faire qu'à présent. Je ne puis pas au juste vous préciser le temps où je reviendrai, car cela dépend de quelques combinaisons dont ne je suis pas le maître; mais souvenez-vous que c'est bien convenu que votre trésor ne peut être extrait que par moi. J'accompagnai mes conseils d'exécrations qui le menaçaient de la ruine de sa famille entière, s'il ne tenait pas son serment. De cette façon j'ai tout réparé : car loin de duper ce brave homme, je devins son bienfaiteur en le prémunissant contre quelque fourbe qui en aurait plus voulu à ses écus qu'à sa fille. Je ne l'ai plus revu, et il doit être mort; mais d'après l'impression que je crois avoir

faite sur son esprit, ses descendans doivent encore m'attendre ; car le nom de Farusi doit être resté immortel dans cette maison.

Javotte vint m'accompagner jusqu'à la porte de la ville. Là je l'embrassai cordialement et je sentis que la foudre n'avait eu sur moi qu'une influence passagère ; mais je fus sage et je m'en félicite encore. Je crus devoir lui dire avant de la quitter que, si je ne revenais pas dans trois mois, sa virginité n'étant plus nécessaire pour mes opérations magiques, je lui conseillais de se marier dès que l'occasion s'en présenterait. Elle versa quelques larmes, mais elle me promit de se régler d'après mes conseils.

Le lecteur trouvera, je l'espère, que je mis noblement fin à mon affaire magique; je m'en félicite moi-même sans trop oser m'en vanter; car je pense que si je ne m'étais pas trouvé possesseur d'une bourse bien meublée de sequins, j'aurais fort bien pu ruiner le pauvre Franzia tout en riant. Je ne demanderai pas si tout jeune homme à ma place, ayant de l'esprit et aimant le plaisir, n'en aurait pas fait autant ; mais je prie mes lecteurs de se faire cette question. Quant à Capitani, à qui je vendis la gaîne du couteau de saint Pierre un peu plus qu'elle ne valait, j'avoue que je suis encore à m'en repentir ; car d'abord Capitani crut me duper en l'acceptant comme gage, et M. le comte palatin son père l'a de plus appréciée jusqu'à sa mort beaucoup plus qu'il n'aurait fait le

plus beau diamant du monde. Mort dans cette croyance, il est mort riche, et moi je mourrai pauvre. Que le lecteur juge qui de nous deux fit le meilleur marché. Mais revenons à mes futurs compagnons de voyage.

Dès que je fus de retour à l'auberge, j'arrangeai tout pour notre départ que je hâtais de tous mes vœux. Henriette n'ouvrait pas la bouche que je ne lui trouvasse une perfection de plus, car son esprit m'enchantait bien plus encore que sa beauté. Il me semblait que le vieux capitaine voyait avec plaisir que je m'occupasse d'elle, et tout semblait m'assurer qu'Henriette voyait avec plaisir les attentions que je lui témoignais; enfin il me paraissait évident qu'elle ne serait point fâchée de changer son vieil amant contre moi. J'avais d'autant plus lieu de m'en flatter que je possédais au physique tout ce qui peut constituer un amant parfait, et que j'avais l'air fort riche, quoique je n'eusse point de domestique. Je lui dis que pour avoir le plaisir de ne pas en avoir, je dépensais le double; que me servant moi-même, j'avais toujours la satisfaction d'être servi à mon gré, et que j'avais l'avantage de n'avoir point d'espion à mes trousses ni de voleur privilégié à redouter. Henriette entrait parfaitement dans mes idées, et cela me rendait encore plus amoureux.

L'honnête capitaine hongrois voulut absolument me remettre d'avance le montant des postes jusqu'à Parme. Après dîner nous partîmes, après

une dispute de politesse sur les places : il voulait que je me misse près d'Henriette dans le fond, mais le lecteur doit sentir combien la place en face me convenait mieux ; aussi tout en y trouvant mon compte, j'insistai pour me placer sur le strapontin, et j'eus le double avantage de m'en faire un mérite de politesse et de me mettre à même d'avoir constamment et sans gêne l'objet charmant que j'adorais placé sous mes regards.

Mon bonheur aurait été trop grand si je n'avais eu aucune peine à endurer. Mais où trouver des roses sans épines ? Lorsque cette charmante Française disait de ces choses plaisantes qui sortent si naturellement de la bouche des femmes de son pays, et que la saillie m'excitait à rire, la figure triste du pauvre Hongrois me faisait pitié, et alors voulant lui faire partager mon plaisir, j'entreprenais de lui traduire en latin les belles phrases de la spirituelle Henriette ; mais au lieu d'y réussir, je voyais son visage s'allonger comme si ce que je lui disais lui eût paru maussade. Cela me forçait à convenir avec moi-même que je ne parlais pas aussi bien le latin qu'elle le français ; et cela était vrai. Dans toutes les langues, la dernière chose qu'on en apprend est l'esprit ; or, cet esprit n'est jamais si saillant que dans la plaisanterie. Je n'ai commencé à rire à la lecture de Térence, de Plaute et de Martial, qu'à l'âge de trente ans.

Quelque chose s'étant dérangé à la voiture, nous

arrêtâmes à Forli pour le faire réparer. Après avoir soupé fort gaîment, je passai dans ma chambre pour m'aller coucher, mais plein de l'image d'une femme charmante qui me captivait de plus en plus. Henriette pendant tout le chemin m'avait paru si bizarre, que je ne voulus point coucher dans un second lit qui était dans la même chambre. Je craignais que cette fille n'eût l'idée de quitter son vieux camarade pour venir se mettre près de moi ; et je ne savais pas comment le brave capitaine aurait pris la plaisanterie. Je voulais, il est vrai, parvenir à la possession de ce charmant objet, mais je voulais que tout se fît à l'amiable, car j'avais un certain respect pour ce brave militaire.

Cette jeune fille n'avait que l'habit d'homme qui la couvrît ; pas la moindre nippe de femme, pas même une chemise. Elle en changeait avec celles du capitaine. Cette situation était si nouvelle pour moi qu'elle me paraissait énigmatique.

Arrivés à Bologne, et animé pendant le souper, et par la bonne chère et par le feu qui s'allumait de plus en plus dans mon cœur, je lui demandai par quelle aventure singulière elle était devenue l'amie de ce brave homme, qui semblait beaucoup plus fait pour être son père que son amant. Si vous désirez le savoir, me répondit-elle en riant, faites-vous raconter toute l'histoire par lui-même ; mais dites-lui de ne rien omettre. Je n'y manquai pas ; et le bon capitaine, après s'être assuré

par signes que ce récit ne déplairait pas à l'aimable Française, me parla ainsi :

« Un officier de mes amis ayant eu une commission pour Rome, je pris un congé de six mois et je l'y accompagnai.

« J'ai saisi avec grand plaisir l'occasion de voir une ville dont le nom a conservé quelque chose de puissant qui impose par les grands souvenirs qu'il rappelle. Je ne doutais pas que la langue latine n'y fût généralement parlée par la bonne société, et au moins aussi commune qu'en Hongrie. J'ai été cruellement trompé, car personne ne la parle, pas même les ecclésiastiques, qui ne se piquent que de savoir l'écrire, ce que plusieurs font en effet avec beaucoup de pureté. Je m'y suis donc trouvé très-embarrassé, et à l'exception de la vue, mes autres sens y ont été passablement oisifs.

« Il y avait un mois que je m'ennuyais dans cette ancienne reine du monde, lorsque le cardinal Albani donna à mon ami des dépêches pour Naples. Avant son départ, il me recommanda à son éminence, et d'une manière si efficace que le cardinal me promit sous peu de jours un paquet pour l'infant duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla, me disant en même temps que mon voyage serait payé. Désirant voir le port que les anciens appelaient *Centum cellæ*, aujourd'hui *Civita-Vecchia*, j'ai profité du temps et j'y ai été avec un cicerone qui parlait latin.

« Me trouvant sur le port, je vis descendre d'une tartane un vieil officier et cette jeune fille habillée comme vous la voyez. Elle me frappa ; mais je n'y aurais plus pensé si l'officier ne fût venu se loger, non-seulement à la même auberge où j'étais descendu, mais encore dans un appartement où, sans en avoir la moindre envie, j'étais obligé de plonger mes regards dès que je regardais au travers de ma fenêtre. Le soir, je les vis soupant à la même table en face l'un de l'autre, sans que l'officier lui adressât une seule fois la parole. A la fin du souper, la fille se leva et s'en alla sans que son compagnon détachât ses regards de dessus une lettre qu'il lisait, à ce qu'il me parut, avec beaucoup d'attention. Un quart d'heure après, l'officier ferma les fenêtres, on éteignit la lumière, et on alla sans doute se coucher. Le lendemain matin, levé de bonne heure comme à mon ordinaire, je vis sortir l'officier, et la fille resta seule dans la chambre.

« Je dis à mon cicerone, qui me servait en même temps de domestique, d'aller dire à cette fille habillée en officier que si elle voulait me donner un rendez-vous d'une heure, je lui donnerais dix sequins. Il s'acquitta de la commission et revint me dire qu'elle lui avait répondu en français qu'elle allait partir pour Rome après avoir déjeûné, et que là il me serait facile de trouver le moyen de lui parler. Je saurai certainement du voiturier, me dit le cicerone, où elle ira loger, et

je n'oublierai pas de m'en informer. Elle partit effectivement avec l'officier, et moi je retournai à Rome le lendemain.

« Le surlendemain de mon retour, le cardinal me remit mes dépêches, adressées à M. Dutillot, ministre du duc, avec un passe-port et l'argent nécessaire pour mon voyage, en me disant avec affabilité que je n'avais pas besoin de me presser.

« Je ne pensais plus à la belle aventurière, quand deux jours avant mon départ mon cicerone vint me dire qu'il avait découvert où elle logeait et qu'elle était avec le même officier. Je lui dis de tâcher de la voir et de la prévenir que je devais partir le surlendemain. Elle me fit dire que si je lui faisais savoir l'heure de mon départ, elle se trouverait à deux cents pas hors de la ville et qu'elle monterait en voiture avec moi pour aller plus loin. Trouvant cet arrangement ingénieux, je lui fis dire dans la journée l'heure de mon départ et l'endroit où je l'attendrais hors de la porte du Peuple.

« Elle fut exacte au rendez-vous, et nous ne nous sommes plus quittés depuis. Dès qu'elle fut à côté de moi dans la voiture, elle me fit entendre qu'elle voulait venir dîner avec moi. Vous pouvez deviner la peine que nous eûmes à nous entendre; mais nous nous devinâmes à force de gestes, et j'acceptai la partie avec plaisir.

« Nous dînâmes gaîment ensemble, parlant quelquefois sans nous comprendre; mais après le

dessert nous nous comprîmes parfaitement. Je croyais la chose finie, mais imaginez ma surprise, quand voulant lui donner les dix sequins, elle les refusa positivement, me faisant fort bien comprendre qu'elle préférait aller à Parme avec moi, qu'elle avait quelque chose à faire dans cette ville et qu'elle ne voulait pas retourner à Rome. L'aventure ne me déplaisant pas, j'y consentis, fâché seulement de ne pouvoir lui faire comprendre que si on venait à la suivre pour la ramener à Rome, je n'étais pas dans le cas de la garantir de cette violence. J'étais fâché aussi que, dans l'ignorance réciproque où nous étions, moi de sa langue et elle de la mienne, je n'eusse aucune conversation à espérer : j'aurais aussi beaucoup aimé à lui entendre conter ses aventures que je suppose intéressantes. Vous devinez que j'ignore parfaitement qui elle est. Je sais seulement qu'elle prétend se nommer Henriette, qu'elle ne peut être que Française, qu'elle est douce comme un mouton, qu'elle semble avoir reçu une bonne éducation et qu'elle est bien portante. Elle doit avoir de l'esprit et du courage, comme nous avons pu nous en apercevoir, moi à Rome, et vous à Césène à la table du général. Si elle veut vous conter son histoire et vous permettre de me la traduire en latin, dites-lui qu'elle me fera grand plaisir, car je suis sincèrement son ami ; et je puis vous assurer que j'éprouverai bien de la peine lorque nous devrons nous quitter à Parme. Dites-

lui aussi, je vous prie, que je lui donnerai les trente sequins que j'ai reçus de l'évêque de Césène, et que si j'étais riche, je ne bornerais pas à cela les signes de mon affection et de mon tendre attachement. A présent, monsieur, je vous prie de lui expliquer bien tout cela en français. »

Après lui avoir dit si une grande exactitude dans ma traduction ne lui ferait pas de la peine, et avoir reçu l'assurance qu'au contraire elle la désirait, je lui rendis littéralement tout ce que le capitaine m'avait dit.

Henriette, avec la plus noble franchise à laquelle une légère teinte de honte donnait un nouveau prix, me confirma la vérité du récit de son ami ; mais elle me pria de lui dire qu'elle ne pouvait le satisfaire touchant les aventures de sa vie. Dites-lui, je vous prie, que le même principe qui ne me permet pas de mentir, me défend de dire la vérité. Quant aux trente sequins qu'il a l'intention de me donner, veuillez l'assurer que je n'en accepterai pas un seul, et qu'il m'affligerait s'il s'avisait d'insister. Je désire qu'arrivés à Parme il me laisse aller loger seule où bon me semblera, sans s'informer de ce que je puis être devenue, et s'il vient à me rencontrer par hasard, qu'il daigne ajouter à ses bontés en ne faisant point semblant de me reconnaître.

En achevant cette petite harangue qu'elle avait débitée avec beaucoup de sérieux et le ton mo-

deste et ferme de la résolution, elle embrassa son vieil ami d'une façon où le sentiment se peignait plus que la tendresse. L'officier, qui ne savait pas à quel propos elle l'embrassait ainsi, fut très-mortifié quand je lui eus rendu le discours d'Henriette. Il me pria de lui dire que pour qu'il lui fût possible de lui obéir sans répugnance, il était nécessaire qu'il sût que lorsqu'elle serait dans cette ville elle était sûre d'avoir tout ce qu'il lui fallait pour ses besoins. Vous pouvez l'assurer, me dit-elle, qu'il ne doit avoir aucune inquiétude sur mon sort.

Après cette conversation, aussi tristes les uns que les autres, nous restâmes long-temps les yeux baissés et sans proférer une parole; mais fatigué de cette situation, je me levai en leur souhaitant une bonne nuit, et je vis la figure d'Henriette tout en feu.

Dès que je fus dans ma chambre, ému par le plus vif sentiment d'amour, de surprise et d'incertitude, je commençai à me parler à moi-même à haute voix, comme je le fais toujours quand je suis profondément pénétré de quelque idée. La pensée muette ne me suffit pas; il faut que je parle, et je mets tant de vivacité et d'action dans ces colloques avec moi-même, que je finis par oublier que je suis seul. L'explication absolue d'Henriette me mettait aux champs. Qui est donc cette fille, disais-je à l'air, qui mêle les sentimens les plus élevés à l'apparence d'un libertinage cynique? A

Parme, dit-elle, elle veut rester ignorée, être sa maîtresse; et je n'ai pas le droit de me flatter qu'elle ne m'imposera pas la même loi qu'elle a imposée à l'officier à qui elle s'est déjà donnée. Adieu mon espoir, mes dépenses et mes illusions! Mais qui peut-elle être? Il faut ou qu'elle ait un amant ou un mari à Parme, ou qu'elle appartienne à des parens respectables, ou qu'enfin, par un esprit de libertinage sans bornes et confiante dans ses charmes, elle veuille défier la fortune de la plonger dans l'abîme de l'abjection, dans l'alternative de trouver quelque grand seigneur qui s'attache à son char. Ce serait le projet d'une folle ou d'une personne désespérée, et Henriette ne me semble pas dans ce cas. Elle n'a cependant rien, et comme si elle était pourvue de tout, elle ne veut rien accepter d'un honnête homme qui peut lui offrir et dont à bon droit elle peut recevoir sans rougir, puisqu'elle n'a pas rougi d'avoir pour lui des complaisances que l'amour ne commandait pas. Croit-elle qu'il y ait moins de honte à s'abandonner aux désirs d'un homme qu'on ne connaît pas et qui ne peut inspirer un tendre sentiment, qu'à recevoir un présent d'un ami qu'on estime, et surtout au moment de se trouver dans la rue, dépourvue de tout et au milieu d'une ville étrangère dont elle ne connaît pas même la langue?

Voudrait-elle par là justifier le faux pas qu'elle a fait avec le capitaine, et lui faire comprendre

qu'elle ne s'est livrée à lui que pour échapper à l'officier qui la possédait à Rome? Mais elle doit être bien sûre que le capitaine ne peut pas avoir une autre idée ; car il se montre trop raisonnable pour qu'on puisse lui supposer l'idée de lui avoir inspiré une vive passion pour en avoir été vu à Civita-Vecchia une seule fois au travers d'une fenêtre. Elle pouvait donc avoir raison et se croire justifiée envers lui, mais non pas envers moi ; car avec son esprit, elle devait bien savoir que si elle ne m'avait rien inspiré, je ne serais pas parti avec eux ; et elle ne pouvait ignorer qu'elle n'avait qu'un seul moyen de se faire pardonner. Elle pouvait avoir des vertus, me disais-je ; mais elle n'a pas celle qui doit m'empêcher de prétendre à la seule récompense réelle qu'un homme puisse attendre de la femme dont il est épris.

Si elle croit pouvoir jouer la vertu à mon égard et me rendre sa dupe, je crois mon honneur engagé à lui prouver qu'elle se trompe.

Après ce monologue, qui m'avait encore irrité davantage, je me déterminai à m'expliquer le lendemain matin avant de partir. Je lui demanderai, me dis-je, les complaisances que son vieux capitaine en a obtenues si facilement, et si elle me les refuse, je m'en vengerai en lui témoignant un froid et profond mépris avant que nous arrivions à Parme. Il me semblait évident qu'elle ne pouvait me refuser des marques de tendresse vraies ou fausses qu'en affectant une vertu qu'elle n'a-

vait pas ; or je pensais que cette vertu n'étant que simulée, je ne devais pas en être le jouet.

Quant à l'officier, j'étais sûr, d'après ce qu'il m'avait dit, qu'il ne trouverait point mauvais que je fisse ma déclaration, car avec un sens droit, il ne pouvait être que neutre.

Satisfait de mes raisonnemens et ferme dans ma résolution, je m'endors. Henriette occupait trop ma pensée pour que son image ne vînt pas m'occuper en songe ; mais ce songe, qui dura toute la nuit, était si fort empreint de vérité, qu'à mon réveil je la cherchais encore à mes côtés ; et mon imagination était si frappée des charmes de cette nuit, que si ma porte n'eût pas été fermée au verrou, je me serais persuadé qu'elle m'avait quitté pendant mon sommeil, pour reprendre sa place auprès du bon Hongrois.

A mon réveil je trouvai que le songe continuel de cette heureuse nuit m'avait rendu fou de cette belle personne; et cela ne pouvait être autrement. Que le lecteur se figure un pauvre diable qui se couche accablé de fatigue et mourant de faim : il succombe au sommeil, le plus impérieux des besoins, mais il se croit en songe devant une table abondamment servie—et qu'arrive-t-il? Le résultat nécessaire. Son estomac, plus vif que la veille, ne lui laisse point de repos; il faut qu'il se satisfasse ou qu'il meure d'inanition.

Je m'habille, déterminé à me rendre certain de la possession de celle qui m'enflammait, même

avant de monter en voiture. Si je ne réussis pas, me dis-je, je ne vais pas plus loin. Mais pour ne point blesser les convenances et n'avoir rien à me reprocher envers un honnête homme, je sentis qu'il était de mon devoir de m'expliquer préalablement avec mon compagnon de voyage.

Il me semble entendre un de ces lecteurs sensés, calmes et de sang-froid, qui ont eu ce qu'on appelle l'avantage d'une jeunesse exempte de fortes passions, ou bien un de ceux que l'âge a rendus sages par force, s'écrier : Peut-on ajouter tant d'importance à une bagatelle ! L'âge a calmé mes passions en les rendant impuissantes; mais mon cœur n'a point vieilli et ma mémoire a toute la fraîcheur des jeunes ans : et loin de considérer ces sortes de choses comme de pures bagatelles, lecteur, toute ma peine est de ne pouvoir en faire jusqu'à ma mort la principale affaire de ma vie.

Étant prêt, je passe dans la chambre de mes deux compagnons de voyage, et après leur avoir fait compliment sur leur bonne mine, je dis à l'officier que j'étais fortement amoureux d'Henriette, et je lui demande s'il trouverait mauvais que je tâchasse de lui persuader de devenir ma maîtresse. Ce qui l'oblige, ajoutai-je, de vous prier de la laisser dans cette ville sans que vous fassiez semblant de la connaître ne peut être qu'un amant qu'elle doit espérer d'y trouver; et je me flatte, si vous me voulez laisser une demi-heure tête-à-tête, de lui persuader de me sacrifier

cet amant. Si elle me refuse, je reste ici ; vous irez à Parme avec elle, et vous laisserez ma voiture à la poste en m'en envoyant un reçu pour que je puisse la retirer à ma volonté.

— Dès que nous aurons déjeûné, me dit le brave capitaine, je sortirai pour aller voir l'Institut et vous resterez seul avec elle. Tâchez de réussir, car je serais ravi qu'en la quittant elle passât en vos mains. Si elle persiste dans la résolution qu'elle a énoncée, je trouverai facilement ici un voiturier et vous garderez votre voiture. Je vous remercie de votre proposition et je vous quitterai avec chagrin.

Enchanté d'avoir fait la moitié du chemin et de me voir près du dénoûment, je demande à ma belle Française si elle était curieuse de voir ce que Bologne renfermait de curieux.

— Je le voudrais volontiers, me dit-elle, si j'avais les habits de mon sexe ; mais, comme je suis, je ne me soucie pas d'aller me montrer à toute la ville.

— Vous ne sortirez donc pas ?

— Non.

— Je vous tiendrai compagnie.

— J'en serai charmée.

Nous déjeûnâmes gaîment, ensuite le capitaine sortit. Dès qu'il fut parti, je dis à Henriette que son ami sortait pour me laisser seul avec elle, parce que je lui avais dit que j'avais besoin d'un tête-à-tête. L'ordre que vous lui avez fait donner hier

de vous oublier, de ne point s'informer de vous, de ne pas faire semblant de vous connaître quand le hasard le fera vous rencontrer, aussitôt que nous serons arrivés à Parme, me regarde-t-il aussi?

— Ce n'est pas un ordre que je lui ai donné; je n'en ai pas le droit et je ne m'oublierais pas à ce point; ce n'est qu'une prière que je lui ai faite, un service que mes circonstances m'ont forcée à lui demander; et comme il n'a nul droit de me le refuser, je n'ai pas douté un seul instant qu'il ne me l'accordât. Pour ce qui vous regarde, il est certain que je n'aurais pas manqué de vous faire la même prière, si j'avais pu penser que vous eussiez quelques vues sur moi. Vous m'avez donné des marques d'amitié; mais vous devez sentir que si, d'après mes circonstances, les soins que le capitaine voudrait me rendre pouvaient me nuire, les vôtres ne pourraient que me nuire davantage. Puisque vous avez de l'amitié pour moi, vous auriez pu deviner tout ceci.

— Puisque vous savez que j'ai de l'amitié pour vous, vous devez deviner aussi qu'il ne m'est pas possible de vous laisser seule, sans argent, sans moyens au milieu d'une ville où vous ne pouvez pas même vous faire entendre. Trouvez-vous qu'un homme auquel vous avez inspiré la plus tendre amitié puisse vous abandonner après vous avoir connue, lorsqu'il sait par vous-même la situation où vous êtes? Si vous le croyez, vous n'avez

pas une idée juste de l'amitié, et si cet homme vous accorde ce que vous demandez, il n'est pas votre ami.

— Je suis sûre que le capitaine est mon ami, et vous l'avez entendu : il m'oubliera.

— Je ne sais ni de quelle espèce est l'amitié que ce brave homme peut avoir pour vous, ni quel fond il peut faire sur son propre pouvoir; mais je sais que s'il peut vous faire le plaisir que vous lui avez demandé, son amitié est d'une tout autre nature que la mienne; car je me crois obligé de vous dire que non-seulement il ne m'est pas possible de vous faire avec facilité le singulier plaisir de vous abandonner dans l'état où je vous vois, mais même que l'exécution de ce que vous désirez m'est impossible, si je vais à Parme; car je vous aime d'une manière telle qu'il faut, ou que vous me promettiez d'être à moi, ou que je reste ici. Alors vous irez à Parme seule avec le capitaine, car je sens que si je vous accompagnais plus loin, je deviendrais le plus malheureux des hommes, soit que je vous visse avec un autre amant, avec un mari ou au sein de votre famille; enfin si je ne pouvais pas vous voir et vivre avec vous. Oubliez-moi, sont deux mots faciles à prononcer, mais sachez, belle Henriette, que si l'oubli est possible à un Français, un Italien, si j'en juge par moi, n'a pas ce singulier pouvoir. Enfin, madame, mon parti est pris; il faut que vous ayez la bonté de vous expliquer maintenant, et

me dire si je dois vous accompagner à Parme, ou si je dois rester ici. Répondez oui ou non. Si je reste ici tout est dit. Je pars demain pour Naples, et je suis certain de me guérir de la passion que vous m'avez inspirée ; mais si vous me dites que je puis vous accompagner à Parme, il faut m'assurer la possession de votre cœur tout entier. Je veux être seul en possession de vos charmes, avec la condition, si vous le voulez, que vous ne me rendrez complètement heureux que quand vous jugerez que je m'en suis rendu digne par mes soins et mes attentions. Choisissez avant que ce trop heureux brave homme rentre. Il sait tout ; je je lui ai tout dit.

— Que vous a-t-il répondu ?

— Qu'il serait charmé de vous laisser entre mes mains. Que signifie ce sourire à demi-bouche?

— Laissez-moi rire je vous en prie ; car je n'ai de ma vie eu l'idée d'une déclaration d'amour furieuse. Comprenez-vous bien ce que c'est que dire à une femme dans une déclaration d'amour qui devrait être vive, mais tendre et douce : Madame, l'un des deux ; choisissez sur-le-champ? Ah ! ah ! ah!

— Je le comprends à merveille. Cela n'est ni doux, ni galant, ni pathétique ; mais c'est passionné. Songez que c'est une affaire sérieuse et que je ne me suis jamais trouvé si pressé. Sentez-vous à votre tour la situation pénible d'un homme amoureux qui se voit au moment de devoir prendre un parti qui peut décider même de sa vie ?

Veuillez faire attention que malgré tout mon feu, je ne vous manque en rien; que le parti que je vais prendre, si vous persistez dans votre idée, n'est pas une menace, mais bien un effort héroïque qui doit me rendre digne de toute votre estime. Enfin je vous prie d'observer que nous n'avons pas de temps à perdre. Le mot choisissez ne doit pas vous paraître dur, au contraire, puisqu'il vous rend l'arbitre de mon sort comme du vôtre. Pour être persuadé que je vous aime, vondriez-vous que je vinsse à vos pieds, comme un benêt, vous prier en pleurant d'avoir pitié de moi? Non, madame, cela vous déplairait sans doute et ne me mènerait à rien. Sûr que je suis en état de mériter votre cœur, je vous demande de l'amour et non de la pitié. Allez, quittez-moi, si je vous déplais; mais laissez-moi partir; car si par un sentiment d'humanité vous désirez que je vous oublie, souffrez que j'aille loin de vous me rendre cet effort moins pénible. Si je vous suis à Parme, je ne répondrai pas de moi; car j'y serais dans une sorte de désespoir. Réfléchissez actuellement; je vous le demande en grâce, et vous verrez que vous auriez à mon égard un tort impardonnable, si vous me disiez : Venez à Parme, quoique je vous prie de ne point chercher à me voir. Convenez-vous qu'avec justice vous ne pouvez pas me dire cela?

— J'en conviens, s'il est vrai que vous m'aimiez.

— Dieu soit loué! Oui, soyez sûre que je vous

aime bien sincèrement. Choisissez donc, et prononcez.

— Et toujours sur le même ton ?

— Oui.

— Mais savez-vous que vous avez l'air en colère ?

— Non, car cela n'est pas ; je ne suis que dans une espèce de paroxisme et dans un moment décisif, mais dans une incertitude affreuse. Je dois en vouloir à ma bizarre fortune, et à ces maudits sbires de Césène ; car sans eux je ne vous aurais pas vue.

— Vous êtes donc fâché de m'avoir connue ?

— Eh ! n'ai-je pas bien raison ?

— Point du tout, car je n'ai rien décidé encore.

— Je commence à respirer ; car je gage que vous allez me dire de vous suivre à Parme.

— Oui, venez à Parme.

CHAPITRE III.

Je pars heureux de Bologne. — Le capitaine nous quitte à Reggio où je passe la nuit avec Henriette. — Notre arrivée à Parme. — Henriette reprend les habits de son sexe ; notre bonheur mutuel. — Je retrouve de mes parens, sans me faire connaître.

Le lecteur devine que la scène changea d'aspect et que le mot magique : Venez à Parme, fut une heureuse péripétie qui me fit passer du terrible au tender, du sévère au doux. En effet, je tombai à ses pieds, et lui serrant amoureusement les genoux, je les lui baisai avec tendresse et reconnaissance. Plus de fureur, plus ce ton d'invectives qui convient si peu au plus doux des sentimens. Tendre, soumis, reconnaissant, je lui jure de ne lui demander aucune faveur, pas même sa main à baiser, avant d'avoir su mériter son amour!

Cette femme divine, agréablement surprise de me voir passer rapidemment du ton du désespoir à la plus vive tendresse, me dit d'un air encore plus tendre que le mien de me lever. Je suis sûre, me dit-elle, que vous m'aimez, mais croyez aussi que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour m'assurer votre constance.

Quand bien même elle m'aurait dit qu'elle m'aimait autant que je l'aimais, elle ne m'aurait rien dit de plus; car ces mots exprimaient tout. Mes lèvres étaient collées sur ses belles mains quand le capitaine rentra. Il nous fit compliment du ton de la meilleure foi du monde, et je lui dis, l'air rayonnant de bonheur, que j'allais commander les chevaux. Je sortis, le laissant avec elle, et bientôt après nous nous mîmes en route joyeux et contens.

Avant d'arriver à Reggio, l'honnête capitaine me dit qu'il croyait convenable que nous le laissassions aller seul à Parme; qu'en arrivant avec nous, il donnerait lieu à des propos, qu'on lui ferait des questions, et qu'enfin on parlerait beaucoup plus de nous que si nous arrivions seuls. Trouvant, Henriette et moi, ses réflexions fort sages, nous nous déterminâmes sur-le-champ à passer la nuit à Reggio et à le laisser aller seul à Parme dans une voiture de poste. Tout étant convenu, sa malle chargée sur la petite voiture qu'on lui fournit, il nous dit adieu et partit en nous promettant de venir dîner le lendemain avec nous.

La démarche de cet honnête Hongrois dut plaire à mon amie autant qu'à moi, puisque notre délicatesse se trouvait engagée à beaucoup de réserve en sa présence; car par suite de notre nouvel arrangement comment aurions-nous pu nous loger à Reggio? Henriette en tout honneur n'aurait plus pu partager le lit du capitaine, ni sans blesser sa modestie venir prendre place dans le mien. Nous aurions ri tous trois de cette réserve que nous aurions trouvée ridicule et à laquelle pourtant nous nous serions soumis. L'amour est un petit être ennemi de la honte, quoiqu'il cherche souvent l'obscurité et le mystère; mais s'il lui donne prise, il se sent avili et dès lors il perd les trois quarts de sa dignité et une grande partie de ses charmes. Il est facile de sentir qu'Henriette, comme moi, ne pouvait être heureuse qu'en éloignant le souvenir de ce brave homme.

Nous soupâmes tête-à-tête, moi enivré de mon bonheur qui me paraissait trop grand, et pourtant triste; mais Henriette, qui paraissait triste aussi, n'avait rien à me reprocher. Ce n'était au fond que de l'embarras; car nous nous aimions, mais nous n'avions pas eu le temps de nous connaître. Nous dîmes peu de choses, mais rien de piquant, rien d'intéressant : nos propos nous paraissaient insipides, et nous nous complaisions dans nos pensées. Nous savions que nous allions passer la nuit ensemble; mais nous aurions craint d'être indiscrets si nous en avions fait mention.

Quelle nuit ! quelle femme que cette Henriette que j'ai tant aimée ! qui m'a rendu si heureux !

Ce ne fut que trois ou quatre jours après que je me hasardai à lui demander ce qu'elle aurait fait sans le sou, n'ayant aucune connaissance à Parme, dans le cas où j'aurais craint de lui déclarer mon amour et que je fusse parti pour Naples. Elle me répondit qu'elle se serait vraisemblablement trouvée dans le plus affreux embarras ; mais qu'elle était sûre que je l'aimais, et qu'elle avait prévu ce qui était arrivé. Elle ajouta que dans l'impatience où elle était de savoir ce que je pensais sur son compte, elle m'avait prié d'interpréter sa résolution à l'officier, sachant qu'il ne pouvait ni s'y opposer ni continuer à vivre avec elle ; qu'enfin comme elle ne m'avait pas compris dans la prière qu'elle m'avait fait faire au capitaine, elle trouvait impossible que je ne lui demandasse pas si je pouvais lui être de quelque utilité ; et qu'alors elle se serait déterminée d'après les sentimens qu'elle m'aurait reconnus. Elle finit par me dire que si elle s'était perdue, la faute en était à son époux et à son beau-père, qu'elle appela monstres.

En arrivant à Parme, je continuai à donner à la consigne le nom de Farusi que j'avais à Césène : c'était le nom de famille de ma mère ; et Henriette écrivit elle-même : Anne d'Arci, Française. Pendant que nous répondions au commis, un jeune Français leste et avenant vient m'offrir

ses services, et me dit qu'au lieu de descendre à la poste, je ferais bien d'aller chez d'Andremont, où je trouverais appartemens et cuisine à la française, et les meilleurs vins de France. Voyant que la proposition plaisait à Henriette, je m'y fis conduire et nous fûmes parfaitement logés. Je pris le domestique à tant par jour et je fis minutieusement mes accords avec le sieur d'Andremont. J'allai moi-même ensuite faire remiser ma voiture.

Je rentrai un instant et ayant dit à mon amie que nous nous reverrions à dîner, et au laquais d'attendre mes ordres à l'antichambre, je sortis seul.

Parme était sous la férule d'un nouveau gouvernement; j'étais fondé à croire que les espions devaient se trouver partout, sous toutes les formes; je ne voulais pas avoir un laquais à mes trousses qui, peut-être, m'aurait plus nui que servi. J'étais dans la patrie de mon père où je ne connaissais personne; mais quoique seul j'étais sûr de n'être pas long-temps à m'orienter.

Dès que je fus dans les rues, il me sembla que je n'étais plus en Italie, car tout avait l'air ultramontain. Je n'entendais dans la bouche des passans que du français ou de l'espagnol, et ceux qui ne parlaient point ces langues avaient l'air de se parler à l'oreille. Je courais au hasard, cherchant des yeux un magasin de lingerie, ne voulant point demander où je pourrais en trouver un, et je finis par trouver l'objet de mes recherches.

J'entre, et m'adressant à une bonne grosse ma-

trône assise au comptoir : Madame, lui dis-je, je voudrais faire quelques emplettes.

— Monsieur, je vais envoyer chercher quelqu'un qui parle français.

— C'est inutile ; je suis Italien.

— Que Dieu soit loué ! Car rien n'est si rare aujourd'hui.

— Pourquoi rare ?

— Vous ne savez donc pas que don Philippe est arrivé, et que Madame de France, son épouse, est en chemin ?

— Je vous en fais mon compliment. Cela doit faire aller le commerce, l'argent doit rouler et l'on doit trouver de tout.

— C'est vrai ; mais tout est cher, et nous ne pouvons pas nous faire à ces nouvelles mœurs. C'est un mauvais mélange de liberté française et de gêne espagnole qui nous fait tourner la tête. Quel linge désirez-vous ?

— Avant tout, je dois vous avertir que je ne marchande pas ; ainsi prenez garde à vous. Si vous me surfaites, je ne viendrai plus. Il me faut de la belle toile pour vingt-quatre chemises de femme, du basin pour des jupons et des corsets ; de la mousseline, de la batiste pour des mouchoirs et d'autres articles que je voudrais bien que vous eussiez ; car étant étranger, Dieu sait dans quelles mains je vais tomber.

— Vous ne tomberez qu'en de bonnes mains, si vous voulez me donner votre confiance.

— Je juge que vous la méritez ; je me livre donc à vous. Il faut aussi me trouver des couturières qui travailleront dans la chambre même de la dame qui a besoin de se faire faire rapidement tout ce qui lui est nécessaire.

— Et des robes?

— Des robes aussi, des bonnets, des mantelets, enfin tout ; car figurez-vous qu'elle est nue.

— Si elle a de l'argent, je vous réponds qu'elle aura tout ce qu'elle peut désirer. Est-elle jeune ?

— Elle a quatre ans moins que moi et elle est ma femme.

— Ah ! que Dieu vous bénisse. Vous avez des enfans ?

— Non, ma chère dame, mais cela viendra, car nous travaillons en conséquence.

— Cela s'entend. Que je suis contente ! Allons, monsieur, je vais envoyer chercher la perle des couturières. En attendant, amusez-vous à choisir.

Je pris ce qu'elle avait de mieux, je la payai, et dans ces entrefaites la couturière étant arrivée, je donnai à la marchande mon adresse en la priant de m'envoyer des étoffes, et je dis à la couturière et à sa fille qui était venue avec elle de me suivre. Elles prirent le linge que j'avais acheté et nous partîmes. Chemin faisant j'achetai des bas de soie et de fil et je fis monter un cordonnier qui demeurait à côté de l'hôtel.

Voilà un moment délicieux ! Henriette, que je n'avais prévenue de rien, regarde tout cela avec

un air de satisfaction parfaite, mais sans aucune de ces démonstrations qui décèlent l'intérêt, me prouvant sa reconnaissance par les éloges délicats qu'elle me donne sur le choix et la beauté des articles que j'avais achetés. Point d'augmentation de gaîté à cause de cela, mais un air de tendresse qui valait toute la reconnaissance.

Le valet de louage était entré à la suite des couturières ; Henriette lui dit avec douceur de sortir, et d'attendre pour entrer qu'on l'appelât. La couturière se met à l'ouvrage, le cordonnier lui prend mesure, et je lui dis de nous aller chercher des pantoufles. Un quart d'heure après il revient, et voilà le valet de louage qui rentre avec lui sans qu'on l'eût appelé. Le cordonnier, qui parlait français, faisait à Henriette des contes à faire rire, quand elle l'interrompit pour demander au domestique, qui se tenait familièrement dans la chambre, ce qu'il voulait.

— Rien, madame, je ne suis ici que pour recevoir vos ordres.

— Ne vous ai-je pas dit que quand on aura besoin de vous, on vous appellera ?

— Je voudrais savoir lequel des deux est mon maître ?

— Aucun, lui dis-je en riant. Voilà votre journée et partez.

Le cordonnier voyant que madame ne parlait que français, lui offrit un maître de langue. De quel pays est-il ? demanda Henriette. Il est Fla-

mand, madame, dit maître St.-Crépin ; et c'est un savant d'à peu près cinquante ans. C'est, dit-on, un homme très-vertueux. Il prend trois livres de Parme par leçon d'une heure, et le double pour deux heures, et il se fait payer par leçon.

— Mon ami, me dit Henriette, veux-tu que je prenne ce maître ?

— Je t'en prie, ma chère ; cela t'amusera.

Le cordonnier sortit en promettant de lui envoyer le Flamand le lendemain matin.

Les couturières allaient leur train : tandis que la mère coupait, la fille cousait ; mais une seule ne pouvant pas faire beaucoup de besogne, je dis à la mère qu'elle me ferait plaisir de nous procurer une seconde ouvrière qui parlât français. Vous l'aurez, me dit-elle, aujourd'hui même. En même temps elle m'offrit son fils pour nous servir. Vous n'aurez, me dit-elle, ni un voleur ni un espion auprès de vous, et il s'explique passablement en français. Je crois, mon ami, me dit Henriette, que nous ferions bien de le prendre. C'en était assez pour que j'y consentisse, car pour un homme qui aime, le moindre désir de l'objet aimé est un ordre suprême. La mère alla le chercher et la couturière semi-française vint en même-temps : c'était un soulagement, un vrai passe-temps pour ma déité.

Le fils de la maîtresse couturière était un jeune homme de dix-huit ans, assez instruit, doux, modeste et d'une physionomie agréable. Je lui de-

mandai son nom, il me répondit qu'il s'appelait Caudagna.

Le lecteur sait que mon père était Parmesan, et il n'a pas oublié peut-être qu'une de ses sœurs avait épousé un Caudagna. Il serait plaisant, me dis-je à moi-même, que cette couturière fût ma tante et mon valet mon cousin-germain ! Taisons-nous. Henriette me demanda si je voulais que cette couturière dînât avec nous. Je te supplie, mon adorable Henriette, de ne point me mortifier à l'avenir en faisant dépendre ces petites choses de mon consentement. Sois sûre, ma tendre amie, que mon approbation précédera, s'il est possible, tes moindres actions. Elle sourit et me remercia. Tirant alors une bourse de ma poche, je lui dis : Tiens, voilà cinquante sequins, et paye toi-même toutes les petites dépenses que tu auras besoin de faire et que je n'aurais pas l'esprit de deviner. Elle l'accepta en m'assurant que je lui faisais un grand plaisir.

Un moment avant de nous mettre à table, voilà le bon capitaine hongrois qui vient. Henriette court l'embrasser en l'appelant son cher papa, et moi j'imitai son exemple en l'appelant mon ami. Ma chère épouse le pria de venir dîner tous les jours avec nous. Ce brave militaire voyant toutes ces femelles à travailler pour Henriette, éprouvait une satisfaction extrême qui se peignait vivement dans tous ses traits : il se félicitait d'avoir si bien placé son aventurière, et il fut au comble de la

joie quand je lui dis que je lui devais mon bonheur.

Nous dînâmes délicatement et joyeusement. Je m'aperçus qu'Henriette était friande et mon vieil officier gourmet. Je n'étais pas mal l'un et l'autre, et je me sentais en état de leur tenir tête. Ainsi, voulant goûter de plusieurs vins excellens que M. d'Andremont m'avait vantés avec raison, nous fîmes un très-joli dîner.

Mon jeune domestique me plut par le respect avec lequel il servait tout le monde, et sa mère aussi bien que ses maîtres. Sa sœur et l'autre couturière avaient dîné seules.

Au dessert on nous annonça la marchande lingère avec une autre femme, et une marchande de modes qui parlait français. L'autre avait des échantillons pour toutes sortes de robes. Je laissai Henriette commander les bonnets, les coiffes, les garnitures, etc. qu'elle voulut; mais pour le choix des robes je voulus absolument m'en mêler, me conformant cependant au goût de mon adorable amie.

Je la forçai de choisir pour quatre robes, et je sens que je lui dus de la reconnaissance pour la complaisance qu'elle eut de les accepter; car plus je captivais le cœur de cette femme charmante, et plus je sentais que j'ajoutais à mon bonheur. Nous passâmes ainsi la première journée, pendant laquelle il n'était pas possible de faire plus que nous ne fîmes.

Le soir, soupant tête-à-tête, il me sembla découvrir quelque nuage de tristesse sur sa jolie figure; je le lui dis.

—Mon ami, me répondit-elle avec un son de voix qui allait au cœur, tu dépenses beaucoup d'argent pour moi, et si c'est pour que je t'aime davantage, je te préviens qu'il est perdu, car je ne t'aime pas plus qu'avant-hier, mais je t'aime de toute mon âme. Tout ce que tu fais au-delà du simple nécessaire, ne saurait me faire plaisir que parce que je vois de plus en plus combien tu es digne de moi; mais pour te chérir comme tu le mérites, je n'ai pas besoin de cette conviction.

— Je le crois, ma chère amie, et je me félicite de mon bonheur, si tu sens que ta tendresse ne puisse pas s'augmenter. Mais à ton tour, femme adorable, sache que je n'en agis ainsi que pour t'aimer s'il m'est possible plus que je ne fais. Je désire te voir briller dans les atours de ton sexe; et si j'éprouve un seul sentiment pénible, c'est de ne pas pouvoir te faire briller autant que tu le mérites. Si cela te fait plaisir, mon amie, ne dois-je pas en être enchanté?

— Tu ne dois pas douter que cela ne me fasse grand plaisir; et d'une certaine façon, puisque tu as dit que je suis ta femme, tu as raison; mais si tu n'es pas très-riche, tu sens les reproches que je dois me faire.

—Ah! mon ange, laisse-moi, je t'en supplie, me croire riche et crois toi-même qu'il est impossible

que tu puisses être la cause de ma ruine. Tu n'es née que pour mon bonheur. Pense seulement à ne jamais me quitter, et dis-moi si je puis l'espérer.

— Je le désire, mon tendre ami; mais qui peut compter sur l'avenir ! Est-tu libre ? Dépends-tu de quelqu'un ?

— Je suis libre dans toute l'acception du mot, et je ne suis qu'en ta seule et précieuse dépendance.

— Je t'en félicite et mon âme en jouit; personne ne peut t'arracher à moi; mais hélas ! tu sais que je ne puis pas en dire autant. Je suis sûre qu'on me cherche, et je sais que l'on aura facilement le moyen de m'avoir, si l'on vient à me découvrir. Hélas ! si l'on parvient à m'arracher de tes bras, je sens quel sera mon malheur !

— Tu me fais trembler. Peux-tu craindre ce malheur ici ?

— Non, à moins que je ne sois vue par quelqu'un qui me connaisse.

— Est-il vraisemblable que ce quelqu'un soit à Parme ?

— Cela me paraît difficile.

— N'alarmons donc pas notre tendresse par une crainte qui, je l'espère, ne se vérifiera pas. Surtout, aimable amie, sois gaie comme tu l'étais à Césène.

— Je veux l'être plus franchement, mon ami, car à Césène j'étais malheureuse, et je suis heu-

reuse à présent. Ne crains pas de me trouver triste ; car la gaîté est le fond de mon caractère.

— Je crois qu'à Césène tu devais craindre à chaque instant d'être rejointe par l'officier que tu as abandonné à Rome.

— Point du tout. C'était mon beau-père qui, j'en suis sûre, n'a pas fait la moindre démarche pour savoir où je suis allée. Il ne peut qu'avoir été bien aise d'être débarrassé de moi. Ce qui me rendait malheureuse était de me voir à la charge d'un homme que je ne pouvais pas aimer, avec lequel même je ne pouvais pas échanger une pensée. Ajoutez à cela que je ne pouvais pas m'imaginer que je fisse son bonheur, car je ne lui avais inspiré qu'une fantaisie qu'il avait appréciée dix sequins. Je devais sentir que depuis que cette fantaisie était satisfaite, elle n'avait pas dû renaître à son âge et que je ne pouvais que lui être à charge, car il était évident qu'il n'était pas riche. Une considération pitoyable ajoutait encore à ma peine secrète. Je me croyais obligée à lui faire des caresses, et de son côté croyant, peut-être, de son devoir de me les rendre, j'avais peur qu'il ne sacrifiât sa santé et cette idée fait mon supplice. N'ayant point d'amour l'un pour l'autre, nous nous gênions par une sotte politesse. Nous prodiguions à ce que nous croyions une honnête convenance ce qui n'est dû qu'à l'amour. Ce qui me gênait encore beaucoup, c'est que je rougissais que l'on pût supposer que cet homme me tînt pour son profit ; et cepen-

dant quand j'y pensais, je trouvais que le jugement, tout faux qu'il aurait été, n'aurait pas manqué d'une certaine vraisemblance. C'est à ce sentiment sans doute que tu dois ma retenue; car je craignais que si tu pouvais lire dans mes regards l'impression que tu m'avais faite, tu ne conçusses de moi cette outrageante idée.

— Ce ne fut donc pas par un sentiment d'amour-propre?

— Non, je te l'avoue; car tu ne pouvais porter sur moi que le jugement que je méritais. J'ai fait la folie que tu sais parce que mon beau-père allait me mettre dans un couvent, ce qui n'était nullement de mon goût. Du reste, mon ami, permets-moi de ne point te confier mon histoire.

— Je respecte ton secret, mon ange; ne crains pas mon importunité à cet égard. Aimons-nous seulement et ne souffrons pas que la crainte de l'avenir vienne troubler notre félicité actuelle.

Le lendemain, après la nuit la plus heureuse, je me trouvai plus amoureux que la veille, et nous passâmes ainsi trois mois dans un enivrement de bonheur.

A neuf heures le maître de langue italienne se fit annoncer. Je vis un homme à mine respectable, poli, modeste, parlant peu mais bien, réservé dans ses réponses et instruit dans l'ancien goût. Nous causâmes, et la première chose qui me fit rire, fut que, d'un air de bonne foi, il me dit qu'un chrétien ne pouvait admettre le système de

Copernic que comme une savante hypothèse. Je lui répondis que ce système ne pouvait être que celui de Dieu puisqu'il était celui de la nature, et que l'Écriture sainte n'était pas le livre dans lequel les chrétiens pouvaient apprendre la physique.

Il fit un sourire dans lequel je lus tartufe, et s'il ne s'était agi que de moi, j'aurais éconduit le pauvre homme; mais s'il pouvait amuser Henriette et lui enseigner la langue italienne, c'était tout ce que je voulais de lui. Ma chère épouse lui dit qu'elle lui donnerait chaque jour six livres pour deux heures de leçons : la livre de Parme vaut cinq sous de France, ainsi ses leçons n'étaient pas chères. Elle prit ce jour-là sa première leçon, à la fin de laquelle elle lui donna deux sequins pour qu'il lui achetât quelques romans dont la réputation fût faite.

Pendant que ma chère Henriette prenait sa leçon, je m'amusai à causer avec la couturière pour m'assurer si nous étions parens. Quel métier, lui dis-je, fait votre mari?

— Il est maître-d'hôtel chez le marquis Sissa.

— Votre père vit-il?

— Non, monsieur; il est mort.

— Quel était son nom de famille?

— Scotti.

— Et votre mari a-t-il père et mère?

— Son père est mort, mais sa mère vit encore avec le chanoine Casanova, son oncle.

Il ne m'en fallut pas davantage. Cette bonne

femme était ma cousine à la mode de Bretagne, et ses enfans étaient mes neveux issus de germains. Ma nièce Janneton n'était pas jolie, mais elle avait l'air d'une bonne fille : je continuai à faire jaser la mère :

— Les Parmesans sont-ils contens d'être devenus sujets d'un prince espagnol ?

— Contens ? il faudrait être facile à contenter, car nous sommes dans un vrai labyrinthe ; tout est bouleversé ; nous ne savons plus où nous en sommes. Heureux temps où régnait la maison Farnèse, tu n'es plus ! Je fus avant-hier à la comédie, où Arlequin faisait rire tout le monde à gorge déployée. Eh bien ! devinez : don Philippe, qui est notre nouveau duc, et qui aurait bien pu rester dans son Espagne, faisait tous ses efforts pour s'empêcher de rire ; et quand il était forcé de pouffer, il mettait son visage dans son chapeau pour qu'on ne le vît pas ; car on dit que le rire déconcerte la grave et raide contenance d'un infant d'Espagne, et que s'il ne cachait pas sa joie il serait déshonoré à Madrid. Que dites-vous de ça ? Est-ce que ces mœurs peuvent nous convenir à nous qui rions si volontiers ! Oh ! le bon duc Antoine, devant Dieu soit son âme ! était certainement un tout aussi grand prince que lui, et il ne cachait pas à ses sujets qu'il était content ; car il riait quelquefois de si bon cœur qu'on l'entendait dans la rue. Nous sommes réduits à une confusion incroyable, et depuis trois mois, il

n'y a plus personne à Parme qui sache l'heure qu'il est.

— Est-ce qu'on a détruit les horloges ?

— Non, mais depuis que Dieu a fait le monde, le soleil s'est toujours couché à vingt-trois heures et demie, et à vingt-quatre on a sonné l'*angelus :* tous les honnêtes gens savaient qu'à cette heure-là on allumait la chandelle. Actuellement, c'est inconcevable ; le soleil est devenu fou, car il se couche tous les jours à une heure différente. Nos paysans ne savent plus à quelle heure ils doivent venir au marché. On appelle cela un règlement ; mais savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'à présent tout le monde sait qu'on dîne à douze heures. Beau règlement, ma foi ! Au temps des Farnèse on mangeait quand on avait appétit, et cela valait bien mieux.

Je trouvai ce raisonnement singulier sans doute, mais raisonnable dans la bouche d'une personne du peuple ; car en effet il me paraît qu'un gouvernement ne devrait jamais détruire violemment des coutumes enracinées par une longue suite d'années, et que les erreurs innocentes ne doivent être détruites que par degrés.

Henriette n'avait point de montre, je voulus me procurer la jouissance de lui en donner une et je sortis pour cet objet ; mais après en avoir acheté une fort belle, je pensai à des boucles d'oreilles, à un éventail et à une foule de jolis colifichets, et j'en fis également l'acquisition. Elle reçut tous ces

dons de l'amour avec une tendresse délicate qui me fit éprouver une grande jouissance. Son maître était encore avec elle lorsque je rentrai. J'aurais pu, me dit-il, enseigner à madame la héraldique (1), la géographie, l'histoire et la sphère ; mais elle sait tout cela. Madame a reçu une éducation très-soignée.

Ce maître s'appelait Valentin de la Haye. Il me dit qu'il était ingénieur et professeur de mathématiques. J'aurai beaucoup à parler de lui dans ces Mémoires, et mon lecteur le connaîtra mieux par ses actions que par le portrait que je pourrais lui en faire ; je dirai seulement en passant que c'était un digne élève d'Escobar, un vrai tartufe.

Nous dînâmes joyeusement avec notre Hongrois, Henriette toujours habillée en officier ; mais il me tardait de la voir en femme. On devait lui apporter une robe le lendemain : elle avait déjà des jupons et des chemises.

Henriette pétillait d'esprit et de finesse. La marchande de modes, qui était Lyonnaise, entra le matin en disant : Madame et monsieur, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bon jour.

— Pourquoi, lui dit mon amie, ne dites-vous pas monsieur et madame ?

— J'ai toujours vu que dans le monde on fait les premiers honneurs aux dames.

(1) Alors science très-importante.

— Mais de qui ambitionnons-nous ces honneurs ?

— Des hommes, sans doute.

— Et vous ne voyez pas que les femmes se rendent ridicules si elles n'accordent pas aux hommes ce qu'elles en exigent ? Pour qu'ils ne manquent jamais à la politesse à notre égard, ayons soin de leur en donner l'exemple.

— Madame, dit la fine Lyonnaise, je crois votre leçon excellente et j'en profiterai : Monsieur et madame, je suis votre servante.

Cette controverse féminine me mit en gaîté.

Ceux qui croient qu'une femme ne suffit pas pour rendre un homme heureux pendant toutes les vingt-quatre heures du jour, n'ont jamais possédé une Henriette. Le bonheur qui me remplissait, je puis m'exprimer ainsi, était bien plus parfait quand je m'entretenais avec elle que lorsque je la tenais entre mes bras. Elle avait beaucoup lu, elle avait beaucoup de tact et de goût naturel ; son jugement était sûr, et sans être savante, elle raisonnait comme un géomètre, avec abandon, sans prétention ; et partout elle mêlait cette grâce naturelle qui donne du charme à tout. Comme elle n'avait aucune prétention à l'esprit, quand elle disait quelque chose d'important, elle l'accompagnait d'un sourire qui lui donnait le vernis de la frivolité, en le mettant à la portée de tout le monde. Par là elle donnait de l'esprit même à ceux qui en avaient le moins et elle captivait

tous les cœurs. Une beauté sans esprit n'offre à l'amour que la jouissance matérielle de ses charmes ; tandis qu'une laide spirituelle captive par les charmes de son esprit et finit par ne rien laisser désirer à l'homme qu'elle captive. Que ne devais-je donc pas être en possédant Henriette? Heureux au point de ne pouvoir pas apprécier mon bonheur !

Qu'on demande à une beauté sans esprit si elle ferait volontiers l'échange d'une petite portion de ses attraits contre une dose suffisante d'esprit. Si elle ne dissimule pas, elle dira : Non, je suis contente de ce que j'ai. Mais pourquoi est-elle contente? Parce qu'elle ne sent pas ses besoins. Qu'on demande à une laide spirituelle si elle voudrait changer son esprit contre la beauté. Elle n'hésitera pas à dire non. Pourquoi ! C'est que connaissant son esprit, elle sait qu'il lui tient lieu de tout.

La femme d'esprit qui n'est pas faite pour rendre un homme heureux, c'est la femme savante. La science est déplacée dans une femme, car elle fait du tort à la douceur de son caractère, à l'aménité, à cette douce timidité qui donne tant de charme au beau sexe ; et d'ailleurs une femme n'a jamais porté le savoir au delà de certaines bornes, et la jaserie des femmes savantes n'en impose qu'aux sots. Il n'y a pas une seule grande découverte faite par une femme. Le sexe manque de cette vigueur que le physique prête au moral ;

mais dans le raisonnement simple, dans la délicatesse de sentiment, enfin dans ce genre de mérite qui tient plus du cœur que de l'esprit, les femmes nous sont bien supérieures.

Lancez un sophisme à la tête d'une femme d'esprit; elle ne le développera pas, mais elle n'en sera point la dupe; et si elle ne vous le dit pas, elle vous laissera deviner qu'elle le rejette. L'homme, au contraire, qui le trouve insoluble, finit par le prendre à la lettre, et sous ce rapport la femme savante est parfaitement homme. Quel fardeau à supporter qu'une madame Dacier! Que Dieu en préserve tout homme de bien.

Lorsque la faiseuse de robes vint, Henriette me dit que je ne devais pas assister à sa métamorphose, et m'engagea à m'aller promener jusqu'à ce qu'elle fût redevenue elle-même. J'obéis; car quand on aime, faire la moindre volonté de l'être adoré est un véritable redoublement de bonheur.

Ma promenade étant sans but déterminé, j'entrai chez un libraire français et j'y fis la connaissance d'un bossu spirituel; et ici je dois dire que rien n'est si rare qu'un bossu sans esprit; j'en ai fait l'expérience dans tous les pays. Ce n'est pas l'esprit qui donne la bosse; car, Dieu merci, tous les gens spirituels ne sont pas bossus; mais on peut soutenir en thèse générale que la bosse donne l'esprit; car le petit nombre de bossus qui n'en ont pas ou qui n'en ont que peu, ne détruit pas la règle. Celui dont il est question s'appelait Du-

bois-Chateleraux. C'était un graveur habile, et il était directeur de la Monnaie de l'infant duc de Parme, quoique ce petit souverain n'eût aucun hôtel des monnaies.

Je passai une heure avec ce spirituel bossu qui me fit voir plusieurs de ses productions en gravure, et ensuite je rentrai à l'hôtel, où je trouvai notre Hongrois qui attendait qu'Henriette fût visible. Il ne savait pas qu'elle allait nous recevoir en costume de femme. La porte s'ouvre et une femme charmante nous accueille par une révérence pleine de grâce, aussi éloignée de la raideur que de la liberté que donne l'habit militaire. Son aspect nous déconcerta : nous manquions réellement de contenance. Elle nous invite à nous asseoir à ses côtés, regarde le capitaine d'un œil plein d'amitié et me serre la main avec une tendresse pleine d'expression et de sentiment, mais sans ces dehors de familiarité qu'un jeune officier peut se permettre sans nuire à l'amour, et qui ne sauraient convenir à une femme bien élevée. Son maintien noble et décent me força à me mettre à l'unisson sans me faire aucune contrainte, car elle ne jouait pas un rôle, et en reprenant son naturel, il ne m'était pas difficile de me conformer à ses manières.

Je la contemplais avec une sorte d'admiration, et pressé par un sentiment dont je ne cherchais pas à me rendre compte, je lui pris la main pour la lui baiser; mais avant que je pusse la porter à

mes lèvres, elle me livra sa belle bouche et jamais baiser ne m'a semblé si délicieux. Ne suis-je donc pas toujours la même? me dit-elle d'un ton plein de sentiment.

— Non, ma divine amie, et c'est si vrai que vous ne l'êtes plus à mes yeux, qu'il m'est impossible de vous tutoyer. Vous n'êtes plus ce jeune officier spirituel, mais libre, qui répondit à madame Querini que vous jouiez au pharaon, que vous teniez la banque, mais que le gain était si petit qu'il ne valait pas la peine d'en parler.

— Il est certain qu'avec mon costume de femme je n'oserais pas répéter ces paroles. Cependant, mon ami, je n'en suis pas moins ton Henriette, cette Henriette qui a fait en sa vie trois folies, dont sans toi la dernière m'aurait perdue, mais que j'appelle charmante, puisqu'elle est cause que je t'ai connu.

Ces paroles me pénétrèrent si fort, que j'étais au moment de me jeter à ses pieds pour lui demander pardon de ne l'avoir pas plus respectée; mais Henriette qui voyait mon état et voulait finir cette scène pathétique, se mit à secouer notre pauvre capitaine qui avait l'air d'une statue, comme s'il avait été pétrifié. Il avait honte d'avoir traité en aventurière une femme de cette sorte, car il jugeait qu'il était impossible qu'il fût sous l'empire d'une illusion. Il la regardait avec une espèce de confusion, lui faisant des révérences respectueuses comme par réparation. Pour elle, elle pa-

raissait lui dire, mais sans l'ombre du reproche : Je suis bien aise que vous jugiez que je vaux plus de dix sequins.

Nous nous mîmes à table, et dès ce moment elle en fit les honneurs avec toute l'aisance qui en prouve l'habitude. Elle traita le capitaine en ami respectable et moi en époux chéri. Le capitaine me pria de lui dire que s'il l'avait vue ainsi à Civita-Vecchia en sortant de la tartane, il ne se serait jamais avisé de lui envoyer son cicerone.

— Oh! dites-lui que j'en suis bien persuadée. Mais il est bien singulier qu'une petite robe de femme impose plus qu'un uniforme.

— N'en veuillez pas, de grâce, à cet uniforme, puisque je lui dois mon bonheur.

— Oui, me dit-elle avec le plus aimable sourire, comme moi aux sbires de Césène.

Nous restâmes long-temps à table à nous entretenir de propos charmans qui tous avaient trait à notre bonheur mutuel; et ce ne fut que la gêne que semblait éprouver l'honnête Hongrois qui nous fit mettre fin à nos gentillesses et à notre dîner.

CHAPITRE IV.

Je prends une loge à l'Opéra malgré la répugnance d'Henriette. — M. Dubois vient chez nous, il y dîne; tour d'espièglerie que lui joue mon amie. — Raisonnement d'Henriette sur le bonheur. — Nous allons chez Dubois; merveilleux talent que mon épouse y déploie. — M. Dutillot. — Superbe fête que donne la cour dans ses jardins; fatale rencontre que nous y faisons. — J'ai une entrevue avec M. d'Antoine, favori de l'infant.

Le bonheur dont je jouissais était trop parfait pour être durable; il devait m'être ravi. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

Madame de France, épouse de l'infant don Philippe, étant arrivée, je dis à Henriette que j'allais louer une loge à l'Opéra et que nous y irions tous les jours. Elle m'avait dit plusieurs fois que la mu-

sique était sa passion dominante, et je ne doutais pas que mon projet ne fût accueilli avec joie. Elle n'avait pas encore vu d'opéra italien, et elle devait être curieuse de connaître cette partie de la célébrité du pays. Cependant qu'on devine ma surprise à cette exclamation : Comment, mon ami ! tu veux que nous allions tous les jours à l'Opéra !

— Je pense, mon amie, que si nous n'y allions pas, nous donnerions sujet à la médisance. Malgré cela, si tu n'y vas pas avec plaisir, tu sais que rien ne t'y oblige : ne te gênes pas ; car je préfère tes doux entretiens dans cette chambre, au plus beau concert des anges.

— Je suis folle de la musique, mon tendre ami ; mais je ne puis m'empêcher de trembler à la seule idée de sortir.

— Si tu trembles, je frisonne ; mais il faut aller à l'Opéra ou partir d'ici : allons à Londres ou quelque autre part. Ordonne, je suis prêt à faire tout ce que tu voudras.

— Prends une loge qui ne soit pas trop exposée.

— Tu me ravis ! et tu seras satisfaite.

Je pris une loge au second rang ; mais le théâtre étant petit, il était difficile qu'une jolie femme y restât inaperçue. Je le lui dis. Je ne crois pas, me répondit-elle, que je coure quelque danger ; car dans la liste des étrangers que tu m'as donnée à lire, je n'ai trouvé aucun nom qui me soit connu.

Ainsi Henriette vint à l'Opéra, sans rouge, et

la loge sans bougie. C'était un opéra buffa dont la musique de Buranello était excellente et les acteurs fort bons.

Mon amie ne se servit de sa lorgnette que pour regarder les acteurs, et personne ne fit attention à nous. Le finale du second acte lui ayant beaucoup plu, je le lui promis, et je m'adressai à Dubois pour me le procurer. Croyant qu'Henriette jouait du clavecin, je lui en offris un; mais elle me dit qu'elle n'avait jamais appris cet instrument.

La quatre ou cinquième fois que nous allâmes à l'Opéra, M. Dubois vint dans notre loge, et comme je ne voulais pas le présenter à mon amie, je me contentai de lui demander en quoi je pouvais lui être utile. Il me présenta alors la musique que je lui avais demandée ; je lui en payai la valeur en le remerciant de son obligeance. Nous trouvant en face de la loge ducale, je lui demandai par manière d'acquit s'il avait gravé leurs altesses. Il me répondit qu'il avait déjà fait deux médailles, et je le priai de me les apporter en or. Il m'en fit la promesse, après quoi il sortit. Henriette ne l'avait pas seulement regardé ; et c'était dans l'ordre, puisque je ne le lui avais pas présenté ; cependant on nous l'annonça le lendemain pendant que nous étions à table. M. de la Haye, qui dînait avec nous, commença par nous faire compliment sur la connaissance que nous en avions faite, et dès qu'il fut entré il le présenta à son élève. Il

était naturel qu'Henriette alors lui fît accueil, et elle s'en acquitta à merveille.

Après l'avoir remercié du spartito, elle le pria de vouloir bien lui procurer quelques autres airs, et l'artiste accueillit cette prière comme une faveur qui lui faisait grand plaisir.

Monsieur, me dit Dubois, j'ai pris la liberté de venir vous montrer les médailles que vous m'avez demandées; les voici. Sur l'une se trouvaient l'infant et son épouse, l'autre ne portait que l'effigie de don Philippe. Ces deux médailles étaient d'un travail achevé, et ce fut avec justice que nous en fîmes l'éloge. L'ouvrage est impayable, lui dit Henriette, mais on peut troquer l'or. Madame, lui répondit modestement l'artiste, elles pèsent seize sequins. Elle les lui compta de suite en l'invitant à venir une autre fois au moment de la soupe. Pendant ce temps on avait servi le café, et Henriette l'engagea à le prendre avec nous. Au moment de mettre du sucre dans sa tasse, Henriette lui demanda s'il l'aimait doux.

— Votre goût, madame, lui dit le galant bossu, sera certainement le mien.

— Vous avez donc deviné que je le prends toujours sans sucre; je suis bien aise que vous partagiez ce goût avec moi.

En disant cela elle lui présente gracieusement la tasse sans sucre, sert ensuite de la Haye et moi en nous sucrant copieusement, puis elle remplit sa propre tasse à l'instar de celle de Dubois. J'avais

peine à ne pas pouffer; car ma maligne Française, qui prenait le café à la manière de Paris, c'est-à-dire fort doux, prenait sa tasse amère avec un air de volupté qui forçait le directeur de la Monnaie à faire bonne mine à mauvais jeu. De son côté le fin bossu, puni de son fade compliment, ne fut pas en reste, et vantant la bonté du café, il alla jusqu'à dire que c'était ainsi qu'il fallait le prendre pour déguster délicieusement l'arôme de ces précieuses fèves.

Dès que Dubois et de la Haye furent sortis, nous nous mîmes à rire de l'espièglerie; mais, lui dis-je, tu seras la première victime de ta malice; car quand il dînera ici tu seras obligée de continuer ton rôle pour ne pas te trahir. Il me sera facile, me dit-elle, de trouver un moyen de prendre mon café bien sucré et de continuer à lui faire boire la coupe d'amertume.

Au bout d'un mois Henriette parlait l'italien avec facilité, et elle le devait plus à l'exercice habituel de ma cousine Janneton, qui lui servait de femme de chambre, qu'aux leçons du sieur de la Haye; car les leçons ne servent que pour apprendre les règles, et pour parler il faut de l'exercice. Je l'ai éprouvé par moi-même; j'appris plus de français dans le trop peu de temps que j'eus le bonheur de vivre dans la familiarité de cette femme adorable, que je n'en avais appris avec Dalaqua.

Nous avions été vingt fois à l'Opéra sans avoir

fait aucune connaissance, et nous vivions heureux dans toute l'acception du mot. Je ne sortais qu'avec Henriette; nous ne sortions qu'en voiture, et du reste nous étions inaccessibles; de sorte que je n'étais connu de personne.

Depuis le départ de notre bon Hongrois, la seule personne qui vînt quelquefois dîner chez nous, c'était M. Dubois : quant à de la Haye, il était commensal quotidien. Ce Dubois était fort curieux de nos personnes, mais il était fin et ne se laissait pas deviner : au reste, nous étions réservés sans affectation, et sa curiosité se trouvait en défaut. Un jour il nous parla du brillant de la cour de l'infant duc après l'arrivée de Madame de France, et de l'affluence d'étrangers des deux sexes qu'il y avait alors à Parme. S'adressant particulièrement à Henriette :

— La plus grande partie des dames étrangères que nous y avons vues nous sont inconnues.

— Il est possible que si elles ne l'étaient, beaucoup d'entre elles ne s'y montreraient pas.

— Il est très-possible, madame; mais je vous assure que quand bien même leur beauté ou leur parure les rendraient remarquables, les vœux de nos souverains sont pour la liberté. J'espère encore, madame, que nous aurons l'honneur de vous y voir.

— Ce sera difficile, car je trouve souverainement ridicule qu'une femme aille à la cour sans être présentée, surtout si elle est faite pour l'être.

Ces derniers mots, sur lesquels Henriette avait un peu plus appuyé que sur le reste, coupèrent la parole au petit bossu, et mon amie, profitant de ce répit, détourna la conversation.

Après son départ, nous rîmes de l'échec qu'avait éprouvé la curiosité de notre convive; mais je dis à Henriette qu'en toute conscience elle devait pardonner à tous ceux qu'elle rendait curieux, car.... Elle me coupa la parole en m'accablant de tendres baisers.

Savourant ainsi le bonheur et nous suffisant à nous-mêmes dans tous les instans, nous riions des philosophes moroses qui nient le parfait bonheur sur la terre.

Que veulent dirent, mon ami, ces têtes creuses qui soutiennent que le bonheur n'est pas durable, et quel sens donnent-ils à ce mot? Si l'on entend perpétuel, immortel, incessant, on a raison; mais l'homme ne l'étant pas, le bonheur, conséquence naturelle, ne doit pas non plus l'être. Autrement, tout bonheur est durable par cela même qu'il existe; et pour l'être, il n'a besoin que d'exister. Mais si par bonheur parfait, on entend une suite de plaisirs diversifiés et jamais interrompus, on a tort; car en mettant après chaque plaisir le calme qui doit succéder à la jouissance, nous nous procurons le temps de reconnaître l'état heureux dans sa réalité; ou, en d'autres termes, ces instans de repos nécessaires sont une véritable source de jouissances, puisque par eux nous savourons

les délices du souvenir qui double leur réalité. L'homme ne peut être heureux que lorsque, dans sa réflexion, il se juge tel, et il ne peut réfléchir que dans le calme ; ainsi réellement, sans le calme, il ne serait jamais exactement heureux. Il faut donc que le plaisir, pour être tel, cesse d'être en action. Que prétend-on donc par ce mot durable ?

Nous arrivons tous les jours au moment où nous désirons le sommeil ; et quoiqu'il soit une image de la non-existence, niera-t-on qu'il soit un plaisir. Non ; au moins, sans inconséquence, il me semble qu'on ne le peut pas, puisque, dès qu'il se montre, nous le préférons à tous les plaisirs imaginables ; et nous ne saurions lui être reconnaissans qu'après qu'il nous a quittés.

Ceux qui disent que personne ne saurait être heureux durant toute la vie parlent aussi un peu légèrement. La philosophie enseigne le secret de composer ce bonheur, pourvu toutefois qu'on soit exempt des maux physiques. Un bonheur qui durerait ainsi toute la vie pourrait être comparé à un bouquet composé de mille fleurs, dont le mélange serait si beau et si bien assorti, qu'on le prendrait pour une seule fleur. Quelle impossibilité y a-t-il que nous passions ici toute notre vie, de la même manière que nous y avons passé un mois, toujours bien portans, toujours contens de nous, sans éprouver ni vide ni besoin ? Alors, pour couronner ce bonheur, qui certes en serait un

très-grand, il ne faudrait, dans un âge avancé, que mourir ensemble en parlant de nos doux souvenirs; et assurément ce bonheur-là aurait été durable. La mort ne l'interromprait pas; elle le finirait. Nous ne pourrions nous croire malheureux qu'autant que nous appréhenderions, après la mort, une autre vie malheureuse, et cette idée me paraît absurde; car elle implique contradiction avec l'idée de toute-puissance, et de tendresse paternelle.

C'est ainsi que ma charmante Henriette me faisait passer des heures entières délicieuses à philosopher sentiment. Son raisonnement valait mieux que celui de Cicéron dans ses *Tusculanes;* mais elle convenait que ce bonheur durable, dont l'idée nous enchantait, ne pouvait exister qu'entre deux individus qui, vivant ensemble, seraient constamment amoureux l'un de l'autre, bien portans de corps et d'esprit, éclairés, assez riches, ayant à peu près les mêmes goûts, le même caractère et le même tempérament. Heureux les amans dont l'esprit peut remplacer les sens quand ils ont besoin de repos! Le doux sommeil vient ensuite, et il dure jusqu'à ce que l'harmonie physique se trouve rétablie. Au réveil, les sens sont la première chose qui se présente, toujours prêts à se remettre en haleine.

Les conditions entre l'homme et l'univers sont égales, et l'on pourrait dire qu'il y a identité parfaite, puisque si nous rabattons l'univers, il n'y a

plus d'homme ; et si nous rabattons l'homme, il n'y a plus d'univers, car la matière inerte supposée existante, qui pourrait en avoir d'idée ? Or, sans l'idée, *nihil est*, puisque l'idée est l'essence de tout ; et à l'homme seul appartiennent les idées. D'ailleurs, si nous faisons abstraction de l'espèce, nous ne pouvons plus nous figurer l'existence de la matière *et vice versâ*.

Je fus heureux avec Henriette autant que cette femme adorable le fut avec moi : nous nous aimions de toute la force de nos facultés ; nous nous suffisions parfaitement l'un à l'autre, nous vivions entièrement l'un dans l'autre. Elle me répétait souvent ces jolis vers du bon Lafontaine :

> Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
> Toujours divers, toujours nouveau.
> Tenez-vous lieu de tout : comptez pour rien le reste.

Et nous mettions le conseil en pratique, car jamais un instant d'ennui ou de lassitude, jamais une feuille de rose pliée ne vint interrompre l'espèce de béatitude que nous savourions.

Le lendemain de la clôture de l'Opéra, Dubois, après avoir dîné avec nous, nous dit qu'il donnait à dîner le lendemain aux deux premiers acteurs, homme et femme, et qu'il ne tenait qu'à nous d'entendre les plus beaux morceaux qu'ils avaient chantés sur la scène. Ils chanteront dans une salle voûtée de ma maison de campagne parfaitement propice au développement de la voix. Henriette le

remercia beaucoup, mais elle lui observa qu'ayant une santé très-délicate, elle ne pouvait s'engager à rien d'un jour à l'autre, et fit rouler la conversation sur d'autres matières.

Dès que nous fûmes seuls, je lui demandai pourquoi elle ne voulait pas s'aller amuser chez Dubois.

— J'irais, mon cher ami, et avec bien du plaisir, si je ne craignais d'y trouver quelqu'un qui pût me reconnaître, et qui par là ne vînt détruire le bonheur dont je jouis.

— Si tu as quelque nouveau motif de crainte, tu as raison; mais si ce n'est qu'une appréhension vague, mon ange, pourquoi veux-tu te priver d'un plaisir réel et bien innocent? Si tu savais la joie que je ressens quand je vois que tu as du plaisir, surtout lorsque je te vois comme en extase en entendant quelque morceau de bonne musique.

— Eh bien! mon cœur, je ne veux pas que tu me croies moins courageuse que toi. Nous irons chez Dubois de suite après dîner. Les chanteurs ne chanteront pas avant. Outre cela, mon ami, il est probable que, ne comptant pas sur nous, il n'aura pas invité quelque curieux de me parler. Nous irons sans le lui dire, sans qu'il nous attende, et comme pour lui faire une surprise d'amitié. Il nous a dit qu'il sera à sa maison de campagne, et Caudagna sait où elle est.

Son raisonnement était dicté par la prudence

et l'amour, deux choses qui vont si rarement ensemble. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant avec autant d'admiration que de tendresse, et le lendemain, à quatre heures après midi, nous nous rendîmes chez M. Dubois. Nous fûmes surpris de le trouver seul avec une jolie fille qu'il nous présenta comme sa nièce. Je suis, nous dit-il, ravi de vous voir; mais n'ayant pas osé m'attendre au bonheur de vous posséder, j'ai changé le dîner projeté en un petit souper, et j'espère bien que vous daignerez l'honorer de votre présence. Les deux *virtuosi* ne tarderont pas à venir.

Nous nous trouvâmes malgré nous obligés de souper. Avez-vous, lui dis-je, invité beaucoup de monde?

— Vous vous trouverez, dit-il d'un air victorieux, dans une société digne de vous. Je suis seulement fâché de n'avoir pas invité des dames.

A cette observation galante et délicate qui s'adressait particulièrement à Henriette, mon amie lui fit une révérence qu'elle accompagna d'un sourire. Je vis avec plaisir l'air de la satisfaction peint sur son visage; mais hélas! elle commandait au sentiment pénible qu'elle éprouvait. Sa grande âme ne voulait pas se montrer inquiète, et je ne pénétrais pas dans son intérieur parce que je croyais pas qu'elle eût rien à craindre.

J'aurais pensé et agi autrement, si j'avais su toute son histoire; je ne l'aurais pas laissée à

Parme ; je l'aurais menée à Londres et elle en aurait été enchantée.

Les deux acteurs ne tardèrent pas à paraître : c'étaient Laschi et la demoiselle Baglioni, qui alors était très-jolie. Successivement tous les convives arrivèrent ; c'étaient tous des Français et des Espagnols d'un certain âge. Il ne fut pas question de présentation, et j'admirai en cela le tact du spirituel bossu, mais comme tous les convives avaient l'usage de la cour, ce manque d'étiquette n'empêcha pas qu'on ne fît à mon amie tous les honneurs, et elle les reçut avec cette aisance et cet usage du monde qu'on ne connaît qu'en France et même que dans la meilleure société, à l'exception pourtant de quelques provinces où la noblesse, qu'on appelle à tort la bonne société, laisse un peu trop percer la morgue qui la caractérise.

Le concert commença par une superbe symphonie ; en suite les deux acteurs chantèrent un *duo* avec beaucoup de goût et de talent. Vint ensuite un élève du célèbre Vandini qui donna un *concerto* de violoncello qui fut fort applaudi.

Les applaudissemens duraient encore quand Henriette se lève, s'approche du jeune artiste et lui prend son violoncello en lui disant d'un air modeste, mais assuré, qu'elle allait le faire briller davantage. Je tombais des nues ? Elle se met à la place du jeune homme, prend le violoncello entre ses jambes et prie l'orchestre de vouloir bien recommencer le *concerto*. Voilà le plus profond

silence qui s'établit, et moi tremblant comme la feuille et prêt à me trouver mal. Heureusement que tous les regards étaient fixés sur Henriette et que personne ne me regardait. Elle ne me regardait pas non plus ; elle ne l'osait pas ; car si elle avait élevé sur moi ses beaux yeux, elle aurait perdu courage. Cependant ne la voyant pas se mettre en posture de jouer, je commençais à me flatter qu'elle n'avait voulu faire qu'une aimable plaisanterie ; mais en lui voyant tirer le premier coup d'archet, j'éprouvai une palpitation de cœur si forte que je me sentais mourir.

Mais qu'on se figure ma situation lorsqu'après le premier morceau les applaudissemens bien mérités couvrirent totalement l'orchestre ! Ce passage rapide d'une extrême crainte à une exubérance de contentement me causa une irritation semblable à la plus violente fièvre. Ces applaudissemens ne parurent faire sur Henriette aucune sensation, et sans détacher ses yeux des notes qu'elle voyait pour la première fois, elle joua six fois de suite avec la plus rare perfection. En quittant sa place, elle ne remercia point la société de ses applaudissemens, mais se tournant d'un air affable vers le jeune artiste, elle lui dit avec un aimable sourire qu'elle n'avait jamais joué sur un meilleur instrument. Se tournant alors vers la compagnie : Je vous prie, dit-elle, d'excuser la petite vanité qui m'a fait abuser de votre patience pendant une demi-heure.

Ce compliment, à la fois si imposant et si gracieux, acheva de me mettre hors de moi, et je disparus pour aller pleurer dans le jardin où personne ne me voyait. Qui est donc cette Henriette? me disais-je le cœur attendri et versant des larmes; quel est ce trésor dont je suis en possession? Mon bonheur me paraissait trop grand pour que je m'en crusse digne.

Perdu dans ces réflexions qui redoublaient la volupté de mes pleurs, je serais resté long-temps dans le jardin, si Dubois lui-même ne fût venu me chercher et me trouver malgré l'obscurité de la nuit et de l'allée dans laquelle je rêvais. Il était inquiet sur la cause de ma disparition, et je le tranquillisai en lui disant qu'un petit étourdissement m'avait obligé à sortir pour respirer l'air frais.

Chemin faisant, j'eus le temps de sécher mes larmes, mais non de faire disparaître la rougeur de mes yeux. Cependant il n'y eut qu'Henriette qui s'aperçut du fait, et elle me dit: Je sais, mon ange, ce que tu es allé faire dans le jardin. Elle me connaissait; il lui était facile de deviner l'impression que la soirée avait faite sur mon cœur.

Dubois avait assemblé chez lui les plus agréables seigneurs de la cour, et le souper qu'il leur donnait sans profusion était aussi délicat que bien choisi. Je me trouvais assis en face d'Henriette, qui, seule, attirait naturellement toutes les attentions; mais elle n'aurait pu que gagner à être

entourée d'un cercle de dames, qu'elle aurait certainement éclipsées sans avoir besoin d'autres brillans que sa beauté, son esprit et ses manières distinguées. Elle fit le charme de ce souper par l'agrément qu'elle répandit sur la conversation. M. Dubois ne parlait pas ; mais il était glorieux d'avoir attiré chez lui une convive aussi attrayante. Elle eut l'adresse de dire à chacun quelque chose d'aimable et l'esprit de ne jamais rien dire de joli sans me mettre de la partie. De mon côté j'avais beau affecter la soumission, la déférence et le respect pour cette déité, elle voulut que chacun devinât que j'étais son oracle. On pouvait la croire ma femme ; mais à mes procédés envers elle, il n'était pas naturel de la juger telle.

La conversation étant tombée sur le mérite des deux nations, la française et l'espagnole, Dubois fut assez étourdi pour lui demander à laquelle elle donnait la préférence.

La question ne pouvait pas être plus indiscrète, car la moitié de la réunion était espagnole et l'autre française. Cependant Henriette parla si bien que les Espagnols auraient voulu être Français et les Français Espagnols. Dubois, insatiable, la pria de lui dire ce qu'elle pensait des Italiens : je tremblai. Un certain M. de la Combe, qui était à ma droite, fit un mouvement de tête improbateur, mais mon amie n'éluda point la question. Que voulez-vous que je vous dise des Italiens? dit-elle ; je n'en connais qu'un. Si je les juge tous

d'après celui-là, certes mon jugement leur sera très-favorable ; mais un seul exemple ne peut pas établir une règle. Il était impossible de mieux répondre ; mais le lecteur pense bien que je ne fis pas semblant d'avoir entendu ; et voulant empêcher l'indiscret Dubois de continuer ses questions, je détournai la conversation en faisant diverses questions banales.

On vint à parler de musique, et à ce sujet un Espagnol demanda à Henriette si, outre le violoncello, elle jouait de quelque autre instrument. Non, lui dit-elle ; je ne me suis trouvé de l'inclination que pour celui-là. Je l'ai appris au couvent pour faire ma cour à ma mère qui en joue passablement ; et sans un ordre absolu de mon père, appuyé de l'évêque, la supérieure ne me l'aurait jamais permis.

— Et quelle raison pouvait donc avoir cette abbesse pour vous le défendre ?

— Cette pieuse épouse du Seigneur prétendait que je ne pouvais jouer de cet instrument que dans une posture indécente.

A ces mots, les Espagnols se mordirent les lèvres, mais les Français éclatèrent de rire, et ne s'épargnèrent pas les épigrammes contre la consciencieuse nonne.

Après un silence de quelques minutes, Henriette faisant un petit mouvement comme pour demander la permission de se lever, nous nous levâmes tous et peu d'instans après nous partîmes.

Il me tardait de me voir seul avec cette idole de mon âme. Je lui faisais cent questions sans lui laisser le temps de me répondre. Ah ! tu avais bien raison, mon Henriette, de ne pas vouloir y venir ; car tu étais bien sûre de me faire des ennemis. On doit me détester ; mais je m'en moque : tu es mon univers. Cruelle amie, tu as failli me faire mourir avec ton violoncello ; car ne pouvant pas juger ta réserve naturelle, j'ai cru que tu étais devenue folle, et dès que je t'ai eu entendue, j'ai dû sortir pour donner un libre cours à mes larmes. Elles m'ont soulagé de l'affreuse oppression que j'éprouvais. Dis-moi actuellement, je t'en conjure, quels sont tes autres talens ; ne me le cache pas, car tu pourrais me faire mourir en les produisant d'une façon et dans un instant inattendus.

— Je n'en ai point d'autres, mon cœur ; j'ai vidé mon petit sac tout d'un coup : maintenant tu connais ton Henriette tout entière. Si tu ne m'avais pas dit par hasard, il y a un mois, que tu n'as point de goût pour la musique, je t'aurais dit que j'excelle sur cet instrument ; mais si je te l'avais dit, je te connais, tu te serais empressé de m'en procurer un, et ton amie ne se soucie pas de s'amuser à ce qui t'ennuie.

Dès le lendemain elle eut un excellent violoncello, et bien loin qu'elle m'ennuyât jamais, chaque fois elle me procurait une jouissance nouvelle ; et je crois pouvoir dire qu'il est impossible qu'un homme qui aurait de la répugnance pour la mu-

sique, n'en devienne pas passionné si l'objet qui l'exerce y excelle et si cet objet est celui qu'il adore.

La voix humaine du violoncello, supérieure à celle de tout autre instrument, m'allait au cœur chaque fois que mon amie en jouait. Elle en était convaincue, et chaque jour elle me procurait ce plaisir. J'étais si ravi de son talent que je lui proposai de donner des concerts ; mais elle eut la prudence de ne pas y consentir. Malgré sa prudence pourtant, nous ne pouvions pas entraver les ordres de la destinée.

Le fatal Dubois vint le lendemain de son joli souper nous remercier et recevoir les éloges que nous lui fîmes de son concert, de son souper et du choix de la réunion. Je prévois, madame, dit-il à Henriette, la peine que j'aurai à me défendre de l'empressement avec lequel on me priera de vous être présenté.

— Votre peine, monsieur, ne sera pas grande : vous savez que je ne reçois personne.

Dubois n'osa plus parler de présentation.

Je reçus ce jour-là une lettre du jeune Capitani, dans laquelle il me disait qu'étant possesseur du couteau et de la gaîne de saint Pierre, il était allé chez Franzia avec deux savans magiciens qui promettaient d'extraire le trésor, et qu'il avait été bien surpris qu'il ne l'eût pas voulu recevoir. Il me priait de lui écrire et d'y aller moi-même en personne, si je voulais avoir ma part du trésor.

On sent que sa lettre resta sans réponse ; mais ce que je me plais à certifier à mes lecteurs, c'est que j'éprouvai le plus grand plaisir d'avoir réussi à mettre cet honnête et simple cultivateur à l'abri des imposteurs qui l'auraient ruiné.

Depuis le célèbre souper de Dubois, il s'était écoulé un mois, et nous l'avions passé dans le bonheur de l'esprit et des sens ; car jamais un seul instant vide ne venait nous présenter ce triste échantillon de la misère qu'on appelle bâillement. Notre seul divertissement extérieur était une promenade en voiture hors de la ville lorsque le temps était beau. Ne descendant jamais, ne fréquentant aucun lieu public, personne n'avait pu chercher à nous connaître, ou n'en avait au moins trouvé l'occasion, malgré la curiosité que mon amie avait pu exciter parmi les personnes que le hasard nous avait fait rencontrer, surtout au souper de Dubois. Henriette était devenue plus courageuse et moi plus sûr, après avoir vu que personne ne l'avait reconnue ni au théâtre ni au souper. Elle ne craignait que la haute noblesse.

Un jour que nous nous promenions hors la porte de Colorno, nous rencontrâmes le duc avec son épouse qui retournaient en ville. Un instant après voilà une autre voiture dans laquelle était Dubois avec un seigneur que nous ne connaissions pas. A peine notre voiture avait-elle dépassé la leur qu'un de nos chevaux s'abattit. La personne qui était avec Dubois fait arrêter sa voiture pour nous

envoyer du secours. Pendant qu'on relevait le cheval, il s'approcha noblement de notre voiture et fit un compliment de circonstance à Henriette. M. Dubois, fin courtisan et jaloux de se faire valoir aux dépens d'autrui, ne perdit pas de temps pour lui dire que c'était M. Dutillot, ministre de France. L'inclination d'usage fut la réponse de mon amie. Le cheval étant sur pied, nous poursuivîmes notre chemin après avoir remercié ces messieurs de leur courtoisie. Une rencontre aussi simple ne devait dans l'ordre avoir aucune suite ; mais souvent les plus grands événemens tiennent à de si petites choses !

Le lendemain Dubois vint déjeûner avec nous. Il débuta par nous dire sans le moindre détour que M. Dutillot, enchanté de l'heureux hasard qui lui avait procuré le plaisir de nous connaître, l'avait chargé de nous demander la permission de venir nous voir.

— Madame, ou moi? lui dis-je sur-le-champ.

— L'un et l'autre.

— A la bonne heure, mais un à la fois; car madame, comme vous le savez, a sa chambre et moi la mienne.

— Oui, mais elles sont si voisines.

— D'accord ; cependant je vous dirai que, pour ce qui me regarde, c'est moi qui courrai chez son excellence, s'il a quelque ordre à me donner ou quelque communication à me faire : je vous prie de le lui dire. Quant à madame, elle est présente;

parlez-lui; car je ne suis, mon cher monsieur Dubois, que son très-humble serviteur.

Henriette alors, d'un air gai et poli, lui dit : Monsieur, je vous prie de remercier M. Dutillot, et de lui demander s'il me connaît.

— Je suis sûr, madame, dit le bossu, qu'il ne vous connaît pas.

— Voyez-vous; il ne me connaît pas et il veut me faire une visite. Convenez que si je le recevais je lui donnerais une singulière opinion de moi. Dites-lui que, quoique personne ne me connaisse et que je ne me fasse connaître de personne, je ne suis pas une aventurière, et que par conséquent je ne saurais avoir l'honneur de le recevoir.

Dubois sentant qu'il avait fait un faux pas, resta muet; et les jours suivans nous ne lui demandâmes pas comment le ministre avait reçu notre refus.

Trois semaines après, la cour étant à Colorno, on donna une superbe fête et tout le monde pouvait se promener librement dans les jardins qui devaient être illuminés pendant toute la nuit. Dubois, le fatal bossu, nous ayant beaucoup parlé de cette fête, l'envie d'y aller nous vint : c'est la pomme d'Adam. Dubois nous y accompagna. Nous nous y rendîmes la veille, et nous logeâmes à l'auberge.

Vers le soir, nous allâmes nous promener dans les jardins, et le hasard voulut que les souverains

s'y trouvassent avec leur suite. Madame de France fut la première qui, suivant l'usage de la cour de Versailles, fit la révérence à mon Henriette, sans cesser de poursuivre son chemin. Mes yeux se portèrent alors sur un cavalier qui se tenait à côté de don Louis, et qui fixait attentivement mon amie. Bientôt, revenant sur nos pas, nous rencontrâmes ce même cavalier qui, après nous avoir fait une profonde révérence, pria Dubois de l'écouter une minute. Ils furent un quart d'heure ensemble à s'entretenir en nous suivant; et nous allions sortir lorsque ce monsieur, allongeant le pas, et après m'avoir très-poliment demandé excuse, demanda à Henriette s'il avait l'honneur de lui être connu?

— Je ne me rappelle pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir.

— Cela suffit, madame; je vous supplie de me pardonner.

Dubois nous dit que ce monsieur était l'ami intime de l'infant don Louis, et que, croyant connaître madame, il l'avait prié de le lui présenter. Il lui avait dit qu'elle s'appelait d'Arci, et que s'il la connaissait, il n'avait pas besoin de lui pour lui faire une visite. M. d'Antoine lui avait répondu que le nom d'Arci ne lui était pas connu et qu'il n'aurait pas voulu se tromper. Dans cette incertitude, ajouta Dubois, voulant s'éclaircir, il s'est présenté lui-même; mais actuellement il doit être persuadé qu'il s'est trompé.

Après souper, Henriette me paraissait inquiète, je lui demandai si elle n'avait pas fait semblant de ne pas connaître M. d'Antoine.

— Point de semblant, mon ami, je t'assure. Je connais son nom ; c'est celui d'une illustre famille de la Provence ; mais sa personne m'est tout-à-fait inconnue.

— Se peut-il qu'il te connaisse ?

— Il est possible qu'il m'ait vue ; mais certainement je ne lui ai jamais parlé ; car je l'aurais reconnu.

— Cette rencontre m'inquiète ; et il me paraît que tu n'y es pas indifférente.

— Je l'avoue.

— Quittons Parme, si tu veux, et allons à Gênes. Lorsque mon affaire sera accommodée, nous irons à Venise.

— Oui, mon cher ami ; nous serons alors plus tranquilles. Cependant je crois qu'il n'est pas nécessaire que nous nous pressions.

Nous retournâmes à Parme le surlendemain, et deux jours après mon domestique me remit une lettre en me disant que le coureur qui l'avait apportée attendait dans l'antichambre. Cette lettre, dis-je à Henriette, me trouble les sens.

Elle la prend, l'ouvre, et après l'avoir lue elle me l'a rend en me disant : Je crois que M. d'Antoine est un homme d'honneur, ainsi j'espère que nous n'avons rien à craindre.

La lettre était conçue en ces termes :

« Ou chez vous, ou chez moi, ou en tout autre lieu qu'il vous plaira m'indiquer, je vous prie, monsieur, de me fournir l'occasion de m'entretenir un instant avec vous sur un objet qui doit beaucoup vous intéresser.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« D'ANTOINE. »

L'adresse était à M. de Farusi.

— Je crois, dis-je à mon amie, que je dois le voir; mais où?

— Ni ici, ni chez lui; mais au jardin de la cour. Ta réponse ne doit contenir que l'heure et le lieu du rendez-vous.

Je me mis à mon bureau et je lui marquai que je me trouverais à onze heures et demie dans le jardin ducal, le priant de m'indiquer une autre heure si celle que je nommais ne lui convenait pas.

Je fis ma toilette pour être prêt à point nommé, et pendant ce temps nous nous efforcions, mon amie et moi, de paraître tranquilles; mais nous ne pouvions nous défendre de tristes pressentimens.

Je fus exact au rendez-vous, et je trouvai que M. d'Antoine m'y avait précédé. J'ai été forcé, me dit-il, de me procurer l'honneur que vous me faites, parce que je n'ai pas imaginé de moyen plus sûr de faire parvenir à madame d'Arci cette lettre que je vous prie de lui remettre et de ne

pas trouver mauvais que je vous la donne cachetée. Si je me trompe, ce n'est rien, et ma lettre ne vaudra même pas la peine d'une réponse; mais si je ne me trompe pas, madame seule doit être maîtresse de vous la montrer. C'est pour cette raison que je vous la remets cachetée. Si vous êtes véritablement son ami, ce que la lettre contient doit vous intéresser autant qu'elle. Puis-je compter, monsieur, que vous voudrez bien la lui remettre?

— Monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur.

Là-dessus nous nous séparâmes après nous être fait réciproquement une profonde révérence, et je me hâtai de regagner notre demeure.

CHAPITRE V.

Henriette reçoit M. d'Antoine. — Je perds cette femme aimable que j'accompagne jusqu'à Genève. — Je passe le Saint-Bernard et je retourne à Parme. — Lettre d'Henriette. — Mon désespoir. — De la Haye s'attache à moi. — Fâcheuse aventure avec une actrice; ses suites. — Je deviens bigot. — Bavois. — Mystification d'un officier fanfaron.

Dès que je fus rentré, le cœur gros d'appréhension, je rendis à Henriette tout ce que m'avait dit M. d'Antoine, ensuite je lui remis sa lettre qui contenait quatre pages. Elle la lut attentivement avec une émotion visible, ensuite elle me dit: Mon ami, n'en sois pas offensé, mais l'honneur de deux familles ne me permet pas de te laisser lire cette lettre. Je me vois forcée à recevoir M. d'Antoine qui se dit mon parent.

—Ainsi, dis-je, voilà le commencement du dernier acte ! Quelle affreuse idée ! je touche au terme d'un bonheur trop parfait ! Malheureux ! qu'avais-je besoin de rester si long-temps à Parme ! Quel aveuglement ! de toutes les villes du monde, excepté la France, Parme était la seule que je dusse craindre, et c'est ici que je t'ai menée, quand je pouvais te mener partout ailleurs ; car tu n'avais de volonté que la mienne ! Je suis d'autant plus coupable, que tu ne m'as jamais caché tes craintes. Et pourquoi ai-je introduit ici ce fatal Dubois ! ne devais-je pas prévoir que sa curiosité nous serait tôt ou tard funeste ? Cette curiosité, hélas ! je ne puis cependant la condamner puisqu'elle est toute naturelle. Je ne dois m'en prendre qu'à toutes les perfections dont la nature t'a douée ! perfections qui ont fait mon bonheur et qui vont me plonger dans un abîme de désespoir ; car, hélas ! je prévois l'avenir le plus affreux.

— Je te prie, mon tendre ami, de ne rien prévoir et de te modérer. Usons de toute notre raison pour nous mettre au-dessus des événemens. Je ne répondrai pas à cette lettre ; mais tu dois lui écrire de venir ici demain à trois heures, dans son équipage, en le priant de se faire annoncer.

— Hélas ! quel pénible sacrifice m'imposes-tu ?

— Tu es mon meilleur, mon unique ami : je n'exige rien, je ne t'impose rien, mais refuseras tu...?

— Non, jamais, jamais rien. Dispose de moi à la vie et à la mort.

— Je connaissais ta réponse. Tu seras avec moi lorsqu'il viendra, mais après quelques instans donnés aux convenances, tu passeras dans ta chambre sous un prétexte quelconque et tu nous laisseras causer seuls. M. d'Antoine connaît toute mon histoire ; il connaît mes torts, mais aussi mes raisons, et il sait qu'en honnête homme, en qualité de parent, il doit me mettre à l'abri de tout affront. Il ne fera rien que de concert avec moi, et s'il pensait à s'écarter des lois que je lui dicterai, je n'irai pas en France, et je te suivrai où tu voudras pour te consacrer le reste de mes jours. Cependant, cher ami, songe que des circonstances fatales peuvent nous faire envisager notre séparation comme le meilleur parti, et nous devons nous assurer assez de force pour le prendre, pour espérer de n'être pas malheureux. Fie-toi à moi, et sois sûr que je saurai prendre mes mesures pour me ménager la portion de bonheur dont il peut m'être donné de jouir dans la privation du seul homme qui jamais ait eu toute ma tendre affection. Tu auras, je l'attends de ta grande âme, le même soin de ton avenir, et je suis certaine que tu réussiras. En attendant éloignons de nous tous les tristes pressentimens qui pourraient obscurcir les instans qui nous restent.

— Ah ! que ne sommes-nous partis après la rencontre funeste de ce malheureux favori !

— Nous aurions peut-être très-mal fait ; car il aurait été possible que M. d'Antoine se détermi-

nât alors à donner à ma famille une preuve de son zèle en faisant des perquisitions pour nous découvrir, et m'exposer alors à des violences que tu n'aurais pas souffertes, et qui nous seraient devenues également funestes.

Je fis tout ce qu'elle voulut; mais dès ce moment notre amour commença à devenir triste, et la tristesse est une maladie qui finit par le tuer. Nous restions souvent une heure en face l'un de l'autre sans nous dire un seul mot, et nos soupirs se confondaient malgré les efforts que nous faisions pour les comprimer.

Le lendemain, à l'arrivée de M. d'Antoine, je suivis exactement l'instruction qui m'avait été donnée, et je passai seul à faire semblant d'écrire six heures des plus assommantes.

Ma porte était ouverte et la glace de ma chambre nous mettait à même de nous voir réciproquement. Ils passèrent ces six heures à écrire, s'interrompant de temps en temps pour parler je ne sais sur quoi, mais leurs discours devaient être décisifs. Le lecteur peut aisément se figurer les tourmens de cette longue torture; car je ne pouvais rien augurer que de destructif de ma félicité.

Dès que ce terrible d'Antoine fut parti, Henriette vint me trouver, et voyant qu'elle avait les yeux gros, je fis un soupir auquel elle s'efforça de répondre par un sourire.

—Veux-tu, mon ami, que nous partions demain?

— Oh ciel! oui, je le veux. Où veux-tu que je te mène ?

— Où tu voudras, mais il faut que nous soyons ici dans quinze jours.

— Ici ? fatale illusion !

— Hélas! oui. J'ai donné ma parole d'être ici pour y recevoir la reponse à une lettre que j'ai écrite. Sois certain que nous n'avons aucune violence à craindre ; mais je ne puis plus me souffrir ici.

— Hélas ! moi je maudis l'instant où j'y ai mis le pied. Veux-tu que nous allions à Milan?

— Fort bien, à Milan.

— Puisque nous avons le malheur de devoir retourner, Caudagna et sa sœur peuvent venir avec nous.

— A merveille.

— Laisse-moi faire. Ils auront une voiture à part, et ils porteront ton violoncello. Il me semble que tu devrais faire savoir à M. d'Antoine le lieu où tu vas.

— Il me semble au contraire que je ne dois lui en rendre aucun compte. Tant pis pour lui s'il peut douter un moment que je manque à ma parole.

Le lendemain matin, après avoir pris les effets nécessaires pour une absence de quinze jours, nous partîmes. Nous arrivâmes à Milan sans gaîté et sans rencontre, et nous y restâmes quatorze jours vis-à-vis de nous-mêmes, sans voir d'autres

étrangers que l'hôte de l'hôtel, un tailleur et une couturière. Je fis à mon Henriette un présent qui lui fut bien cher; c'était une pelisse de loup-cervier d'une grande beauté.

Henriette par délicatesse ne me fit jamais aucune question sur l'état de ma bourse; je lui en savais gré; mais aussi j'eus soin de ne lui laisser jamais soupçonner qu'elle fût près de s'épuiser : de retour à Parme j'avais encore de trois à quatre cents sequins.

Le lendemain de notre retour, M. d'Antoine vint sans façon dîner avec nous; mais après le café je le laissai tête-à-tête avec sa parente. Leur conférence fut aussi longue que la première, et notre séparation y fut arrêtée. Elle vint me le dire dès que d'Antoine fut parti, et nous confondîmes long-temps nos larmes dans un morne silence.

— Quand faudra-t-il que je me sépare de toi, femme trop chérie?

— Possède-toi, mon tendre ami : dès que nous serons à Genève ou tu viendras me conduire. Fais en sorte de me trouver demain une femme de chambre convenable; et ce sera avec elle que je me rendrai de Genève à l'endroit où je dois aller.

— Nous passerons donc encore quelques jours ensemble! Je ne connais que Dubois à qui je puisse me fier pour me procurer une femme de bonne mine; et je suis fâché que cet homme curieux puisse peut-être apprendre par elle ce que tu ne voudrais pas qu'il sût.

— Il ne saura rien ; car en France j'en prendrai une autre.

Dubois se crut fort honoré de la commission, et trois jours après il vint présenter à Henriette une femme d'un certain âge, assez bien mise et de bonne façon, et qui, étant pauvre, se trouvait fort heureuse de trouver une occasion de retourner en France, d'où elle était. Son mari, ancien officier, était mort depuis peu de mois et l'avait laissée dépourvue de tout. Henriette l'arrêta en lui disant de se tenir prête à partir à l'instant même où Dubois lui en donnerait avis. La veille de notre départ, M. d'Antoine vint dîner avec nous, et avant de prendre congé il remit à Henriette une lettre close pour Genève.

Nous partîmes de Parme à l'entrée de la nuit et nous ne nous arrêtâmes à Turin que deux heures pour y prendre un domestique qui devait nous servir jusqu'à Genève. Le lendemain nous montâmes le Mont-Cénis en chaise à porteurs et nous descendîmes à la Novalaise en nous faisant ramasser. Le cinquième jour nous arrivâmes à Genève et nous allâmes descendre à l'*hôtel des Balances*. Le jour suivant, Henriette me donna une lettre pour le banquier Tronchin qui, dès qu'il en eut pris connnaissance, me dit qu'il viendrait en personne me remettre mille louis.

Je rentrai et nous nous mîmes à table. Nous y étions encore quand le banquier se fit annoncer. Il nous remit les mille louis en or et dit à Hen-

riette qu'il lui donnerait deux hommes dont il répondait. Elle lui répondit qu'elle partirait aussitôtqu'elle aurait la voiture qu'il devait lui procurer selon la lettre que je lui avait remise. Après l'avoir assurée que tout serait près le lendemain, il nous quitta. Ce fut un moment terrible ! nous étions glacés. Nous restions immobiles dans un morne silence comme quand la plus profonde tristesse accable l'esprit.

Je rompis le silence pour lui dire qu'il était impossible que la voiture que M. Tronchin lui fournirait fût aussi commode et aussi sûre que la mienne, et qu'ainsi je la priai de prendre la mienne, l'assurant que verrais dans cette complaisance une suite naturelle de son amour pour moi. Je prendrai en échange, ma chère amie, celle qui te sera présentée par le banquier.

— J'y consens, mon cher ami, me dit-elle; ce sera un soulagement pour mon cœur d'avoir encore un meuble qui t'ait appartenu. En disant cela elle mit dans ma poche cinq rouleaux de cent louis, faible consolation pour mon cœur accablé par une cruelle séparation. Pendant ces dernières vingt-quatre heures nous ne nous trouvâmes riches d'autre éloquence que de celle de nos larmes, de nos soupirs et de ces allocutions banales, mais énergiques, que deux amans heureux adressent à la raison trop sévère qui les force à se séparer pour toujours au milieu de leur bonheur. Henriette ne chercha point à me flatter de quelque

espoir pour adoucir ma peine; au contraire : Une fois que la nécessité nous force à nous quitter, me dit-elle, mon unique ami, ne t'informe jamais de moi, et si par hasard tu viens jamais à me rencontrer, fais semblant de ne pas me connaître. Elle me donna ensuite une lettre pour M. d'Antoine, oubliant de me demander si je retournerais à Parme; mais quand bien même je n'en aurais pas eu l'intention, je m'y serais résolu sur-le-champ. Elle me pria aussi de ne partir de Genève qu'après que j'aurais reçu une lettre qu'elle m'écrirait du premier endroit où elle s'arrêterait pour changer de chevaux. Elle partit à la pointe du jour, ayant avec elle une femme de compagnie, un laquais sur le siége et un qui la précédait en courrier. Je la suivis des yeux aussi long-temps que je pus apercevoir sa voiture, et j'étais immobile à la même place long-temps après que mes regards ne voyaient plus rien; car toutes mes pensées étant concentrées sur le cher objet que je perdais, l'univers ne me semblait plus rien.

Rentré dans ma chambre, j'ordonnai au sommelier de n'entrer chez moi que lorsque les chevaux qui menaient Henriette seraient de retour, et je me mis au lit, espérant que le sommeil viendrait au secours de mon âme accablée que mes larmes ne pouvaient point calmer.

Ce ne fut que le lendemain que le postillon revint; il avait été jusqu'à Chatillon. Il me remit une lettre dans laquelle je ne trouvai que le triste

mot *Adieu!* Cet homme me dit qu'ils étaient arrivés à Chatillon sans aucun accident et que madame avait de suite pris la route de Lyon. Ne pouvant partir de Genève que le lendemain, je passai seul dans ma chambre une des plus tristes journées de ma vie. Je vis sur une des vitres ces mots qu'elle y avait tracés avec la pointe d'un diamant dont je lui avait fait présent : Tu oublieras aussi Henriette. Cette prophétie n'était pas faite pour me consoler; mais quelle étendue donnait-elle au mot *oublier?* Elle ne pouvait entendre par ce mot sinon que le temps cicatriserait la plaie profonde qu'elle avait faite à mon cœur; et elle n'aurait pas dû l'augmenter en me faisant cette espèce de reproche. Non, je ne l'ai pas oubliée; car la tête couverte de cheveux blancs, son souvenir est encore un véritable baume pour mon cœur. Quand je pense que dans mes vieux jours je ne suis heureux que par le souvenir, je trouve que ma longue vie doit avoir été plus heureuse que malheureuse, et après en avoir remercié Dieu, cause de toutes les causes, je me félicite de pouvoir m'avouer que la vie est un bien.

Le lendemain je repartis pour l'Italie avec un domestique que M. Tronchin me recommanda, et malgré la mauvaise saison, je pris la route du St-Bernard que je franchis en trois jours avec sept mulets qui portaient moi, mon domestique, ma malle et la voiture qui avait été destinée à la femme charmante que je venais de perdre sans espoir

de retour. Un homme accablé par une grande douleur a l'avantage que rien ne lui paraît pénible. C'est une espèce de désespoir qui a aussi ses douceurs. Je ne sentais ni la faim, ni la soif, ni le froid qui gelait la nature sur cette affreuse partie des Alpes, ni la fatigue inséparable de ce pénible et dangereux passage.

J'arrivai à Parme en assez bonne santé et j'allai me loger dans une mauvaise auberge dans l'espoir de n'y être connu de personne. Je fus trompé dans mon attente, car j'y trouvai de la Haye qui logeait dans une petite chambre contiguë à la mienne. Surpris de me revoir, il me fit un long compliment, cherchant à me faire parler; mais je trompai sa curiosité en lui disant que j'étais fatigué et que nous nous reverrions.

Le lendemain je sortis pour aller remettre à M. d'Antoine la lettre d'Henriette. Il l'ouvrit en ma présence et en ayant trouvé une incluse à mon adresse, il me la remit sans la lire quoiqu'elle fût ouverte; mais réfléchissant que l'intention de sa parente pouvait être qu'il la lût puisqu'elle ne l'avait point cachetée, il m'en demanda l'agrément, ce que je lui accordai avec plaisir dès que j'en eus pris connaissance. Il me la rendit après l'avoir lue en me disant avec sensibilité qu'en toute occasion je pouvais disposer de lui et de son crédit.

Voici la lettre d'Henriette :

« C'est moi, mon unique ami, qui ai dû t'aban-

donner ; mais n'augmente pas ta douleur en pensant à la mienne. Soyons assez sages pour nous imaginer que nous avons fait un agréable songe, et ne nous plaignons pas de notre destin ; car jamais songe délicieux n'a été aussi long. Vantons-nous d'avoir su nous rendre parfaitement heureux pendant trois mois de suite : il n'y a guère de mortels qui puissent en dire autant. Ne nous oublions jamais, et rappelons souvent à notre esprit les instans heureux de nos amours pour les renouveler dans nos âmes qui, quoique séparées, en jouiront avec tout autant de vivacité que si nos cœurs palpitaient l'un sur l'autre. Ne t'informe pas de moi, et si le hasard te fait parvenir à savoir qui je suis, ignore-le toujours. Je te ferai plaisir en t'informant que j'ai si bien mis ordre à mes affaires que je serai pour le reste de mes jours aussi heureuse qu'il peut m'être donné de l'être, privée de toi. Je ne sais pas qui tu es ; mais je sais que personne au monde ne te connaît mieux que moi. Je n'aurai plus d'amans de ma vie ; mais je souhaite que tu ne penses pas m'imiter. Je désire que tu aimes encore et même que ta bonne fée te fasse trouver une autre Henriette. Adieu, adieu. »

Je revis cette femme adorable quinze ans après : le lecteur verra comment quand nous en serons là.

Rentré chez moi, insouciant de l'avenir, ab-

sorbé dans une tristesse profonde, je m'enferme et je me couche. Mon accablement me donnait une sorte d'assoupissement. La vie ne m'était pas à charge, mais parce que je n'y pensais pas, et j'y aurais pensé si j'en avais pris le moindre soin. J'étais dans un état de complète apathie. Six ans plus tard je me trouvai dans une situation pareille; mais cette fois ce n'était pas l'amour qui était l'agent de ma peine, c'était la fameuse et horrible prison des Plombs à Venise. Je n'étais guère mieux en 1768 quand on me logea à la prison de Buen Retiro à Madrid, mais n'anticipons pas sur les événemens.

Au bout de vingt-quatre heures mon épuisement était très-grand, mais je ne le trouvais pas désagréable, et dans la situation d'esprit où je me trouvais, l'idée qu'en augmentant il pourrait me faire mourir avait des charmes pour moi. J'étais bien aise de voir que personne ne vînt m'importuner pour m'offrir à manger, et je me félicitais d'avoir congédié mon domestique. Au bout de vingt-quatre autres heures, ma langueur équivalait à une inanition complète.

J'étais dans cet état lorsque de la Haye vint frapper à ma porte. Je n'aurais pas répondu, si en frappant il ne m'avait pas dit qu'on avait absolument besoin de me parler. Je vais ouvrir me soutenant à peine et je reviens me coucher.

— Un étranger, me dit-il, qui a besoin d'une voiture voudrait acheter la vôtre.

— Je ne veux pas la vendre.

— Veuillez m'excuser si je vous ai dérangé ; mais vous m'avez l'air malade.

— Oui, j'ai besoin qu'on me laisse tranquille.

— Quelle est donc votre maladie ?

Il s'approche, me prend la main et me trouve le pouls d'une extrême débilité.

— Qu'avez-vous mangé hier ?

— Rien, Dieu merci, depuis deux jours.

S'imaginant la vérité, il s'alarme et me conjure de prendre un bouillon. Il met tant d'onction et de bonhomie dans ses sollicitations, que par faiblesse autant que par ennui, je me laisse persuader. Puis, sans jamais me parler d'Henriette, il me fait un sermon sur la vie à venir, sur la vanité du monde que cependant nous préférons, et sur la nécessité de respecter nos jours qui ne nous appartiennent pas.

J'écoutais sans répondre, mais enfin j'écoutais; et de la Haye, s'apercevant de cet avantage, ne voulant point me quitter, ordonna un petit dîner. Je n'avais ni la force ni la volonté de résister, et dès que le dîner fut servi je pris quelque chose. Alors mon de la Haye cria victoire, et ne s'occupa plus de la journée qu'à m'égayer par de joyeux propos.

Le lendemain nouvelle affaire, car ce fut moi qui le priai de me tenir compagnie à dîner. Il me semblait que je n'avais rien perdu de ma tristesse, mais la vie me semblait de nouveau préférable à

la mort; et en considérant que je lui en devais peut-être la conservation, je le pris en amitié. On va voir que mon affection parvint à son comble, et le lecteur comme moi s'étonnera du moyen.

Trois ou quatre jours après, Dubois, auquel de la Haye avait tout dit, vint me faire une visite et m'engagea à sortir. J'allai à la comédie où je fis connaissance avec quelques officiers corses qui avaient servi en France dans le régiment royal italien, et avec un jeune Sicilien nommé Paterno, le plus insigne étourdi qu'il soit possible de voir. Ce jeune homme était amoureux d'une actrice qui se moquait de lui : il me divertissait par le récit de toutes ses adorables qualités et par les cruautés qu'elle exerçait envers lui; car, quoiqu'elle le reçut chez elle à toutes les heures, elle le repoussait avec dureté chaque fois qu'il voulait lui ravir quelque faveur. Avec cela elle le ruinait en lui faisant donner de continuels dîners et soupers en famille sans qu'elle lui en tînt aucun compte.

Il avait fini par exciter ma curiosité, et après l'avoir examinée sur la scène et lui ayant trouvé quelque mérite, je voulus la connaître, et Paterno se fit un plaisir de me conduire chez elle.

Je la trouvai d'un commerce aisé, et sachant qu'elle n'était rien moins que riche, je ne doutai pas que quinze ou vingt sequins ne fussent plus que suffisans pour l'humaniser. Je communiquai

mes réflexions à Paterno, mais il me répondit en riant que si j'osais lui faire une proposition pareille, elle ne me recevrait plus chez elle. Il me nomma des officiers qu'elle n'avait plus voulu voir pour les punir de pareilles offres. Je serais cependant bien aise, ajouta-t-il, que vous fissiez la tentative et que vous me disiez ensuite sincèrement comment l'affaire aura tourné. Je me sentis piqué et je lui promis.

J'allai la voir dans la loge où elle s'habillait, et dans un moment où elle louait la beauté de ma montre, je lui dis qu'il ne tenait qu'à elle de la posséder à tel prix. Elle me répondit conformément au catéchisme de son métier, qu'un honnête homme ne pouvait faire de pareilles propositions à une honnête fille. Je n'offre qu'un ducat à celles qui ne le sont pas, lui dis-je, et je la quittai.

Quand je rendis compte du propos à Paterno, il en sauta de joie ; mais je savais à quoi m'en tenir, car *così son tutte*, et malgré ses sollicitations je ne voulus plus être de ses soupers ; soupers très-ennuyeux pendant lesquels toute la famille de l'actrice se moquait de la dupe qui en faisait les frais.

Sept ou huit jours après, Paterno me dit que l'actrice lui avait raconté l'anecdote précisément comme moi, et qu'elle lui avait dit que je n'allais plus la voir de peur qu'elle ne me prît au mot, si je lui renouvelais la proposition. Je le chargeai de lui dire que j'irais encore la voir, non pour lui

faire des propositions, mais bien pour mépriser celles qu'elle pourrait me faire.

Mon étourdi fit si bien la commission, que l'actrice piquée le chargea de me défier d'y aller. Bien déterminé à la convaincre que je la méprisais, dès le soir même, à la fin du second acte d'une pièce où elle ne paraissait plus, je me rendis dans sa loge. Elle congédia quelqu'un qui était avec elle en disant qu'elle avait à me parler; et après avoir fermé la porte, elle vint s'asseoir gracieusement sur mes genoux en me demandant s'il était vrai que je la méprisasse si fort. Dans une pareille position, on n'a pas le courage d'offenser une femme, et pour toute réponse j'allai droit au fait sans trouver même cette résistance qui aiguise l'appétit. Malgré cela, alors comme toujours, dupe d'un sentiment déplacé quand un homme d'esprit a la faiblesse d'avoir affaire à ces sortes de femmes, je lui donnai vingt sequins; et j'avoue que c'était chèrement payer de cuisans regrets. Très-satisfaits, nous rîmes ensemble de la bêtise de Paterno qui paraissait ne pas savoir comment les défis de cette nature finissent.

Je vis le lendemain ce pauvre Sicilien, et je lui dis que m'étant beaucoup ennuyé, je ne voulais plus y retourner. J'en avais effectivement l'intention; mais une raison très-importante et que la nature m'expliqua trois jours après me força à lui tenir parole bien autrement que par un simple dégoût.

Cependant, quoique profondément peiné de me voir dans une situation déshonorante, je ne me crus pas en droit de m'en plaindre : je ne vis au contraire dans ce malheur qu'une juste punition de m'être abandonné à une autre Laïs après avoir eu le bonheur de posséder une Henriette.

Mon cas n'était pas du domaine de l'empirisme, et je crus crus devoir me confier à M. de la Haye, qui dînait avec moi tous les jours, ne me cachant pas sa pauvreté. Cet homme respectable par son âge et son expérience, me mit entre les mains d'un chirurgien habile, lequel était aussi dentiste. Des symptômes à lui connus l'obligèrent à me sacrifier au dieu Mercure; et cette cure, à cause de la saison, m'obligea à garder la chambre pendant six semaines. C'était pendant l'hiver de 1749.

Pendant que je guérissais d'un vilain mal, de la Haye m'en communiqua un qui ne valait guère mieux ou qui peut-être même est pire, et dont je ne me croyais guère susceptible. Ce Flamand, qui ne me quittait qu'une heure le matin pour aller, disait-il, faire ses dévotions, me rendit bigot! Et à tel point que je convenais avec lui que je devais m'estimer heureux d'avoir gagné une maladie qui avait été la cause première du salut qui entrait dans mon âme. Je remerciais Dieu avec ferveur et de la meilleure foi du monde de s'être servi de Mercure pour conduire mon esprit, auparavant entouré de ténèbres, à la lumière pure de la vérité. Il n'est pas douteux que ce change-

ment de système dans ma raison ne fut l'effet de l'affaiblissement causé par le mercure. Ce métal impur et toujours malfaisant m'avait tellement affaibli l'esprit que j'en étais comme hébété, et que je m'imaginais avoir très-mal jugé jusqu'alors. Aussi pris-je dans ma nouvelle sagesse la résolution de mener à l'avenir un genre de vie tout différent. De la Haye pleurait souvent de consolation en me voyant pleurer par un effet de la contrition qu'il avait eu l'inconcevable adresse de faire entrer dans ma pauvre âme malade. Il me parlait du paradis et des affaires de l'autre monde comme s'il y avait été en personne, et je ne me moquais pas de lui. Il m'avait accoutumé à renoncer à ma raison; or pour renoncer à cette faculté divine, il faut n'en plus sentir le prix; il faut être devenu bête. Qu'on en juge. On ne savait pas, me dit-il un jour, si Dieu avait créé le monde dans l'équinoxe du printemps ou dans celui de l'automne. La création supposée, lui répliquai-je malgré le mercure, la question devient puérile; car on ne peut établir la saison que relativement à une partie de la terre. De la Haye m'objecta que mes idées étaient païennes et que je devais cesser de raisonner ainsi : je me rendis.

Cet homme avait été jésuite; mais non-seulement il ne voulait pas en convenir, mais il ne souffrait pas même qu'on lui en parlât. Voici comment il mit un jour le comble à la séduction en me parlant de sa vie.

Après avoir été élevé à l'école, me dit-il, et avoir cultivé avec quelque succès les sciences et les arts, je passai vingt ans employé à l'université de Paris. Je servis ensuite à l'armée dans le génie et depuis j'ai donné au public plusieurs ouvrages sans nom d'auteur, et on s'en sert dans toutes les écoles pour l'instruction de la jeunesse. Retiré du service et n'ayant point de fortune, j'ai entrepris et achevé l'éducation de plusieurs jeunes gens, dont quelques-uns brillent aujourd'hui dans le monde plus encore par leurs mœurs que par leurs talens. Mon dernier élève est le marquis Botta. Maintenant n'ayant point d'emploi, je vis, comme vous voyez, confiant en Dieu. Il y a quatre ans que je fis la connaissance du baron Bavois, de Lauzanne, fils du général de ce nom qui avait un régiment au service du duc de Modène, et qui ensuite eut le malheur de trop faire parler de lui. Le jeune baron, calviniste comme son père, n'aimait pas la vie oisive qu'il aurait pu passer chez lui. Il me sollicita de lui donner les mêmes instructions que j'avais données au marquis Botta pour pouvoir embrasser l'état militaire. Enchanté de pouvoir cultiver ses belles dispositions, je quittai tout pour me livrer entièrement à cette occupation. Je découvris bientôt que, sur l'article de la religion, il savait qu'il vivait dans l'erreur, et il ne s'y tenait que pour les égards qu'il devait à sa famille. Dès que je connus son secret, il me fut facile de lui faire voir qu'il s'agissait de

sa principale affaire, puisque son salut éternel en dépendait. Frappé de cette vérité, il s'abandonna à ma tendresse, et je le menai à Rome où je le présentai au pape Benoit XIV qui, après son abjuration, lui fit donner une lieutenance dans les troupes du duc de Modène. Mais ce cher prosélyte, qui n'a que vingt-cinq ans, n'ayant que sept sequins par mois, n'a pas assez pour vivre; et depuis qu'il a changé de religion il ne reçoit rien de ses parens qui ont en horreur ce qu'ils appellent son apostasie. Il se verrait forcé à retourner à Lauzanne si je ne le soutenais. Mais hélas! étant pauvre et sans emploi, je ne puis le soutenir que des aumônes que je lui procure en puisant dans la bourse des bonnes âmes que je connais.

Mon élève ayant un cœur reconnaissant, voudrait bien connaître ses bienfaiteurs; mais ils ne veulent pas être connus, et ils ont raison; car l'aumône pour être méritoire, doit être exempte de tout sentiment de vanité. Pour moi, Dieu merci, je n'ai nul motif d'en avoir. Je suis trop heureux de pouvoir servir de père à un jeune prédestiné et d'avoir eu part, en qualité de faible instrument de la main de Dieu, au salut de son âme. Ce bon et beau garçon n'a confiance qu'en moi et il m'écrit régulièrement deux fois chaque semaine. La discrétion ne me permet pas de vous communiquer ses lettres; mais vous pleureriez de tendresse si vous les lisiez. C'est à lui que j'envoyai hier les trois louis que je vous pris.

En achevant ces mots, mon convertisseur se leva et s'approcha de la fenêtre en essuyant ses larmes. Me sentant ému et plein d'admiration pour la vertu de de la Haye et de son élève qui, pour sauver son âme, s'était réduit à la dure nécessité de vivre d'aumônes, je pleurai aussi, et dans ma piété naissante, je dis à l'apôtre que non-seulement je ne voulais pas qu'il me nommât, mais que je ne voulais pas même connaître les sommes qu'il me prendrait pour lui; le priant en conséquence de disposer de ma bourse sans m'en rendre compte. J'avais à peine achevé, que de la Haye vint m'embrasser à bras ouverts, en me disant qu'en suivant ainsi l'Évangile à la lettre je me fraierais le chemin des cieux.

L'esprit suit le corps; c'est prérogative de la matière. A estomac vide, je devins fanatique, et le creux que le mercure avait fait à mon cerveau servit de refuge à l'enthousiasme. Sans en rien dire à de la Haye, je commençai à écrire à mes trois amis MM. Bragadin, etc., des lettres pathétiques sur mon tartufe et son élève, de sorte que je leur communiquai mon fanatisme. Vous savez, mon cher lecteur, que rien ne se communique aussi rapidement que la peste, or le fanatisme quel qu'il soit, qu'est-il qu'une infection de l'esprit?

Je leur fis deviner que le grand bien de notre société dépendait de l'association de ces deux vertueux personnages; je le leur faisais deviner, mais comme je devenais jésuite sans le savoir, je ne le

leur disais pas positivement : il valait mieux que l'idée parût appartenir à ces hommes simples, mais positivement vertueux. Dieu veut, leur disais-je (car il faut que la fourberie se couvre toujours de l'égide de ce saint nom), que vous employiez toutes vos forces pour trouver à Venise où placer honorablement M. de la Haye et le jeune Bavois dans l'état qu'il a embrassé.

M. de Bragadin m'écrivit que de la Haye pourrait loger avec nous dans son palais, et que Bavois pouvait écrire au pape son protecteur pour le supplier de le recommander à l'ambassadeur de Venise, lequel en écrirait au sénat, et qu'alors Bavois pouvait être certain d'avoir un emploi convenable.

On traitait alors l'affaire du patriarcat d'Aquilée et la république en était en possession comme l'empereur d'Autriche; ce dernier réclamant le *jus elegendi*, on en avait fait arbitre Benoit XIV. Il était évident que le pape n'ayant pas encore prononcé, la république aurait eu la plus grande déférence pour sa recommandation.

Pendant qu'on traitait cette affaire et qu'on attendait à Venise une lettre par laquelle nous aurions appris l'effet de la recommandation du souverain pontife, il m'arriva une petite aventure comique dont je ne dois pas sevrer mon lecteur.

Au commencement du mois d'avril, parfaitement guéri de ma dernière blessure et rendu à ma

première vigueur, allant tous les jours avec mon convertisseur aux églises, ne manquant pas un sermon, j'allais aussi avec lui passer la soirée au café où nous trouvions toujours assez bonne compagnie en officiers. Il y avait parmi eux un Provençal qui divertissait la compagnie par des fanfaronnades et le récit de ses exploits militaires qui l'avaient distingué au service de plusieurs puissances et principalement en Espagne. Comme il amusait, afin de le tenir en haleine, tout le monde faisait semblant de le croire. Comme je le regardais attentivement, il me demanda si je le connaissais.

Parbleu, Monsieur, lui dis-je, si je vous connais! ne nous sommes-nous pas trouvés ensemble à la bataille d'Arbella (1)?

A ces mots chacun éclata de rire; mais le fanfaron sans se déconcerter dit avec vivacité: Eh! que trouvez-vous donc de risible à cela, messieurs? j'y étais, et monsieur peut m'y avoir vu, et il me semble en effet le reconnaître. Et continuant à m'adresser la parole, il me nomma le régiment où nous servions, et après nous être embrassés, nous finîmes par un compliment réciproque sur le bonheur que nous avions de nous retrouver à Parme. Après cette plaisanterie vraiment comique, je me retirai accompagné de mon inséparable convertisseur.

(1) D'Arbelles.

Le lendemain j'étais encore à table avec mon compagnon lorsque le Provençal fanfaron, chapeau sur la tête, entre dans ma chambre en me disant : M. d'Arbella, j'ai quelque chose d'important à vous dire : dépêchez-vous et suivez-moi. Si vous avez peur, prenez avec vous qui vous voudrez : je suis bon pour une demi-douzaine.

Pour toute réponse je me lève, je m'empare d'un pistolet et le couchant en joue : Personne, lui dis-je d'un ton ferme, n'a le droit de venir troubler mon repos dans ma chambre, sortez ou je vous brûle la cervelle.

Mon homme alors tire son épée et me défie de l'assassiner; mais au même instant de la Haye se jette entre nous en frappant fortement du pied sur le plancher. L'hôte monte et menace l'officier d'envoyer chercher la garde s'il ne partait à l'instant.

Il part en disant que je l'avais insulté en public et qu'il aurait soin que la satisfaction que je lui devais fût publique comme l'offense.

Quand il fut parti, voyant que cette affaire pourrait prendre une tournure tragique, je raisonnais avec de la Haye sur les moyens d'y remédier; mais nous n'eûmes pas long-temps à nous creuser la tête; car une demi-heure après un officier de l'infant duc de Parme vint m'ordonner de passer de suite à la grand'garde où M. de Bertolan, major de la place, avait à me parler.

Je priai de la Haye de m'y accompagner en

qualité de témoin tant de ce que j'avais dit au café que de ce qui s'était passé chez moi.

J'arrive chez le major, auprès duquel je trouve quelques officiers dont monsieur le fanfaron était du nombre.

M. de Bertolan, qui était un homme d'esprit, fit un petit sourire en me voyant ; puis avec le plus grand sérieux il me dit : Monsieur, puisque vous vous êtes moqué de cet officier en public, il est juste que vous lui donniez une satisfaction publique qu'il exige ; et comme major de la place, je me vois forcé de vous la demander pour que l'affaire se termine à l'amiable.

— Monsieur le major, lui dis-je, il ne saurait être question en aucune manière de donner satisfaction à monsieur, puisqu'il n'est pas vrai que je l'aie insulté en me moquant de lui. Je lui ai dit qu'il me semblait que je l'avais vu à la journée d'Arbelles, et je n'ai pas dû en douter lorsqu'il m'a dit que non-seulement il y était, mais même qu'il me reconnaissait.

— Oui, me dit l'officier en m'interrompant, mais j'ai entendu Rodela et non Arbella, et tout le monde sait que j'y étais. Mais vous avez dit Arbella, et vous ne pouvez l'avoir dit que dans l'intention de vous moquer de moi, puisqu'il y a plus de deux mille ans qu'on a donné cette bataille, tandis que celle de Rodela en Afrique est de notre temps, et j'y servais sous les ordres du duc de Montemar.

— D'abord, monsieur, il ne saurait vous être donné de juger de mes intentions ; mais je ne vous conteste pas que vous ayez été à Rodela puisque vous le dites ; mais d'après cela la scène change, et c'est moi qui exige une satisfaction de vous, si vous osez me nier que je me sois trouvé à la bataille d'Arbelles. Je n'y servais pas sous le duc de Montemar, car il n'y était pas que je sache ; et j'étais aide-de-camp de Parménion sous les yeux duquel je fus blessé. Si vous me demandiez de vous montrer la cicatrice, vous sentez que je ne le pourrais pas, car le corps que j'avais alors n'existe plus ; et dans celui que je porte je n'ai que vingt-trois ans.

— Tout cela me paraît folie ; mais en tous cas j'ai des témoins que vous vous êtes moqué de moi, car vous m'avez dit que vous m'avez vu à cette bataille, et parbleu ! ce n'est pas possible, car je n'y étais pas. Dans tous les cas je veux satisfaction.

— Et moi aussi, et nos droits sont pour le moins égaux, si toutefois les miens ne sont pas meilleurs que les vôtres ; car vos témoins sont aussi les miens, et ces messieurs diront que vous avez prétendu m'avoir vu à Rodela ; et parbleu ! ce n'est pas possible, car je n'y étais pas.

— Je puis m'être trompé.

— Et moi aussi ; et partant nous n'avons rien à prétendre ni l'un ni l'autre.

Le major, qui se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire, lui dit : Mon cher monsieur, je ne

vois pas que vous ayez le moindre droit d'exiger satisfaction puisque monsieur convient comme vous qu'il peut s'être trompé.

— Mais, répondit l'officier, est-il croyable qu'il se soit trouvé à la bataille d'Arbelles?

— Monsieur vous laisse le maître de le croire ou de ne pas le croire, tout comme il l'est de dire qu'il y a été jusqu'à ce que vous lui ayez prouvé le contraire. Lui soutiendrez-vous qu'il mette l'épée à la main?

— Que le bon Dieu m'en préserve! J'aime mieux déclarer notre affaire finie.

— Eh bien! messieurs, nous dit le major, il ne me reste qu'à vous inviter à vous embrasser comme deux honnêtes gens. Ce que nous fîmes de très-bonne grâce.

Le lendemain le Provençal un peu confus vint me demander à dîner et je lui fis bon accueil. C'est ainsi que cette scène comique se termina au grand contentement de M. de la Haye.

CHAPITRE VI.

Je reçois de bonnes nouvelles de Venise, où je retourne emmenant de la Haye et Bavois. — Excellent accueil de mes trois amis, et leur surprise en me voyant un modèle de dévotion. — Bavois me ramène à ma vie première. — De la Haye vrai hypocrite. — Aventure de la fille Marchetti. — Je gagne à la loterie. — Je retrouve Balletti. — De la Haye quitte le palais Bragadin. Je pars pour Paris.

Pendant que chaque jour de la Haye acquérait plus d'empire sur mon esprit affaibli et que chaque jour j'assistais dévotement à la messe, au sermon et à l'office, je reçus de Venise une lettre qui m'annonçait que mon affaire avait suivi le cours de ces sortes de choses, c'est-à-dire qu'elle était tombée dans un parfait oubli; et une seconde de M. de Bragadin qui m'apprenait que le sage de

semaine avait écrit à l'ambassadeur qu'il pouvait assurer le saint-père que lorsque le baron Bavois se présenterait, on aurait soin de lui donner dans les troupes de la république un emploi au moyen duquel il pourrait vivre honorablement et aspirer à tout par son propre mérite.

Avec cette lettre je portai la joie dans le cœur de M. de la Haye; et j'y mis le comble en lui annonçant que rien ne pouvait plus désormais m'empêcher de retourner dans ma patrie.

Là-dessus il se décida à se rendre à Modène pour se concerter avec son néophyte sur la conduite qu'il devait tenir à Venise pour s'y ouvrir le chemin de la fortune. Il ne pouvait douter de moi en aucune façon; il me voyait fanatique, et il savait que c'est une maladie incurable aussi longtemps que les causes subsistent; et comme il venait à Venise, il se flattait bien d'entretenir le feu qu'il avait allumé. Il écrivit donc à Bavois qu'il allait le rejoindre, et deux jours après il prit congé de moi, fondant en larmes, faisant le plus bel éloge des vertus de mon âme, m'appelant son fils, son cher fils, et m'assurant qu'il ne s'était attaché à moi qu'après avoir lu sur ma physionomie le divin caractère de la prédestination. On voit que je puis être certain de mon fait.

Peu de jours après le départ de de la Haye, je quittai Parme dans ma voiture que je laissai à Fusine, d'où je me rendis à Venise. Après une année d'absence, mes trois amis me reçurent comme

leur ange tutélaire. Ils me marquèrent la plus grande impatience de voir arriver les deux élus que je leur avais promis dans mes lettres. Un appartement pour de la Haye avait été disposé dans le palais même de M. de Bragadin, et comme la politique s'opposait à ce que mon père logeât chez lui un étranger qui n'était pas encore au service de la république, on avait eu soin de trouver pour Bavois deux jolies chambres dans le voisinage.

Leur surprise fut extrême lorsqu'ils s'aperçurent du prodigieux changement qui s'était opéré en moi sous le rapport des mœurs. Tous les jours à la messe, souvent aux sermons, suivant les quarante heures, point de casino, ne fréquentant que le café où se rassemblaient les personnages pieux et d'une prudence reconnue, et toujours assidu à l'étude lorsque je n'étais pas auprès d'eux. En comparant mon genre de vie actuel avec mes mœurs d'autrefois, il s'émerveillaient, et ne savaient comment remercier la Providence, dont ils admiraient les voies inconcevables. Ils bénissaient les crimes qui m'avaient forcé d'aller passer un an loin de ma patrie. J'achevai de les jeter dans le ravissement en payant toutes mes dettes sans rien demander à M. de Bragadin qui, ne m'ayant rien remis depuis un an, avait eu un soin religieux d'augmenter mon pécule mois par mois de toute la pension qu'il m'avait assignée. Je n'ai pas besoin de dire combien ces braves

gens se félictaient de voir que je n'allais jamais au jeu.

Au commencement de mai je reçus une lettre de de la Haye. Il m'annonçait qu'il allait s'embarquer avec le cher fils de son âme pour se résigner aux ordres des respectables personnages auxquels je l'avais annoncé.

Sachant l'heure à laquelle le coche de Modène arrivait, nous allâmes tous à leur rencontre, M. de Bragadin excepté, qui, ce jour-là, était au sénat. Nous étions arrivés avant lui, et nous trouvant tous réunis, il fit aux nouveaux venus le meilleur accueil possible. De la Haye me dit d'abord cent choses, mais je l'écoutais à peine, tant j'étais occupé de Bavois. C'était un personnage si différent de ce que je m'étais imaginé d'après la peinture qui m'en avait été faite, que toutes mes idées en étaient renversées. Il me fallut l'étudier trois jours avant de pouvoir me résoudre à un véritable attachement. Je dois en faire le portrait à mes lecteurs.

Le baron Bavois était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, joli de figure, très-bien fait, blond, d'une humeur toujours égale, parlant bien et avec esprit, et s'énonçant avec un ton de modestie aisée qui lui seyait fort bien. Il avait les traits du visage agréables et réguliers, les dents fort belles, de longs cheveux bien plantés, bien soignés, et exhalant l'odeur des parfums qu'il y employait. Cet individu, qui

ne ressemblait ni en matière ni en forme à celui que de la Haye m'avait fait concevoir, surprit beaucoup mes trois amis; cependant le bon accueil qu'ils lui firent ne s'en ressentit en aucune façon, car leur âme pure ne se permit point un jugement défavorable à la belle idée qu'ils devaient avoir de ses mœurs.

Dès que de la Haye fut installé dans son superbe appartement, j'allai conduire le baron dans celui qui l'attendait, et où j'avais eu soin de faire porter ses effets. Se voyant très-bien logé chez de très-honnêtes bourgeois qui, prévenus d'avance en sa faveur, le traitèrent avec distinction, il m'embrassa tendrement en m'assurant de toute sa reconnaissance, me disant qu'il se sentait pénétré de tout ce que j'avais fait pour lui sans le connaître et dont de la Haye l'avait si bien informé. Je fis l'ignorant, et pour détourner la conversation, je lui demandai à quoi il comptait passer son temps à Venise jusqu'à ce qu'un emploi lui donnât une occupation de devoir. J'espère, me dit-il, que nous nous amuserons agréablement, car je ne doute pas que nos penchans ne soient en harmonie. Dans l'hébètement où Mercure et de la Haye m'avaient réduit, j'aurais été embarrassé à donner sur-le-champ la véritable signification de ces mots, du reste fort intelligibles; mais si je m'arrêtai à la superficie, je ne laissai pas de m'apercevoir qu'il avait plu aux deux filles de son hôtesse. Elles n'étaient ni jolies ni laides; mais il les gracieusa en

homme qui s'y entend. Je ne pris cela que pour de la politesse courante, tant j'avais déjà fait de progrès dans le mysticisme.

Pour le premier jour, je ne conduisis mon baron qu'à la place Saint-Marc et au café, où nous ne restâmes que jusqu'à l'heure du souper. Il avait le couvert chez M. de Bragadin. Pendant le repas, il brilla par de jolis propos, et M. Dandolo fixa avec lui l'heure où il irait le prendre pour le présenter le lendemain au sage à la guerre. Après souper je le reconduisis chez lui, où je trouvai les deux jeunes filles charmées que leur seigneur suisse n'eût point de domestique, espérant pouvoir le convaincre qu'il pourrait s'en passer.

Le lendemain, un peu avant l'heure convenue, j'accompagnai chez lui MM. Dandolo et Barbaro qui devaient le présenter au sage. Nous le trouvâmes à sa toilette sous la main délicate de l'aînée des deux sœurs qui le coiffait. Sa chambre embaumait de l'odeur de la pommade et des eaux de senteur dont il était parfumé. Ce n'était pas là l'indice d'un petit saint ; cependant mes deux amis n'en furent point scandalisés, quoique je remarquasse leur surprise, ne s'étant nullement attendus à cette grande marque de galanterie dans un nouveau converti. Je manquai d'éclater de rire quand j'entendis M. Dandolo dire d'un air d'onction que, si on ne se hâtait un peu, nous n'aurions pas le temps d'aller à la messe, et Bavois lui demander avec un air de surprise si c'était un jour

de fête. M. Dandolo ne fit aucun commentaire, il répondit que non ; et les jours suivans il ne fut plus question de la messe. Dès qu'il fut prêt, je les laissai aller seuls, et je m'en fus d'un autre côté. Je ne revis ces messieurs qu'à dîner, où l'on s'entretint de l'accueil que le sage avait fait au jeune baron, et, l'après-midi, mes amis le conduisirent chez des dames leurs parentes, qui toutes parurent enchantées de lui. En moins de huit jours, il se trouva si bien connu, qu'il fut en état de braver l'ennui ; mais, pendant ces huit jours aussi, je connus parfaitement son caractère et sa façon de penser. Je n'aurais pas eu besoin d'une aussi longue étude, si je n'avais été prévenu du contraire, ou plutôt si mon intelligence n'avait été épaissie par mon bigotisme. Bavois aimait les femmes, le jeu et la dépense, et, comme il était pauvre, les femmes étaient sa principale ressource. Quant à la religion, il n'en avait aucune, et comme il n'était pas hypocrite, il ne m'en fit pas un mystère. Comment, lui dis-je un jour, avez-vous pu, tel que vous êtes, en imposer à de la Haye ?

— Que Dieu me garde d'en imposer à personne. De la Haye sait fort bien quel est mon système et ma façon de penser; mais pieux comme il l'est, il s'est épris d'un bel amour pour mon âme, et je l'ai laissé faire. Il m'a fait du bien, je lui suis reconnaissant ; et je l'aime d'autant plus qu'il ne m'ennuie jamais par ses entretiens sur le dogme et sur mon salut auquel Dieu, en bon père, aura

pourvu sans lui. C'est arrangé entre nous, et ainsi nous vivons en bons amis.

Le plaisant de l'affaire, c'est que pendant que j'étudiais Bavois, Bavois, sans le chercher, me remit l'esprit dans son premier état, et je rougis d'avoir été la dupe d'un jésuite qui, malgré le rôle de parfait chrétien qu'il jouait à merveille, n'était qu'un franc hypocrite. Dès lors je repris mes premières habitudes; mais revenons à de la Haye.

Cet ex-jésuite qui, dans le fond, n'aimait que son bien-être, qui était avancé en âge et qui par conséquent n'avait plus aucun penchant pour le sexe, était précisément taillé pour enchanter mes trois simples et bénévoles amis. Ne leur parlant que Dieu, anges et gloire éternelle, les suivant à l'église, il leur semblait adorable. Il leur tardait de voir arriver le moment où il se découvrirait; car ils s'imaginaient que c'était pour le moins un rose-croix ou l'ermite de Courpègne qui, en m'apprenant la cabale, m'avait fait présent de l'immortel Paralis. Ils étaient affligés que je leur eusse défendu par les paroles mêmes de l'oracle de parler jamais de ma science en présence du vieillard.

Cela, je l'avais prévu, me laissait jouir de tout le temps que j'aurais dû donner à leur pieuse crédulité; et d'ailleurs je devais craindre que de la Haye, tel qu'il m'avait paru, n'eût jamais voulu se prêter à cette bagatelle, et que dans l'inten-

tion de se faire un mérite à leurs yeux, il ne cherchât à les désabuser pour me supplanter.

Je m'aperçus bientôt que j'avais agis de prudence; car en moins de trois semaines ce fin renard s'était tellement rendu maître de l'esprit de mes trois amis, qu'il eut la faiblesse non seulement de croire qu'il n'avait plus besoin de moi pour soutenir son crédit auprès d'eux, mais encore d'être en état de me culbuter, si l'envie lui en venait. Je voyais clairement cela par le style avec lequel il me parlait comme par la différence de ses procédés.

Il commençait à avoir de fréquens entretiens avec mes trois amis sans que j'en fusse; et il s'était fait présenter à plusieurs familles où je n'allais pas. Il se donnait déjà des airs à la jésuite et quoique avec des paroles mielleuses, il se permettait de trouver à redire que je passasse parfois la nuit on ne savait où.

Je commençais à m'impatienter surtout de ce que lorsqu'il me faisait ses onctueux sermons à table en présence de mes amis et de son prosélyte, il avait l'air de m'accuser de le séduire. Il cherchait à prendre le ton d'un homme qui veut badiner; mais je n'étais pas sa dupe. Je crus devoir mettre fin à ce jeu et dans ce dessein je lui fis une visite dans sa chambre. Dès que j'y fus, je viens, lui dis-je, en véritable adorateur de l'Évangile, vous dire tête-à-tête et sans détour quelque chose qu'une autre fois je vous dirai en public.

— De quoi s'agit-il, mon cher ami ?

— Gardez-vous bien à l'avenir de me lancer le moindre brocard sur la vie que je mène avec Bavois, lorsque nous serons en présence de mes trois amis. Tête-à-tête je vous écouterai toujours avec plaisir.

— Vous avez tort de prendre au sérieux de simples badinages.

— Tort ou raison, ce n'est pas là l'affaire. Pourquoi ne tirez vous jamais sur votre prosélyte? Soyez prudent à l'avenir, ou craignez de ma part, en badinant aussi, une repartie que je vous lancerai avec usure la première fois que vous vous y exposerez.

Là-dessus je le saluai et je sortis.

A peu de jours de là je passai quelques heures avec mes amis et Paralis, et mon oracle leur prescrivit de ne rien faire sans mon avis de tout ce que Valentin pourrait leur insinuer. Valentin était le nom cabalistique du disciple d'Escobard. Je ne pouvais pas douter de leur parfaite déférence à cet ordre

De la Haye, qui s'aperçut bientôt de quelque changement, devint plus réservé, et Bavois, à qui je fis part de ma démarche, me loua de m'y être pris ainsi. Il avait ainsi que moi la persuasion que de la Haye ne lui avait été utile que par faiblesse ou par intérêt ; c'est-à-dire qu'il n'aurait rien fait pour son âme s'il n'avait eu une jolie figure et pour se faire un mérite de sa prétendue conversion.

Bavois voyant qu'on différait de jour en jour à lui donner un emploi, se mit au service de l'ambassadeur de France, ce qui l'obligea non-seulement à ne plus venir chez M. de Bragadin, mais même à ne plus fréquenter de la Haye, parce qu'il était domicilié avec ce seigneur.

C'est une loi des plus rigoureuses de la police souveraine de la république que les patriciens ni leurs familles ne peuvent avoir aucune liaison avec les maisons des ministres étrangers. Cependant le parti que Bavois s'était vu forcé de prendre n'empêcha pas mes amis de solliciter pour lui, et ils réussirent à le faire employer comme on le verra plus loin.

Le mari de Christine, que je n'allais jamais voir, m'engagea à entrer au casino où sa tante allait avec sa femme, qui lui avait déjà donné un gage de leur mutuelle tendresse. Je me rendis à son invitation et je trouvai Christine charmante, et parlant vénitien comme son mari. Je fis à ce casino la connaissance d'un chimiste qui m'inspira le désir de faire un cours de chimie. J'allai chez lui et j'y trouvai une jeune fille qui me plut. Elle était sa voisine et venait simplement pour tenir compagnie à sa vieille femme jusqu'à une certaine heure où une servante venait la chercher pour l'accompagner chez elle. Je ne lui avais conté fleurette qu'une seule fois et même en présence de la vieille épouse du chimiste. Surpris de ne

plus la revoir pendant plusieurs jours, j'en témoignai mon étonnement, et la bonne femme me dit qu'apparemment son cousin l'abbé, avec lequel elle demeurait, ayant appris que je la voyais tous les soirs chez eux, en était devenu jaloux, et qu'il ne lui permettait plus de venir.

— Un cousin abbé et jaloux?

— Pourquoi pas? Il ne la laisse sortir que les jours de fête pour aller à sa première messe à l'église de Sainte-Marie-Mater-Domini, qui n'est qu'à vingt pas de sa demeure. Il la laissait venir chez nous parce qu'il savait que personne n'y venait; et ce sera sans doute la servante qui lui aura dit que vous y venez.

Ennemi des jaloux et très-ami de mes caprices amoureux, j'écrivis à cette cousine que si elle voulait quitter son cousin pour moi, je lui donnerais une maison où elle serait maîtresse, et que je la pourvoirais d'une société et de tous les agrémens que Venise pouvait offrir. Je lui marquais qu'elle m'y reverrait le premier jour de fête pour y recevoir sa réponse.

Je ne manquai pas au rendez-vous et sa réponse portait que l'abbé étant son tyran, elle se croirait heureuse de pouvoir sortir de ses mains, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à me suivre qu'autant que je voudrais l'épouser. Elle finissait en me disant que si j'avais cette honnête intention je n'avais qu'à parler à Jeanne Marchetti sa mère,

qui demeurait à Lusia, ville à trente mille de Venise (1).

Cette lettre me piqua, et j'allai jusqu'à me figurer qu'elle me l'avait écrite de concert avec l'abbé. Pensant alors qu'on voulait m'attrapper et trouvant d'ailleurs ridicule la propositiou d'épouser, je formai le projet de me venger. Cependant ayant besoin de tout savoir, je me décidai à me rendre chez la mère de cette fille. Elle fut très-flattée de ma visite et de m'entendre dire, après lui avoir communiqué la lettre de sa fille, que je voulais l'épouser; mais que je ne pouvais point m'y résoudre aussi long-temps qu'elle demeurerait chez l'abbé.

—L'abbé, me dit la mère, est un peu mon parent. Il vivait dans sa maison de Venise tout seul, et il y a deux ans qu'il me dit qu'il avait un besoin indispensable d'une gouvernante; il me demanda ma fille, m'assurant qu'à Venise elle pourrait facilement trouver une occasion de se marier. Il m'offrit une obligation par écrit par laquelle il est spécifié qu'à son mariage il lui donnera tous ses meubles évalués à mille ducats courans, l'instituant en même temps héritière d'un petit bien qu'il a ici et qui lui rapporte cent ducats par an. Le marché me paraissant bon et ma fille en étant contente, il me remit l'acte passé par devant notaire, et ma fille partit avec lui. Je

(1) Dix lieues de France.

sais qu'il la tient comme une esclave ; mais elle l'a voulu. Au reste, vous pouvez bien vous imaginer que ce que je désire le plus au monde c'est de la voir se marier ; car aussi long-temps qu'une fille est sans mari, elle est trop exposée pour qu'une pauvre mère puisse être tranquille.

— Venez donc avec moi à Venise ; vous la retirerez des mains de l'abbé et je l'épouserai. Je ne le puis autrement ; car, en la recevant de ses mains, je me déshonorerais.

— Oh ! point du tout, car il est mon cousin, quoiqu'au quatrième degré ; et qui plus est prêtre et qui dit la messe tous les jours.

— Vous me faites rire, ma bonne mère : on sait bien qu'un abbé dit la messe sans se priver de certaines bagatelles. Prenez-la avec vous ; sans cela renoncez à la voir jamais mariée.

— Si je la prends avec moi, il ne lui donnera jamais ses meubles, et il vendra peut-être son bien.

— J'en fais mon affaire. Je la ferai sortir de ses mains pour passer dans les vôtres avec tous ses meubles, et quand elle sera ma femme j'aurai sa terre. Si vous me connaissiez, vous n'en douteriez pas. Venez, et je vous assure que vous serez de retour ici en quatre ou cinq jours avec votre fille.

Elle relit la lettre que sa fille m'avait écrite, puis elle me dit qu'étant une pauvre veuve elle n'avait ni l'argent pour aller à Venise ni celui qu'il lui faudrait pour son retour.

— A Venise, lui dis-je, il ne vous manquera rien ; mais en tout cas voilà dix sequins.

— Dix sequins ! je puis donc y aller avec ma belle-sœur ?

— Venez avec qui vous voudrez, et partons pour aller coucher à Chiozza : demain nous dînerons à Venise, et je paierai tout.

Nous arrivâmes à Venise le lendemain à dix heures, et j'allai loger ces deux femmes à Castello dans une maison où le premier étage se trouvait entièrement sans meubles. Je les y laissai, et muni de l'obligation notariée du cousin abbé, j'allai dîner avec mes amis auxquels je dis que j'avais passé la nuit à Chiozza pour une affaire d'importance. Après dîner je me rendis chez un procureur, Marco de Lesse, qui me dit que moyennant un placet que la mère présenterait au président du conseil des dix, elle obtiendrait de suite main-forte pour retirer sa fille des mains du prêtre avec tous les meubles qui se trouvaient dans la maison, et qu'elle pourrait faire transporter où elle voudrait. Je lui dis de préparer l'écrit et que le lendemain matin je reviendrais le prendre avec la mère qui le signerait en sa présence.

J'y menai la mère le matin de bonne heure, et de là nous allâmes à la Boussole où elle présenta son placet au chef du conseil. Un quart d'heure après un huissier du tribunal eut ordre de se rendre à la maison du prêtre avec la mère et de la mettre en possession de sa fille

avec tous les meubles qu'elle ferait enlever de la maison.

La chose fut exécutée à la lettre. Je me trouvai avec la mère dans une gondole sur la rive de la place voisine de la maison, et avec un grand bateau dans lequel les sbires chargèrent tous les meubles de la maison. Quand tout fut fait, je vis venir la fille qui fut très-surprise de me trouver dans la gondole. Sa mère l'embrassa et lui dit que j'allais devenir son mari dès le lendemain. Elle lui répondit qu'elle s'en réjouissait, et qu'elle n'avait laissé à son tyran que son lit et ses habits.

Nous arrivâmes à Castello où je fis décharger tous les meubles ; ensuite nous dînâmes et je dis à ces dames qu'elles devaient m'aller attendre à Lusia où elles me verraient arriver aussitôt que j'aurais mis ordre à mes affaires. Je passai l'après-midi en propos joyeux avec ma future. Elle nous dit que l'abbé s'habillait quand on vint lui présenter l'ordre du conseil avec injonction d'en permettre la libre exécution sous peine de la vie ; que l'abbé, après avoir fini de s'habiller, était sorti pour aller dire sa messe, et que le tout s'était fait sans la moindre opposition. Ma tante, ajouta-t-elle, m'a dit que ma mère m'attendait dans la gondole, mais elle ne m'a point prévenue que vous y fussiez : je ne soupçonnais pas que le coup partît de vous.

— C'est, ma belle, la première preuve de tendresse que je vous donne.

Cela la fit sourire de plaisir.

J'eus soin qu'on nous servît un bon souper et d'excellens vins ; et après avoir passé deux heures à table au sein de la joie qu'excite Bacchus, j'en passai quatre à rire tête-à-tête avec ma future.

Le matin, après avoir déjeûné et fait charger tout le bagage sur une péote que j'avais louée et payée d'avance à cet effet, je remis dix autres sequins à la mère et je les fis partir toutes trois fort joyeuses. Voyant mon affaire achevée à ma gloire autant qu'à ma parfaite satisfaction, je revins chez moi.

Cette affaire avait été faite avec trop d'éclat pour qu'elle pût être ignorée de ces messieurs ; aussi en me voyant me montrèrent-ils leur tristesse autant que leur surprise. De la Haye m'embrassa avec l'air de le plus grande affliction. Sentiment de commande, habit d'Arlequin dont il se revêtait avec une extrême facilité. Le seul M. de Bragadin riait de tout son cœur et disait aux autres qu'ils n'y entendaient rien, et que toute cette aventure ne présageait que quelque chose de grand qui n'était connu que des intelligences supérieures. De mon côté, ignorant comment ils concevaient cette histoire, et persuadé qu'ils n'en connaissaient pas les circonstances, je riais avec M. de Bragadin ; mais sans rien dire. Je ne craignais rien et je voulais me divertir de tout ce qu'on dirait. Nous nous mîmes à table dans ces dispositions, et M. Barbaro fut le premier à me dire d'un ton

amical qu'il espérait pourtant que je n'étais pas au lendemain de mes nôces.

— On dit donc que je me suis marié ?

— Tout le monde le dit et partout. Les chefs mêmes du conseil le croient, et ont raison de le croire.

— Pour avoir raison de le croire, il faudrait en être certain; et ces messieurs ne le sont pas. Comme ils ne sont pas infaillibles non plus que qui que ce soit, excepté Dieu, je vous dis qu'ils sont dans l'erreur. J'aime à faire de bonnes actions et à m'amuser au prix de mon argent; mais non pas au prix de ma liberté. Quand vous voudrez savoir mes affaires, c'est de moi seul que vous pourrez les apprendre, et la voix du public n'est faite que pour amuser les sots.

— Mais, dit M. Dandolo, tu as passé la nuit avec ce qu'on appelle ton épouse ?

— Sans doute; mais je n'ai de comptes à rendre à personne sur ce que j'ai fait cette nuit. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur de la Haye ?

— Je vous prie de ne pas me demander mon avis; car je n'en sais rien. Je vous dirai cependant qu'il ne faut pas tant mépriser la voix du public. La tendre affection que je ressens pour vous est cause que ce qu'on dit me peine.

— D'où vient que ce qu'on dit ne peine point à M. de Bragadin, qui bien certainement m'aime bien plus tendrement que vous ?

— Je vous respecte; mais j'ai appris à mes dé-

pens à craindre la calomnie. On dit que pour vous emparer d'une fille qui vivait avec son oncle, digne prêtre, vous avez payé une femme pour qu'elle se dît sa mère et qu'elle allât ainsi demander la force des chefs du conseil suprême pour vous la faire obtenir. L'huissier même du conseil jure que vous étiez dans la gondole avec la prétendue mère lorsque la fille y est entrée. On dit que l'acte en vertu duquel vous avez fait enlever les meubles de ce bon père, de ce digne ecclésiastique, est faux, et on vous blâme d'avoir fait servir le premier corps de l'état d'instrument à ces crimes. On dit enfin que quand bien même vous auriez épousé la fille, ce qui doit être immanquable, les chefs du conseil ne se tairont pas sur les moyens que vous avez osé employer pour parvenir à votre but.

— Voilà, monsieur, une fort longue péroraison, lui dis-je froidement; mais apprenez qu'un homme sage qui a entendu conter une histoire criminelle avec tant de circonstances absurdes, cesse d'être sage s'il répète ce qu'il a entendu; car si l'histoire est calomnieuse, il devient alors complice du calomniateur.

Après cette espèce de sentence qui fit rougir le jésuite, et dont mes amis admirèrent la sagesse, je le priai d'un air significatif d'être tranquille sur mon compte, d'être persuadé que je connaissais les lois de l'honneur, que j'avais assez de jugement pour me conduire, et qu'il devait laisser dire

sur mon compte comme je le faisais quand j'entendais de mauvaises langues parler mal de lui.

Cette historiette amusa la ville pendant cinq ou six jours, ensuite elle tomba dans l'oubli.

Cependant trois mois après, n'étant jamais allé à Lusia, et n'ayant répondu à aucune des lettres que la demoiselle Marchetti m'avait écrites, ni remis aux porteurs l'argent qu'elle me demandait, elle se détermina à une démarche qui pouvait avoir des suites, mais qui pourtant n'en eut aucune.

Un jour Ignace, huissier du tribunal redoutable des inquisiteurs d'état, se présenta à moi au moment où j'étais encore à table avec mes trois amis, de la Haye et deux autres convives. Il me dit poliment que le chevalier Cantarini dal Zoffo désirait me parler et qu'il se trouverait chez lui à la Madona de l'Orto le lendemain à telle heure. Je me levai et lui dis en le saluant que je ne manquerais pas de me rendre aux ordres de son excellence : il partit.

Je ne pouvais pas deviner ce que ce haut personnage pouvait vouloir à ma petite personne, et cependant ce message était fait pour nous causer une certaine consternation, car celui qui me mandait était un inquisiteur d'état, sorte d'oiseaux de fort mauvais augure. M. de Bragadin qui l'avait été du temps qu'il était conseiller, et qui en connaissait les habitudes, me dit que je n'avais rien à craindre. Ignace, me dit-il, vêtu en

habit de campagne, n'est pas venu comme messager du redoutable tribunal, et M. Cantarini ne veut te parler que comme particulier, puisqu'il te fait dire d'aller le trouver à son palais et non au sanctuaire. C'est un sévère vieillard, mais juste et auquel tu dois parler clair et surtout convenir de la vérité, car en la niant, tu risques d'empirer l'affaire. Cette instruction me plut et elle m'était nécessaire. Je fus exact au rendez-vous.

Dès que je parus on m'annonça et il ne me fit pas attendre. J'entre, et son excellence, assise, passe une minute à m'observer en long et en large sans me rien dire ; ensuite il sonne et ordonne à son valet de chambre de faire entrer les deux femmes qui étaient dans la chambre voisine. Je sus de suite de quoi il s'agissait, et ce fut sans la moindre surprise que je vis entrer la mère Marchetti et sa fille. Alors son excellence me demanda si je connaissais ces deux personnes?

— Je dois les connaître, monseigneur, puisque l'une sera ma femme quand par sa conduite elle m'aura convaincu qu'elle est digne de l'être.

— Elle se conduit bien, elle demeure avec sa mère à Lusia : vous l'avez trompée. Pourquoi différez-vous de l'épouser ? Pourquoi n'allez-vous pas la voir ? Vous ne répondez pas à ses lettres et vous la laissez dans le besoin.

— Je ne puis l'épouser, monseigneur, qu'en ayant de quoi vivre, et cela viendra dans trois ou quatre ans d'ici moyennant un emploi que j'aurai

par la protection de M. de Bragadin mon seul soutien. Dans cet intervalle il faut qu'elle vive en honnête fille du fruit de son travail. Je ne l'épouserai que lorsque j'en serai convaincu; et que surtout j'aurai la certitude qu'elle ne voit plus l'abbé son cousin au quatrième degré. Je ne vais pas chez elle parce que mon confesseur et ma conscience me défendent d'y aller.

— Elle veut que vous lui fassiez une promesse de mariage dans les formes et que vous lui donniez de quoi vivre.

— Monseigneur, rien ne m'oblige à lui faire la promesse; et n'ayant rien moi-même, je ne saurais lui donner de quoi vivre. En travaillant avec sa mère, il faut qu'elle se procure l'existence.

— Quand elle était chez son cousin, dit la mère, elle ne manquait de rien; elle y retournera.

— Si elle y retourne, je ne me donnerai plus la peine de l'en retirer; et son excellence verra alors que j'ai eu raison de ne point l'épouser avant d'être sûr qu'elle fût devenue sage.

Le juge me dit alors que je pouvais me retirer, et tout fut dit. Je n'ai plus entendu parler de cette affaire, et la relation du dialogue égaya le dîner de M. de Bragadin.

Au commencement du carnaval de 1750, je gagnai à la loterie un terne de trois mille ducats courans. La fortune me fit ce cadeau dans un moment où je n'en avais pas besoin; car j'avais passé l'automne à tenir la banque et j'avais gagné.

C'était dans un casino où aucun noble vénitien n'osait se présenter, parce que l'un des associés était officier du duc de Montalègre, ambassadeur d'Espagne. Les nobles gênaient les bourgeois; et cela arrive toujours dans un gouvernement aristocratique où l'égalité n'existe de fait qu'entre les membres du gouvernement.

Ayant intention d'aller faire un voyage en France, je remis mille sequins à M. de Bragadin, et poursuivant ce projet, j'eus la force de passer le carnaval sans risquer mon argent au pharaon. Un patricien très-honnête homme m'avait intéressé d'un quart à sa banque, et aux premiers jours du carême il me remit une assez forte somme.

Vers la mi-carême, mon ami Baletti revint de Mantoue à Venise. Il était engagé au théâtre St.-Moïse pour y faire les ballets pendant la foire de l'Ascension. Il était avec Marine, mais ils ne logeaient pas ensemble. Elle fit la capture d'un juif anglais nommé Mendex qui dépensa pour elle beaucoup d'argent. Ce juif me donna des nouvelles de Thérèse qu'il avait connue à Naples, et à laquelle il avait laissé de bons souvenirs. Cela me fit plaisir, et je me félicitai qu'Henriette m'eût empêché d'aller la trouver quand j'en avais le projet; car j'en serais facilement redevenu amoureux, et Dieu sait ce qui serait advenu.

Dans ce temps-là Bavois fut installé au service de la république en qualité de capitaine, et y fit fortune comme je le dirai en son lieu.

De la Haye se chargea de l'éducation d'un jeune seigneur nommé Félix Calvi, et quelque temps après il le conduisit en Pologne. Trois ans plus tard je le revis à Vienne.

Dans le temps où je me disposais à partir pour aller à la foire de Reggio, puis à Turin où, à l'occasion du mariage du duc de Savoie avec une infante d'Espagne, fille de Philippe V, toute l'Italie s'y trouvait rassemblée, ensuite à Paris, où, madame la dauphine étant grosse, on préparait des fêtes superbes dans l'attente d'un prince, Balletti se disposait aussi à faire le même voyage, rappelé par ses parens qui étaient acteurs; sa mère était l'illustre Silvia.

Il allait danser au Théâtre-Italien et y jouerl es premiers rôles des jeunes amoureux. Je ne pouvais faire choix d'une société plus agréable et plus faite pour me procurer à Paris mille avantages et de nombreuses connaissances.

Je pris congé de mes trois vertueux amis en leur promettant de revenir en deux ans. Je laissai mon frère François à l'école du peintre de batailles Simonetti, surnommé le Parmesan, lui promettant de penser à lui quand je serais à Paris, où dans ce temps-là surtout, le génie est toujours sûr de faire fortune. Le lecteur verra comment je lui tins parole.

Je laissai aussi à Venise mon frère Jean qui, après avoir fait le tour de l'Italie avec Guarienti, y était revenu. Il allait partir pour Rome où il

resta quatorze ans à l'école de Raphaël Mengs. Il retourna à Dresde en 1764 et il y mourut en 1795.

Balletti partit avant moi, et je quittai Venise pour l'aller rejoindre à Reggio, le 1er juin 1750. J'étais fort bien équippé, bien fourni d'argent et sûr de ne point en manquer si j'avais une bonne conduite. Nous verrons bientôt, mon cher lecteur, le jugement que vous en porterez vous-même; ou plutôt je ne le verrai pas, car je sais que vous ne pourrez en juger que lorsque je n'aurai plus que faire de votre jugement.

CHAPITRE VII.

Mon passage à Ferrare et aventure comique que j'y ai. — Mon arrivée à Paris.

A midi précis la péote me débarque au pont du Lac-obsur, et je prends de suite une chaise pour aller dîner à Ferrare, où je descends à l'auberge St-Marc. Je monte précédé d'un valet, quand tout-à-coup un bruit de gaîté qui se faisait entendre dans une salle ouverte m'inspira la curiosité de voir ce que c'était. J'avance ma tête dans la salle et je vois une douzaine de personnes, hommes et femmes, assis autour d'une table abondamment servie. C'était tout simple, et j'allais continuer mon chemin quand je me vis arrêté par un *Ah!*

le voilà, prononcé par une jolie voix de femme, et au même instant cette même femme s'étant levée de table, vient à moi les bras ouverts, et m'embrasse en disant : Vite, mettez un couvert auprès de moi et qu'on mette sa malle dans cette chambre. Un jeune homme s'étant approché pendant ce temps, elle lui dit : Eh bien ! je vous l'avais bien dit qu'il arriverait aujourd'hui ou demain.

Elle me mène asseoir près d'elle après avoir été salué par tous les convives qui s'étaient levés pour me faire honneur. Mon cher cousin, me dit-elle, vous devez avoir bon appétit ; et en disant cela elle me marchait sur le pied : voilà mon futur que je vous présente, et voilà mon beau-père et ma belle-mère. Tout le reste de la société sont des amis de la maison. Mais, mon cher cousin, d'où vient que ma mère n'est pas arrivée avec vous ?

Voilà enfin le moment de parler !

— Votre mère, ma chère cousine, sera ici dans trois ou quatre jours au plus tard.

Je ne croyais pas connaître cette singulière personne ; mais en la regardant bien, je crois me rappeler ses traits. C'était la Catinella, danseuse très-connue, mais à laquelle je n'avais jamais parlé. Je vis facilement qu'elle me faisait jouer un rôle impromptu dans une pièce de sa composition, et que je devais lui être nécessaire pour le dénoûment. Le singulier m'a toujours plu, et comme

ma cousine était jolie, je me prêtai au jeu de bonne grâce, ne doutant pas de la récompense qui m'attendait. Il s'agissait de bien jouer mon rôle et surtout sans me compromettre; ainsi, sous prétexte d'avoir besoin de manger, je lui laissai tout le temps de parler à demi-mots, pour savoir à quoi m'en tenir afin de ne pas faire quelque bévue. Sentant mes besoins et le motif de ma réserve, elle me donna un échantillon de son esprit en disant tantôt à l'un tantôt à l'autre tout ce qu'il m'était nécessaire de savoir. Je sus que le mariage ne pouvait se faire qu'à l'arrivée de sa mère qui devait lui apporter ses habits et ses diamans. J'appris aussi que j'étais le maître de chapelle qui allait à Turin pour composer la musique de l'opéra que l'on devait jouer pendant les noces du duc de Savoie. Cette dernière découverte me fit grand plaisir; car je vis que je n'éprouverais aucune difficulté pour partir le lendemain, et cela me donna du goût pour mon rôle. Cependant, sans la récompense sur laquelle je comptais, j'aurais bien pu dire à la compagnie que ma prétendue cousine était folle; mais quoique Catinella frisât la trentaine, elle était fort jolie et célèbre par ses intrigues; que de motifs pour me rendre souple comme un gant!

La prétendue belle-mère était assise vis-à-vis, et pour me faire honneur elle remplit un verre qu'elle me présenta. Déjà identifié avec mon rôle, j'étends la main pour le prendre; mais s'aperce-

vant que je la tenais un peu courbée : Qu'avez-vous, monsieur, me dit-elle?

— Rien, madame, une entorse légère que je me suis donnée et qui guérira avec un peu de repos. A ces mots, Catinella, éclatant de rire, dit qu'elle en était fâchée puisque cela priverait la compagnie de m'entendre jouer du clavecin.

— Je trouve singulier, ma cousine, que cela vous fasse rire.

— Je ris, parce que cela me rappelle une entorse de commande que je me suis donnée il y a deux ans pour ne pas danser.

Après le café, la belle-mère, femme qui connaissait sans doute les convenances, dit que mademoiselle Catinella devait sans doute avoir à me parler sur ses affaires de famille; qu'ainsi il fallait nous laisser en liberté : tout le monde sortit.

Seul avec Catinella dans la chambre que cette intrigante m'avait fait préparer auprès de la sienne, elle se jeta sur un canapé pour se livrer à un rire immodéré. Quoique je ne vous connaisse que de nom, me dit-elle, je suis sûre de vous; mais vous ferez fort bien de repartir demain. Je suis ici, continua t-elle, sans le sou depuis deux mois. Je n'ai que quelques robes et du linge que j'aurais été obligée de vendre pour vivre, si par bonheur je n'avais rendu amoureux le fils de l'hôte. Je l'ai flatté de l'espoir de devenir sa femme en lui apportant une dot de vingt mille écus en

diamans que je dois avoir à Venise et que ma mère doit m'apporter. Ma mère n'a rien et ne sait rien de cette intrigue : elle ne bougera donc pas de Venise.

— Mais, belle extravagante, dis-moi, je t'en prie, quel sera le dénoûment de cette farce? Je prévois qu'il sera tragique.

— Tu te trompes; il sera comique et très-risible. J'attends à chaque instant le comte de Holstein, frère de l'électeur de Mayence. Il m'a écrit de Francfort; il en est parti et il doit être maintenant à Venise. Il viendra me prendre pour me conduire à la foire de Reggio, et si mon prétendu s'avisait de faire le méchant, il le rosserait en lui payant ma dépense; mais je veux qu'il ne soit ni rossé ni payé. Au moment de partir, je lui dirai doucement à l'oreille que je reviendrai, et tout sera fini; car je le rendrai heureux en lui promettant de l'épouser à mon retour.

— C'est à merveille! tu as de l'esprit comme un ange; mais moi je n'attendrai pas ton retour pour t'épouser : nos noces doivent avoir lieu de suite.

— Quelle folie! attends au moins la nuit.

— Point du tout, car il me semble déjà entendre la voiture du comte. S'il n'arrive pas, nous n'y perdrons rien pour la nuit.

— Tu m'aimes donc?

— A la folie! Et quand même? mais ta pièce vaut bien qu'on t'adore. Ne perdons pas de temps.

— Tu as raison ; c'est un épisode, et d'autant plus joli qu'il est impromptu.

Je me souviens encore que je le trouvai charmant.

Vers le soir toute la société vint nous trouver et on parla d'aller prendre l'air. On s'y disposait lorsqu'on entendit le bruit d'un équipage à six chevaux qui arrivait en poste. Catinella ayant regardé par la fenêtre, dit à tout le monde de se retirer, que c'était un prince qui venait pour elle ; qu'elle en était sûre. Chacun s'en va, elle me pousse dans ma chambre et m'y enferme. La berline s'arrête effectivement devant l'auberge, et j'en vois sortir un seigneur quatre fois plus gros que moi soutenu par quatre domestiques. Il monte, il entre chez la future épouse, et il ne me reste pour tout amusement que la satisfaction d'avoir saisi la fortune par le toupet, le plaisir d'entendre tous leurs discours et la commodité de voir par une fente tout ce que Catinella parvenait à faire avec cette lourde masse. A la fin ce sot amusement finit par m'ennuyer, car il dura cinq heures consécutives, qui furent employées en caresses, puis à faire les paquets des guenilles de Catinella, ensuite à les charger sur la berline, et enfin à souper et à vider à grands verres bon nombre de bouteilles de vin du Rhin. A minuit, le comte de Holstein partit comme il était entré, enlevant au fils de l'hôte le tendre objet de son amour.

Personne, dans ce long intervalle, n'étant venu

à ma chambre, je n'eus garde d'appeler. Je craignais d'être découvert, et je ne savais pas comment le prince allemand aurait pris la chose, s'il avait su qu'il avait été à la merci d'un témoin caché pendant les lourdes démonstrations de sa tendresse qui ne faisaient honneur ni à l'un ni à l'autre des acteurs, et qui me fournirent d'amples réflexions sur les misères du genre humain.

Après le départ de l'héroïne, apercevant par ma fente le pauvre amant berné, je l'appelai pour m'ouvrir. Le pauvre benêt me répondit d'une voix lamentable qu'il fallait abattre la serrure puisque mademoiselle avait emporté la clé. Je le priai de le faire sans tarder parce que j'avais faim. Dès que je fus libre, on m'apporta à manger et le pauvre garçon me tint compagnie. Il me dit que mademoiselle avait trouvé un moment pour l'assurer qu'elle serait de retour en six semaines, qu'elle pleurait en lui donnant cette assurance, et qu'elle l'avait embrassé tendrement.

— Le prince aura payé sa dépense ?

— Point du tout. Nous n'en aurions pas voulu s'il l'avait offert. Ma future se serait offensée ; car vous ne sauriez croire combien elle pense noblement.

— Que dit votre père de son départ ?

— Mon père pense toujours mal ; il dit qu'elle ne reviendra plus, et ma mère est plus de son avis que du mien. Mais vous, signor maestro, qu'en dites-vous ?

— Que si elle vous l'a dit, elle reviendra sans doute.

— Oui, si elle n'avait pas l'intention de revenir, elle ne me l'aurait pas assuré.

— Précisément : voilà qui s'appelle raisonner!

Mon souper se composa du reste de celui que le cuisinier du comte avait fait pour son maître, et je bus une bouteille d'excellent vin du Rhin que Catinella avait escamotée pour en régaler son futur époux, et que celui-ci ne crut pouvoir mieux employer qu'en en régalant son futur cousin. Après souper, je pris la poste et je partis en assurant le malheureux abandonné que je ferais tout mon possible pour persuader à ma cousine de revenir au plus tôt. Je voulus payer; mais il refusa absolument de rien prendre. J'arrivai à Bologne un quart d'heure après Catinella et je descendis à la même auberge qu'elle, où je trouvai l'occasion de lui rapporter ce que m'avait dit son amant. J'arrivai à Reggio avant elle; mais il me fut impossible de lui parler; elle ne quittait pas un instant son puissant et impuissant seigneur.

A la fin de la foire, où rien de remarquable ne m'arriva, je quittai Reggio avec mon ami Baletti et nous allâmes à Turin que j'avais envie de voir; car lorsque j'y étais passé la première fois avec Henriette, je ne m'y étais arrêté que pour y changer de chevaux.

Je trouvai tout également beau à Turin, la ville, la cour, le théâtre et les femmes, à commen-

cer par la duchesse de Savoie; mais je ne pus m'empêcher de rire quand on me dit que la police y était excellente, et que je vis les rues pleines de mendians. Cette police cependant était la principale affaire du roi qui avait beaucoup d'esprit, à ce que nous apprend l'histoire; mais j'avoue que je fus assez badaud pour m'étonner de la ridicule figure de ce monarque.

N'ayant jamais vu de roi de ma vie, une idée bâtarde me faisait croire qu'un roi devait avoir quelque chose de fort rare en beauté ou en majesté dans sa physionomie; quelque chose enfin de supérieur aux autres hommes. En ma qualité de jeune républicain qui pensait, mon idée n'était pas tout-à-fait sotte; mais je m'en défis bien vite en voyant ce roi de Sardaigne laid, bossu, maussade, et ayant l'air ignoble jusque dans ses moindres manières: je vis bien qu'on pouvait être roi sans être tout-à-fait homme.

Je vis sur la scène l'Astrua et Gafarello, ces deux superbes voix, et je vis danser la Geofroi, qu'un danseur très-honnête homme, nommé Bodin, épousa dans ce même temps.

Pendant mon séjour à Turin aucun penchant amoureux n'altéra la paix de mon âme, si ce n'est la fille de ma blanchisseuse, avec laquelle il m'arriva un accident que je ne rappelle ici que parce qu'il augmenta d'une manière singulière mes connaissances en physique.

Cette fille était fort jolie, et sans en être pré-

cisément amoureux, je désirais en obtenir les faveurs. Piqué de faire de vains efforts pour obtenir un rendez-vous, je me hasardai un jour à l'obtenir avec un peu de violence au bas d'un escalier dérobé par où elle passait en venant chez moi.

M'étant caché à cet effet dans un moment où je savais qu'elle allait venir, je la saisis par surprise, et moitié par persuasion, moitié par la vivacité de mon action, elle se trouva en position convenable, et moi en action. Mais au premier mouvement de l'union, une forte explosion ralentit un peu mon ardeur, d'autant plus que la jeune fille porta la main à son visage comme pour cacher la honte qu'elle en avait. Je crois devoir la rassurer par un tendre baiser, et puis je recommence. Mais, grand Dieu! un bruit plus fort que le premier frappe à la fois mon nez et mon oreille. Je poursuis : un troisième, puis un quatrième, un enfin à chaque mouvement avec autant de régularité qu'un chronomètre pour marquer la mesure d'une pièce de musique. Ce phénomène bizarre, la confusion de la pauvre fille, notre position, tout me parut si comique que le rire s'empara de moi au point de me forcer à quitter la place. Honteuse et déconcertée, la jeune fille s'enfuit et je ne cherchai pas à la retenir. Depuis ce jour, elle n'osa plus se remontrer à mes yeux. Je restai assis sur l'escalier plus d'un quart d'heure après son départ, réfléchissant sur le comique

d'une scène dont le souvenir excite encore mon hilarité. Je pense que c'est à ce singulier défaut que cette fille était redevable de sa sagesse, et il est probable que s'il était commun à tout le sexe, il y aurait bien moins de femmes galantes, à moins toutefois que nous n'eussions d'autres organes ; car c'est trop cher payer un instant de jouissance que de le payer au dépens de l'ouïe et de l'odorat.

Balletti, pressé d'arriver à Paris où l'on préparait des fêtes superbes pour la naissance d'un duc de Bourgogne, car madame la dauphine touchait au terme de sa grossesse, me persuada facilement d'abréger mon séjour à Turin. Nous en partîmes, et en cinq jours nous arrivâmes à Lyon, où je restai une huitaine de jours.

Lyon est une fort belle ville où il n'y avait pas de mon temps trois ou quatre maisons nobles ouvertes aux étrangers ; mais en revanche il y en a cent de négocians, de fabricans, de commissionnaires, beaucoup plus riches que les fabricans, et la société s'y trouve parfaitement bien montée, avec aisance, civilité, franchise et bon ton, sans la raideur et la sotte morgue que l'on trouve dans les maisons nobles de province, à quelques honorables exceptions près. Il est vrai que le ton y est au-dessous de celui de Paris ; mais on s'y fait, on y vit plus méthodiquement. Ce qui fait la richesse de Lyon, c'est le bon goût et le bon marché, et la divinité à laquelle cettte ville doit

sa prospérité, c'est la mode. Elle change chaque année; et telle étoffe que le goût du jour met aujourd'hui à trente, n'en vaut plus l'année prochaine que vingt ou quinze; et alors on l'envoie dans l'étranger où elle est recherchée comme toute nouvelle.

Les Lyonnais paient cher les dessinateurs qui ont du goût : c'est le secret. Le bon marché vient de la concurrence, source féconde de richesses, et fille de la liberté. Donc un état qui veut assurer chez lui la prospérité du commerce, doit le laisser agir en pleine liberté; attentif seulement à prévenir la fraude que l'intérêt privé, souvent mal entendu, peut inventer au détriment de l'intérêt général. Les gouvernemens doivent tenir la balance, et les citoyens la charger à leur gré.

Je trouvai à Lyon la plus célèbre courtisane de Venise. On convenait généralement de n'avoir point vu son égale : son nom était Ancilla. Ceux qui la voyaient la convoitaient, et son bon cœur était tel qu'elle ne pouvait se refuser à personne; car si tous les hommes l'aimaient un à un, elle le leur rendait en les aimant tous ensemble, et l'intérêt chez elle n'était qu'un mobile absolument secondaire.

Venise a toujours eu des courtisanes célèbres plus par leur beauté que par leur esprit; les principales de mon temps sont cette Ancilla et une autre appelée Spina, toutes deux filles de barcarols; l'une et l'autre mortes jeunes de l'excès d'un mé-

tier qui leur semblait un titre de noblesse. Ancilla à vingt-deux ans se fit danseuse et Spina voulut être chanteuse. Un danseur fameux, nommé Campioni, Vénitien, donna à la belle Ancilla toutes les grâces dont ses perfections physiques étaient susceptibles et l'épousa. Spina eut pour maître un castrato qui ne parvint qu'à en faire une chanteuse médiocre, et à défaut de talent, elle se vit forcée pour vivre de tirer parti de son propre fonds.

J'aurai encore occasion de parler d'Ancilla avant sa mort. Elle était alors à Lyon avec son mari ; ils revenaient d'Angleterre où ils s'étaient fait applaudir au théâtre de Hay-Market. Elle ne s'était arrêtée à Lyon que pour son plaisir, et dès qu'elle s'était montrée, elle avait vu à ses pieds toute la brillante jeunesse de la ville, faisant tout ce qu'elle voulait pour lui plaire. Le jour parties de plaisir, le soir soupers splendides, et la nuit grande banque de pharaon. Celui qui tenait la banque était un nommé don Joseph Marrati, le même que j'avais connu à l'armée espagnole sous le nom de don Pepe il cadetto et qui, quelques années après, prit le nom d'Afflisio et qui finit si mal. Cette banque en peu de jours gagna trois cent mille francs. Dans une ville de cour, une pareille somme n'aurait fait aucune sensation, mais dans une cité essentiellement commerçante et industrielle, elle donna l'alarme à tous les pères de famille, à tous les chefs de maison, et la bande noire des ultramontains pensa à partir.

Ce fut à Lyon qu'un respectable personnage, dont je fis la connaissance chez M. de Rochebaron, me procura la grâce d'être admis à participer aux sublimes bagatelles de la franche-maçonnerie. Arrivé apprenti à Paris, quelques mois après j'y devins compagnon et maître. La maîtrise est certainement le suprême grade de la franche-maçonnerie; car tous les autres que dans la suite on m'a fait prendre ne sont que des inventions agréables qui, bien que symboliques, n'ajoutent rien à la dignité de maître.

Il n'y a personne au monde qui puisse parvenir à tout savoir, mais tout homme qui se sent des facultés et qui sait se rendre à peu près compte de sa force morale, doit chercher à connaître le plus possible. Un jeune homme bien né qui veut voyager et connaître le monde et ce qu'on appelle le grand monde, qui ne veut pas se trouver en certains cas l'inférieur de ses égaux et être exclu de la participation de tous leurs plaisirs, doit se faire initier dans ce qu'on appelle la franche-maçonnerie, quand ce ne serait que pour savoir, même superficiellement, ce que c'est. La franche-maçonnerie est une institution de bienfaisance qui, en certains temps et en certains lieux, a pu servir de prétexte à des menées criminelles et subversives du bon ordre; mais, bon Dieu! de quoi n'a-t-on pas abusé? N'a-t-on pas vu les jésuites, sous l'égide sacrée de la religion, armer le bras parricide d'aveugles enthousiastes pour frapper les rois?

Tout homme de quelque importance, je veux dire ceux dont l'existence sociale est marquée par le mérite, le savoir ou la fortune, peuvent être maçons et grand nombre le sont : comment supposer que des réunions pareilles, où les membres s'imposent la loi de ne parler jamais *intra muros* ni de politique, ni de religions, ni de gouvernemens; qui ne s'entretiennent que d'emblêmes ou moraux ou puérils; comment supposer, dis-je, que ces réunions où les gouvernemens peuvent avoir leurs créatures, puissent offrir des dangers tels que des souverains les proscrivent et que des papes s'amusent à les excommunier? C'est au reste manquer le but, et le pape, malgré son infaillibilité, n'empêchera pas que les persécutions ne donnent à la franche-maçonnerie une importance qu'elle n'aurait peut-être jamais acquise sans elles. Le mystère est dans la nature de l'homme, et tout ce qui se présentera à la foule sous un aspect mystérieux piquera toujours la curiosité et sera recherché, quelque persuadé que l'on soit du reste que le voile souvent ne cache qu'un zéro.

Au résumé, je conseille à tout jeune homme bien né qui veut voir le monde de se faire recevoir maçon : mais je l'engage aussi à bien choisir la loge; car quoique la mauvaise compagnie ne puisse point agir en loge, elle peut cependant s'y trouver, et le candidat doit se garder des liaisons dangereuses.

Les hommes qui ne se font recevoir francs-ma-

çons que dans l'intention de parvenir à connaître le secret de l'ordre, courent grand risque de vieillir sous la truelle sans jamais atteindre leur but. Il y a cependant un secret, mais il est tellement inviolable qu'il n'a jamais été dit ou confié à personne. Ceux qui s'arrêtent à la superficie des choses, pensent que le secret consiste en mots, signes et attouchemens ; ou qu'enfin le grand mot est au dernier degré. Erreur. Celui qui devine le secret de la franche-maçonnerie (car on ne le sait jamais qu'en le devinant), ne parvient à cette connaissance qu'à force de fréquenter les loges, qu'à force de réfléchir, de raisonner, de comparer et de déduire. Il ne le confie pas à son meilleur ami en maçonnerie, car il sait que s'il ne l'a pas deviné comme lui, il n'aura pas le talent d'en tirer parti dès qu'il le lui aura dit à l'oreille. Il se tait, et ce secret est toujours secret.

Tout ce qui se fait en loge doit être secret ; mais ceux qui, par une indiscrétion malhonnête, ne se sont pas fait un scrupule de révéler ce qu'on y fait, n'ont point révélé l'essentiel : ils ne le savaient pas; et s'ils l'avaient su, certes ils n'auraient pas révélé les cérémonies.

La sensation qu'éprouvent aujourd'hui les profanes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas maçons, est de la même nature que celle qu'éprouvaient jadis ceux qui n'étaient pas admis aux mystères qu'on célébrait à Éleusis en l'honneur de Cérès. Mais les mystères d'Éleusis intéressaient toute la

Grèce, et tout ce qu'il y avait d'éminent dans la société d'alors aspirait à en faire partie; tandis que la franche-maçonnerie, au milieu de grand nombre d'hommes du premier mérite, renferme une foule de gredins qu'aucune société ne devrait avouer, parce qu'ils sont le rebut de l'espèce humaine sous les rapports moraux.

Dans les mystères de Cérès, on garda longtemps un silence impénétrable à cause de la vénération dont ils étaient l'objet. Au reste que pouvait-on révéler? les trois mots que le hiérophante disait aux initiés; mais à quoi cela aboutissait-il? à déshonorer l'indiscret; car il ne révélait que des mots barbares inconnus du vulgaire. J'ai lu quelque part que les trois mots sacrés et secrets des mystères d'Éleusis signifiaient: Veillez et ne faites pas de mal. Les mots sacrés et secrets des divers grades maçonniques sont à peu près tout aussi criminels.

L'initiation durait neuf jours; les cérémonies étaient très-imposantes et la compagnie très-respectable. Plutarque nous apprend qu'Alcibiade fut condamné à mort et tous ses biens confisqués pour avoir osé tourner en ridicule, chez lui, les grands mystères avec Polition et Théodore, contre les Eumolpides. On veulut même qu'il fût maudit par les prêtres et les prêtresses; mais la malédiction ne fut point prononcée parce qu'une prêtresse s'y opposa en disant: Je suis prêtresse pour bénir et non pour maudire! Paroles subli-

mes! leçon de morale et de sagesse que le pape méprise, mais que l'Évangile enseigne et que le sauveur du monde prescrit.

Rien n'est important aujourd'hui, comme rien n'est sacré pour une certaine classe d'hommes cosmopolites.

Botarelli publie dans une brochure toutes les pratiques des maçons, et on se contente de dire : C'est un coquin. On le savait d'avance. Un prince à Naples, et M. Hamilton chez lui, font le miracle de saint Janvier, et il en rient sans doute, et bien d'autres avec eux. Cependant le roi fait semblant de ne pas savoir qu'il porte sur sa poitrine royale un crachat avec cette devise, autour de la figure de saint Janvier, *In sanguine fœdus*. Tout aujourd'hui est inconséquent, et rien ne signifie quelque chose; cependant on fera bien d'aller en avant; car s'arrêter à moitié chemin, ce serait aller de mal en pis.

Nous partîmes de Lyon par la diligence et nous mîmes cinq jours pour arriver à Paris. Balletti avait prévenu sa famille du moment de son départ : elle savait par conséquent l'instant de notre arrivée.

Nous étions huit dans la diligence et nous y étions tous très-incommodément assis; car c'était une grosse carcasse ovale, de façon que personne n'occupait un coin puisqu'il n'y en avait pas. Si cette voiture avait été construite dans un pays où l'égalité eût été consacrée par les lois, le moyen

aurait été fort plaisant. Je trouvai simplement que c'était fort mal raisonné ; mais j'étais en pays étranger, et je gardai le silence. D'ailleurs en ma qualité d'Italien aurais-je eu bonne grâce de ne pas admirer tout ce qui était français et surtout en France ! Voiture ovale : je révérais la mode tout en la maudissant, car le singulier mouvement de cette voiture faisait sur moi le même effet que le roulis d'un vaisseau par une grosse mer. Du reste, elle était fort bien suspendue ; mais le cahotage m'aurait bien moins incommodé.

Comme dans la célérité de son allure elle ondoyait, on lui avait donné le nom de gondole ; mais j'étais connaisseur, et je ne lui trouvais guère d'analogie avec ces gondoles vénitiennes poussées par deux vigoureux rameurs, qui vont si vite et si doucement.

L'effet de ce mouvement fut tel que je fus obligé de rendre tout ce que j'avais dans l'estomac. Cela fit qu'on me trouva de mauvaise compagnie ; mais on ne me le dit pas : j'étais en France et avec des Français, qui se connaissent en politesse. On se contenta de me dire que j'avais trop soupé ; et un abbé parisien, pour prendre ma défense, dit que j'avais l'estomac faible. Là-dessus on disputa. Impatienté : Messieurs, dis-je, vous avez également tort ; car j'ai l'estomac excellent et je n'ai pas soupé. A ces mots, un homme d'un certain âge me dit d'un ton mielleux que je ne devais pas dire à ces messieurs qu'ils avaient tort ; mais que j'au-

rais pu leur dire qu'ils n'avaient pas raison, imitant Cicéron qui ne dit pas aux Romains que Catilina et les autres conjurés étaient morts; mais qu'ils avaient vécu.

— N'est-ce pas la même chose ?

— Je vous demande pardon, monsieur; l'un est poli et l'autre ne l'est pas. Il se mit alors à faire une longue dissertation sur la politesse, et il termina en me disant d'un air riant : Je pense que monsieur est Italien ?

— Oui, je le suis; mais me feriez-vous le plaisir de me dire à quoi vous l'avez reconnu ?

— Oh! oh! à l'attention avec laquelle vous avez écouté mon long bavardage.

Tout le monde se mit à rire, et moi, charmé de son originalité, je commençai à l'amadouer. Il était gouverneur d'un jeune garçon de douze ou treize ans qui était assis à son côté. Je l'employai pendant tout le voyage à me donner des leçons de politesse française, et lorsque nous dûmes nous séparer, il me prit amicalement à part et me dit qu'il voulait me faire un petit cadeau.

— Quoi ?

— Il faut abandonner et oublier pour ainsi dire la particule *non*, dont vous faites un fréquent usage à tort et à travers. *Non* n'est pas un mot français; au lieu de cette syllabe désobligeante, dites : *Pardon*. *Non* est un démenti; laissez-le, monsieur, ou préparez-vous à donner et à recevoir des coups d'épée à tout bout de champ.

— Je vous remercie, monsieur; votre cadeau est précieux, et je vous promets de ne plus dire *non* de ma vie.

Pendant la première quinzaine de mon séjour à Paris, il me paraissait que j'étais devenu le plus fautif de tous les hommes, car je ne discontinuais pas de demander pardon sur pardon. Je crus même un soir au théâtre qu'on me faisait une querelle pour avoir demandé pardon mal à propos. Un jeune petit-maître, étant au parterre, me marcha sur le pied, et je m'empressai de lui dire : Pardon, monsieur.

— Monsieur, pardonnez vous-même.

— Vous-même.

— Vous-même.

— Hélas! monsieur, pardonnons-nous tous deux et embrassons-nous.

L'embrassade termina le différend.

Un jour, pendant le voyage, m'étant endormi de fatigue dans l'incommode gondole, je me sens tirer fortement par le bras :

— Ah! monsieur, voyez ce château, me dit mon voisin.

— Je le vois; eh bien?

— Ah! de grâce, ne le trouvez-vous pas.....

— Je n'y trouve rien; et qu'y trouvez-vous vous-même?

— Rien d'étonnant s'il n'était à quarante lieues de Paris. Mais ici! ah! le croiront-ils mes badauds de compatriotes, qu'il y ait un si beau château à

quarante lieues de la capitale ? Qu'on est ignorant quand on n'a pas voyagé !

— Vous dites fort bien.

Cet homme était Parisien lui-même et badaud dans l'âme, comme un Gaulois au temps de César.

Cependant si les Parisiens badaudent du matin au soir, s'amusant de tout, un étranger comme moi devait être bien plus badaud qu'eux ! La différence entre eux et moi était qu'accoutumé à voir les choses telles qu'elles sont, j'étais surpris de les voir souvent sous un masque qui les changeait de nature, tandis que leur surprise dépend souvent de ce qu'on leur fait soupçonner le dessous du masque.

Ce qui me plut beaucoup en arrivant à Paris, ce fut cette magnifique route, ouvrage immortel de Louis XV, la propreté des auberges, la chère qu'on y fait, la promptitude avec laquelle on est servi, les lits excellens, l'air modeste de la personne qui vous sert à table, qui, le plus souvent, est la fille la plus accomplie de la maison, dont l'air décent, le maintien modeste, la propreté et les manières inspirent le respect au libertin le plus déhonté. Quel est l'Italien qui voie avec plaisir les valets d'auberge en Italie avec leur air effronté et leur insolence ? De mon temps on ne savait pas en France ce que c'était que surfaire : c'était véritablement la patrie des étrangers. On avait, il est vrai, le désagrément de voir souvent des actes d'un despotisme odieux, des lettres de

cachet, etc.; c'était le despotisme d'un roi. Depuis, les Français ont le despotisme du peuple. Est-il moins odieux?

Nous dînâmes à Fontainebleau, nom qui vient de Fontaine-belle-eau, et à deux lieues de Paris nous aperçûmes une berline qui venait à notre rencontre. Dès qu'elle fut près de nous, mon ami Balletti cria d'arrêter; c'était sa mère, qui me reçut comme un ami qu'elle attendait. C'était la célèbre comédienne Silvia, et dès que je lui fus présenté elle me dit: J'espère, monsieur, que l'ami de mon fils voudra bien souper avec nous ce soir. Je la saluai en acceptant, et remonté dans la gondole, tandis que Balletti était avec sa mère dans la berline, nous continuâmes notre route.

A mon arrivée à Paris, je trouvai un domestique de Silvia avec un fiacre qui me conduisit à mon logement pour y déposer mes effets, ensuite nous allâmes chez Balletti à cinquante pas de ma demeure.

Balletti me présenta à son père qui s'appelait Mario. Mario et Silvia étaient les noms que M. et madame Balletti portaient dans les comédies qu'ils jouaient à canevas; et les Français avaient alors l'habitude de ne désigner les acteurs italiens que par les noms qu'ils portaient sur la scène. Bonjour; monsieur Arlequin, bonjour, monsieur Pantalon: c'est ainsi qu'on saluait ceux qui jouaient ces personnages.

CHAPITRE VIII.

Mon apprentissage à Paris. — Portraits. — Singularités. — Mille choses.

Pour fêter l'arrivée de son fils, Silvia donna un souper splendide auquel elle réunit tous ses parens, et ce fut une heureuse occasion pour moi de faire leur connaissance. Le père de Balletti, encore convalescent, n'y assista pas; mais sa sœur, plus âgée que lui, y était. Elle était connue par son nom de théâtre, qui était Flaminia, dans la république des lettres par quelques traductions; mais cela me donnait moins d'envie de la connaître à fond que l'histoire, connue de toute l'Italie, du séjour que trois hommes de lettres célèbres avaient fait à Paris. Ces trois savans étaient le

marquis Maffei, l'abbé Conti et Pierre-Jacques Martelli, qui devinrent ennemis, dit-on, à cause de la préférence que chacun d'eux prétendait aux bonnes grâces de cette actrice; et en leur qualité de savans, ils se battirent à coups de plume; Martelli fit une satire contre Maffei dans laquelle il le désigna par l'anagramme de Femia.

Ayant été annoncé à Flaminia comme candidat dans la république des lettres, elle crut devoir m'honorer en m'adressant particulièrement la parole : mais elle eut tort, car je la trouvai désagréable en figure, en ton, en style, en tout, même dans le son de la voix. Elle ne me le dit pas, mais elle me fit comprendre qu'illustre dans le monde littéraire, elle savait qu'elle parlait à un insecte. Elle avait l'air de dicter et elle croyait en avoir le droit à soixante ans et plus, surtout vis-à-vis d'un jeune novice de vingt-cinq ans qui n'avait encore enrichi aucune bibliothèque. Pour lui faire ma cour, je lui parlai de l'abbé Conti, et à je ne sais quel propos, je citai deux vers de cet auteur profond. Madame me corrigea avec un air de bonté sur la prononciation du mot *scevra*, qui veut dire séparée, en me disant qu'il fallait prononcer *sceura;* ajoutant que je ne devais pas être fâché de l'avoir appris à Paris le premier jour de mon arrivée; que cela ferait époque dans ma vie.

— Madame, je suis venu pour apprendre et non pour désapprendre; et vous me permettrez

de vous dire que c'est *scevra* avec *v* qu'il faut dire, et non *sceura* avec *u;* car ce mot est une syncope de *sceverra*..

— C'est à savoir qui de nous deux se trompe.

— Vous, madame, selon l'Arioste qui fait rimer *scevra* avec *persevra,* mot qui cadrerait mal avec *sceura,* qui n'est pas italien.

Elle allait soutenir sa thèse quand son mari, vieillard de quatre-vingts ans, lui dit qu'elle avait tort. Elle se tut, mais depuis ce moment elle dit à qui voulut l'entendre que j'étais un imposteur.

Le mari de cette femme, Louis Riccoboni qu'on appelait Lelio, le même qui avait conduit la troupe à Paris, en 1776, au service du duc régent, était un homme de mérite. Il avait été fort bel homme, et jouissait à juste titre de l'estime publique, tant à cause de son talent qu'à cause de la pureté de ses mœurs.

Pendant le souper ma principale occupation fut d'étudier Silvia qui jouissait de la plus grande réputation : je la jugeai au-dessus de tout ce qu'on en publiait. Elle avait environ cinquante ans, la taille élégante, l'air noble, les manières aisées, affable, riante, fine dans ses propos, obligeante pour tout le monde, remplie d'esprit et sans le moindre air de prétention. Sa figure était une énigme; car elle inspirait un intérêt très-vif, plaisait à tout le monde; et malgré cela, à l'examen, elle n'avait pas un seul beau trait marqué; on ne pouvait pas dire qu'elle fût belle; mais personne

sans doute ne s'était avisé de la trouver laide. Cependant elle n'était pas de ces femmes qui ne sont ni laides ni belles ; car elle avait un certain je ne sais quoi d'intéressant qui sautait aux yeux et qui captivait. Mais qu'était-elle donc ?

Belle, mais par des lois inconnues à tous ceux qui, ne se sentant pas entraînés vers elle par une force irrésistible qui les forçait à l'aimer, n'avaient pas le courage de l'étudier et la constance de parvenir à les connaître.

Silvia fut l'idole de la France et son talent fut le soutien de toutes les comédies que les plus grands auteurs écrivirent pour elle, et particulièrement Marivaux. Sans elle, ses comédies ne seraient pas passées à la postérité. On n'a jamais pu trouver une actrice capable de la remplacer, et pour qu'on la trouve, il faut qu'elle réunisse en elle toutes les parties que Silvia possédait dans l'art difficile du théâtre : action, voix, esprit, physionomie, maintien, et une grande connaissance du cœur humain. Tout en elle était nature ; et l'art qui la perfectionnait était toujours caché.

Aux qualités dont je viens de faire mention, Silvia en ajoutait une autre qui leur donnait un nouvel éclat ; bien que, si elle ne l'avait pas possédée, elle n'en eût pas moins brillé au premier rang sur la scène : sa conduite fut toujours sans tache. Elle voulut des amis, jamais des amans ; se moquant d'un privilége dont elle aurait pu jouir, mais qui l'aurait rendue méprisable à ses propres

yeux. Cette conduite lui valut le titre de respectable dans un âge où il aurait pu paraître ridicule et même injurieux à toutes les femmes de son état; et nombre de dames du plus haut rang l'honorèrent plus encore de leur amitié que de leur protection. Jamais le capricieux parterre de Paris n'osa siffler Silvia, même dans les rôles qui ne lui plaisaient pas; et tout le monde s'accordait à dire que cette actrice célèbre était une femme fort au-dessus de son état.

Comme Silvia ne croyait pas que sa bonne conduite pût lui être attribuée à mérite, car elle savait qu'elle n'était sage que parce que son amour-propre était intéressé à sa sagesse, jamais elle ne montra ni orgueil ni supériorité dans ses relations avec ses compagnes, quoique ces dernières, satisfaites de briller par leurs talens ou leur beauté, se souciassent peu de se rendre célèbres par la vertu. Silvia les aimait toutes et elle en était aimée; elle rendait publiquement justice à leur mérite, faisait leur éloge de bonne foi; mais on sentait qu'elle n'y perdait rien; car comme elle les surpassait en talent, et que sa réputation était intacte, elles ne pouvaient lui faire aucun tort.

La nature a frustré cette femme unique de dix années de vie; car elle devint étique à l'âge de soixante ans, dix ans après notre connaissance. Le climat de Paris joue assez souvent de ces tours aux actrices italiennes. Deux ans avant sa mort,

je l'ai vue jouer le rôle de Marianne dans la pièce de Marivaux, et malgré son âge et son état, l'illusion était parfaite. Elle mourut en ma présence, tenant sa fille entre ses bras et lui donnant ses derniers conseils cinq minutes avant d'expirer. Elle fut enterrée honorablement à Saint-Sauveur sans que le vénérable curé y mît la moindre opposition, car au contraire, ce digne pasteur, bien éloigné de l'intolérance anti-chrétienne de la plupart de ses confrères, disait que son métier de comédienne ne l'avait pas empêchée d'être chrétienne, et que la terre était la mère commune de tous comme Jésus-Christ était le sauveur de tout le monde.

Vous me pardonnerez, mon cher lecteur, de vous avoir fait assister aux funérailles de Silvia dix ans avant sa mort, et cela sans avoir eu l'intention de faire un miracle ; en revanche, je vous épargnerai cette corvée lorsque j'en serai là.

Sa fille unique, objet de sa tendresse, était assise à table auprès de sa mère. Elle n'avait alors que neuf ans, et tout absorbé par l'attention que je donnais à sa mère, je ne fis alors aucune observation sur elle: c'était une occupation pour plus tard.

Après le souper, qui dura fort tard, je me rendis chez madame Quinson, mon hôtesse, où je me trouvai fort bien. A mon réveil, cette madame Quinson vint me dire qu'il y avait dehors un domestique qui venait m'offrir ses services. Je le fais entrer et

je vois un homme de très-petite taille, ce qui me déplut : je le lui dis.

— Ma petite taille, mon prince, vous garantira que je ne mettrai pas vos habits pour aller en bonne fortune.

— Votre nom?

— Celui que vous voudrez.

— Comment! je demande le nom que vous portez.

— Je n'en porte aucun. Chaque maître que je sers m'en donne un à sa guise, et j'en ai eu plus de cinquante en ma vie. Je m'appellerai par le nom que vous me donnerez.

— Mais enfin vous devez avoir un nom de famille.

— Je n'ai jamais eu de famille. J'avais un nom dans ma jeunesse; mais depuis vingt ans que je sers et que je change de nom en changeant de maître, je l'ai oublié.

— Eh bien! je vous appellerai Esprit.

— Vous me faites bien de l'honneur.

— Tenez, allez me chercher la monnaie d'un louis.

— La voici, monsieur.

— Je vous vois riche.

— Tout à votre service, monsieur.

— Qui m'informera de vous?

— Au bureau des placemens. Madame Quinson, au reste, pourra vous donner des renseignemens sur mon compte : tout Paris me connaît.

— C'est assez. Je vous donne trente sous par jour, je ne vous habille pas, vous irez coucher où vous voudrez et vous serez à mes ordres tous les matins à sept heures.

Balletti vint me voir et me pria d'accepter chaque jour le couvert chez lui. Je me fis conduire au Palais-Royal et je laissai l'Esprit à la porte. Curieux de ce lieu tant vanté, je commençai par tout observer. Je vis un assez beau jardin, des allées bordées de grands arbres, des bassins, de hautes maisons qui l'entouraient, beaucoup d'hommes et de femmes qui se promenaient, des bancs par ci par là où l'on vendait de nouvelles brochures, des eaux de senteur, des cure-dents et des colifichets. Je vis des tas de chaises de paille qu'on louait pour un sou, des liseurs de gazettes qui se tenaient à l'ombre, des filles et des hommes qui déjeûnaient ou seuls ou en compagnie, des garçons de café qui montaient et descendaient rapidement un petit escalier caché par des charmilles. Je m'assis à une petite table ; un garçon vint aussitôt me demander ce que je désirais. Je demande du chocolat à l'eau ; il m'en apporte de détestable dans une superbe tasse de vermeil. Je lui demande du café, s'il en avait de bon.

— Excellent, je le fis moi-même hier.

— Hier? je n'en veux pas.

— Le lait y est excellent.

— Du lait? je n'en bois jamais. Faites-moi une tasse de café à l'eau.

— A l'eau? nous n'en faisons que l'après-midi. Voulez-vous une bonne bavaroise? une carafe d'orgeat?

— Oui, de l'orgeat.

Je trouve cette boisson excellente, et je décide d'en faire mon déjeûner quotidien. Je demande au garçon si nous avons quelque chose de nouveau; il me répond que la dauphine est accouchée d'un prince. Un abbé qui se trouvait à une table tout près, lui dit : Vous êtes fou; car c'est d'une princesse qu'elle est accouchée. Un troisième s'avance et dit : J'arrive de Versailles, et la dauphine n'est accouchée ni d'un prince ni d'une princesse. Il me dit que je lui semblais étranger, et lui ayant répondu que j'étais Italien, il se mit à me parler de la cour, de la ville, des spectacles, et finit par s'offrir à m'accompagner partout. Je le remercie, je me lève et je pars. L'abbé m'accompagne et me dit le nom de toutes les filles qui se promenaient.

Un jeune homme le rencontre, ils s'embrassent, et l'abbé me le présente comme un docte personnage dans la littérature italienne. Je lui parle italien; il me répond avec esprit; mais je ris de son style et je lui en dis la raison. Il parlait précisément dans le genre de Bocace. Ma remarque lui plut; mais je lui persuadai bientôt qu'il ne fallait point parler ainsi, quoique la langue de cet ancien fût parfaite. En moins d'un quart d'heure nous nous lions d'amitié parce que nous nous recon-

nûmes les mêmes penchans. Il était poète, je l'étais aussi ; il était curieux de la littérature italienne, je l'étais de la française : nous échangeons nos adresses et nous nous promettons des visites réciproques.

Je vois beaucoup de monde dans un coin du jardin, se tenant immobiles et le nez en l'air. Je demande à mon nouvel ami ce qu'il y avait de merveilleux.

— On se tient attentif à la méridienne ; chacun a sa montre à la main pour la régler au point de midi.

— Est-ce qu'il n'y a pas de méridienne partout ?

— Si fait, mais celle du Palais-Royal est la plus exacte.

Je pars d'un éclat de rire.

— Pourquoi riez-vous ?

— Parce qu'il est impossible que toutes les méridiennes ne soient pas égales. Voilà une badauderie dans toutes les règles.

Il y pense un instant, puis il se met à rire à son tour, et me fournit ample matière de critiquer les bons Parisiens. Nous sortons du Palais-Royal par la grande porte et je vois une foule de monde attroupé devant une boutique à l'enseigne de la Civette.

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est pour le coup que vous allez rire. Toutes ces bonnes gens attendent leur tour de faire remplir leur tabatière.

—Est-ce qu'il n'y a point d'autre marchand de tabac?

— On en vend partout; mais depuis trois semaines on ne veut que du tabac de la Civette.

— Est-il meilleur là qu'autre part?

— Il est peut-être moins bon; mais depuis que la duchesse de Chartres l'a mis à la mode, on n'en veut point d'autre.

— Mais comment a-t-elle fait pour le mettre à la mode?

— En y faisant arrêter son équipage deux ou trois fois pour y faire remplir sa boîte, et en disant publiquement à la jeune personne qui la lui remettait que son tabac était le meilleur de Paris. Les badauds qui ne manquent jamais de s'attrouper à la portière d'un prince, l'eussent-ils vu cent fois, ou le sussent-ils aussi laid qu'un singe, répétèrent dans la ville les paroles de la duchesse, et c'en fut assez pour faire courir tous les priseurs de la capitale. Cette femme fera fortune, car elle vend pour plus de cent écus de tabac par jour.

— La duchesse ne se doute pas du bien qu'elle lui a fait.

— Au contraire, car c'est de sa part une ruse de guerre. La duchesse s'intéressant à cette jeune femme nouvellement mariée, et voulant lui faire du bien d'une manière délicate, s'est avisée de cet expédient, qui lui a parfaitement réussi. Vous ne sauriez croire combien les Parisiens sont de

braves et bonnes gens. Vous êtes dans le seul pays du monde où l'esprit puisse également faire fortune, soit en débitant du vrai, soit en débitant du faux; dans le premier cas l'esprit et le mérite lui font accueil; et dans le second la sottise est toujours là prête à le récompenser; car la sottise est caractéristique ici, et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle est fille de l'esprit. Aussi on ne fait point de paradoxe en disant que le Français serait plus sage s'il avait moins d'esprit.

Les dieux qu'on adore ici, quoiqu'on ne leur élève pas des autels, sont la nouveauté et la mode. Qu'un homme se mette à courir, et tout le monde lui court après. La foule ne s'arrêtera qu'autant qu'on découvrira qu'il est fou; mais c'est la mer à boire que cette découverte; car nous avons une foule de fous de naissance qui passent encore pour des sages.

Le tabac de la Civette n'est qu'un faible exemple de la foule que la moindre circonstance peut attirer en un endroit. Le roi étant un jour à la chasse, se trouva au port de Neuilli et eut envie d'un verre de ratafia. Il s'arrête à la porte du cabaret, et par le plus heureux des hasards, il se trouve que le pauvre cabaretier en avait une bouteille. Le roi après en avoir pris un petit verre s'avisa d'en demander un second en disant qu'il n'avait de sa vie bu de ratafia aussi délicieux. Il n'en fallait pas tant pour que le ratafia du bon homme de Neuilli fût réputé pour être le meilleur

de l'Europe : le roi l'avait dit. Aussi les plus brillantes compagnies se succédèrent sans interruption chez le pauvre cabaretier, qui est aujourd'hui un homme fort riche et qui a fait bâtir à l'endroit même une superbe maison où l'on voit l'inscription suivante : *Ex liquidis solidum*, inscription assez comique dont un des quarante immortels fit les frais. Quel est le dieu que ce cabaretier doit adorer ? la sottise, la frivolité et l'envie de rire.

— Il me semble, lui répliquai-je, que cette espèce d'approbation ou d'acclamation pour les opinions du roi, des princes du sang, etc., est plutôt une preuve de l'affection de la nation qui les adore ; car les Français vont jusqu'à croire ces gens-là infaillibles.

— Il est certain que tout ce qui se passe parmi nous fait croire aux étrangers que le peuple adore son roi ; mais ceux d'entre nous qui pensent, finissent bientôt par voir que ce n'est que du clinquant, et la cour n'y compte pas.

Quand le roi vient à Paris, tout le monde crie vive le roi ! parce que quelque oisif commence, ou parce que quelque agent de police en a donné le signal dans la foule ; mais c'est un cri sans conséquence, cri de gaîté, quelquefois de peur, et que le roi ne s'avise guère de prendre pour argent comptant. Il n'est guère à son aise à Paris, et il se trouve beaucoup mieux à Versailles au milieu de vingt-cinq mille hommes qui le garantissent de

la fureur de ce même peuple qui, devenu sage, pourrait bien finir par crier : Meure le roi! Louis XIV le savait bien, et il en a coûté la vie à quelques conseillers de la grand'chambre pour avoir osé parler d'assembler les états-généraux pour remédier aux maux de l'état. La France n'a jamais aimé ses rois, à l'exception de saint Louis, de Louis XII et du bon et grand Henri IV; encore l'amour de la nation fut-il impuissant pour le préserver du poignard des jésuites, race maudite, également ennemie des peuples et des rois. Le roi actuel, roi faible et que ses ministres mènent à la lisière, dit de bonne foi dans le temps de sa convalescence : Je m'étonne de ces grandes réjouissances parce que j'ai regagné ma santé; car je ne saurais deviner pourquoi l'on m'aime tant. Bien des rois pourraient répéter ces mêmes paroles, au moins si l'amour se mesure au bien qu'on fait. On a fait l'apothéose de cette réflexion naïve du monarque; mais un courtisan philosophe aurait dû lui dire qu'on l'aimait tant parce qu'il avait le surnom de bien-aimé.

— Surnom ou sobriquet; mais d'ailleurs est-ce qu'on trouve chez vous des courtisans philosophes?

— Philosophes, non; car ce sont deux choses qui s'excluent comme la lumière et les ténèbres; mais il y a des gens d'esprit à qui l'ambition et l'intérêt font mordre le frein.

En causant ainsi, M. Patu (c'était le nom de ma

nouvelle connaissance) me conduisit jusqu'à la porte de la demeure de Silvia, qu'il me félicita de connaître, et nous nous séparâmes. Je trouvai cette aimable actrice en belle compagnie. Elle me présenta à tout le monde et me fit connaître chaque personne en particulier. Le nom de Crébillon me frappa : Comment, monsieur, lui dis-je; heureux si vite ! Il y a huit ans que vous me charmez et que je désire vous connaître. Écoutez de grâce.

Je lui récite alors sa plus belle tirade de Zénobie et Radamiste que j'avais traduite en vers blancs. Silvia jouissait de voir le plaisir que Crébillon éprouvait à quatre-vingts ans de s'entendre dans une langue qu'il possédait parfaitement et qu'il aimait à l'égal de la sienne. Il récita la même scène en français et releva avec politesse les endroits où il trouvait que je l'avais embelli. Je le remerciai sans être dupe du compliment.

Nous nous mîmes à table, et comme on me demanda ce que j'avais vu de beau dans Paris, je racontai tout, excepté mon entretien avec Patu. Après avoir parlé fort long-temps, Crébillon, qui avait observé mieux que tous les autres le chemin que je prenais pour connaître le bon et le mauvais côté de sa nation, me parla en ces termes : Pour un premier jour, monsieur, je trouve que vous promettez beaucoup, et sans doute vous ferez des progrès rapides. Vous narrez bien et vous parlez le français de manière à

vous faire parfaitement comprendre ; mais tout ce que vous dites n'est que de l'italien habillé en français. Vous vous faites écouter avec intérêt, et par cette nouveauté vous captivez doublement l'attention de ceux qui vous écoutent : je vous dirai même que votre jargon est fait pour captiver les suffrages de vos auditeurs ; car il est singulier, nouveau ; et vous êtes dans le pays où l'on court après ces deux divinités. Cependant devez-vous commencer dès demain à vous donner toutes les peines pour apprendre à bien parler notre langue, car dans deux ou trois mois, les mêmes personnes qui vous applaudissent aujourd'hui commenceront à se moquer de vous.

— Je le crois, monsieur, et je le crains ; aussi mon principal projet, en venant à Paris, est-il de m'attacher de toutes mes forces à l'étude de la langue française ; mais, monsieur, comment ferais-je pour trouver un maître ? Je suis un élève insoutenable ; interrogateur, curieux, importun, insatiable ; et en supposant que je puisse trouver un maître pareil, je ne suis pas assez riche pour pouvoir le payer.

— Il y a cinquante ans, monsieur, que je cherche un écolier tel que vous vous êtes peint ; et c'est moi qui vous paierai, si vous voulez venir prendre les leçons chez moi. Je demeure au Marais, dans la rue des Douze-Portes ; j'ai les meilleurs poètes italiens, je vous les ferai traduire en français, et je ne vous trouverai jamais insatiable.

J'acceptai avec joie, fort embarrassé de lui exprimer ma reconnaissance; mais l'offre portait l'expression de la franchise comme le peu de mots par lesquels j'y répondis.

Crébillon était un colosse ; il avait six pieds : il me surpassait de trois pouces. Il mangeait bien, narrait plaisamment et sans rire : il était célèbre par ses bons mots, était un excellent convive; mais il passait la vie chez lui, sortant rarement, ne voyant presque personne, parce qu'il avait toujours la pipe à la bouche et qu'il était environné d'une vingtaine de chats avec lesquels il se divertissait la plus grande partie du jour. Il avait une vieille gouvernante, une cuisinière et un domestique. Sa gouvernante pensait à tout, ne le laissait manquer de rien et ne lui rendait jamais compte de son argent, qu'elle tenait en entier, parce que jamais il ne lui en demandait aucun. La physionomie de Crébillon avait le caractère de celle du lion, ou du chat, ce qui est la même chose. Il était censeur royal, et il me disait que cela l'amusait. Sa gouvernante lui lisait les ouvrages qu'on lui portait et elle suspendait sa lecture quand elle croyait que cela méritait sa censure; mais parfois ils étaient d'avis différent, et alors leurs contestations étaient vraiment risibles. J'entendis un jour cette gouvernante renvoyer quelqu'un en lui disant : Revenez la semaine prochaine; nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner votre manuscrit.

Pendant une année entière j'allai chez M. Crébillon trois fois par semaine, et j'appris avec lui tout le français que je sais; mais il m'a toujours été impossible de me défaire des tournures italiennes : je les remarque fort bien quand je les rencontre dans les autres; mais elles coulent de source en sortant de ma plume sans que je puisse parvenir à les sentir. Je suis sûr que, quoi que je fasse, je ne parviendrai jamais à les connaître, non plus que je n'ai jamais pu trouver en quoi consiste le vice de latinité qu'on impute à Tite-Live.

Je fis un huitain en vers libres, sur je ne sais quel sujet, et je le fis voir à Crébillon pour le soumettre à sa correction. Après l'avoir lu avec attention, il me dit : Ces huit vers sont bons et très-justes, la pensée en est belle et très-poétique, le langage parfait; et malgré cela le huitain est mauvais.

— Comment cela?

— Je n'en sais rien. Ce qui manque est je ne sais quoi. Imaginez-vous un homme que vous voyez, que vous trouvez beau, bien fait, aimable, rempli d'esprit et parfait enfin selon toute la sévérité de votre jugement. Une femme survient, le voit, le considère, et s'en va en vous disant que cet homme ne lui plaît pas. Mais quel défaut lui trouvez-vous, madame? Aucun, mais il me déplaît. Vous retournez à cet homme, vous l'examinez de nouveau et vous trouvez que pour lui donner une

voix d'ange on lui a ôté ce qui fait l'homme, et vous êtes forcé de convenir que le sentiment spontané a bien servi la femme.

Ce fut par cette comparaison que Crébillon m'expliqua une chose presque inexplicable ; car ce n'est réellement qu'au goût et au sentiment à donner la raison d'une chose qui échappe à toutes les règles.

Nous parlâmes beaucoup à table de Louis XIV, auquel Crébillon avait fait sa cour quinze années de suite, et il nous dit des anecdotes très-curieuses que personne ne savait. Il nous assura entre autres que les ambassadeurs de Siam étaient des fripons payés par madame de Maintenon. Il nous dit qu'il n'avait point achevé sa tragédie de Cromwell parce que le roi lui avait dit un jour de ne pas user sa plume sur un coquin.

Crébillon nous parla aussi de son Catilina, et il nous dit qu'il le croyait la plus faible de toutes ses pièces, mais qu'il n'aurait pas voulu qu'elle fût bonne si, pour la rendre telle, il avait dû faire paraître sur la scène César jeune homme, car il aurait dû faire rire comme le ferait Médée si on la faisait paraître avant qu'elle eût connu Jason.

Il loua beaucoup le talent de Voltaire, mais en l'accusant de vol, car il lui avait, disait-il, volé la scène du sénat. Il ajouta, en lui rendant justice, qu'il était né historien et fait pour écrire l'histoire comme pour faire des tragédies ; mais qu'il la falsifiait en la remplissant de petites histoires, de

contes et d'anecdotes dans le seul but d'en rendre la lecture intéressante. Selon Crébillon, l'homme au masque de fer était un conte; il disait que Louis XIV l'en avait assuré de sa bouche.

Ce jour-là on donnait au Théâtre-Italien Cenie, pièce de madame de Grafigni. Je m'y rendis de bonne heure pour avoir une bonne place à l'amphithéâtre.

Les dames, toutes couvertes de diamans, qui entraient aux premières loges, m'intéressaient et je les observais avec soin. J'avais un bel habit, mais mes manchettes ouvertes et mes boutons jusqu'en bas faisaient que tout le monde me reconnaissait pour étranger; car cette mode n'existait pas à Paris. Pendant que je bayais aux corneilles et que je faisais le badaud à ma façon, un homme richement vêtu et trois fois plus gros que moi, s'approche et me demande poliment si je suis étranger. Après ma réponse affirmative il me demande comment je trouve Paris : je lui en fais l'éloge. Mais au même instant une dame énorme, couverte de pierreries, entre dans la loge à côté. Son énorme volume m'en impose et je dis sottement à ce monsieur : Qui est donc cette grosse cochonne ?

— C'est la femme de ce gros cochon.

— Ah! monsieur, je vous demande un million de pardons.

Mais mon gros homme n'avait aucunement besoin que je lui demandasse pardon, car bien loin

d'être fâché, il étouffait de rire. Noble et heureux effet de la philosophie pratique et naturelle dont les Français font un si noble usage pour le bonheur de la vie sous l'apparence de la frivolité.

J'étais confus, j'étais au désespoir, et ce gros seigneur se tenait les côtés de rire. Il se lève enfin, sort de l'amphithéâtre, et un moment après je le vois entrer dans la loge et parler à sa femme. Je les lorgnais du coin de l'œil sans oser les fixer, quand je vois cette dame faire chorus avec son mari et rire de toutes ses forces. Leur gaîté augmentant mon embarras, je prends le parti de m'en aller, lorsque je l'entends m'appeler : Monsieur! monsieur!

Je ne pouvais me retirer sans impolitesse, et je m'approchai de leur loge. Alors d'un air sérieux et du ton le plus noble il me demande pardon d'avoir tant ri, et de la meilleure grâce du monde il me pria de lui faire l'honneur d'aller souper chez lui le soir même. Je le remerciai poliment et je m'excusai en lui disant que j'étais engagé. Il me réitère alors ses instances, sa femme me presse de l'air le plus engageant; moi, pour les convaincre que je ne cherche pas à éluder l'invitation, je leur dis alors que je suis attendu chez Silvia.

— Je suis sûr, me dit-il, de vous dégager, si vous ne le trouvez pas mauvais; j'irai en personne.

J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas céder. Il se lève, sort et revient peu d'instans après suivi de mon ami Balletti qui me dit que sa mère était en-

chantée que je fisse de si belles connaissances, et qu'elle m'attendait à dîner le lendemain. Mon ami me dit à part que ce monsieur était M. de Beauchamp, receveur général des finances.

Dès que la toile fut baissée, je donnai la main à madame, et montés tous trois dans un superbe équipage, nous descendîmes à leur hôtel. J'y trouvai l'abondance, où plutôt la profusion qu'on trouve à Paris chez tous les gens de cette classe; grande compagnie, gros jeu de commerce, grande chère et franche gaîté à table. Le souper ne fut fini qu'à une heure après minuit : l'équipage de madame me ramena chez moi. Cette maison me fut ouverte tout le temps que je restai à Paris, et je ne dois pas négliger de dire qu'elle me fut très-utile. Ceux qui disent que les étrangers s'ennuient à Paris pendant les premiers quinze jours ont raison, car il faut le temps de s'introduire; mais pour moi j'eus le bonheur d'y être établi à souhait dans les vingt-quatre heures, et par conséquent sûr de m'y plaire.

Le lendemain matin Patu vint me voir et me fit présent de son éloge en prose du maréchal de Saxe. Nous sortîmes ensemble et nous allâmes nous promener aux Tuileries où il me présenta à madame Boccage qui fit un bon mot antithétique en parlant du maréchal de Saxe. Il est singulier, dit-elle, que nous ne puissions pas dire un *De profundis* pour cet homme qui nous a fait chanter tant de *Te Deum*.

En sortant des Tuileries, Patu me conduisit chez une fameuse actrice de l'Opéra qui se nommait mademoiselle Le Fel, bien-aimée de tout Paris et membre de l'académie royale de musique. Elle avait trois enfans charmans en bas âge qui voltigeaient dans la maison. Je les adore, me dit-elle.

— Ils le méritent par leur beauté, lui répondis-je, quoique chacun ait une expression différente.

— Je le crois bien! l'aîné est fils du duc d'Aneci; le second l'est du comte d'Eguemont, et le plus jeune doit le jour à Maisonrouge qui vient d'épouser la Romainville.

— Ah! excusez, de grâce; je croyais que vous étiez la mère de tous trois.

— Vous ne vous êtes point trompé; je le suis.

En disant cela, elle regarde Patu et part avec lui d'un éclat de rire qui ne me fit point rougir, mais qui m'avertit de ma bévue. J'étais nouveau, et je n'avais pas été accoutumé à voir les femmes empiéter sur le privilége des hommes. Mademoiselle Le Fel n'était pourtant pas effrontée; elle était même de bonne compagnie; mais elle était ce qu'on appelle au-dessus des préjugés. Si j'avais mieux connu les mœurs du temps, j'aurais su que ces choses étaient dans l'ordre, et que les grands seigneurs qui parsemaient ainsi leur noble progéniture, laissaient leurs enfans entre les mains de leurs mères en leur payant de fortes pensions. Par

conséquent, plus ces dames cumulaient et plus elles vivaient dans l'aisance.

Mon inexpérience des mœurs de Paris me fit parfois donner dans de lourdes méprises, et la demoiselle Le Fel aurait sans doute ri au nez de quiconque lui aurait dit que j'avais de l'esprit après la balourdise dont je m'étais rendu coupable.

Un autre jour, me trouvant chez Lani, maître des ballets de l'Opéra, je vis cinq ou six jeunes personnes de treize ou quatorze ans, toutes accompagnées de leur mère, et toutes ayant l'air modeste que donne une bonne éducation. Je leur disais des choses flatteuses et elles me répondaient en baissant les yeux. Une d'elles s'étant plainte de mal de tête, je lui offris mon flacon, et une de ses compagnes lui dit : Sans doute que tu n'as pas bien dormi. Oh ! ce n'est pas ça, répondit mon Agnès; je crois que je suis grosse. A cette réponse si inattendue de ma part dans une jeune personne que son âge et sa mine m'avaient fait juger vierge, je lui dis : Je ne croyais pas que madame fût mariée. Elle me regarde un instant avec surprise, puis se tournant vers sa compagne, elles se mirent à rire à qui mieux mieux. Honteux, plus pour elles que pour moi, je sortis, bien déterminé à ne plus supposer gratuitement de la vertu dans une classe de femmes où elle est si rare. Chercher ou supposer même de la pudeur dans les nymphes des coulisses, c'est être par trop dupe : elles se piquent de ne

point en avoir et se moquent de ceux qui leur en supposent.

Patu me fit connaître toutes les filles de Paris qui avaient quelque renommée. Il aimait le beau sexe, mais malheureusement pour lui il n'avait pas un tempérament comme le mien, et l'amour du plaisir lui coûta la vie de bonne heure. S'il avait vécu, il aurait suivi de près Voltaire; mais à trente ans il paya à la nature le fatal tribut auquel nul n'échappe.

J'appris de ce jeune savant le secret que plusieurs jeunes lettrés français emploient pour s'assurer de la perfection de leur prose lorsqu'ils veulent écrire quelque chose qui demande une prose aussi belle que possible, comme éloges, oraisons funèbres, panégyriques, dédicaces, etc. Je le lui arrachai comme par surprise.

Me trouvant chez lui un matin, je vis sur sa table plusieurs feuilles volantes écrites en vers blancs de douze syllabes. J'en lus une douzaine, et je lui dis que, bien que beaux, leur lecture me faisait plus de peine que de plaisir. Ce sont les mêmes pensées que dans l'éloge du maréchal de Saxe, mais je vous avoue que la prose me fait beaucoup plus de plaisir.

— Ma prose ne t'aurait pas tant plu, si auparavant elle n'avait été écrite en vers blancs.

— Tu t'es donné là bien de la peine en pure perte.

— Point de peine, puisque les vers blancs ne

m'en coûtent aucune. On les écrit comme de la prose.

— Tu crois donc que la prose devient plus belle lorsque tu la copies de tes propres vers ?

— Ce n'est pas douteux ; elle devient plus belle et je m'assure l'avantage qu'alors ma prose n'est pas pleine de ces demi-vers qui sortent de la plume de l'écrivain sans qu'il s'en aperçoive.

— Est-ce un défaut ?

— Très-grand et impardonnable. Une prose entrelardée de vers casuels est plus mauvaise qu'une poésie prosaïque.

— Il est vrai que les vers parasites qui se trouvent dans une oraison doivent faire mauvaise figure.

— Certainement. Prends l'exemple de Tacite dont l'histoire commence par *Urbem Romam à principio reges habuere* (1). C'est un hexamètre latin fort mauvais que ce grand historien n'a certainement point fait à dessein, et qu'il n'a point discerné dans l'examen de son ouvrage ; car il n'y a pas de doute qu'il lui aurait donné une autre tournure. Est-ce que la prose italienne où l'on trouve des vers involontaires n'est pas vicieuse ?

— Elle l'est beaucoup. Mais je te dirai que beaucoup de pauvres génies y mettent des vers exprès, comptant par là la rendre plus sonore. C'est en général ce clinquant que vous nous reprochez avec

(1) Rome fut gouvernée par des rois dans son commencement.

raison. Au reste, je crois bien que tu es le seul qui te donnes cette peine.

— Le seul? non, certes. Tous ceux auxquels les vers blancs ne coûtent rien, comme à moi, emploient ce moyen lorsque leur prose doit être copiée par eux-mêmes. Demande à Crébillon, à l'abbé de Voisenon, à La Harpe, à qui tu voudras, et on te dira ce que je te dis. Voltaire est le premier qui ait employé cet art dans les petites pièces où sa prose est enchanteresse. Par exemple l'épître à madame du Châtelet est de ce nombre : elle est superbe; lis-la, et si tu y trouves un seul hémistiche, dis que j'ai tort.

Curieux, je le demandai à Crébillon; il me dit la même chose; mais il m'assura qu'il ne l'avait jamais fait.

Il tardait à Patu de me conduire à l'Opéra pour voir l'effet que ce spectacle ferait dans mon esprit; car effectivement un Italien doit le trouver extraordinaire. On donnait un opéra dont le titre était *Les fêtes vénitiennes*, titre intéressant pour moi. Nous allons pour nos quarante sous nous placer au parterre, où, quoiqu'on y fût debout, on trouvait bonne compagnie; car ce spectale était le plaisir mignon des Français.

Après une symphonie, très-belle dans son genre, exécutée par un orchestre excellent, on lève la toile et je vois une belle décoration représentant la petite place St-Marc vue de la petite île St-Georges : mais je suis choqué de voir le

palais ducal à ma gauche et le grand clocher à ma droite; c'est-à-dire l'opposé du vrai. Cette faute comique et honteuse pour le siècle commence par me faire rire, et Patu à qui j'en dis la raison dut en rire comme moi. La musique, quoique belle dans le goût antique, m'amusa un peu à cause de sa nouveauté, puis elle m'ennuya. La mélopée me fatigua bientôt par sa monotonie et par les cris poussés mal à propos. Cette mélopée des Français remplace, à ce qu'ils prétendent, la mélopée grecque et notre récitatif qu'ils détestent, et qu'ils aimeraient s'ils entendaient notre langue.

L'action était un jour de carnaval, temps auquel les Vénitiens vont se promener en masque dans la place de St-Marc. On y représentait des galans, des entremetteuses et des filles qui nouaient et dénouaient des intrigues : les costumes étaient bizarres et faux, mais le tout était amusant. Ce qui surtout me fit bien rire, et c'était fort risible pour un Vénitien, ce fut de voir sortir des coulisses le doge avec douze conseillers tous en toge bizarre et qui se mirent à danser la grande passecaille. Tout-à-coup j'entends le parterre qui claque des mains à l'apparition d'un grand et beau danseur masqué et affublé d'une énorme perruque noire qui lui descendait jusqu'à la moitié de la taille, et vêtu d'une robe ouverte par devant qui lui descendait jusqu'aux talons. Patu me dit avec une sorte de vénération : C'est l'inimitable

Duprès. J'en avais entendu parler et je me tins attentif. Je vois cette belle figure qui s'avance à pas cadencés, et parvenue sur le devant de la scène, élever lentement ses bras arrondis, les mouvoir avec grâce, les étendre, les resserrer, remuer ses pieds avec précision et légèreté, faire des petits pas, des battemens à mi-jambe, une pirouette, ensuite disparaître comme un zéphir. Tout cela n'avait pas duré une demi-minute. Les applaudissemens, les bravos partaient de toutes les parties de la salle ; j'en étais étonné et j'en demandai la raison à mon ami.

— On applaudit à la grâce de Duprès et à la divine harmonie de ses mouvemens. Il a soixante ans, et ceux qui l'ont vu il y a quarante ans, le trouvent encore le même.

— Quoi ! il n'a jamais dansé autrement?

— Il ne peut pas avoir mieux dansé; car le développement que tu as vu est parfait, et au-delà du parfait que connais-tu?

— Rien, à moins que ce ne soit une perfection relative.

— Ici elle est absolue. Duprès fait toujours la même chose et chaque jour nous croyons la voir pour la première fois. Telle est la puissance du beau et du bon, du sublime et du vrai qui pénètrent l'âme. Cette danse est une harmonie; c'est la véritable danse, dont vous n'avez point d'idée en Italie.

A la fin du second acte, voilà de nouveau Du-

près, le visage couvert d'un masque, qui danse accompagné d'un air différent, mais à mes yeux faisant la même chose. Il s'avance tout au bord de la scène, il s'arrête un instant dans une position parfaitement bien dessinée. Patu veut que je l'admire; j'en conviens. Tout-à-coup j'entends cent voix qui disent dans le parterre : Ah! mon Dieu! mon Dieu! il se développe, il se développe. Effectivement, il paraissait un corps élastique qui, en se développant, devenait plus grand. Je fis le bonheur de Patu en lui disant qu'il était vrai que Duprès avait en tout une grâce parfaite. Immédiatement après, je vois une danseuse qui, comme une furie, parcourt l'espace en faisant des entrechats à droite, à gauche, dans tous les sens, mais s'élevant peu et cependant applaudie avec une sorte de fureur.

C'est, me dit Patu, la fameuse Camargot. Je te félicite, mon ami, d'être arrivé à Paris assez à temps pour la voir, car elle a accompli son douzième lustre. J'avouai alors que sa danse était merveilleuse. C'est, ajouta mon ami, la première danseuse qui ait osé sauter sur notre théâtre; car avant elle les danseuses ne sautaient pas; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle ne porte point de caleçon.

— Pardon; j'ai vu....

— Qu'as-tu vu? c'est sa peau qui, à la vérité, n'est ni de lis ni de rose.

— La Camargot, lui dis-je d'un air péni-

tent, ne me plaît pas; j'aime beaucoup mieux Duprès.

Un vieil admirateur qui se trouvait à ma gauche, me dit que dans sa jeunesse elle faisait le saut de basque et même la gargouillade, et qu'on n'avait jamais vu ses cuisses quoiqu'elle dansât à nu.

— Mais si vous n'avez jamais vu ses cuisses, comment pouvez-vous savoir qu'elle ne portait point de tricot?

— Oh! ce sont des choses qu'on peut savoir. Je vois que monsieur est étranger.

— Oh! pour ça, très-étranger.

Ce qui me plut beaucoup à l'Opéra français, ce fut la promptitude avec laquelle les décorations se changeaient toutes à la fois par un coup de sifflet; chose dont on n'a pas la moindre idée en Italie. Je trouvai également délicieux le début de l'orchestre au coup d'archet, mais le directeur avec son sceptre, allant de droite à gauche avec des mouvemens forcés comme s'il avait dû faire aller tous les instrumens par la seule force de son bras, me causa une espèce de dégoût. J'admirai aussi le silence des spectateurs, chose si nouvelle pour un Italien; car c'est à juste titre qu'en Italie on est scandalisé du bruit que l'on fait pendant que les acteurs chantent; et on ne saurait déverser assez de ridicule sur le silence qui succède à ce bruit aussitôt que les danseurs paraissent. On dirait alors que les Italiens ont toute

l'intelligence dans les yeux. Au reste, il n'y a pas de pays au monde où l'observateur ne puisse trouver du bizarre et de l'extravagant, et cela parce qu'il peut comparer : les gens du pays ne peuvent point s'en apercevoir. Au résumé, l'Opéra me fit plaisir ; mais la Comédie-Française me captiva. C'est là véritablement que les Français sont dans leur élément ; ils jouent en maîtres, et les autres peuples ne doivent point leur disputer la palme que l'esprit et le bon goût sont forcés de leur décerner.

J'y allais tous les jours, et quoique parfois il n'y eût pas deux cents spectateurs, on donnait du vieux et parfaitement joué. J'ai vu le Misantrope, l'Avare, le Tartufe, le Joueur, le Glorieux et tant d'autres ; et quoique je les visse souvent, je croyais toujours les voir pour la première fois. J'arrivai à temps à Paris pour voir Sarasin, la Dangeville, la Dumenil, la Gaussin, la Clairon, Préville, et plusieurs actrices qui, retirées du théâtre, vivaient de leurs pensions et faisaient encore le charme de la société qu'elles recevaient. Je connus entre autres la célèbre Le Vasseur. Je les voyais avec plaisir et elles me communiquaient des anecdotes extrêmement curieuses. Elles étaient généralement très-serviables et sous tous les rapports. Un soir, me trouvant dans une loge avec la Le Vasseur, on donnait une tragédie dans laquelle une jolie personne remplissait le rôle muet de prêtresse. Qu'elle est jolie ! lui dis-je.

— Oui, charmante. C'est la fille de celui qui a fait le confident. Elle est très-aimable en société et elle promet beaucoup.

— Je ferais volontiers sa connaissance.

— Oh ! mon Dieu, cela n'est pas difficile. Son père et sa mère sont de très-honnêtes gens, et je suis sûre qu'ils seront enchantés que vous leur demandiez à souper. Ils ne vous gêneront pas : ils iront se coucher et vous laisseront causer librement à table avec leur fille aussi long-temps qu'il vous plaira. Vous êtes en France, monsieur, ici on connaît le prix de la vie et on tâche d'en tirer parti. Nous aimons le plaisir et nous nous croyons heureux quand nous pouvons le faire naître.

— Cette façon de penser est charmante, madame; mais de quel front voulez-vous que j'aille demander à souper à d'honnêtes gens que je ne connais pas du tout, et qui ne me connaissent pas davantage?

— Oh ! bon Dieu ! que dites-vous là ? Nous connaissons tout le monde. Vous voyez bien comme je vous traite. Après la comédie, je vous présenterai, et la connaissance sera faite.

— Je vous prierai de me faire cet honneur une autre fois.

— Quand il vous plaira.

CHAPITRE IX.

Mes balourdises dans la langue française, mes succès, mes nombreuses connaissances. — Louis XV. — Mon frère arrive à Paris.

Tous les comédiens italiens à Paris voulurent me fêter pour me faire voir leur magnificence. Je fus somptueusement fêté par tous. Carlin Bertinazzi, qui jouait les rôles d'Arlequin, acteur chéri de tout Paris, me rappela qu'il m'avait vu il y avait treize ans à Padoue en revenant de Pétersbourg avec ma mère. Il me donna un superbe dîner chez madame de la Caillerie, où il logeait. Cette dame était amoureuse de lui. Je lui fis compliment sur quatre enfans charmans qui voltigeaient autour

de nous. Le mari, présent, me répondit : Ce sont les enfans de M. Carlin.

— Cela se peut, monsieur, mais en attendant c'est vous qui en avez soin ; et comme ils portent votre nom, c'est vous qu'ils doivent reconnaître pour père.

— Oui, cela sera en droit ; mais Carlin est trop honnête homme pour ne pas s'en charger le jour où il me conviendra de m'en défaire. Il sait bien qu'ils sont à lui, et ma femme serait la première à s'en plaindre s'il n'en convenait pas.

Cet homme n'était pas ce qu'on appelle un bon homme ; tant s'en faut ; mais comme il voyait la chose très-philosophiquement, il en parlait avec calme, et même avec une sorte de dignité. Il aimait Carlin en ami, et des affaires de cette nature n'étaient pas rares à Paris dans ce temps-là parmi les gens d'une certaine classe. Deux grands seigneurs, Bouflers et Luxembourg, avaient troqué de femme en toute bonne amitié, et tous deux en avaient des enfans. Les petits Bouflers s'appelaient Luxembourg, et les petits Luxembourg portaient le nom de Bouflers. Les descendans de ces tiercelets sont connus aujourd'hui en France sous le même nom. Eh bien ! ceux qui savaient le mot de l'énigme en riaient avec raison ; et la terre ne se mouvaient pas moins selon les lois de la gravitation.

Le plus riche des comédiens italiens était Pan-

talon, père de Coraline et de Camille, et usurier reconnu. Il voulut aussi me donner à dîner en famille, et ses deux filles m'enchantèrent. La première était entretenue par le prince de Monaco, fils du duc de Valentinois qui vivait encore, et Camille était amoureuse du comte de Melfort, favori de la duchesse de Chartres, devenue dans ce temps-là duchesse d'Orléans par la mort de son beau-père.

Coraline était moins vive que Camille, mais elle était plus jolie. Je commençai à lui faire ma cour aux heures indues, comme un homme sans conséquence ; mais ces heures-là appartiennent aussi à l'amant en titre. Je me trouvais donc chez elle quelquefois à l'heure même où le prince venait la voir. Dans les premières rencontres, je tirais ma révérence et je partais ; mais dans la suite on me pria de rester ; car ordinairement les princes, tête-à-tête avec leurs maîtresses, ne savent que s'ennuyer. Nous soupions ensemble, et leur rôle était d'écouter, tandis que le mien était de manger et de conter.

Je crus devoir faire ma cour à ce prince et j'en fus parfaitement bien reçu ; mais un matin, aussitôt qu'il me vit entrer, il me dit : Ah ! je suis bien aise de vous voir, car j'ai promis à la duchesse de Rufé de vous conduire chez elle, et nous allons y aller.

Voilà encore une duchesse. Je suis en bon vent. Allons. Nous montons dans un diable, voiture de

mode, et nous voilà à onze heures du matin chez la dite duchesse.

Lecteur, si j'étais fidèle, le tableau que je vous ferais de cette lubrique mégère vous épouvanterait. Imaginez-vous soixante hivers accumulés sur un visage plâtré de rouge, un teint couperosé, une figure hâve et décharnée, toute la laideur et la flétrissure du libertinage empreintes sur cette dégoûtante physionomie, mollement étendue sur un sopha et qui à mon apparition s'écrie avec une joie enragée : Ah ! voilà un joli garçon ! Prince, tu es charmant de me l'avoir amené. Viens t'asseoir ici, mon garçon. J'obéis respectueusement; mais une odeur infecte de musc qui me parut cadavéreuse faillit me faire trouver mal. L'infâme duchesse s'était relevée et présentait à découvert un sein hideux, capable d'en imposer au plus brave. Le prince, affectant une affaire, sortit en me disant qu'il m'enverrait son diable dans quelques instans.

Dès que nous fûmes seuls, le squelette plâtré étend ses bras et sans me laisser le temps de me reconnaître, elle applique sur ma joue ses lèvres baveuses qui me font frissonner; et l'une de ses mains s'égarant avec le comble de l'indécence : Voyons donc, mon poulet, me dit-elle, si tu as un beau.....

Je frémissais ; je résiste.

— Allons donc, tu fais l'enfant, dit cette nouvelle Messaline ; es-tu si novice ?

— Non, madame ; mais.....

— Eh bien ! quoi ?

— J'ai.....

— Oh ! le vilain ! s'écria-t-elle en lâchant prise ; à quoi j'allais m'exposer !

Je profite du moment, et prenant mon chapeau, je me sauve à toutes jambes, craignant que le portier ne me refusât la sortie.

Je prends un fiacre et je m'en vais raconter l'aventure à Coraline. Elle en rit beaucoup et demeura d'accord que le prince m'avait joué un fort vilain tour. Elle loua la présence d'esprit avec laquelle j'avais affecté un empêchement ; mais elle ne me mit pas à même de la convaincre que j'avais trompé la duchesse.

Cependant je nourrissais quelque espérance, et je soupçonnais qu'elle ne me croyait pas assez amoureux.

Trois ou quatre jours après, soupant tête-à-tête avec elle, je lui dis tant de choses et je lui demandai mon congé en termes si clairs, qu'elle me renvoya au lendemain : Le prince, me dit-elle, ne reviendra de Versailles qu'après-demain, ainsi demain nous irons à la garenne, nous dînerons tête-à-tête, nous chasserons au furet et nous reviendrons contens à Paris.

— A la bonne heure.

Le lendemain à dix heures nous montons dans un cabriolet et nous arrivons à la barrière. Au moment de la passer, voilà un vis-à-vis à livrée

étrangère, et celui qui s'y trouvait se met à crier : Arrête ! arrête !

C'était le chevalier de Wirtemberg qui, sans même daigner m'honorer d'un regard, commence à dire des douceurs à Coraline, puis, mettant toute sa tête dehors, il lui parle à l'oreille. Elle lui répond de la même façon, puis elle me dit en me prenant la main et d'un air riant : J'ai une grande affaire avec ce prince : allez à la garenne, mon cher ami ; dînez-y, chassez et venez me voir demain. En même temps elle descend, monte dans le vis-à-vis et me voilà resté comme la femme de Loth, mais non pas immobile.

Lecteur, si tu t'es trouvé dans une situation pareille, il te sera facile de t'imaginer le genre de fureur dont je me sentis saisi ; si pareille chose ne t'es jamais arrivée, tant mieux pour toi ; mais alors il est inutile que je cherche à t'en donner une idée : tu ne me comprendrais pas.

Le cabriolet me devint en horreur et je sautai en bas en disant au cocher de s'en aller au diable ; et prenant le premier fiacre que je trouvai, je m'en fus droit chez Patu auquel je contai mon aventure écumant presque de fureur. Au lieu de me plaindre ou de partager mon ressentiment, Patu, plus sage, rit de mon aventure et me dit : Je voudrais volontiers que pareille chose me fût arrivée ; car tu es certain d'être en possession de cette belle à la première rencontre.

— Je n'en veux plus ; je la méprise trop.

— Tu aurais dû la mépriser plus tôt. Mais puisque c'est une affaire faite, veux-tu, pour te dédommager, que nous allions dîner à l'hôtel du Roule ?

— Ma foi, oui; le projet est excellent : partons.

L'hôtel du Roule était fameux à Paris et je ne le connaissais pas encore. La maîtresse l'avait meublé avec élégance et elle y tenait douze à quatorze nymphes choisies, avec toutes les commodités qu'on peut désirer; bonne table, bons lits, propreté, solitude dans de superbes bosquets. Son cuisinier était excellent et ses vins exquis. Elle s'appelait madame Paris, nom de guerre sans doute; mais qui satisfaisait à tout. Protégée par la police, elle était assez loin de Paris pour être sûre que ceux qui allaient visiter son établissement libéral étaient des gens au-dessus de la classe moyenne. La police intérieure était réglée comme un papier de musique, et tous les plaisirs y étaient soumis à un tarif raisonnable. On payait six francs pour déjeûner avec une nymphe, douze pour y dîner et le double pour y passer la nuit. Je trouvai que la maison était au-dessus de sa réputation et qu'elle valait mieux que la garenne.

Nous montons dans un fiacre, et Patu dit au cocher : A Chaillot.

— J'entends, mon bourgeois.

Après une demi-heure de course, il s'arrête à une porte cochère sur laquelle on lisait : *Hôtel du Roule*.

La porte était fermée. Un suisse à grosses moustaches sort d'une porte bâtarde et vient gravement nous toiser. Nous jugeant gens de mise, il ouvre, et nous entrons. Une femme borgne d'environ cinquante ans, mais qui portait encore les restes d'une belle femme, nous aborde et après nous avoir salués poliment, elle nous demande si nous venons dîner chez elle. Sur notre réponse affirmative, elle nous mène dans une belle salle où nous voyons quatorze jeunes personnes, toutes belles et uniformément mises en robes de mousseline. A notre aspect elles se levèrent et nous firent une révérence très-gracieuse. Toutes à peu près du même âge, les unes blondes, les autres brunes ou chataines : il y avait de quoi contenter tous les goûts. Nous les parcourons en disant quelques mots à chacune et nous fixons notre choix. Les deux élues poussant un cri de joie, nous embrassèrent avec une volupté qu'un novice aurait pu prendre pour de la tendresse, et nous entraînent dans le jardin en attendant qu'on vînt nous appeler pour dîner. Ce jardin était vaste et artistement distribué pour servir les amours ou les plaisirs chargés de les représenter. Madame Paris nous dit : Allez, messieurs, allez jouir du bel air et de la sécurité sous tous les rapports; ma maison est le temple de la tranquillité et de la santé.

La belle que j'avais choisie avait quelque chose de Coraline, et cette circonstance me la fit trou-

ver délicieuse. Mais au milieu de la plus douce occupation on nous appela pour dîner. Nous fûmes assez bien servis ; et le dîner nous avait donné de nouvelles dispositions, quand, montre à la main, la borgnesse vint nous prévenir que notre partie était finie. Le plaisir était mesuré à l'heure.

Je dis un mot à Patu, et après quelques considérations philosophiques, s'adressant à madame la gouvernante : Nous allons renouveler la dose, lui dit-il, en doublant le salaire.

— Vous en êtes les maîtres, messieurs.

Nous montons, et après notre second choix, nous renouvelons notre promenade. Même désagrément que la première fois par la rigoureuse exactitude de la dame. Bah ! c'est trop fort, madame.

— Mon ami, montons pour la troisième fois, faisons un nouveau choix et passons ici la nuit.

— Projet délicieux auquel je souscris de grand cœur.

— Madame Paris approuve-t-elle le plan ?

— Je ne l'aurais pas mieux fait, messieurs ; c'est fait de main de maître.

Arrivés dans la salle, et notre choix étant fait, toutes les autres se moquèrent des premières qui n'avaient point su nous captiver ; et elles pour se venger leur dirent que nous étions des flandrins.

Pour le coup, je fus étonné de mon choix. J'avais pris une véritable Aspasie, et je remerciai le

hasard qu'elle me fût échappée les deux premières fois puisque j'avais la perspective de la posséder quatorze heures de suite. Cette beauté s'appelait St.-Hilaire ; et c'est la même qui, sous ce nom, devint célèbre en Angleterre avec un riche lord qui l'y mena l'année d'après. D'abord, piquée de ce que je ne l'avais distinguée ni la première ni la seconde fois, elle me regardait avec fierté et dédain; mais je ne tardai pas à lui faire comprendre que cela était heureux, puisqu'elle en resterait plus long-temps avec moi. Alors elle commença à rire et devint charmante.

Cette fille avait de l'esprit, de la culture et des talens ; tout ce qui lui fallait enfin pour réussir dans la carrière qu'elle parcourait. Patu, pendant que nous soupions, me dit en italien qu'il était près de la choisir lorsque je la pris, et le lendemain il me dit qu'il avait dormi toute la nuit. La St.-Hilaire fut très-contente de moi et s'en vanta à ses camarades. Elle fut cause que je fis plusieurs visites à l'hôtel du Roule, et elle en fut toujours l'objet : elle était toute glorieuse de m'avoir fixé.

Ces visites furent cause que je me refroidis pour Coraline. Un musicien de Venise, nommé Guadani, beau, savant dans son art et plein d'esprit, sut la captiver trois semaines après que je me fus brouillé avec elle. Le beau garçon, qui n'avait que l'apparence de la virilité, la rendit curieuse, et fut cause de sa rupture avec le prince

qui la trouva en flagrant délit. Cependant Coraline sut l'amadouer, et quelque temps après ils se réconcilièrent, et de si bonne foi qu'un poupon en fut le résultat. Ce fut une fille que le prince nomma Adélaïde et qu'il dota. Après la mort de son père, le duc deValentinois, le prince la quitta tout-à-fait pour aller épouser mademoiselle de Brignole, Génoise, et Coraline devint maîtresse du comte de la Marche, aujourd'hui prince de Conti. Coraline ne vit plus, non plus qu'un fils qu'elle en eut et que le prince nomma comte de Monréal.

Madame la dauphine accoucha d'une princesse qu'on décora du titre de Madame de France.

Au mois d'août on fit au Louvre l'exposition des tableaux que les peintres de l'académie royale de peinture exposaient au public, et n'y voyant aucun tableau de batailles, je conçus le projet d'appeler mon frère à Paris. Il était à Venise et il avait du talent dans ce genre. Parosselli, seul peintre de batailles que la France possédât, étant mort, je crus que François pourrait y réussir et y faire sa fortune. J'écrivis en conséquence à M. Grimani et à mon frère et je les persuadai; néanmoins il ne vint à Paris qu'au commencement de l'année suivante.

Louis XV, qui aimait passionnément la chasse, avait coutume d'aller passer chaque année six semaines à Fontainebleau. Il était toujours de retour à Versailles à la mi-novembre. Ce voyage

lui coûtait, ou plutôt coûtait à la France cinq millions. Il menait avec lui tout ce qui pouvait contribuer aux plaisirs de tous les ministres étrangers et de sa nombreuse cour. Il se faisait suivre par les comédiens français et italiens, et par ses acteurs et actrices de l'Opéra.

Pendant ces six semaines, Fontainebleau était beaucoup plus brillant que Versailles; malgré cela l'Opéra, les Théâtres Français et Italien ne manquaient pas à Paris, tant les acteurs attachés à ces spectacles étaient nombreux.

Le père de Balletti, qui avait parfaitement recouvré sa santé, devait y aller avec Silvia et toute la famille. Ils m'invitèrent à les y accompagner et à accepter un logement dans une maison qu'ils y avaient louée.

L'occasion était belle; j'étais avec des amis; je ne crus pas devoir refuser, car je n'aurais pu m'en procurer une meilleure pour connaître toute la cour de Louis XV et tous les ministres étrangers. J'allai me présenter à M. de Morosini, aujourd'hui procurateur à St-Marc et alors ambassadeur de la république à Paris.

Le premier jour qu'on donna l'Opéra, il me permit de le suivre : c'était une musique de Lulli. J'étais assis dans le parquet précisément au-dessous de la loge de la Pompadour, que je ne connaissais pas. A la première scène, je vois la fameuse Le Maur qui entre en scène et qui fait un cri si fort et si inattendu que je la crus folle.

Je fis un petit éclat de rire et de très-bonne foi, ne m'imaginant point que personne pût le trouver mauvais. Un cordon bleu qui était auprès de la marquise me demanda d'un ton sec de quel pays j'étais. Du même ton je lui réponds : De Venise.

— J'y ai été et j'y ai beaucoup ri au récitatif de vos opéras.

— Je le crois, monsieur, et je suis sûr que personne ne s'est avisé de vous empêcher de rire.

Ma réponse un peu verte fit rire madame de Pompadour qui me demanda si j'étais vraiment de là-bas.

— D'où donc de là-bas?

— De Venise ?

— Venise, madame, n'est pas là-bas; elle est là-haut.

Cette réponse fut trouvée plus singulière que la première et voilà toute la loge en consultation pour savoir si Venise était là-bas ou là-haut. On trouva apparemment que j'avais raison, car on ne m'attaqua plus. J'écoutais cependant l'opéra sans rire, mais comme j'étais enrhumé, je me mouchais souvent. Le même cordon bleu m'adressant de nouveau la parole, me dit qu'apparemment les fenêtres de ma chambre n'étaient pas bien fermées. Ce monsieur, que je ne connaissais pas, était le maréchal de Richelieu. Je lui répondis qu'il se trompait, car mes fenêtres étaient *calfoutrées*. Aussitôt toute la loge part d'un éclat de

rire, et je demeure confondu parce que je sentis mon tort : j'aurais dû prononcer *calfeutrées*. Mais ces *eu* et *u* font le supplice de la plupart des nations étrangères.

Une demi-heure après, M. de Richelieu me demanda laquelle des deux actrices me plaisait le plus pour la beauté.

— Celle-là, monsieur.

— Mais elle a de vilaines jambes.

— On ne les voit pas, monsieur ; et puis dans l'examen de la beauté d'une femme, la première chose que *j'écarte* ce sont les jambes.

Ce mot dit par hasard, et dont je ne sentais pas la portée, me donna de l'importance et rendit toute la loge curieuse de me connaître. Le maréchal sut qui j'étais de M. Morosini lequel me dit de la part du duc que je lui ferais plaisir de lui faire ma cour. Mon bon mot de hasard devint fameux, et M. le maréchal me fit l'accueil le plus gracieux. Parmi les ministres étrangers, celui auquel je m'attachai le plus fut mylord maréchal d'Écosse Keith, qui l'était du roi de Prusse. J'aurai occasion de parler de lui.

Le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau j'allai seul à la cour, et je vis Louis XV, le beau roi, allant à la messe, et toute la famille royale, et toutes les dames de la cour, qui me surprirent par leur laideur autant que celles de la cour de Turin m'avaient surpris par leur beauté. Cependant au milieu de tant de laideronnes, je fus sur-

pris par la vue d'une beauté véritable. Je demande qui est cette dame. C'est, me répond un seigneur mon voisin, madame de Brionne, plus sage encore que belle; car non-seulement il n'y a aucune histoire sur son compte, mais elle n'a pas même fourni à la médisance le moindre motif pour en inventer une.

— On n'en a peut-être rien su?

— Ah! monsieur, on sait tout à la cour.

J'allais seul rôdant dans les appartemens intérieurs, lorsque je vis tout-à-coup une douzaine de femmes, laides, qui avaient plutôt l'air de courir que de marcher : elles étaient si mal placées sur leurs jambes qu'elles paraissaient tomber le visage en avant. Quelqu'un se trouvant à ma portée, la curiosité me poussa à demander d'où elles venaient et pourquoi elles allaient ainsi.

— Elles sortent de chez la reine qui va dîner, et elles marchent si mal parce que leurs pantoufles ont des talons de six pouces de haut, ce qui les oblige à marcher les jarrets pliés pour ne pas tomber sur le nez.

— Pourquoi ne portent-elles pas des talons plus bas?

— C'est la mode.

— Oh! la sotte mode!

J'enfile une galerie au hasard et je vois le roi qui passe, ayant un bras appuyé de tout son long sur les épaules de M. d'Argenson. Oh! servilité!

pensai-je en moi-même ; un homme peut-il se soumettre ainsi à porter le joug, et un homme peut-il se croire si fort au-dessus des autres pour prendre des allures pareilles !

Louis XV avait la plus belle tête qu'il soit possible de voir et il la portait avec autant de grâce que de majesté. Jamais habile peintre n'est parvenu à rendre l'expression de cette magnifique tête quand ce monarque la tournait avec bienveillance pour regarder quelqu'un. Sa beauté et sa grâce forçaient l'amour de prime abord. Je crus en le voyant avoir rencontré la majesté idéale que j'avais été si choqué de ne pas trouver dans le roi de Sardaigne ; et je ne doutai pas que madame de Pompadour ne fût amoureuse de cette belle physionomie lorsqu'elle brigua la connaissance de ce souverain. Je me trompais peut-être ; mais la figure de Louis XV forçait le spectateur à penser ainsi.

J'arrive dans une salle superbe où je vois une douzaine de courtisans qui se promenaient et une table d'au moins douze couverts, qui cependant n'était préparée que pour une seule personne.

— Pour qui est ce couvert ?

— Pour la reine. La voilà qui vient.

Je vois la reine de France, sans rouge, simplement vêtue, la tête couverte d'un grand bonnet, ayant l'air vieux et la mine dévote. Dès qu'elle fut près de la table, elle remercia gracieusement deux nones qui y déposaient une assiette avec du

beurre frais. Elle s'assit, et aussitôt les douze courtisans se placèrent en demi-cercle à dix pas de la table : je me tins auprès d'eux imitant leur respectueux silence.

Sa majesté commence à manger sans regarder personne, tenant les yeux baissés sur son assiette. Ayant trouvé bon un mets qu'on lui avait servi, elle y revint et alors elle parcourut des yeux le cercle devant elle, sans doute pour voir si dans le nombre de ses observateurs, il n'y avait pas quelqu'un à qui elle dût compte de sa friandise. Elle le trouva et dit : M. de Lowendal !

A ce nom, je vois un superbe homme qui s'avance en inclinant la tête, et qui dit : Madame.

— Je crois que ce ragoût est une fricassée de poulets.

— Je suis de cet avis, madame.

Après cette réponse, faite du ton le plus sérieux, la reine continue à manger et le maréchal reprend sa place à reculons. La reine acheva de dîner sans dire un mot de plus et rentra dans son appartement comme elle en était venue. Je pensai que si la reine de France faisait ainsi tous ses repas, je n'aurais pas envié l'honneur d'être son commensal.

J'étais enchanté d'avoir vu ce guerrier fameux à qui Berg-op-Zoom avait dû se soumettre ; mais je souffrais de voir un aussi grand homme être obligé de répondre sur une fricassée de poulets

du même ton qu'un juge prononce une sentence de mort.

Riche de cette anecdote, j'en régalai la société chez Silvia pendant un excellent dîner où se trouvait l'élite de l'agréable compagnie.

A quelques jours de là, me trouvant à dix heures du matin en haie, avec une foule de courtisans, pour avoir le plaisir, toujours nouveau, de voir passer le roi qui allait à la messe, plaisir auquel il faut ajouter celui de voir à découvert et en entier le sein et les épaules de Mesdames de France, ses filles, je vois la Cavamacchi, que j'avais laissée à Césène sous le nom de madame Querini. Si je fus surpris de la voir, elle ne le fut pas moins en me voyant dans un endroit comme celui-là. Le marquis de St-Simon, premier gentilhomme de la chambre du prince de Condé, lui donnait le bras.

— Madame Querini à Fontainebleau ?

— Vous ici? Je me souviens de la reine Elisabeth qui dit : *Pauper ubique jacet.*

— La comparaison est très-juste, madame.

— Je badine, mon cher ami ; je viens ici pour voir le roi, qui ne me connaît pas ; mais demain l'ambassadeur me présentera.

Elle se mit en haie à cinq ou six pas de moi du côté par où le roi devait sortir. Sa Majesté entra ayant M. de Richelieu à son côté, et il se mit à lorgner la prétendue madame Querini. Elle ne lui plût pas sans doute, car tout en continuant à marcher, il dit à son ami ces paroles remarqua-

bles que Juliette dut entendre : Nous en avons ici de plus belles.

L'après-dîner j'allai chez l'ambassadeur de Venise. Je le trouvai au dessert en grande compagnie, ayant à sa droite madame Querini qui me dit les choses les plus flatteuses et les plus amicales ; chose extraordinaire dans une évaporée qui n'avait aucun sujet de m'aimer, car elle savait que je la connaissais à fond et que j'avais su la mener; mais comprenant la raison de tout son manége, je me résolus à ne point la désobliger, et même à lui rendre, par une noble vengeance, tous les bons offices en mon pouvoir.

Étant venue à parler de M. Querini, l'ambassadeur lui fit compliment sur ce qu'il lui avait rendu justice en l'épousant. C'est, ajouta-t-il, ce que je ne savais pas. Il y a cependant plus de deux ans, dit Juliette. C'est un fait, dis-je à mon tour; car il y a deux ans que le général Spada l'a présentée sous le nom et avec le titre de son excellence madame Querini à toute la noblesse de Césène, où j'avais l'honneur de me trouver. Je n'en doute pas, dit l'ambassadeur en me fixant, puisque Querini lui-même me l'écrit.

Quelques instans après, comme je me disposais à partir, l'ambassadeur prétextant quelques lettres dont il voulait me communiquer le contenu, me pria de passer avec lui dans son cabinet, et là il me demanda ce qu'on disait à Venise de ce mariage.

— Personne n'en sait rien, et on dit même que l'aîné de la maison des Querini allait épouser une Grimani : mais j'écrirai cette nouvelle à Venise.

— Quelle nouvelle?

— Que Juliette est vraiment Querini, puisque votre excellence la présentera pour telle à Louis XV.

— Qui vous l'a dit?

— Elle-même.

— Il se peut qu'elle ait changé d'avis.

Je lui rapportai alors les paroles que le roi avait dites à M. de Richelieu à son sujet. Cela, dit son excellence, me fait deviner pourquoi Juliette ne désire plus lui être présentée. J'ai su plus tard que M. de Saint-Quintin, ministre secret des volontés particulières de Louis, était allé après la messe dire à la belle Vénitienne qu'il fallait que le roi de France eût bien mauvais goût, puisqu'il ne l'avait pas trouvée plus belle que plusieurs autres dames qui étaient à sa cour. Juliette partit de Fontainebleau le lendemain.

J'ai parlé au commencement de mes Mémoires de la beauté de Juliette : elle avait dans sa physionomie des charmes extraordinaires; mais elle en avait usé trop long-temps pour qu'ils ne fussent pas un peu fanés à Fontainebleau.

Je la revis chez l'ambassadeur à Paris, et elle me dit en riant qu'elle avait plaisanté en se disant madame Querini, et que je lui ferais plaisir de ne la nommer à l'avenir que par son vrai nom de

comtesse Preati. Elle me pria d'aller la voir à l'hôtel de Luxembourg où elle logeait. J'y allai souvent pour m'amuser de ses intrigues; mais j'eus le bon esprit de ne jamais m'en mêler.

Elle passa quatre mois à Paris, et elle eut le talent de rendre fou M. Zanchi, secrétaire de l'ambassade de Venise, homme aimable, noble et lettré. Elle le rendit si amoureux qu'il était résolu de l'épouser; mais par un caprice dont peut-être elle se repentit plus tard, elle le maltraita, et le sot en mourut de chagrin. Le comte de Kaunitz, ambassadeur de Marie-Thérèse, eut du goût pour elle ainsi que le comte de Zinzendorf. Le médiateur de ces amours passagères était un certain abbé Guasco, peu favorisé des dons de Plutus et qui, laid par dessus tout, ne pouvait espérer quelques faveurs que par ses complaisances. Mais l'homme sur lequel elle avait jeté un dévolu et dont elle voulait devenir la femme, était le comte de Saint-Simon. Ce comte l'aurait épousée, si elle ne lui avait pas donné de fausses adresses pour qu'il s'informa de sa naissance. La famille Preati de Verone la renia comme de juste; M. de St-Simon qui, malgré son amour, avait conservé du bon sens, eut la force de la quitter. Enfin Paris ne fut pas *l'Eldorado* pour ma belle compatriote; car elle fut obligée d'y laisser ses diamans en gage. De retour à Venise, elle y épousa le fils de ce même Uccelli qui, seize ans plus

tôt, l'avait tirée de la misère. Elle est morte il y a dix ans.

J'allais toujours prendre mes leçons de français chez mon bon vieux Crébillon; malgré cela mon langage rempli d'italianismes me faisait souvent dire en compagnie l'opposé de ma pensée; mais il résultait presque toujours de mes *quiproquos* des plaisanteries curieuses qui faisaient fortune, et ce qu'il y avait de bon, c'est que mon jargon ne me préjudiciait pas sous le rapport de l'esprit; il me procurait au contraire de belles connaissances.

Plusieurs dames comme il faut me prièrent d'aller leur enseigner l'italien, pour se procurer, disaient-elles, le plaisir de m'apprendre le français: dans cet échange je gagnais plus qu'elles.

Madame Préodot, qui était une de mes élèves, me reçut un jour dans son lit en me disant qu'elle n'avait pas envie de prendre sa leçon parce qu'elle avait pris médecine le soir. Traduisant alors sottement une phrase italienne, je lui demande avec le ton de l'intérêt le plus marqué si elle avait bien *déchargé*.

— Monsieur, que me demandez-vous donc? Vous êtes insoutenable!

Je renouvelle ma question: nouvelle explosion de sa part. Ne prononcez jamais ce mot affreux!

— Vous avez beau vous fâcher, c'est le mot propre.

— Très-sale, au contraire, monsieur ; mais brisons. Voulez-vous déjeûner?

— Non, c'est fait : j'ai pris un *café* avec deux *savoyards*.

— Ah ! bon Dieu ! je suis perdue : quel furieux déjeûner. Expliquez-vous.

— J'ai pris un café et j'ai mangé deux savoyards trempés dedans, ainsi que je le fais tous les matins.

— Mais c'est bête, mon ami. Un café, c'est la boutique où on le vend, et ce qu'on prend, c'est une tasse de café.

— Bon ! est-ce que vous buvez la tasse? Nous disons en Italie un café, et nous avons l'esprit de ne pas croire que c'est la boutique.

— Il veut avoir raison. Et les deux savoyards, comment les avez-vous avalés?

— Trempés dedans, car ils n'étaient pas plus gros que ceux que vous avez sur votre table.

— Et vous appelez cela des savoyards? Dites des biscuits.

— En Italie nous les appelons des savoyards, parce que c'est en Savoie qu'on les a inventés, et ce n'est pas ma faute si vous avez pensé que j'avais avalé deux commissionnaires du coin, gros gaillards que vous surnommez Savoyards à Paris, et qui bien souvent n'ont jamais été en Savoie.

Voilà son mari qui entre, et elle de lui raconter tout notre entretien. Il en rit beaucoup, mais il me donna raison. Sa nièce vient dans ces en-

faites. C'était une jeune personne de quatorze ans, sage, modeste et pleine d'esprit. Je lui avais donné cinq ou six leçons, et comme elle aimait beaucoup la langue et qu'elle s'y appliquait sans relâche, elle commençait à parler. Voulant me faire un compliment en italien : *Signore*, me dit-elle, *sono incantata di vi vedere in buona salute*.

— Je vous remercie, mademoiselle; mais pour traduire je suis charmée, il faut dire *ho piacere ;* et pour rendre de vous voir, il faut dire *di vedervi*.

— Je croyais, monsieur, qu'il fallait mettre le *vi* devant.

— Non, mademoiselle, nous le mettons derrière.

Voilà monsieur et madame qui se pâment de rire, la demoiselle confuse et moi interdit et désespéré d'avoir dit une bêtise de cette force : mais c'était fait. Je prends un livre en boudant dans l'espoir de faire cesser leur rire : il dura une semaine. Cet équivoque malotru courut tout Paris et me donna une sorte de célébrité, qui ne diminua que lorsque je vins à mieux connaître la force de la langue. Crébillon rit beaucoup de ma balourdise, et me dit qu'une autre fois il fallait dire après et non pas derrière. Mais pourquoi toutes les langues n'ont-elles pas le même génie ! Au reste, si les Français se divertissaient des fautes que je faisais dans leur langue, je ne prenais pas mal ma revanche en relevant certains usages ridicules.

Monsieur, dis-je à quelqu'un, comment se porte madame votre épouse ?

— Vous lui faites bien de l'honneur.

— Eh ! de grâce, monsieur, de quel honneur peut-il s'agir quand on ne parle que de santé ?

Je vois au bois de Boulogne un jeune homme qui fait caracoler son cheval dont il n'est pas le maître, et qui finit par le jeter à terre. J'arrête le cheval, je cours au secours du jeune homme que j'aide à se relever.

— Monsieur s'est-il fait du mal ?

— Oh ! merci, monsieur ; au contraire.

— Comment diable, au contraire ! vous vous êtes donc fait du bien ? Recommencez, monsieur !

Et mille contresens pareils. Mais c'est l'esprit de la langue !

Je me trouvais un jour pour la première fois chez madame la présidente de N., quand son neveu, brillant colifichet, arriva : elle me présenta en lui disant mon nom et ma patrie.

— Comment donc, monsieur, vous êtes Italien ? Par ma foi, vous vous présentez si bien que j'aurais gagé que vous étiez Français.

— Monsieur, en vous voyant, j'ai couru le même risque ; j'aurais gagé que vous étiez Italien.

J'étais à dîner chez lady Lambert avec nombreuse et brillante compagnie. On vint à observer une cornaline que j'avais au doigt sur laquelle était gravée avec beaucoup d'art la tête de Louis XV.

Ma bague fait le tour de la table et chacun trouve la ressemblance frappante.

Une jeune marquise, qui passait pour pétiller d'esprit, me dit de l'air le plus sérieux : Est-ce vraiment une antique ?

— La pierre, madame, sans doute.

Tout le monde rit, excepté l'aimable étourdie qui n'y fit pas attention. Au dessert, on parla du rhinocéros qu'on montrait pour vingt-quatre sous à la foire St.-Germain. Allons le voir! allons le voir ! Nous montons en voiture et nous arrivons. Nous faisons plusieurs tours dans les allées pour trouver l'endroit. J'étais le seul cavalier, je protégeais deux dames contre la foule et la spirituelle marquise nous précédait. Au bout de l'allée où l'on nous avait dit que se trouvait l'animal, il y avait un homme assis pour recevoir l'argent. Il est vrai que cet homme, vêtu à l'africaine, était basané et d'une grosseur énorme ; mais néanmoins il avait forme humaine et très-masculine, et la belle marquise n'aurait pas dû s'y méprendre. Cependant l'étourdie va droit à lui, et :

— Est-ce vous, monsieur, le rhinocéros?

— Entrez, madame, entrez.

Nous étouffions de rire, et la marquise en voyant l'animal se crut obligée de faire des excuses au maître en l'assurant que de sa vie elle n'avait vu de rhinocéros, et que par conséquent il ne devait pas s'offenser si elle s'était trompée.

Un jour étant au foyer de la Comédie-Italienne,

où pendant les entr'actes les plus grands seigneurs viennent pour causer et s'amuser avec les actrices qui s'y tiennent assises en attendant leur tour dans les rôles qu'elles jouent, j'étais assis près de Camille, sœur de Coraline, que je faisais rire en lui contant fleurettes. Un jeune conseiller qui trouvait mauvais que je l'occupasse, suffisant dans ses propos, m'attaqua sur une idée que j'exprimais d'une pièce italienne, et se permit de montrer sa mauvaise humeur en critiquant ma nation. Je lui répondais de bricole en regardant Camille qui riait et la compagnie qui faisait cercle, attentive à l'assaut qui, jusque là n'étant que de l'esprit, n'avait rien de désagréable. Mais il parut vouloir devenir sérieux lorsque le petit-maître, faisant tourner le discours sur la police de la ville, dit que depuis quelque temps il était dangereux d'aller à pied la nuit dans les rues de Paris. Dans le courant du mois passé, ajouta-t-il, la place de Grève a vu sept pendus parmi lesquels il y avait cinq Italiens. C'est étonnant. Rien d'étonnant à cela, repris-je, car les honnêtes gens vont se faire pendre loin de leur pays, et pour preuve de cela, soixante Français furent pendus dans le courant de l'année dernière entre Naples, Rome et Venise. Ainsi cinq fois douze font soixante et vous voyez que ce n'est qu'un trec. Les rieurs furent pour moi, et le beau conseiller partit un peu confus. Un des assistans, qui trouva ma réplique bonne, s'approcha de Camille et lui demanda à l'oreille

qui j'étais. Voilà la connaissance faite. C'était M. de Marigni que je fus enchanté de connaître à cause de mon frère que j'attendais de jour en jour. M. de Marigni était surintendant des bâtimens du roi, et l'académie de peinture dépendait de lui. Je lui en parlai et il me promit gracieusement de le protéger. Un autre jeune seigneur, ayant lié conversation avec moi, me pria de l'aller voir : c'était le duc de Matalone.

Je lui dis que je l'avais vu enfant à Naples huit ans auparavant et que j'avais de grandes obligations à son oncle don Lelio. Le jeune duc en fut enchanté et nous devînmes intimes.

Mon frère arriva à Paris au printemps de 1751 et vint loger avec moi chez madame Quinson. Il commença à travailler avec succès pour des particuliers; mais sa principale idée étant de faire un tableau pour le livrer au jugement de l'académie, je le présentai à M. de Marigni qui l'accueillit avec distinction et l'encouragea en lui promettant sa protection. En conséquence il se mit à l'étude qu'il suivit avec beaucoup de soin.

M. de Morosini, ayant terminé son ambassade, était retourné à Venise, et M. de Mocenigo était venu le remplacer. Je lui étais recommandé par M. de Bragadin, et il m'ouvrit sa maison ainsi qu'à mon frère, se trouvant intéressé à le protéger en qualité de Vénitien et de jeune artiste qui cherchait à faire fortune par le moyen de son talent.

M. de Mocenigo était d'un caractère fort doux ; il aimait le jeu et il perdait toujours ; il aimait les femmes et il était malheureux parce qu'il ne savait pas s'y prendre. Deux ans après son arrivée à Paris, il devint amoureux de madame de Colande, et n'ayant pu s'en faire aimer, il se tua.

Madame la dauphine accoucha du duc de Bourgogne, et les réjouissances qui eurent lieu à cette occasion me paraissent incroyables aujourd'hui en voyant ce que cette même nation fait contre son roi. La nation veut se rendre libre ; son ambition est noble, car l'homme n'est pas fait pour être esclave de la volonté d'un autre homme ; mais chez une nation populeuse, grande, spirituelle et légère, que deviendra cette révolution ? C'est au temps à nous l'apprendre.

Le duc de Matalone me fit faire connaissance avec les princes don Marc-Antoine et don Jean-Baptiste Borghèse, Romains, qui se divertissaient à Paris où ils vivaient sans faste. J'eus occasion de remarquer que lorsque ces princes romains étaient présentés à la cour de France, on ne leur donnait que le titre de marquis. On refusait de même le titre de prince aux princes russes qui se faisaient présenter à la cour : on les appelait *knees*, et cela leur était égal puisque ce mot veut dire prince. La cour de France fut toujours sottement minutieuse sur l'article des titres. On était avare et on l'est encore du simple titre de Monsieur, qui d'ailleurs court les rues : on disait *Sieur*

à toute personne qui n'était pas titrée. J'ai observé que le roi n'appelait ses évêques que par le nom d'abbé, quoique ces messieurs tiennent fort à leurs titres. Il affectait aussi de ne connaître aucun seigneur de son royaume lorsque leur nom n'était pas inscrit au nombre de ceux qui le servaient.

La hauteur de Louis XV cependant n'était que celle qu'on lui avait inculquée dans son éducation; elle ne lui était pas naturelle. Lorsqu'un ambassadeur lui présentait quelqu'un, le présenté se retirait avec la certitude que le roi l'avait vu; mais c'était tout. Du reste le roi était fort poli, et surtout envers les dames, même vis-à-vis de ses maîtresses en public. Il disgraciait quiconque osait leur manquer le moins du monde, et personne ne possédait mieux que lui la grande vertu royale qu'on nomme dissimulation. Gardien fidèle d'un secret, il était enchanté quand il se croyait sûr que personne que lui ne le savait.

Le chevalier d'Éon en est un petit exemple; car le roi seul savait et avait toujours su que c'était une femme, et toute la querelle que ce faux chevalier eut avec le bureau des affaires étrangères fut une comédie que le roi laissa aller jusqu'à sa fin pour s'en divertir.

Louis XV était grand en tout, et il aurait été sans défauts, si la flatterie ne l'eût forcé d'en avoir. Mais comment aurait-il pu s'en reconnaître quand on lui répétait chaque jour qu'il était le meilleur

des rois ? Or, roi, dans l'idée qu'on lui avait donnée de lui-même, était quelque chose d'une nature trop au-dessus de la simple humanité pour qu'il ne fût pas autorisé à se croire une espèce de dieu. Triste destinée des rois ! De vils flatteurs font constamment tout ce qu'il faut pour les réduire au-dessous de la condition d'homme.

La princesse d'Ardore accoucha dans ce temps-là d'un jeune prince. Son mari, qui était ambassadeur de Naples, désira que Louis XV en fût le parrain, et le roi y consentit. Il fit cadeau à son filleul d'un régiment, mais la mère, qui n'aimait pas le militaire, n'en voulut point. M. le maréchal de Richelieu m'a dit qu'il n'avait jamais vu le roi rire de si bon cœur qu'en apprenant ce singulier refus.

Je connus chez la duchesse de Fulvie mademoiselle Gaussin, qu'on appelait Lolote. Elle était maîtresse de lord Albemarle, ambassadeur d'Angleterre, homme d'esprit, très-noble et très-généreux. Il se plaignit un soir à son amie de ce qu'elle louait la beauté des étoiles qui brillaient au firmament, tandis qu'elle savait qu'il ne pouvait pas lui en faire présent. Si milord Albemarle avait été ministre en France lors de la rupture entre la France et l'Angleterre, il aurait tout accommodé, et la malheureuse guerre qui fit perdre à la France tout le Canada n'aurait pas eu lieu. Il n'est pas douteux que la bonne harmonie entre deux nations ne dépende le plus souvent

des ministres respectifs qu'elles tiennent auprès des cours qui sont dans le cas ou dans le danger de se brouiller.

Quant à la maîtresse de ce noble lord, il n'y avait qu'un sentiment sur son compte. Elle avait toutes les qualités pour devenir sa femme, et les premières maisons de France n'ont pas trouvé que le titre de milady Albemarle lui fût nécessaire pour l'accueillir avec distinction, et aucune dame n'était choquée de la voir assise à son côté, quoiqu'on sût qu'elle n'avait point d'autre titre que celui de maîtresse du lord. Elle était passée des bras de sa mère dans ceux de lord Albemarle à l'âge de treize ans, et sa conduite fut toujours respectable. Elle eut des enfans que mylord reconnut et elle mourut comtesse d'Éronville. Je parlerai d'elle plus tard.

J'eus également occasion de faire la connaissance chez M. de Mocenigo d'une dame vénitienne, veuve du chevalier Winne, Anglais. Elle venait de Londres avec ses enfans, et elle avait dû y aller pour leur assurer l'héritage de feu son époux, auquel ils auraient perdu leur droit s'ils ne s'étaient pas déclarés de la religion anglicane. Elle retournait à Venise, contente de son voyage. Elle avait avec elle sa fille aînée, jeune personne de douze ans qui, malgré sa jeunesse, portait sur son beau visage tous les caractères de la perfection. Elle vit aujourd'hui à Venise, veuve du comte de Rosenberg, mort à Venise, ambassadeur

de l'impératrice-reine Marie-Thérèse. Elle y brille par sa sage conduite, et par toutes les vertus sociales dont elle est ornée. Personne ne lui trouve que le seul défaut de n'être pas riche ; mais elle ne s'en aperçoit que par la nécessité où elle se trouve de ne point faire tout le bien qu'elle voudrait.

Le lecteur verra dans le chapitre suivant comment j'eus un petit démêlé avec la justice française.

CHAPITRE X.

Mon affaire avec la justice parisienne. — Mademoiselle Vesian.

La fille cadette de mon hôtesse, mademoiselle Quinson, jeune personne de quinze à seize ans, venait souvent chez moi sans y être appelée. Je ne fus pas long-temps à m'apercevoir qu'elle m'aimait, et je me serais trouvé ridicule si je m'étais avisé de faire le cruel avec une brune piquante, vive, aimable, et qui avait une voix ravissante.

Pendant les quatre ou cinq premiers mois, il n'y eut entre elle et moi que des badinages d'enfans; mais une nuit, étant rentré fort tard et l'ayant trouvée profondément endormie sur mon lit, je ne crus pas devoir l'éveiller, et m'étant

déshabillé, je me mis à côté d'elle. Elle me quitta à la pointe du jour.

Il n'y avait pas trois heures que Mimi m'avait quitté quand une marchande de modes vint avec une fille charmante me demander à déjeûner. Je trouvais la jeune fille bien digne d'un déjeûner; mais ayant besoin de repos, après m'être entretenu une heure avec elles, je les priai de sortir. Comme elles s'en allaient, voilà madame Quinson qui entre avec sa fille pour faire mon lit. Je passe ma robe de chambre et je me mets à écrire. Ah! les vilaines drôlesses! s'écrie la mère.

— A qui en avez-vous, madame?

— L'énigme n'est pas très-obscure, monsieur : voilà ces draps abîmés.

— J'en suis fâché, ma chère dame; mais changez-les, et le mal sera réparé.

Elle sort en gromelant des menaces : Si jamais elles y reviennent, elles verront beau jeu.

Mimi étant restée seule avec moi, je lui fais des reproches sur son imprudence. Elle me répond en riant que l'Amour avait envoyé ces femmes pour protéger l'innocence. Depuis ce jour, Mimi ne se gêna plus; elle venait partager ma couche quand l'envie lui en prenait, à moins que je ne la renvoyasse, et le matin elle regagnait facilement sa chambre. Mais au bout de quatre mois, cette belle m'annonça que notre secret serait bientôt dévoilé. J'en suis fâché, lui dis-je; mais je ne saurais qu'y faire.

— Il faut penser à quelque chose.

— Penses-y.

— A quoi veux-tu que je pense? Arrive que pourra : le parti que je prends est de n'y point penser.

Vers le sixième mois, sa rotondité devint si forte, que sa mère, ne pouvant plus douter du fait, se mit en fureur, et à force de coups elle l'obligea à déclarer le père. Mimi me nomma, et peut-être ne mentit-elle pas.

Riche de cette découverte, madame Quinson vient chez moi comme une furie. Elle se jette dans un fauteuil, et après avoir repris haleine, elle me chargea d'injures et finit par me signifier qu'il fallait que j'épousasse sa fille. A cette intimation, sachant de quoi il s'agissait et voulant couper court, je lui dis que j'étais marié en Italie.

— Eh! pourquoi donc êtes-vous allé faire un enfant à ma fille?

— Je vous assure que je n'ai pas eu cette intention : mais d'ailleurs qui vous a dit que ce soit moi qui l'aie fait?

— Elle-même, monsieur, et elle en est sûre.

— Je lui en fais mon compliment ; mais moi, madame, je vous certifie que je suis tout prêt à jurer que je n'en suis pas sûr.

— Ainsi donc?

— Ainsi rien. Si elle est grosse, elle accouchera.

Elle descend en proférant des malédictions et

des menaces, et le lendemain je fus cité devant le commissaire du quartier. Je me rends à la citation et j'y trouve la dame Quinson armée de toutes pièces. Le commissaire, après les questions préliminaires en usage dans la chicane, me demanda si je convenais d'avoir fait à la fille Quinson l'injure dont la mère, présente, se plaignait.

— Monsieur le commissaire, veuillez, je vous prie, écrire mot pour mot la réponse que je vais vous faire.

— Fort bien.

— Je n'ai fait aucune injure à Mimi, fille de la plaignante, et je m'en rapporte à la fille elle-même qui a toujours eu pour moi autant d'amitié que j'en ai pour elle.

— Elle déclare être enceinte de vous.

— Cela est possible, mais ce n'est pas sûr.

— Elle dit que c'est certain, puisqu'elle assure n'avoir vu aucun autre homme que vous.

— Si cela est vrai, elle est malheureuse ; car sur ce point un homme ne peut en croire d'autre femme que la sienne.

— Que lui avez-vous donné pour la séduire ?

— Rien, car loin de l'avoir séduite, je l'ai été par elle; et nous nous trouvâmes d'accord dans l'instant, car je suis facile à séduire par une jolie femme.

— Était-elle intacte ?

— Je n'en ai été curieux ni avant ni après; ainsi, monsieur, je n'en sais rien.

— Sa mère vous demande une satisfaction et la loi vous condamne.

— Je n'ai aucune satisfaction à donner à la mère ; et pour ce qui est de la loi, je m'y soumettrai lorsqu'on me l'aura fait connaître et qu'on m'aura convaincu que je l'ai enfreinte.

— Vous en êtes déjà convaincu ; car trouvez-vous qu'un homme qui fait un enfant à une fille honnête dans une maison où il est habitué ne viole pas les lois de la société ?

— J'en conviens lorsque la mère se trouve trompée ; mais lorsque cette même mère envoie sa fille dans la chambre d'un jeune homme, ne doit-on pas la juger disposée à souffrir en paix tous les accidens qui peuvent en être la suite ?

— Elle ne vous l'a envoyée que pour qu'elle vous servît.

— Aussi m'a-t-elle servi comme je l'ai servie ; et si elle me l'envoie ce soir et que cela convienne à Mimi, je la servirai de mon mieux ; mais rien par force ni hors de ma chambre, dont j'ai toujours payé le loyer avec exactitude.

— Vous direz ce que vous voudrez, mais vous paierez l'amende.

— Je ne dirai que ce que je croirai juste et je ne paierai rien ; car il n'est pas possible qu'il y ait une amende à payer là où il n'y a nulle violation de droit. Si l'on me condamne, je réclamerai jusqu'en dernier ressort et jusqu'à ce que l'équité me rende justice ; car, monsieur, je sais que tel

que je suis, je n'aurai jamais ni la maladresse ni la lâcheté de refuser mes caresses à une jolie femme qui me plaira et qui viendra les provoquer dans ma propre chambre, et surtout quand je me croirai sûr qu'elle y vient du consentement de sa mère.

Je signai l'interrogatoire après l'avoir préalablement lu, ensuite je sortis. Le lendemain, le lieutenant de police me fit appeler, et après m'avoir entendu, ainsi que la mère et la fille, il me renvoya absous, et condamna la mère à payer les frais. Cela ne m'empêcha pas de céder aux larmes de Mimi pour défrayer sa mère pendant ses couches. Elle eut un garçon que l'on envoya à l'Hôtel-Dieu, au profit de la nation. Mimi s'enfuit bientôt de la maison paternelle pour monter sur les tréteaux du théâtre de la foire St.-Laurent. N'étant point connue, elle n'eut pas de peine à trouver un amant qui la prit pour vierge. Je la trouvai très-jolie. Je ne savais pas, lui dis-je, que tu fusses musicienne ?

— Je le suis comme toutes mes camarades, dont aucune ne connaît une note de musique. Les filles de l'Opéra n'en connaissent guère plus, et malgré ça avec de la voix et du goût on chante à ravir.

Je l'invitai à donner à souper à Patu qui la trouva charmante. Elle finit mal, et disparut.

Les Italiens obtinrent dans ce temps-là la permission de donner sur leur théâtre des parodies d'opéras et de tragédies. Je connus à ce théâtre la célèbre Chantilli qui avait été maîtresse du maré-

chal de Saxe, et qu'on appelait Favart parce que le poète de ce nom l'avait épousée. Elle chanta dans la parodie de Thétis et Pelée, de M. de Fontenelle, le rôle de Tonton au milieu du bruit des applaudissemens. Elle rendit amoureux de ses grâces et de son talent un homme du plus grand mérite, l'abbé de Voisenon, avec lequel je fis une connaissance aussi intime qu'avec Crébillon. Tous les ouvrages de ce théâtre qui passent pour être de madame Favart et qui en portent le nom, sont de ce célèbre abbé, qui fut élu membre de l'académie après mon départ de Paris. Je cultivai une connaissance que je savais apprécier et il m'honora de son amitié. Ce fut de moi que l'abbé de Voisenon conçut l'idée de faire des oratoires en vers : ils furent chantés pour la première fois aux Tuileries les jours où les théâtres sont fermés pour cause de religion. Cet aimable abbé, auteur secret de plusieurs comédies, avait une petite santé attachée à un très-petit corps : il était tout esprit et gentillesse, et fameux par ses bons mots saillans, tranchans, et qui pourtant n'offensaient personne. Il était impossible qu'il eût des ennemis, car sa critique glissait à fleur de peau. Un jour qu'il venait de Versailles, lui ayant demandé ce qu'il y avait de nouveau : Le roi bâille, me dit-il, parce qu'il doit venir demain au parlement pour y tenir un lit de justice.

— Pourquoi appelle-t-on cela un lit de justice ?

— Je n'en sais rien, si ce n'est parce que la justice y dort.

J'ai retrouvé le vivant portrait de cet illustre écrivain à Prague, dans la personne de M. le comte François Hardig, actuellement ministre plénipotentiaire de l'empereur à la cour de Saxe.

L'abbé de Voisenon me présenta à Fontenelle qui avait alors quatre-vingt-treize ans. Bel esprit, savant aimable, physicien profond, fameux par ses bons mots, Fontenelle ne savait pas faire un compliment sans l'animer d'esprit et d'obligeance. Je lui dis que je venais de l'Italie exprès pour le voir. Avouez, monsieur, me dit-il, que vous vous êtes fait attendre bien long-temps. Répartie à la fois obligeante et critique, qui relevait d'une manière spirituelle et délicate le mensonge de mon compliment. Il me fit présent de ses ouvrages, et il me demanda si je goûtais les spectacles français : je lui dis que j'avais vu à l'Opéra Thétis et Pelée. Cette pièce est de lui, et lorsque je lui en eus fait l'éloge, il me répondit que c'était une *tête pelée*.

— J'étais hier aux Français, on donnait Athalie.

— C'est le chef-d'œuvre de Racine, monsieur; et Voltaire a eu tort de m'accuser de l'avoir critiquée en m'attribuant une épigramme dont personne n'a jamais connu l'auteur et qui finit par deux très-mauvais vers ;

> Pour avoir fait pis qu'Ester,
> Comment diable as-tu pu faire ?

J'ai entendu dire que M. de Fontenelle avait été le tendre ami de madame de Tancin, que M. d'Alembert était le fruit de leur intimité, et que Le Rond n'avait été que son père nourricier. J'ai connu d'Alembert chez madame de Graffigni. Ce grand philosophe avait le secret de ne jamais paraître savant lorsqu'il se trouvait en société de personnes aimables qui n'avaient point des prétentions au savoir et aux sciences, et il avait l'art de donner de l'esprit à ceux qui raisonnaient avec lui.

La seconde fois que je revins à Paris, après ma fuite des Plombs, je me faisais une fête de revoir l'aimable et vénérable Fontenelle ; mais il mourut quinze jours après mon arrivée au commencement de 1757.

La troisième fois que je retournai à Paris, avec l'intention d'y finir mes jours, je comptais sur l'amitié de M. d'Alembert ; mais il mourut comme Fontenelle, quinze jours après mon arrivée, vers la fin de 1783. Aujourd'hui je sens que j'ai vu Paris et la France pour la dernière fois. L'effervescence populaire m'a dégoûté et je suis trop vieux pour en espérer la fin.

M. le comte de Looz, ambassadeur du roi de Pologne et électeur de Saxe à la cour de Versailles, m'invita en 1751 à traduire en italien un opéra français susceptible de grandes transformations et de grands ballets annexés au sujet même de l'opéra, et je fis choix de Zoroastre de M. de Ca-

husac. Je dus adapter les paroles à la musique des chœurs, chose difficile. Aussi la musique resta belle, mais la poésie italienne ne brillait pas. Malgré cela le monarque généreux me fit remettre une belle tabatière d'or, et je réussis à faire un grand plaisir à ma mère.

Vers le même temps mademoiselle Vesian arriva à Paris avec son frère. Elle était toute jeune, bien élevée, novice, belle et aimable au possible : elle avait son frère avec elle. Son père, ancien officier au service de France, était mort à Parme, sa ville natale. Restée orpheline sans aucun moyen d'existence, elle suivit le conseil qu'on lui donna de vendre tout ce que son père avait laissé de meubles et d'effets et de se rendre à Versailles pour tâcher d'y obtenir de la justice et de la bonté du roi une petite pension pour la faire vivre. En descendant de la diligence elle prit un fiacre et se fit conduire dans un hôtel garni le plus voisin du Théâtre-Italien. Le hasard voulut qu'elle vînt descendre à l'hôtel de Bourgogne où je logeais.

Le matin on me dit que dans une chambre voisine de la mienne, il y avait deux jeunes Italiens, frère et sœur, nouvellement arrivés, fort jolis l'un et l'autre, mais qu'ils étaient mincement montés. Italiens, jeunes, pauvres et nouveaux débarqués, c'était là bien des motifs pour exciter ma curiosité. Je vais à leur porte, je frappe et voilà un jeune homme en chemise qui vient m'ouvrir. Monsieur,

me dit-il, je vous demande excuse si je viens vous ouvrir en cet état.

— C'est à moi à vous faire les miennes. Je viens en ma double qualité de voisin et de compatriote vous offrir mes services.

Un matelas par terre annonçait le lit qu'avait occupé le jeune homme ; un lit dans une alcove, caché par des rideaux, me fit deviner la sœur. Je la prie de m'excuser d'être venu l'interrompre sans m'informer si elle était levée. Elle me répond sans me voir que, fatiguée du voyage, elle avait dormi un peu plus qu'à l'ordinaire ; mais qu'elle allait se lever, si je voulais lui en donner le temps.

— Je m'en vais dans ma chambre, mademoiselle, et j'aurai l'honneur de revenir dès que vous me ferez appeler : je suis à telle chambre.

Un quart d'heure après, au lieu de me faire appeler, je vois entrer une jeune et belle personne qui me fait avec grâce une révérence modeste en me disant qu'elle venait me rendre ma visite et que son frère allait venir à l'instant. Je la remercie en l'invitant à s'asseoir, et je lui exprime tout l'intérêt qu'elle m'inspire. Sa reconnaissance se montre plus encore dans son ton de voix que dans ses expressions, et captivant déjà sa confiance, elle me conte avec naïveté, mais non sans une sorte de dignité, sa courte histoire ou plutôt sa situation, et elle achève en me disant : Il faut que je me procure dans la journée un logement moins cher, car il ne me reste plus que six francs.

Je lui demande si elle a des lettres de recommandation et elle tire de sa poche un paquet de papiers contenant sept à huit certificats de bonnes mœurs, d'indigence et un passe-port.

— Voilà donc tout ce que vous avez, ma chère compatriote?

— Oui; je me présenterai avec mon frère au ministre de la guerre, et j'espère qu'il aura pitié de moi.

— Vous ne connaissez personne?

— Personne, monsieur, vous êtes le premier homme en France auquel j'ai dit mon histoire.

— Je suis votre compatriote, et vous m'êtes recommandée par votre situation autant que par votre âge. Je veux être votre conseil, si vous le voulez.

— Ah! monsieur, que ne vous devrais-je pas?

— Rien. Donnez-moi vos papiers, je verrai ce que je puis faire. Ne dites votre histoire à personne. Que l'on ignore complètement votre état et ne sortez pas de cet hôtel. Voilà deux louis que je vous prête jusqu'à ce que vous soyez en état de me les rendre.

Elle les accepta pénétrée de reconnaissance.

Mademoiselle Vesian était une brune de seize ans, intéressante dans toute la force de l'expression, parlant bien français et italien, ayant des formes, des manières très-gracieuses et un ton de noblesse qui lui donnait beaucoup de dignité. Elle me conta ses affaires sans bassesse, mais sans

cet air de timidité qui semble naître de la crainte que la personne qui écoute ne veuille profiter de la détresse qu'on lui confie. Elle n'avait l'air ni humilié ni hardi : elle avait de l'espoir et ne vantait pas son courage. Son maintien n'annonçait aucune prétention de vouloir faire parade de sa vertu, quoiqu'elle eût un certain air de pudeur qui en aurait imposé à quiconque aurait pu vouloir lui manquer. J'en sentis l'effet sur moi-même ; car malgré ses beaux yeux, sa belle taille, la fraîcheur de son teint, sa belle peau, son négligé, enfin tout ce qui peut tenter un homme et qui m'inspirait les plus brûlans désirs, je ne me sentis pas un instant de velléité : elle m'avait inspiré un sentiment de respect qui me rendit maître de moi-même, et je me promis bien, non-seulement de ne rien entreprendre sur elle, mais encore de n'être pas le premier à la mettre sur un mauvais chemin. Je crus même devoir remettre à un autre temps un discours pour la sonder sur ce point, et pour embrasser peut-être un autre système. Vous êtes, lui dis-je, venue dans une ville où votre destinée doit se développer, et où toutes les belles qualités dont la nature s'est plue à vous orner et qui semblent destinées à faire votre fortune, peuvent être le sujet de votre perte ; car ici, ma chère compatriote, les hommes riches méprisent toutes les libertines, excepté celles qui leur ont sacrifié leur vertu. Si vous en avez et que vous soyez déterminée à la conserver, préparez-vous, à moins

d'un hasard tout particulier, à souffrir beaucoup de misère ; et si vous vous sentez assez au-dessus de ce qu'on appelle préjugés, si vous êtes enfin disposée à consentir à tout pour vous procurer un état aisé, tâchez soigneusement de ne pas vous laisser tromper. Soyez pleine de défiance pour les paroles dorées qu'un homme plein de feu vous dira pour obtenir vos faveurs : ne le croyez que lorsque les faits auront précédé les paroles ; car après la jouissance le feu s'éteint et vous vous trouverez trompée. Gardez-vous aussi de supposer des sentimens désintéressés dans ceux que vous verrez surpris à l'aspect de vos charmes : ils vous donneront de la fausse monnaie en abondance ; mais ne soyez pas facile. Pour moi, je suis sûr que je ne vous ferai pas de mal, et j'ai l'espérance de vous faire quelque bien. Pour vous rassurer sur mon compte, je vous traiterai comme si vous étiez ma sœur ; car je suis trop jeune pour vous traiter en père ; et je ne vous parlerais pas ainsi, si je ne vous trouvais pas charmante.

Son frère vint dans ces entrefaites. C'était un joli garçon de dix-huit ans, bien fait, mais sans ton, parlant peu et n'annonçant rien sur sa physionomie. Nous déjeûnâmes ensemble, et pendant le repas, lui ayant demandé à quoi il se sentait le plus enclin, il me répondit qu'il était disposé à tout faire pour gagner honnêtement sa vie.

— Avez-vous quelque talent ?

— J'écris assez bien.

— C'est quelque chose. Si vous sortez, gardez-vous de tout le monde; ne mettez le pied dans aucun café, et dans les promenades publiques ne parlez à personne. Mangez chez vous avec votre sœur, et faites-vous donner un petit cabinet séparé. Écrivez aujourd'hui quelque chose en français; vous me le donnerez demain matin, et nous verrons. Quant à vous, mademoiselle, voilà des livres à votre disposition. J'ai vos papiers; demain je saurai vous dire quelque chose; car nous ne nous verrons plus aujourd'hui : je rentre habituellement fort tard.

Elle prit quelques livres, me salua avec modestie, et me dit d'un ton de voix enchanteur qu'elle était pleine de confiance en moi.

Très-disposé à lui être utile, partout où j'allai ce jour-là, je ne fis que parler d'elle et de son affaire, et partout hommes et femmes me dirent que si elle était jolie, elle ne pouvait point manquer, mais qu'elle ferait toujours bien de faire des démarches. Quant au frère, on m'assura qu'on trouverait à le placer dans quelque bureau. Je pensai à lui trouver une femme comme il faut pour la faire présenter à M. d'Argenson. C'était le vrai chemin, et je me sentais la force de la soutenir en attendant. Je priai Silvia d'en parler à madame de Montconseil qui avait beaucoup d'ascendant sur l'esprit de M. le ministre de la guerre. Elle me le promit, mais avant elle désirait connaître la demoiselle.

Je rentrai chez moi vers les onze heures, et voyant de la lumière dans la chambre de la jeune personne, je frappai. Elle vint m'ouvrir en me disant qu'elle ne s'était pas couchée dans l'espoir de me voir, et je lui rendis compte de ce que j'avais fait : je la trouvai prête à tout et pénétrée de reconnaissance. Elle parlait de sa situation avec l'air d'une noble indifférence, qui ne se soutenait que pour empêcher ses larmes de couler. Elle les retenait, mais ses yeux humides annonçaient l'effort qu'elle se faisait pour les arrêter. Nous causions depuis deux heures, et de propos en propos, je sus qu'elle n'avait jamais aimé, et que par conséquent elle était digne d'un amant qui la récompensât convenablement, si elle était obligée de lui faire le sacrifice de sa vertu. Il était ridicule de prétendre que cette récompense dût être un mariage : la jeune Vesian n'avait pas encore fait ce qu'on appelle le faux pas; mais elle était loin du bégueulisme de ces filles qui disent qu'elles ne le feraient pas pour tout l'or du monde, et qui cèdent d'ordinaire au plus petit assaut : elle n'aspirait qu'à se donner d'une manière convenable et avantageuse.

Je soupirais en écoutant ses propos très-sensés au fond dans la situation où un destin rigoureux l'avait placée. Sa sincérité me ravissait : je brûlais. Lucie de Paséan me revenait à la mémoire ; je me souvenais de mon repentir du tort que j'avais eu d'avoir négligé une tendre fleur qu'un

autre moins digne que moi s'était empressé de cueillir : je me sentais auprès d'un agneau qui allait peut-être devenir la proie de quelque loup dévorant, elle qui n'avait pas été élevée pour l'abjection, qui avait des sentimens nobles, une éducation soignée et une candeur qu'un souffle impur allait peut-être ternir sans retour. Je soupirais de n'être pas en état de faire sa fortune en la conservant à l'honneur et à la vertu. Je sentais que je ne pouvais ni me l'approprier illégitimement, ni être sa sauve-garde, et qu'en devenant son protecteur, je devais lui faire plus de tort que de bien; enfin, qu'au lieu de l'aider à sortir de la situation pénible dans laquelle elle se trouvait, je n'aurais peut-être contribué qu'à la perdre entièrement. Cependant je la tenais assise près de moi, lui parlant sentiment et jamais amour; mais je lui baisais trop souvent la main et le bras sans en venir à une résolution, ni à un commencement qui serait allé trop tôt à sa fin et qui m'aurait contraint à me la conserver pour moi : alors plus de fortune à espérer pour elle, et pour moi plus de moyen de m'en délivrer. J'ai aimé les femmes à la folie, mais je leur ai toujours préféré la liberté; et lorsque je me suis trouvé en danger de la perdre, je ne me suis sauvé que par hasard.

J'avais passé quatre heures à peu près avec mademoiselle Vesian, brûlé de tous les feux du désir, et ayant eu assez de force pour me vaincre. Elle qui ne pouvait pas attribuer ma retenue à la

vertu et qui ne savait pas ce qui m'empêchait d'aller plus loin, dut me supposer ou impuissant ou malade. Je la quittai en l'invitant à dîner pour le jour suivant.

Nous dînâmes gaîment, et son frère étant allé se promener après le dîner, nous nous mîmes à la fenêtre d'où nous voyions toutes les voitures qui allaient au Théâtre-Italien. Je lui demande si elle aurait du plaisir d'y aller, elle sourit de bonheur et nous partons.

Je la plaçai à l'amphithéâtre où je la laissai, lui disant que nous nous reverrions à la maison à onze heures. Je ne voulus pas rester auprès d'elle pour éviter les questions qu'on aurait pu me faire; car plus sa mise était simple plus elle était intéressante.

En sortant du théâtre, j'allai souper chez Silvia, ensuite je me retirai. Je fus surpris par la vue d'un équipage fort élégant. Je demandai à qui il appartenait; on me répondit que c'était celui d'un jeune seigneur qui avait soupé avec mademoiselle Vesian. La voilà en bon chemin.

Je me lève le lendemain, et comme je mettais la tête à la fenêtre, je vois un fiacre s'arrêter devant l'hôtel; un jeune homme bien mis en costume du matin en descend, et l'instant d'après je l'entends entrer chez ma voisine. Courage. Mon parti était pris: j'affectais l'indifférence pour me tromper moi-même. Je m'habille pour sortir, et tandis que je faisais ma toilette, Vesian entrant

chez moi, me dit qu'il n'osait pas aller chez sa sœur, parce que le seigneur qui avait soupé avec elle venait d'y entrer.

— C'est dans l'ordre, lui dis-je.

— Il est riche et très-joli. Il veut nous conduire lui-même à Versailles et me faire avoir un emploi.

— Je vous en félicite. Qui est-il?

— Je n'en sais rien.

Je mets ses papiers sous une enveloppe, et je les lui donne pour qu'il les remette à sa sœur; ensuite je sors. Rentré chez moi à trois heures, l'hôtesse me remet un billet de la part de mademoiselle Vesian qui avait délogé.

Je monte, j'ouvre le billet et je lis ces paroles :

« Je vous rends l'argent que vous m'avez prêté et je vous remercie. Le comte de Narbonne s'intéresse à moi et ne veut assurément que me faire du bien ainsi qu'à mon frère. Je vous informerai de tout, de la maison où il veut que j'aille demeurer et où il m'a assuré qu'il ne me laissera manquer de rien. Je fais le plus grand cas de votre amitié et je vous prie de me la conserver. Mon frère reste ici et ma chambre m'appartient pour tout le mois, car j'ai tout payé. »

Voilà, me dis-je, une seconde Lucie de Paséan, et moi dupe une seconde fois de ma sotte délicatesse; car je prévois que ce comte ne fera pas son bonheur. Je m'en lave les mains. Je m'habille pour aller aux Français et je m'informe de ce qu'é-

tait ce Narbonne. C'est, me dit le premier venu, le fils d'un homme riche, grand libertin et criblé de dettes. Voilà de beaux renseignemens! Pendant huit jours je courus tous les théâtres et les lieux publics dans l'espoir de parvenir à connaître ce comte de Narbonne, mais n'ayant pu en venir à bout, je commençais à oublier l'aventure, lorsque vers les huit heures du matin Vesian entre dans ma chambre en me disant que sa sœur était dans la sienne et qu'elle désirait me parler. J'y vais de suite et je la trouve triste et les yeux rouges. Elle dit à son frère d'aller se promener, ensuite elle me parla ainsi :

M. de Narbonne, que j'ai cru honnête, parce que j'avais besoin qu'il le fût, vint s'asseoir près de moi à l'endroit où vous m'aviez laissée; il me dit que ma figure l'intéressait et me demanda qui j'étais. Je lui dis ce que je vous avais dit à vous-même. Vous me promîtes de penser à moi, mais Narbonne me dit qu'il n'avait pas besoin d'y penser et qu'il pouvait agir par lui-même. Je le crus et j'ai été dupe de ma confiance : il m'a trompée; c'est un coquin.

Comme les larmes la suffoquaient, j'allai me mettre à la fenêtre pour la laisser pleurer sans contrainte : quelques minutes après, je revins m'asseoir auprès d'elle. Dites-moi tout, ma chère Vesian; soulagez-vous librement et ne vous croyez pas coupable vis-à-vis de moi : car dans le fond j'ai plus de tort que vous. Vous n'auriez pas le

chagrin qui vous déchire l'âme, si je n'avais pas commis l'imprudence de vous mener à la comédie.

— Hélas! monsieur, ne dites pas cela : dois-je vous en vouloir parce que vous m'avez crue sage? Bref, ce monstre me promit tous ses soins à condition que je lui donnerais une preuve incontestable de ma tendresse et de ma confiance en lui ; cette marque de confiance était d'aller loger sans mon frère chez une femme comme il faut dans une maison qu'il louait. Il insista pour que mon frère ne vînt pas avec moi, parce que la malice aurait pu le croire mon amant. Je me laissai persuader. Malheureuse ! Comment ai-je pu me rendre sans vous demander conseil! Il me dit que la femme respectable chez laquelle il me menait me conduirait à Versailles où il aurait soin que mon frère se trouvât pour nous présenter ensemble au ministre. Après souper il s'en alla en me disant qu'il viendrait le lendemain matin me prendre en fiacre. Il me donna deux louis et une montre d'or, et je crus pouvoir les accepter d'un jeune seigneur qui me marquait tant d'intérêt. La femme à laquelle il me présenta ne me parut pas respectable comme il m'avait dit qu'elle était. J'ai passé ces huit jours chez elle sans qu'il décidât rien. Il venait, sortait, revenait à volonté, me disant toujours à demain, et demain il avait toujours quelque empêchement. Enfin ce matin à sept heures la femme est venue me dire que monsieur était obligé d'aller à la campagne, qu'un fiacre me ra-

mènerait à l'hôtel où il m'avait prise et qu'il viendrait m'y voir à son retour. Ensuite affectant un air triste, elle m'a dit que je devais lui rendre la montre parce que monsieur le comte avait oublié de la payer à l'horloger. Je la lui ai remise dans l'instant sans lui répondre un seul mot, et prenant dans mon mouchoir le peu qui m'appartenait, je suis revenue ici il y a une demi-heure.

— Espérez-vous le revoir à son retour de la campagne ?

— Moi, le revoir ! Oh ! mon Dieu, pourquoi l'ai-je jamais vu !

Elle pleurait à chaudes larmes, et j'avoue que jamais jeune fille ne m'a touché comme elle dans l'expression de sa douleur. La pitié prit en moi la place de la tendresse qu'elle m'avait inspirée huit jours auparavant. L'infâme procédé de Narbonne me révoltait au point que si j'avais su où le trouver seul, j'aurais été sur-le-champ lui en demander raison. Je me donnai bien de garde de demander à cette pauvre fille l'histoire détaillée de son séjour chez le ministre respectable du sieur de Narbonne : j'en devinais plus que je n'en aurais voulu savoir, et j'aurais humilié mademoiselle Vesian en en exigeant le récit. D'ailleurs je voyais l'infamie de ce comte dans la bassesse de lui avoir fait retirer une montre qui lui appartenait comme don, et que cette malheureuse personne n'avait que trop gagnée. Je fis mon possible pour arrêter ses larmes, et elle me pria d'avoir pour elle des

entrailles de père, en m'assurant qu'il ne lui arriverait plus de rien faire qui pût la rendre indigne de mon amitié, ne voulant être dirigée que par mes conseils.

— Eh bien! ma chère, à présent vous devez non-seulement oublier l'indigne comte et sa criminelle conduite à votre égard, mais encore la faute que vous avez commise. Ce qui est fait est fait, car le passé est sans remède; mais calmez-vous et reprenez le bel air qui brillait sur vos traits il y a huit jours. On y voyait alors l'honnêteté, la candeur, la bonne foi et cette noble assurance qui réveille le sentiment dans ceux qui en connaissent le charme. Tout cela doit se montrer encore sur votre figure; car il n'y a que cela qui intéresse les honnêtes gens, et vous avez plus besoin que jamais d'intéresser. Quant à mon amitié, elle est de peu d'importance; mais vous pouvez y compter d'autant plus que je crois que vous y avez maintenant un droit que vous n'y aviez pas il y a huit jours. Je vous prie d'être certaine que je ne vous quitterai pas avant que vous ayez un sort convenable. Je ne saurais pour le moment rien vous dire de plus; mais soyez bien sûre que je penserai à vous.

— Ah! mon ami, si vous me promettez de penser à moi, je ne demande pas autre chose. Malheureuse! il n'y a personne au monde qui y pense.

Elle était si touchée que je la vis s'évanouir. Je la secourus sans appeler personne, et dès

qu'elle eut repris ses sens et qu'elle fut un peu plus calme, je lui contai mille histoires vraies ou feintes des friponneries que font à Paris les gens qui n'ont d'autre intention que de tromper les filles. Je lui en contai de plaisantes pour l'égayer, et je finis par lui dire qu'elle devait remercier le ciel de ce qui lui était arrivé avec Narbonne ; car ce malheur servirait à la rendre plus circonspecte à l'avenir.

Pendant ce long tête-à-tête je n'eus point de peine à m'abstenir de lui prodiguer des caresses ; je ne lui pris même pas la main, car le sentiment que j'éprouvais pour elle était celui d'une tendre pitié, et je ressentis un véritable plaisir quand au bout de deux heures je la vis calme et résignée à souffrir son malheur en héroïne.

Elle se lève tout-à-coup et me regardant avec un air de confiance modeste, elle me dit : N'avez-vous rien de pressant qui demande votre présence aujourd'hui ?

— Non, ma chère.

— Eh bien ! ayez la bonté de me conduire quelque part, hors de Paris, où je puisse respirer le grand air en liberté : j'y reprendrai l'apparence que vous me trouvez nécessaire pour intéresser en ma faveur ceux qui me verront, et si je puis ensuite me procurer un doux sommeil la nuit prochaine, je sens que je pourrai redevenir heureuse.

— Je vous sais gré de cette confiance : je vais

m'habiller et nous sortirons. En attendant votre frère reviendra.

— Eh ! qu'importe mon frère ?

— Il importe beaucoup. Songez, ma chère Vesian, que vous devez faire rougir Narbonne de sa conduite. Réfléchissez que s'il parvenait à savoir que le même jour où il vous a renvoyée vous êtes allée à la campagne seule avec moi, il triompherait, et qu'il ne manquerait pas de dire qu'il vous a traitée comme vous le méritiez. Mais étant avec votre frère et moi qui suis votre compatriote, vous ne donnerez aucune prise à la médisance, ni à la calomnie.

— Je rougis de n'avoir pas fait cette sage réflexion. Nous attendrons le retour de mon frère.

Il ne fut pas long-temps à rentrer et ayant fait venir un fiacre, nous allions partir, quand Balletti vint me voir. Je le présente à la jeune personne et je l'invite à être de la partie. Il accepte et nous partons. N'ayant d'autre but que celui d'égayer la jeune personne, j'indiquai le Gros-Caillou où nous fîmes un excellent dîner impromptu, où la gaîté compensa le désordre du service.

Vesian se sentant la tête un peu lourde, alla se promener après le dîner, et je restai seul avec mademoiselle Vesian et mon ami Balletti. Je remarquai avec plaisir que Balletti trouvait la jeune personne aimable, et je conçus le projet de lui proposer de lui enseigner à danser. Je l'informe

de la situation de la jeune personne, du motif qui l'avait engagée à venir à Paris, du peu d'espoir qu'elle avait d'obtenir une pension du roi et du besoin où elle était d'embrasser un emploi pour vivre. Balletti dit qu'il était prêt à tout faire, et après avoir bien examiné la taille et la disposition de la jeune personne : Je trouverai, dit-il, le moyen de vous faire agréer à Lani pour figurer aux ballets de l'Opéra.

— Il faut donc, lui dis-je, commencer dès demain à lui donner des leçons. Mademoiselle est ma voisine.

La jeune Vesian, émerveillée de ce projet, se mit à rire de tout son cœur en disant : Mais est-ce qu'on improvise une danseuse d'Opéra comme un premier ministre ? Je sais danser le menuet et j'ai l'oreille assez juste pour danser une contredanse ; mais du reste je ne sais pas faire un pas.

— La plupart des figurantes, dit Balletti, n'en savent pas plus que vous.

— Et combien demanderai-je à M. Lani ; car il me semble que je ne puis pas prétendre grand'chose ?

— Rien. On ne paie pas les figurantes à l'Opéra.

— Me voilà bien avancée, dit-elle en soupirant ; et comment ferai-je pour vivre ?

— Ne vous embarrassez pas de cela. Telle que vous êtes vous trouverez bientôt dix riches seigneurs qui brigueront l'honneur de suppléer au défaut d'honoraires. Ce sera à vous à bien choisir,

et je suis sûr que nous ne serons pas long-temps à vous voir couverte de diamans.

— Maintenant j'entends. Vous croyez que quelque grand seigneur m'entretiendra.

— Précisément; et cela vaudra beaucoup mieux que quatre cents francs de pension que vous n'obtiendriez peut-être qu'en faisant les mêmes sacrifices.

Tout étonnée, elle me regarde pour voir si tout cela était sérieux, ou si ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie.

Balletti s'étant éloigné, je lui dis que c'était le meilleur parti qu'elle pût prendre, à moins qu'elle ne préférât le triste avantage d'être femme de chambre de quelque grande dame.

— Je ne voudrais pas l'être même de la reine.

— Et figurante à l'Opéra ?

— Plutôt.

— Vous riez ?

— Oui, parce que c'est à mourir de rire. Maîtresse d'un grand seigneur qui me couvrira de diamans ! je veux choisir le plus vieux.

— A merveille, ma chère, mais ne lui donnez pas sujet de jalousie.

— Je vous promets que je lui serai fidèle. Mais trouvera-t-il un emploi pour mon frère ?

— N'en doutez pas.

— Mais en attendant que j'entre à l'Opéra et que mon vieil amoureux se présente, qui me donnera de quoi vivre ?

— Moi, ma chère, mon ami Balletti et tous mes amis, sans autre intéret que de vous servir, dans l'espoir que vous vivrez sagement et que nous contribuerons à votre bonheur. Êtes-vous persuadée ?

— Très-persuadée : je me suis promis de ne me conduire que par vos conseils, et je vous supplie d'être toujours mon meilleur ami.

Nous revînmes à Paris à la nuit. Je laissai ma jeune Vesian chez elle et je suivis Balletti chez sa mère. Pendant le souper, mon ami engagea Silvia à parler à M. Lani en faveur de notre protégée. Silvia dit que ce parti valait mieux que de solliciter une misérable pension que peut-être on n'obtiendrait pas. Ensuite on vint à parler d'un projet qui était sur le tapis, et qui consistait à vendre toutes les places de figurantes à l'Opéra ainsi que celles des chanteuses du chœur. On pensait même à les mettre à haut prix ; car on disait que plus ces places seraient chères, et plus les filles qui les achèteraient seraient estimées. Ce projet, au milieu des mœurs scandaleuses du temps, avait une sorte de vernis de sagesse ; car il aurait en quelque façon ennobli une caste qui, à peu d'exceptions près, semble s'énorgueillir d'être méprisable.

Il y avait dans ce temps-là à l'Opéra plusieurs figurantes, chanteuses et danseuses, plutôt laides que passables, qui n'avaient point de talent et qui, malgré cela, vivaient à leur aise ; car il est con-

venu qu'une fille qui est là doit, par état, renoncer à toute sagesse, sous peine de mourir de faim. Mais si une nouvelle installée a l'adresse d'être sage seulement pendant un seul mois, il n'est pas douteux que sa fortune ne soit faite ; car alors il n'y a que les seigneurs réputés sages qui cherchent à s'emparer de cette sagesse. Ces sortes de gens sont enchantés qu'on les nomme lorsque la beauté se montre ; ils vont même jusqu'à lui passer quelques échappées pourvu qu'elle se fasse honneur de ce qu'ils lui donnent et que les infidélités ne soient pas trop éclatantes : il est d'ailleurs du bon ton de n'aller jamais souper chez sa belle sans l'en faire prévenir, et l'on sent combien cet usage est sagement établi.

Je rentrai sur les onze heures, et voyant la chambre de mademoiselle Vesian ouverte, j'y entrai. Elle était couchée. Je vais me lever, me dit-elle, car je veux vous parler.

— Ne vous dérangez pas ; nous parlerons tout de même, et puis je vous trouve plus belle comme cela.

— J'en suis bien aise.

— Qu'avez-vous donc à me dire ?

— Rien, si ce n'est pour parler du métier que je vais faire. Je vais exercer la vertu pour trouver celui qui ne l'aime que pour la détruire.

— C'est vrai ; mais il y a peu de choses dans la vie qui ne soient à peu près de ce goût-là. L'homme, du plus au moins, rapporte tout à soi, et chacun

est tyran à sa façon. J'aime à vous voir en train de devenir philosophe.

— Comment fait-on pour le devenir ?

— On pense.

— Faut-il penser long-temps ?

— Toute sa vie.

— On ne finit donc jamais ?

— Jamais ; mais on gagne ce qu'on peut, et on se procure toute la somme de bonheur dont on est susceptible.

— Et ce bonheur, comment se fait-il sentir ?

— Il se fait sentir dans tous les plaisirs que le philosophe se procure, lorsqu'il a la conscience de se les être procurés par ses soins, surtout en se dépouillant de cette foule de préjugés qui font de la plupart des hommes une troupe de grands enfans.

— Qu'est-ce que le plaisir ? et qu'entend-on par préjugés ?

— Le plaisir est la jouissance actuelle des sens ; c'est une satisfaction entière qu'on leur accorde dans tout ce qu'ils appètent ; et lorsque les sens épuisés veulent du repos, ou pour reprendre haleine, ou pour se refaire, le plaisir devient de l'imagination ; elle se plaît à réfléchir au plaisir que sa tranquillité lui procure. Or, le philosophe est celui qui ne se refuse aucun plaisir qui ne produit pas des peines plus grandes, et qui sait s'en créer.

— Et vous dites que cela se fait en se dépouil-

lant des préjugés? dites-moi donc ce que c'est que des préjugés, et comment on parvient à s'en défaire.

— Vous me faites là une question, ma chère, à laquelle il n'est pas aisé de répondre ; car la philosophie morale ne connaît pas de question plus grande, c'est-à-dire de plus difficile à résoudre ; aussi cette leçon dure-t-elle toute la vie. Je vous dirai en raccourci que l'on appelle préjugé tout soi-disant devoir dont on ne trouve pas la raison dans la nature.

— Le philosophe doit donc faire sa principale étude de la nature ?

— C'est là toute sa besogne, et le plus savant est celui qui se trompe le moins.

— Quel est selon vous le philosophe qui s'est le moins trompé ?

— C'est Socrate.

— Mais il s'est trompé ?

— Oui, en métaphysique.

— Oh ! je ne m'en soucie pas, car je crois bien qu'il pouvait se passer de cette étude.

— Vous vous trompez ; car la morale même n'est que la métaphysique de la physique ; car tout est nature, et je vous permets de traiter de fou tout homme qui viendra vous dire qu'il a fait une nouvelle découverte en métaphysique. Mais en continuant, ma chère, je pourrais bientôt vous paraître obscur. Allez doucement. Pensez ; ayez des maximes en conséquence d'un raisonnement juste, et

ayez toujours en vue votre bonheur ; vous finirez par être heureuse.

— J'aime beaucoup plus la leçon que vous venez de me donner que celle que me donnera demain M. Balletti ; car je prévois que je m'y ennuierai, et je ne m'ennuie pas actuellement avec vous.

— A quoi vous apercevez-vous que vous ne vous ennuyez pas ?

— Au désir que j'ai que vous ne me quittiez pas.

— En vérité, ma chère Vesian, jamais philosophe n'a mieux défini l'ennui que vous ne venez de le faire. Quel plaisir ! d'où vient que j'ai envie de vous le témoigner en vous embrassant ?

— C'est parce que notre âme, sans doute, ne saurait être heureuse qu'autant qu'elle se trouve d'accord avec nos sens.

— Comment, divine Vesian ! votre esprit m'enchante.

— C'est vous, mon cher ami, qui l'avez fait éclore, et je vous en sais gré au point que je partage votre désir.

— Qui nous empêche de satisfaire un désir si naturel ? embrassons-nous bien.

Quelle leçon de philosophie ! elle nous parut si douce, notre bonheur fut si parfait qu'au point du jour nous nous embrassions encore et que ce ne fut qu'en nous séparant que nous nous aperçûmes que la porte était restée ouverte toute la nuit.

Balletti lui donna quelques leçons, elle fut re-

çue à l'Opéra, mais elle n'y figura que deux ou trois mois, se réglant soigneusement sur les préceptes que je lui avais insinués et que son esprit supérieur lui avait fait reconnaître comme seuls bons. Elle n'admit plus de Narbonne, et elle accueillit à la fin un seigneur différent de tous les autres, puisqu'il commença par lui faire quitter le théâtre, ce qu'aucun autre n'aurait fait, car ce n'était pas le bon ton du temps. C'était M. le comte de Tressan ou Tréan, car je ne me rappelle pas bien son nom. Elle se comporta fort bien et resta avec lui jusqu'à sa mort. Il n'est plus question d'elle quoiqu'elle vive fort à son aise; mais elle a cinquante-six ans, et à cet âge une femme est à Paris comme si elle n'existait plus.

Dès l'instant où elle sortit de l'hôtel de Bourgogne, je ne la vis plus. Quand je la rencontrais couverte de diamans, nos âmes se saluaient avec joie; mais j'aimais trop son bonheur pour hasarder de lui porter atteinte. Son frère fut placé, mais je le perdis de vue.

CHAPITRE XI.

La belle O-Morphi. — Le peintre imposteur. — Je fais la cabale chez la duchesse de Chartres. — Je quitte Paris. — Mon séjour à Dresde et mon départ de cette ville.

J'étais à la foire Saint-Laurent avec mon ami Patu lorsqu'il lui vint envie de souper avec une actrice flamande nommée Morfi, et il m'engagea à être de moitié dans son caprice. Cette fille ne me tentait pas ; mais que refuse-t-on à son ami ? Je fis ce qu'il voulut. Après avoir soupé avec la belle, Patu eut envie de passer la nuit à une occupation plus douce, et ne voulant pas le quitter, je demandai un canapé pour y passer sagement la nuit.

La Morfi avait une sœur, petite souillon d'environ treize ans, qui me dit que si je voulais lui donner un petit écu, elle me céderait son lit. Je le lui accorde, et me voilà dans un petit cabinet où je trouve une paillasse sur quatre planches.

— Et tu appelles cela un lit, mon enfant?

— Je n'en ai pas d'autre, monsieur.

— Je n'en veux point, et tu n'auras pas mon petit écu.

— Vous pensiez donc à vous déshabiller?

— Sans doute.

— Quelle idée! nous n'avons point de draps.

— Tu dors donc tout habillée.

— Oh! point du tout.

— Eh bien! couche-toi comme d'ordinaire et je te donnerai le petit écu.

— Pourquoi donc?

— Je veux te voir dans cet état.

— Mais vous ne me ferez rien?

— Pas la moindre chose.

Elle se met sur sa pauvre paillasse où elle se couvre avec un vieux rideau. Dans cet état l'idée des haillons disparaît, je ne vois plus qu'une beauté parfaite, mais je voulais la voir en entier. Je me dispose à satisfaire mon envie, elle oppose de la résistance; mais un écu de six francs la rend docile, et ne trouvant en elle d'autre défaut qu'un manque absolu de propreté, je me mets à la laver de mes mains.

Vous me permettrez, mon cher lecteur, de

vous supposer une connaissance aussi simple que naturelle, c'est que l'admiration dans le genre dont il s'agit est inséparable d'une autre approbation : heureusement et tout naturellement je trouvai la petite Morfi disposée à me laisser tout faire, excepté la seule chose dont je ne me souciais pas. Elle me prévint qu'elle ne me permettrait pas cela, car au jugement de sa sœur cela valait vingt-cinq louis. Je lui dis que nous marchanderions une autre fois ce point capital et que pour le moment nous le laisserions intact. Rassurée sur ce point, tout le reste fut à ma disposition, et je lui trouvai un talent très-perfectionné quoique si précoce.

La petite Hélène porta fidèlement à sa sœur les six francs que je lui avais donnés et lui raconta comment elle les avait gagnés. Avant de m'en aller, elle vint me dire que comme elle avait besoin d'argent, si je voulais, elle diminuerait quelque chose. Je lui répondis en riant que je la verrais le lendemain. Je contai l'affaire à Patu qui me taxa d'exagération, et voulant lui prouver que j'étais connaisseur en beauté, j'exigeai qu'il vit Hélène comme je l'avais vue. Il convint que le ciseau de Praxitelle n'avait jamais pu produire quelque chose de plus parfait. Blanche comme un lis, Hélène avait tout ce que la nature et l'art des peintres peuvent réunir de plus beau. La beauté de ses traits avait quelque chose de si suave qu'elle portait à l'âme un sentiment indéfi-

nissable de bonheur, un calme délicieux. Elle était blonde et cependant ses beaux yeux bleus avaient tout le brillant des plus beaux yeux noirs.

Je fus la voir le soir du lendemain et ne m'étant pas accommodé sur le prix, je convins avec sa sœur que je lui donnerais douze francs chaque fois que j'irais la voir, qu'alors nous occuperions sa chambre, jusqu'à ce qu'il me prît envie de lui donner six cents francs. L'usure était forte, mais la Morfi était de race grecque et au-dessus des vains scrupules. Je n'avais nulle envie de donner cette somme parce que je ne me sentais pas le désir d'obtenir ce qu'elle devait me valoir; ce que j'obtenais étant tout ce que je désirais.

Le sœur aînée me croyait dupe, car en deux mois j'avais dépensé trois cents francs sans avoir rien fait; et elle attribuait ma retenue à de l'avarice. Quelle avarice!

J'eus envie d'avoir ce magnifique corps en peinture et un peintre allemand me la peignit divinement bien pour six louis. La position qu'il lui fit prendre était ravissante. Elle était couchée sur le ventre, s'appuyant des bras et du sein sur un oreiller et tenant la tête tournée comme si elle avait été couchée aux trois quarts sur le dos. L'artiste habile et plein de goût avait dessiné sa partie inférieure avec tant d'art et de vérité, qu'on ne pouvait rien désirer de plus beau. Je fus ravi de ce portrait; il était parlant, et j'y écrivis dessous O-Morphi, mot qui n'est pas

homérique, mais qui n'en est pas pas moins grec et qui veut dire *belle*.

Mais qui peut connaître d'avance les voies secrètes du destin! Mon amie Patu eut envie d'avoir une copie de ce portrait : on ne refuse pas un aussi léger service à son ami, et ce fut le même peintre qui fut chargé de la faire. Mais ce peintre ayant été appelé à Versailles, y montra cette charmante peinture au milieu de plusieurs portraits, et M. de St.-Quintin la trouva si belle qu'il n'eut rien de plus pressé que de l'aller montrer au roi. Sa majesté très-chrétienne, grand connaisseur dans la partie, voulut s'assurer par ses yeux si le peintre avait copié avec fidélité; et si l'original était aussi beau que la copie, le petit-fils de saint Louis savait bien à quoi il le ferait servir.

M. de St.-Quintin, cet ami complaisant du prince, fut chargé de l'affaire : c'était là son ministère. Il demanda au peintre si l'original pourrait être conduit à Versailles, et l'artiste croyant la chose très-possible, lui promit de s'en informer.

Il vint en conséquence me communiquer la proposition, et l'ayant trouvée délicieuse, j'en fis part sans tarder à la sœur aînée qui en tressaillit de joie. Elle se mit donc à débarbouiller sa jeune sœur, et deux ou trois jours après, l'ayant habillée proprement, elles partirent avec le peintre pour faire l'expérience. Le valet de chambre du

ministre des plaisirs mignons du roi, ayant reçu le mot d'ordre de son maître, vint recevoir les deux femelles qu'il enferma dans un pavillon du parc, et le peintre alla attendre à l'auberge l'issue des épreuves de sa négociation. Le roi, une demi-heure après, entra seul dans le pavillon, demanda à la jeune O-Morphi si elle était grecque, tira le portrait de sa poche, regarda bien la petite et s'écria : Je n'ai jamais rien vu de plus ressemblant. Bientôt après il s'assit, prit la petite sur ses genoux, lui fit quelques caresses, et s'étant assuré de sa royale main que le fruit n'avait pas encore été cueilli, il lui donna un baiser.

O-Morphi regardait attentivement son maître et souriait.

— De quoi ris-tu ?

— Je ris de ce que vous ressemblez à un écu de six francs comme deux gouttes d'eau.

Cette naïveté fit partir le monarque d'un grand éclat de rire, et il lui dit si elle voulait rester à Versailles. Cela dépend de ma sœur, dit la petite; mais cette sœur s'empressa de dire au roi qu'elle ne désirait pas de plus grand bonheur. Le roi les enferma de nouveau et partit; mais un quart-d'heure après, St.-Quintin vint les prendre, mit la petite dans un appartement entre les mains d'une femme, et alla avec la sœur aînée rejoindre le peintre allemand auquel il donna cinquante louis pour le portrait et rien à la Morfi. Il prit seulement son adresse en l'assurant qu'elle aurait

de ses nouvelles. Elle eut en effet mille louis dès le lendemain. Le bon Allemand me donna vingt-cinq louis pour mon portrait en me promettant de me copier avec le plus grand soin celui qu'avait Patu. Il m'offrit également de me faire gratis celui de toutes les filles qui m'en feraient venir l'envie.

J'eus un véritable plaisir à voir la joie de cette bonne Flamande en contemplant les cinq cents doubles louis qu'on lui avait donnés. Se voyant riche et me considérant comme l'auteur de sa fortune, elle ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance.

La jeune et belle O-Morphi, car le roi l'appela toujours ainsi, plut au monarque plus encore par sa naïveté et ses gentillesses que par sa rare beauté, la plus régulière que je me souvienne d'avoir jamais vue. Il la mit dans un appartement de son parc aux cerfs, véritable harem de ce monarque voluptueux, et où personne ne pouvait aller à l'exception des dames présentées à la cour. Au bout d'un an la petite accoucha d'un fils qui alla comme tant d'autres on ne sait où ; car aussi longtemps que vécut la reine Marie on ne sut jamais où passèrent les enfans naturels de Louis XV.

O-Morphi fut disgraciée au bout de trois ans, mais le roi en la renvoyant lui fit donner quatre cent mille francs qu'elle porta en dot à un officier breton. En 1783, me trouvant à Fontainebleau, je fis la connaissance d'un charmant jeune homme

de vingt-cinq ans, fruit de ce mariage et véritable portrait de sa mère, dont il ignorait absolument l'histoire et que je ne crus pas devoir lui apprendre. J'inscrivis mon nom sur ses tablettes en le priant de faire mes complimens à madame sa mère.

Une méchanceté de madame de Valentinois, belle-sœur du prince de Monaco, fut cause de la disgrâce de la belle O-Morphi. Cette dame, fort connue à Paris, dit un jour à cette jeune personne que pour bien faire rire le roi elle n'avait qu'à lui demander comment il traitait sa vieille femme. Trop simple pour deviner le piége, la jeune personne fit au roi cette impertinente question; mais Louis XV indigné lui lança un regard furieux et lui dit : Malheureuse, qui vous a instruite à me faire cette demande? La pauvre O-Morphi, plus morte que vive, se jeta à genoux et lui dit la vérité.

Le roi la quitta et ne la revit plus. La comtesse de Valentinois ne reparut à la cour que deux ans après. Ce prince qui savait fort bien tous les torts qu'il avait envers sa femme comme mari, ne voulait pas en avoir comme roi; et malheur à qui s'oubliait envers la reine.

Les Français sont assurément le peuple le plus spirituel de l'Europe et peut-être du monde; mais cela n'empêche pas que Paris ne soit la ville par excellence où l'imposture et la charlatanerie peuvent le mieux faire fortune. Lorsque la chose est découverte, on s'en moque, on en rit; mais pen-

dant la glose, vient un nouveau saltimbanque, qui outre tous les autres et qui fait fortune en attendant qu'on le bafoue. C'est l'effet incontestable de l'empire que la mode exerce sur ce peuple aimable, habile et léger. Il suffit que la chose soit surprenante, quelque extravagante qu'elle soit, pour que la foule lui fasse accueil; car on craindrait de passer pour sot en disant : C'est impossible. Il n'y a guère en France que les physiciens qui sachent qu'entre la puissance et l'action il y a l'infini; tandis qu'en Italie cet axiome est connu de tout le monde, ce qui ne veut pas dire que les Italiens soient au-dessus des Français.

Un peintre fit fortune pendant quelque temps parce qu'il annonça une chose impossible, c'est-à-dire qu'il fit accroire qu'il faisait le portrait d'une personne sans la voir et simplement sur la description qu'on lui en faisait. La seule chose qu'il demandât était que la description fût d'une rigoureuse exactitude. Il arrivait de là que le portrait faisait plus d'honneur à l'informateur qu'à l'artiste; mais il résultait aussi de cet arrangement que l'informateur était obligé de dire que le portrait était ressemblant, car dans le cas contraire le peintre alléguait la plus légitime de toutes les excuses : il disait que si le portrait ne ressemblait pas, la faute en était à celui qui lui avait fait la description de la personne, car il n'avait pas su faire passer dans son âme la nuance des traits de la personne dont il devait retracer l'image.

Je soupais un soir chez Silvia lorsque quelqu'un débita cette merveilleuse nouvelle, et sans la ridiculiser en rien, avec le ton d'une parfaite croyance. Ce peintre, disait-il, avait déjà fait plus de cent portraits tous très-ressemblans. Tout le monde disait que cela était beau; je fus le seul qui, étouffant de rire, me permis de dire que c'était ridicule et impossible. Le narrateur, fâché, me proposa une gageure de cent louis. Je redoublai de rire parce que la proposition n'était point acceptable, à moins de s'exposer à être dupe.

— Mais les portraits sont très-ressemblans.

— Je n'en crois rien; et s'ils ressemblent, il y a de la friponnerie.

Voulant à toute force nous convaincre, Silvia et moi, car elle était la seule qui partageât mon sentiment, le narrateur nous proposa de nous mener dîner chez le peintre : nous acceptâmes.

Le lendemain, nous étant rendus chez cet artiste, nous vîmes une quantité de tableaux portraits, tous soi-disant parfaitement ressemblans : comme nous n'en connaissions pas les originaux, nous n'avions rien à contester.

— Monsieur, lui dit Silvia, me feriez-vous le portrait de ma fille sans la voir?

— Oui, madame, si vous êtes sûre de me faire exactement la description de sa physionomie.

Nous nous donnâmes un coup d'œil et tout fut dit. Le peintre nous dit que son repas favori était

le souper, et que nous lui ferions grand plaisir de l'honorer souvent de notre présence. Il était, comme les marchands d'orviétan, muni d'une foule de lettres, sortes de certificats, de Bordeaux, de Toulouse, de Lyon, de Rouen, etc., où l'on voyait des complimens sur la perfection de ses portraits, ou des descriptions pour des portraits nouveaux qu'on lui demandait. Au reste, on lui payait ses portraits d'avance.

Deux ou trois jours après je rencontrai sa jolie nièce, qui me fit d'obligeans reproches de ce que je n'allais pas souper avec son oncle. Cette nièce était un morceau friand, et flatté du reproche, je lui promis d'y aller dès le lendemain, et en moins de huit jours la partie devint sérieuse. J'en devins amoureux; mais l'intéressante nièce, qui avait de l'esprit et qui ne voulait que s'amuser, n'était pas amoureuse et ne m'accordait rien. J'espérais, et me voyant pris, je sentais que c'était ce que j'avais de mieux à faire.

Un jour, étant seul dans ma chambre et prenant mon café en pensant à elle, la porte s'ouvre sans que personne se fût annoncé, et voilà un jeune homme qui se présente. Je ne le remettais pas; mais avant que j'eusse le temps de lui faire la moindre question : Monsieur, me dit-il. j'ai eu l'honneur de souper avec vous chez le peintre Sanson.

— Ah ! oui; excusez-moi, de grâce, monsieur, je ne vous remettais pas.

— C'est naturel; car vous n'eûtes des yeux à table que pour mademoiselle Sanson.

— Chose très-possible ; mais puisque vous vous en êtes aperçu, avouez, monsieur, qu'elle est charmante.

— Je n'ai nulle peine à l'avouer; car pour mon malheur je ne le sais que trop.

— Vous en êtes donc amoureux ?

— Hélas ! encore oui, et pour mon malheur.

— Pour votre malheur ! mais faites-vous en aimer.

— C'est à quoi, monsieur, je tâche depuis un an, et je commençais à concevoir quelque espérance lorsque vous êtes venu pour me désespérer.

— Moi, monsieur, vous désespérer ?

— Oui, monsieur; vous-même.

— J'en suis bien fâché, mais je ne saurais qu'y faire.

— Il ne vous serait pourtant pas difficile d'y faire beaucoup, et si vous me le permettiez, je vous suggèrerais ce que vous pourriez faire pour m'obliger.

— Parlez, et sans contrainte.

— Vous pourriez ne plus remettre les pieds chez elle.

— La proposition est singulière, mais cependant j'avoue que c'est la seule chose que je puisse faire ayant véritablement l'envie de vous obliger. Cependant croyez-vous que pour lors vous réussirez à vous en faire aimer ?

— Alors ce sera mon affaire. En attendant, n'y venez plus et j'aurai soin du reste.

— Il est possible que je puisse avoir cette extrême complaisance; mais, monsieur, me ferez-vous la grâce de m'avouer qu'il est assez singulier que vous m'ayez jugé homme à cela?

— Oui, monsieur, j'avoue que cela peut paraître singulier; mais je vous ai jugé homme de sens et de beaucoup d'esprit, et après y avoir bien réfléchi, j'ai pensé que vous vous mettriez à ma place et que vous ne voudriez pas me rendre malheureux ni exposer vos jours pour une demoiselle qui ne peut vous inspirer qu'un amour de fantaisie, tandis que moi, je n'aspire qu'au bonheur ou au malheur, n'importe, d'unir ma destinée à la sienne.

— Mais si par hasard je pensais comme vous à la demander en mariage?

— Alors nous serions également à plaindre, et l'un de nous aurait cessé de vivre avant que l'autre l'obtînt; car tant que je vivrai mademoiselle Sanson ne sera point la femme d'un autre.

Ce jeune homme bien planté, pâle, sérieux, froid comme un morceau de marbre, amoureux maniaque et qui dans une raison mêlée d'un profond désespoir, vient me tenir des propos pareils avec un flegme surprenant et cela dans ma propre chambre, me donne matière à penser. Certes je ne crains pas mon homme, mais quoique amoureux de mademoiselle Sanson, je ne me sens par en-

flammé au point d'égorger un homme pour ses beaux yeux ou de recevoir la mort pour soutenir un amour en herbe. Sans rien répondre au jeune homme, je me mets à me promener en long et en large dans ma chambre pendant un bon quart d'heure, pesant cette proposition que je me fis à moi-même : Laquelle des deux actions me sera la plus glorieuse aux yeux de mon rival et me vaudra mieux ma propre estime, savoir, celle de me couper la gorge froidement avec lui, ou celle de lui rendre le repos en lui laissant avec dignité le champ libre?

L'amour-propre me disait : Bats-toi ; la raison me dit : Force ton rival à te reconnaître plus sage que lui. Que penserez-vous de moi, monsieur, lui dis-je d'un air décidé, si je consens à ne plus mettre les pieds chez mademoiselle Sanson ?

— Je dirai, monsieur, que vous avez pitié d'un malheureux et que vous me trouverez toujours prêt à verser pour vous la dernière goutte de mon sang pour vous témoigner ma reconnaissance.

— Qui êtes-vous ?

—Je suis Garnier, fils unique de Garnier, marchand de vin, rue de Seine.

— Eh bien ! monsieur Garnier, je n'irai plus chez mademoiselle Sanson. Soyez mon ami.

— Jusqu'à la mort. Adieu, monsieur.

— Adieu, soyez heureux.

Patu entra cinq minutes après le départ de Garnier. Je lui contai l'aventure ; il me trouva un

héros. Je n'en aurais pas agi, me dit-il, autrement que toi ; mais je n'aurais eu garde d'en agir comme Garnier.

A peu près vers le même tems, le comte de Melfort, colonel du régiment d'Orléans, me fit prier par Camille, sœur de Coraline que je ne voyais plus, de répondre à deux questions par le moyen de ma cabale. Je fais deux réponses fort obscures, mais qui disaient beaucoup ; je les cachète et les remets à Camille qui me prie le lendemain d'aller avec elle dans un endroit qu'elle ne peut me nommer. Je la suis; elle me mène au Palais-Royal où, par un petit escalier, elle me conduit dans l'appartement de madame la duchesse de Chartres. J'attends environ un quart d'heure, la duchesse vient et fait cent caresses à Camille pour la remercier de m'avoir amené. M'adressant ensuite la parole, elle me dit d'un air noble, mais très-gracieux, toutes les difficultés qu'elle trouvait dans les réponses que j'avais faites et qu'elle tenait à la main. Je témoignai d'abord quelque embarras que les questions fussent de son altesse, ensuite je lui dis que je savais faire la cabale, mais que je n'avais pas le don de l'interpréter ; qu'il fallait qu'elle eût la bonté de faire de nouvelles questions propres à rendre les réponses plus claires. Elle se mit à écrire tout ce qu'elle n'entendait pas et tout ce qu'elle voulait savoir.

— Madame, il faut que vous vous donniez la peine de séparer les questions, car l'oracle

cabalistique ne répond pas à deux choses à la fois.

— Eh bien, me dit-elle, faites les questions vous-même.

— Votre altesse me pardonnera, mais tout doit être écrit de sa propre main. Imaginez-vous, madame, que vous parlez à une intelligence qui connaît tous vos secrets.

Elle se mit à écrire et fit sept à huit questions. Elle les lit avec attention, et me dit avec une expression noble et confiante : Monsieur, je voudrais être sûre que personne que vous ne saura jamais ce que je viens d'écrire.

— Madame peut compter sur mon honneur.

Je lis avec attention et je vois que son désir est raisonnable : je juge même qu'en mettant ces questions dans ma poche, je cours risque de les perdre et de me compromettre. Il ne me faut, madame, que trois heures pour faire ce travail, et je veux que votre altesse soit tranquille. Si elle a affaire, elle peut me laisser seul ici pourvu que personne ne vienne m'interrompre. Dès que j'aurai fini, je mettrai tout sous cachet; que votre altesse daigne me dire à qui je devrai le remettre.

— A moi-même ou à madame de Polignac, si vous la connaissez.

— Oui, madame, j'ai l'honneur de la connaître.

La duchesse me remit un petit briquet pour allumer une bougie, et s'en alla avec Camille. Je

restai seul enfermé à la clé, et trois heures après, comme je venais de finir, madame de Polignac vint prendre le paquet, et je m'en allai.

La duchesse de Chartres, fille du prince de Conti, avait vingt-six ans. Elle était remplie de cette sorte d'esprit qui rend une femme adorable. Elle était vive, sans préjugés, gaie, disant des bons mots, aimant la plaisanterie et le plaisir qu'elle préférait à une longue vie. *Courte et bonne* sont des mots qu'elle avait toujours sur le bout de la langue. Elle était jolie, mais elle se tenait mal, et se moquait de Marcel, maître de grâces, qui voulait l'en corriger. Elle dansait la tête penchée en avant et les pieds en dedans; et malgré cela elle était charmante. Malheureusement elle avait sur la figure des boutons qui lui nuisaient beaucoup. On croyait que cela venait du foie, mais c'était un vice dans le sang, qui finit par lui donner la mort qu'elle brava jusqu'au dernier instant de sa vie.

Les questions qu'elle soumit à mon oracle avaient pour objet des affaires qui regardaient son cœur : entre autres choses aussi elle voulait savoir comment faire disparaître les petites bubes qui la défiguraient. Mes oracles étaient obscurs dans tout ce dont j'ignorais les circonstances, mais ils étaient clairs sur ce qui regardait sa maladie, et ce fut ce qui les rendit chers et nécessaires.

Le lendemain, après-dîner, Camille m'écrivit un billet, comme je m'y attendais, me priant de

tout quitter pour être à cinq heures au Palais-Royal dans le même cabinet où elle m'avait laissé la veille. Je n'y manquai pas. Un vieux valet de chambre qui m'attendait, partit à l'instant, et cinq minutes après, je vis paraître la charmante princesse. Après un compliment plein de grâce, elle tire de sa poche toutes mes réponses et me demande si j'avais des affaires.

— Votre altesse peut être sûre que je n'en aurai jamais de plus pressées que de la servir.

— Fort bien : je ne sortirai pas non plus, et nous travaillerons.

Là-dessus elle me montre toutes les questions qu'elle avait déjà faites sur divers sujets, et particulièrement sur le remède pour faire disparaître ses bubes. Ce qui lui avait rendu mon oracle précieux était une chose que personne ne pouvait savoir. J'avais conjecturé et deviné : si je n'avais pas deviné c'eût été égal. J'avais eu la même indisposition, et j'étais assez physicien pour savoir qu'une guérison forcée d'une maladie cutanée par des topiques aurait pu lui donner la mort.

J'avais déjà répondu qu'elle ne pouvait guérir en moins de huit jours de l'apparence de la maladie sur le visage, et qu'il lui fallait un an de régime pour la guérir radicalement.

Nous passâmes trois heures pour savoir tout ce qu'elle devait faire, et curieuse de la science de l'oracle, elle se soumit à tout : huit jours après toutes ces vilaines bubes avaient disparu.

J'eus soin de la purger doucement chaque jour : je lui prescrivis ce qu'elle devait manger et je lui défendis tous les cosmétiques, lui ordonnant seulement de se laver soir et matin avec de l'eau de plantain. L'oracle modeste ordonna à la princesse de faire les mêmes ablutions partout où elle voudrait éprouver les mêmes effets, et la princesse obéit.

J'allai exprès à l'Opéra le jour où la duchesse y parut avec une peau lisse et vermeille. Après l'opéra, elle alla se promener dans la grande allée du Palais-Royal, suivie de ses premières dames et fêtée de tout le monde. Elle m'aperçut et m'honora d'un sourire. J'étais vraiment heureux. Camille, M. de Montfort et madame de Polignac étaient les seuls qui sussent que j'étais l'oracle de la princesse, et je jouissais du succès. Mais le lendemain quelques boutons reparurent sur le beau teint de cette charmante femme, et vite ordre de me rendre au Palais-Royal.

Le vieux valet de chambre, qui ne me connaissait pas, me fit entrer dans un boudoir délicieux près d'un cabinet où il y avait une baignoire. La duchesse vint bientôt ayant l'air un peu triste, car elle avait de petits boutons sur le front et sur le menton. Elle tenait à la main une question pour mon oracle, et comme elle était courte, je voulus lui procurer le plaisir de lui faire trouver la réponse à elle-même. Les nombres traduits par la princesse lui reprochèrent d'avoir trans-

gressé le régime prescrit, et elle convint qu'elle avait bu des liqueurs et mangé du jambon, mais elle était émerveillée d'avoir trouvé cette réponse, ne concevant pas comment elle avait pu résulter d'une pile de nombres. Dans ces entrefaites une de ses femmes étant venue lui dire un mot à l'oreille, elle lui dit d'attendre un instant dehors; ensuite se tournant vers moi : Vous ne serez pas fâché, monsieur, dit-elle, de voir ici quelqu'un de vos amis aussi délicat que discret. En disant cela, elle se dépêche de mettre dans sa poche tous les papiers qui n'avaient point rapport à sa maladie, puis elle appelle.

Je vois entrer un homme que je pris à la lettre pour un garçon d'écurie : c'était M. de Melfort. Voyez, lui dit la princesse, M. Casanova m'a appris à faire la cabale, et en même temps elle lui montre la réponse qu'elle avait tirée. Le comte ne le croyait pas. Allons, me dit-elle, il faut le convaincre : que voulez-vous que je demande?

— Tout ce que votre altesse voudra.

Elle pense un instant et tirant de sa poche une petite boîte d'ivoire, elle écrit : Dis-moi pourquoi cette pommade ne me fait plus aucun effet?

Elle fait la pyramide, les colonnes et les clés comme je le lui avais enseigné, et prête à faire la réponse, je lui apprends à faire des additions, des soustractions, qui paraissaient sortir des nombres et qui pourtant n'étaient qu'arbitraires; ensuite je lui dis d'interpréter les nombres en

lettres et je sors faisant semblant d'avoir quelque besoin. Je rentre lorsque je crois que sa traduction peut être achevée, et je trouve la princesse dans le plus grand étonnement.

— Ah ! monsieur, quelle réponse !

— Fausse, peut-être ; mais, madame, cela peut arriver.

— Fausse, monsieur ? divine ! La voici : Elle n'a de force que sur la peau d'une femme qui n'a pas engendré.

— Je ne trouve point cette réponse-là étonnante, madame.

— Je le crois, monsieur, mais c'est parce que vous ne savez pas que cette pommade est celle que l'abbé de Brosses me donna il y a cinq ans et qui alors me guérit : c'était dix mois avant j'accouchasse du duc de Montpensier. Je donnerais tout au monde pour apprendre à faire moi-même cette sublime cabale.

— Comment, dit le comte, c'est cette pommade dont je sais l'histoire ?

— Précisément.

— C'est surprenant.

— Je voudrais encore faire une question qui regarde une femme dont je ne voudrais pas dire le nom.

— Dites la femme que j'ai dans ma pensée.

Alors elle posa cette question : Quelle est la maladie de cette femme ? Elle fait l'opération et je lui fais obtenir pour réponse : Elle veut en

imposer à son mari. Pour le coup la duchesse jeta les hauts cris.

Il était fort tard et je me disposais à partir, quand M. de Melfort, qui parlait à son altesse, me dit que nous sortirions ensemble. Nous sortîmes en effet, et il me dit que la réponse cabalistique sur la pommade était vraiment étonnante. En voici l'histoire.

Madame la duchesse, jolie comme vous la voyez, avait la figure si chargée de boutons que le duc, dégoûté, n'avait pas la force de l'approcher maritalement : aussi la pauvre princesse languissait-elle dans l'inutile désir d'être mère. L'abbé de Brosses la guérit au moyen de cette pommade, et son beau visage uni comme un satin, elle se rendit à la loge de la reine au Théâtre-Français. Le duc de Chartres, sans savoir que sa femme fût au spectacle où elle n'allait que rarement, se trouvait en face dans la loge du roi. Sans reconnaître la duchesse, il la trouve belle et s'informe qui c'est; on le lui dit, mais n'en croyant rien, il sort de la loge du roi, se rend auprès de sa femme, lui fait compliment, et la même nuit il lui fit annoncer sa visite. Il en est résulté que neuf mois après madame la duchesse mit au monde le duc de Montpensier qui maintenant a cinq ans et qui se porte fort bien. Pendant sa grossesse la duchesse continua d'avoir un beau visage; mais dès qu'elle fut accouchée les boutons revinrent et la pommade est demeurée sans effet.

En achevant son récit le comte tira de sa poche une boîte en écaille avec le portrait très-ressemblant de la duchesse et me dit : Son altesse vous prie d'accepter son portrait, et si vous voulez le faire monter, elle vous prie de vous servir de ceci : c'était un rouleau de cent louis. Je reçus la boîte et les cent louis en priant le comte d'exprimer toute ma reconnaissance à son altesse. Je n'ai jamais fait monter le portrait, car alors j'avais besoin d'argent pour autre chose.

Dans la suite la duchesse me fit plusieurs fois l'honneur de me faire appeler, mais il ne fut plus questionde la guérir : elle était incapable d'observer le régime nécessaire. Elle me faisait quelquefois passer cinq ou six heures à l'ouvrage, tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, venant, sortant et me faisant donner à dîner ou à souper par le bon vieux valet de chambre qui n'ouvrait jamais la bouche.

La cabale ne roulait que sur des affaires secrètes qu'elle était curieuse de connaître, et souvent elle trouvait des vérités que j'ignorais moi-même. Elle désirait que je lui apprisse à la faire; mais jamais elle ne me pressa; seulement elle me fit dire par M. de Melfort que si je voulais lui apprendre mon secret elle me ferait avoir un emploi qui me vaudrait vingt-cinq mille francs de rente. Hélas! la chose était impossible. Je l'aimais à la folie, mais jamais je ne me permis de lui en faire rien apercevoir : mon amour-propre fut le correctif

de mon amour. Je craignais que sa fierté ne m'humiliât; et peut-être eus-je tort. Ce que je sais, c'est que je me repens encore d'avoir écouté une sotte crainte. Il est vrai que je jouissais de plusieurs priviléges dont, peut-être, elle m'aurait privé si elle avait connu mon amour.

Un jour elle voulut que ma cabale lui dit si on pouvait guérir un cancer que madame de la Popelinière avait au sein, et j'eus le caprice de lui faire répondre que cette dame n'avait point de cancer, et qu'elle se portait fort bien. Comment, s'écria-t-elle, mais tout Paris le croit et elle fait consultation sur consultion. Cependant j'en crois la cabale.

Ayant vu à la cour le duc de Richelieu, elle lui dit qu'elle était sûre que madame de la Popelinière n'était point malade. Le maréchal, qui était du secret, lui dit qu'elle se trompait, mais elle lui proposa une gageure de cent mille francs. Je tremblai quand la duchesse me conta cela. A-t-il accepté? lui dis-je avec anxiété.

— Non; cela l'a étonné; et vous savez qu'il doit le savoir.

A trois ou quatre jours de là, elle me dit d'un air triomphant que M. de Richelieu lui avait avoué que ce prétendu cancer n'était qu'une ruse pour exciter la pitié de son mari avec lequel elle avait envie de retourner; elle ajouta que le maréchal lui avait dit qu'il paierait volontiers mille louis pour savoir comment elle avait découvert la vé-

rité. Si vous voulez les gagner, me dit-elle, je lui dirai tout.

— Non, non, madame, je vous en supplie.

J'eus peur d'une attrape. Je connaissais la tête du maréchal, et l'aventure du trou dans la paroi, par où ce seigneur s'introduisait chez cette dame, était connue de tout Paris; et M. de la Popelinière même avait contribué à rendre la chose publique en refusant de revoir sa femme à laquelle il faisait une rente de douze mille francs par an.

Madame la duchesse de Chartres avait fait des couplets charmans sur cet événement : mais personne ne les avait connus hors de sa coterie, à l'exception du roi qui l'aimait beaucoup, quoiqu'elle lui lançât souvent des brocards. Un jour, par exemple, elle lui demanda s'il était vrai que le roi de Prusse dût venir à Paris. Lous XV lui ayant répondu que ce bruit n'était qu'un conte en l'air : J'en suis bien fâchée, lui dit-elle, car je meurs d'envie de voir un roi.

Mon frère, qui avait fait plusieurs tableaux, se détermina à en présenter un à M. de Marigni, et un beau matin nous nous rendîmes chez ce seigneur qui demeurait au Louvre où tous les artistes allaient lui faire leur cour. Nous nous trouvâmes dans une salle contiguë à son appartement, où, étant arrivés les premiers, nous attendions qu'il sortît. Le tableau était exposé : c'était une bataille dans le goût de Bourguignon.

La première personne qui vient s'arrête devant

le tableau, le considère attentivement et s'en éloigne en se disant à elle-même : C'est mauvais. Un moment après deux autres personnes arrivent, examinent le tableau, se mettent à rire et disent : Voilà l'ouvrage d'un écolier. Je lorgnais mon frère assis auprès de moi : il suait sang et eau. En moins d'un quart d'heure la salle fut remplie de monde, et le misérable tableau était l'objet des railleries de chacun. Mon pauvre frère se sentait mourir et remerciait Dieu de n'être connu de personne.

Comme la situation de son âme me faisait pitié, je me levai pour passer dans une autre salle et je lui dis pour le consoler que M. de Marigni allait venir et qu'en trouvant son tableau bien fait, il le vengerait des outrages de tout le monde. Heureusement cet avis ne fut pas le sien, et vite nous sortons, et montant dans un fiacre, nous nous rendons chez nous ordonnant à notre domestique d'aller reprendre le tableau. Dès que le pauvre tableau fut à la maison, mon frère en fit une bataille véritable, car il le perça de vingt coups d'épée. Il prit la résolution d'arranger de suite ses affaires, de quitter Paris et d'aller ailleurs étudier un art dont il était idolâtre : nous décidâmes de nous rendre à Dresde.

Deux ou trois jours avant de quitter le charmant séjour de Paris, je dînai seul chez le suisse de la porte des Feuillans aux Tuileries : il s'appelait Condé. Après dîner, sa femme, assez jolie, me présenta la carte, où chaque article était porté

au double de sa valeur. Je le lui fis observer, mais elle me dit d'un ton assez sec qu'il n'y avait pas un liard à rabattre. Je payai, et comme la carte était quittancée au bas par ces mots : Femme Condé, je pris la plume et j'ajoutai après le nom Condé-Labré, et je sortis en lui laissant la carte.

Je me promenais dans une allée, sans plus penser à mon écorcheuse, lorsqu'un petit homme, coiffé à l'oiseau-royal (1), ayant à sa boutonnière un énorme bouquet, et portant à son côté une longue flamberge, m'aborde d'un air insolent et me dit sans autre préambule, qu'il avait envie de me couper la gorge.

— Petit bout d'homme ! ce serait donc en montant sur un tabouret. Moi, je vous couperai les oreilles.

— Sacrebleu, monsieur !

— Point de colère de manant : vous n'avez qu'à me suivre ; votre affaire ne sera pas longue.

Je me dirige à grands pas vers l'Étoile où, ne voyant personne, je lui demande brusquement ce qu'il voulait et la raison qu'il avait de m'attaquer.

— Je suis le chevalier de Talvis. Vous avez insulté une honnête femme que je protége ; dégaînez.

En disant ces mots il tire sa longue épée ; je tire la mienne et en me mettant en garde je me fends sur lui et je le blesse à la poitrine.

(1) Petit chapeau sur l'oreille.

Il saute en arrière en s'écriant que je l'ai blessé en traître.

— Tu mens, faquin, et conviens-en, ou je te passe mon épée à travers le corps.

— Point du tout, car je suis blessé; mais je vous demanderai ma revanche et nous ferons juger le coup.

— Mauvais ferrailleur, si tu n'es pas content, je te couperai les oreilles.

Je le laissai là, persuadé que mon coup était en règle puisqu'il avait mis l'épée à la main avant moi; et s'il ne se couvrit pas de suite, ce n'était pas à moi à l'en faire souvenir.

Vers la mi-août je quittai Paris avec mon frère. J'avais habité cette ville par excellence pendant deux ans; j'y avais eu beaucoup de plaisirs et nul autre désagrément que celui de me trouver parfois un peu court d'argent. Nous passâmes par Metz, Mayence et Francfort, et nous arrivâmes à Dresde vers la fin du même mois. Ma mère nous fit le plus tendre accueil et fut enchantée de nous revoir. Mon frère passa quatre ans dans cette jolie ville, constamment occupé de l'étude de son art et copiant à la célèbre galerie électorale tous les beaux tableaux de batailles des plus grands maîtres.

Il ne retourna à Paris que lorsqu'il eut acquis la certitude de pouvoir braver la critique : je raconterai plus tard comment nous y arrivâmes à peu près vers le même temps. Avant cette époque, ami lecteur, tu verras ce que firent tour à

tour pour et contre moi la bonne et la mauvaise fortune.

La vie que je menai à Dresde jusqu'à la fin du carnaval de 1753 n'offre rien d'extraordinaire. Pour faire plaisir aux comédiens et à ma mère en particulier, je fis une pièce comi-tragique où je fis paraître deux Arlequins. C'était une parodie des Frères ennemis de Racine. Le roi rit beaucoup des disparates comiques dont mon drame était farci et j'en reçus un superbe présent. Ce roi était magnifique et prodigue, et il était en cela merveilleusement secondé par le fameux comte de Brühl. Je quittai cette ville peu de temps après. J'y laissai ma chère mère, mon frère, et ma sœur devenue l'épouse de Pierre Auguste, maître de clavecin de la cour, mort il y a deux ans, laissant sa veuve dans une honnête aisance et sa famille heureuse.

Mon séjour à Dresde fut marqué par un souvenir d'amour dont je me défis, comme des autres, par un régime de six semaines. J'ai souvent remarqué que la plus grande partie de ma vie s'est passée à tâcher de me rendre malade, et quand j'avais atteint mon but, à chercher à recouvrer ma santé. J'ai également bien réussi dans l'un et dans l'autre; et aujourd'hui que sous ce rapport je jouis d'une santé parfaite, je souffre de ne pouvoir plus me rendre malade : mais l'âge, cette maladie aussi cruelle qu'inévitable, m'oblige à me porter bien malgré moi. Le mal dont je parle et que nous autres Italiens appelons fort sottement *mal fran-*

çais, tandis qu'à juste titre nous pourrions prétendre à l'honneur de l'importation première, n'abrége pas la vie, quoiqu'il laisse des marques indélébiles de son passage. Ces cicatrices, moins honorables peut-être que celles que l'on gagne dans les combats de Mars, acquises avec plaisir, ne devraient jamais laisser de regrets.

J'eus à Dresde l'occasion de voir souvent le roi, qui chérissait le comte de Brühl son ministre, parce que ce favori avait le double secret d'être encore plus prodigue que son maître et de lui rendre tout possible.

Jamais monarque ne fut plus que lui ennemi de l'économie; il riait de ceux qui le volaient et dépensait beaucoup pour avoir sujet de rire. N'ayant pas assez d'esprit pour rire des sottises des autres souverains et des ridicules de l'espèce humaine, il tenait à ses gages quatre bouffons qu'on appelle fous en Allemagne, quoique ces êtres dégradés aient d'ordinaire plus d'esprit que leurs maîtres. L'office de ces bouffons est de faire rire leur maître par toutes sortes de plaisanteries qui d'ordinaire sont de dégoûtantes scurrilités ou de plates impertinences.

Cependant ces fous par métier captivent parfois l'esprit de leur maître au point d'en obtenir des grâces importantes pour les personnes en faveur desquelles ils s'intéressent, ce qui fait qu'ils sont fêtés dans les familles les plus distinguées. Quel est l'homme auquel le besoin ne fasse faire

des bassesses ? Agamemnon dans Homère ne dit-il pas qu'ils sont dans le cas de devoir en faire ? et ces messieurs vivaient bien avant nous ! ce qui semble prouver que les hommes dans tous les temps sont mus par le même mobile, l'intérêt.

On a tort de dire que le comte de Brühl fut ce qu'on appelle la perte de la Saxe, car il n'était que le ministre fidèle des volontés et des penchans de son maître. Ses enfans demeurés pauvres justifient assez la mémoire de leur père.

Dresde renfermait la plus brillante cour qu'il y eût alors en Europe et les arts y florissaient ; cependant on n'y voyait pas de galanterie ; car le roi Auguste n'était pas galant, et les Saxons ne sont pas de nature à l'être à moins que leur souverain ne leur en donne l'exemple.

A mon arrivée à Prague, où je n'avais pas l'intention de m'arrêter, après avoir porté une lettre à Locatelli, entrepreneur de l'Opéra, j'allai faire une visite à madame Morelli, ancienne connaissance que j'aimais et qui me tint lieu de tout pendant deux ou trois jours. Au moment où j'allais partir, je rencontrai dans la rue mon ami Fabris, alors colonel, et il m'obligea à aller dîner avec lui. Après l'avoir embrassé, je lui remontre en vain que je dois partir à l'instant : Vous partirez ce soir, me dit-il, avec un de mes amis, et vous rejoindrez la diligence. Je dus céder et j'en fus enchanté, car nous passâmes délicieusement le reste de la journée. Fabris languissait

après la guerre, et ses vœux furent exaucés deux ans après ; il y acquit beaucoup de gloire.

Je dois dire un mot de Locatelli. C'était un caractère original et qui valait la peine d'être connu. Il mangeait tous les jours à une table de trente couverts, et ses convives étaient ses acteurs, actrices, danseurs et danseuses, et quelques amis. Il présidait noblement à la bonne chère qu'il faisait faire ; car sa passion était de bien manger. J'aurai occasion de parler de lui lorsque j'en serai à mon voyage de Pétersbourg où je le trouvai : il y est mort il y a peu de temps à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

CHAPITRE XII.

Mon séjour à Vienne. — Joseph II. — Mon départ pour Venise.

Me voilà pour la première fois dans la capitale de l'Autriche, à l'âge de vingt-huit ans, bien monté en effets, mais un peu court d'argent, ce qui m'obligeait à mesurer mes dépenses jusqu'à l'arrivée d'une lettre de change que j'avais tirée sur M. de Bragadin. La seule lettre de recommandation dont je fusse muni était du poète Migliavacca de Dresde, adressée à l'illustre abbé Metastasio que je brûlais d'envie de connaître. Je fus la porter le lendemain de mon arrivée, et dans une heure d'entretien, je le trouvai plus grand sous le rap-

port de l'érudition que ses ouvrages ne l'annoncent. Metastasio était en outre si modeste, que d'abord je ne crus pas cette modestie naturelle ; mais je ne fus pas long-temps à m'assurer qu'elle était très-réelle, car lorsqu'il récitait quelque chose de ses productions, il était le premier à faire remarquer les morceaux saillans et les beautés avec la même simplicité qu'il en accusait les parties faibles. Je lui parlai de son précepteur Gravina, et à ce sujet il me récita cinq ou six stances qu'il avait faites à sa mort et qui n'étaient pas imprimées. Ému par le souvenir de la perte de son ami et par la douceur de ses propres vers, ses yeux en les récitant se remplirent de larmes, et dès qu'il eut achevé il me dit avec un ton de bonhomie vraiment touchant : *Dite mi il vero ; si può dir meglio* (1) ? Je lui répondis qu'il n'appartenait qu'à lui de croire la chose impossible. Lui ayant demandé alors si ses beaux vers lui coûtaient beaucoup de peine, il me montra quatre ou cinq pages remplies de ratures pour avoir voulu perfectionner quatorze vers, et il m'assura que jamais il n'avait pu en faire davantage en un jour. Il me confirma une vérité que je savais déjà, c'est que les vers qui coûtent le plus de peine à un poète sont ceux que le commun des lecteurs croient coulés de source. Lequel de vos opéras, lui dis-je, aimez-vous le plus?

(1) Dites-moi la vérité ; peut-on dire mieux que cela?

— *Attilio Regolo, ma questo non vuol gia dire che sia il migliore* (1).

— On a traduit à Paris tous vos ouvrages en prose française, mais l'éditeur s'est ruiné, car il n'est pas possible de les lire : cela démontre l'élévation et la force de votre poésie.

— Il y a plusieurs années qu'un autre sot se ruina en traduisant en prose française les beaux vers de l'Arioste. Je ris de tous ceux qui soutiennent qu'un ouvrage en prose peut avoir le droit de passer pour un poème.

— Je le crois comme vous.

— Et vous avez raison.

Il me dit ensuite qu'il n'avait jamais fait une ariette sans la mettre en musique lui-même, mais qu'ordinairement il ne montrait sa musique à personne. Les Français, ajouta-t-il, sont plaisans de croire qu'on puisse adapter des vers à une musique faite d'avance ; et à cette occasion il fit cette comparaison très-philosophique, c'est comme si l'on disait à un sculpteur : Voilà un morceau de marbre, faites-moi une Vénus qui montre sa physionomie avant que vous ayez développé ses traits.

Étant allé visiter la bibliothèque impériale, ce fut avec beaucoup de surprise que j'y rencontrai de la Haye avec deux Polonais et un jeune Vénitien que son père lui avait confié pour achever

(1) Attilius Régulus ; mais cela ne veut pas dire qu'il soit le meilleur.

son éducation. Je le croyais en Pologne et sa rencontre, réveillant des souvenirs intéressans, me fut agréable. Je l'embrassai de grand cœur à plusieurs reprises. Il me dit qu'il était à Vienne pour affaires et qu'il serait à Venise dans le courant de l'été. Nous nous fîmes réciproquement des visites, et lui ayant dit que je commençais à me trouver court d'argent, il me prêta cinquante ducats que je lui rendis peu de temps après. Il m'apprit que son ami Bavois était déjà lieutenant-colonel au service vénitien, et cette nouvelle me causa une véritable joie. Il avait eu le bonheur d'être choisi pour adjudant-général par M. Morosini qui, à son retour de l'ambassade de France, avait été nommé commissaire aux confins. J'étais enchanté de savoir heureux deux hommes qui devaient me reconnaître pour première cause de leur bonheur. Je sus à Vienne, d'une manière certaine, que de la Haye était jésuite; mais il ne fallait pas lui en parler.

Ne sachant où aller et ayant grande envie de me divertir, je fus à la répétition de l'opéra que l'on devait jouer après Pâques, et j'y trouvai Bodin, premier danseur, qui avait épousé la belle Jeoffroi et que j'avais vu à Turin. Je trouvai aussi au même endroit Campioni, mari de la belle Ancilla. Il me dit qu'il avait été forcé de divorcer parce qu'elle le déshonorait trop publiquement. Ce Campioni était à la fois grand danseur et grand joueur : je me logeai avec lui.

Tout à Vienne était beau ; il y avait beaucoup d'argent et beaucoup de luxe ; mais le bigotisme de l'impératrice y rendait les plaisirs de Cythère extrêmement difficiles, surtout pour les étrangers. Une légion de vils espions qu'on décorait du beau nom de *commissaires de chasteté*, étaient les bourreaux impitoyables de toutes les filles. La souveraine n'avait pas la sublime vertu de la tolérance quand il s'agissait de ce qu'on appelle amour illégitime, et dévote jusqu'au bigotisme, elle croyait se faire un grand mérite auprès de Dieu en persécutant en détail le penchant le plus naturel aux deux sexes. Ayant pris entre ses impériales mains le registre des péchés mortels, elle crut pouvoir dissimuler sur six et ne frapper que sur la *luxure*, qui lui parut impardonnable. On peut, dit-elle, ne pas connaître l'orgueil, car la dignité en porte la livrée. L'avarice est affreuse, c'est vrai ; mais on peut s'y méprendre, car elle ressemble beaucoup à l'économie. Quant à la colère, c'est une maladie meurtrière dans ses excès ; mais l'homicide est puni de mort. La gourmandise peut n'être que friandise, et la religion ne punit pas ce péché-là ; car en bonne compagnie elle passe pour vertu ; d'ailleurs elle s'allie avec l'appétit, et tant pis pour qui meurt d'une indigestion. Pour ce qui est de l'envie, c'est une passion basse qui n'est jamais avouée ; pour la punir autrement que par le venin qui la ronge, il faudrait commencer à mettre toute ma cour à la torture ; et quant à la paresse, l'en-

nui est là pour la punir. Pour l'incontinence, c'est autre chose ; mon âme chaste ne saurait lui pardonner, et je lui déclare guerre ouverte. Mes sujets seront les maîtres de trouver jolies toutes les femmes qui leur paraîtront telles, et les femmes feront tout ce qu'elles pourront pour le paraître; qu'on s'entretienne tant qu'on voudra, puisque je ne saurais le défendre ; mais je m'oppose à ce qu'on satisfasse des désirs dont dépend la conservation de l'espèce humaine, à moins que ce ne soit en bon et légitime mariage. Partant, on enverra à Temeswar toutes les malheureuses qui vivent du trafic de leurs caresses et des charmes qu'elles ont reçus de la nature. Je sais que sur cet article on est fort indulgent à Rome, où pour empêcher un crime plus grand, que l'on n'empêche pas, chaque éminence a ses maîtresses ; mais à Rome on fait au climat des concessions que je n'ai pas besoin de faire ici, où la bouteille et la pipe tiennent lieu de tous les plaisirs. (Cette femme couronnée aurait pu ajouter *et la table*, car les Autrichiens sont renommés pour être de terribles mangeurs.) Je n'épargnerai pas davantage les désordres domestiques ; car dès que je saurai qu'une femme est infidèle à son mari, je la ferai enfermer quoi qu'on en ait, et quoiqu'on prétende que le mari seul est seul le maître de sa femme ; cette prétention ne pouvant être valable dans mes états où les maris sont trop indolens. Je laisserai aux époux fanatiques la liberté de

crier tant qu'il leur plaira et de se plaindre que je les déshonore en punissant leurs femmes ; ils sont déshonorés d'avance par le fait de l'infidélité.

— Mais, madame, le déshonneur ne peut exister que par le fait de la publicité ; d'ailleurs vous pouvez être trompée quoique impératrice.

— Je le sais, mais taisez-vous, je ne vous reconnais pas le droit de me contredire.

C'était-là le raisonnement que Marie-Thérèse avait dû se faire, et malgré le principe de vertu qui l'avait motivé, il avait donné naissance à toutes les infamies que ses bourreaux *commissaires de chasteté* commettaient impunément en son nom. On enlevait et on conduisait en prison à toutes les heures du jour et dans toutes les rues de Vienne les pauvres filles qui se trouvaient seules et qui souvent ne sortaient que pour aller honnêtement gagner leur vie; car comment pouvait-on savoir qu'une fille allait se faire consoler chez quelqu'un ou qu'elle était en cherche de quelqu'un qui voulût la consoler? La chose était difficile. Un espion les suivait de loin. La police en payait une nuée et ces coquins n'étant pas vêtus en uniforme, on ne pouvait point les connaître. Cela faisait aussi que l'on se méfiait de tous les hommes qu'on ne connaissait pas.

Lorsqu'une fille entrait dans une maison, l'espion qui l'avait suivie l'attendait à la porte et l'arrêtait en sortant pour l'interroger. Si la pauvre malheureuse avait l'air embarrassé, si elle hésitait

à répondre d'une manière qui satisfît le mouchard, le bourreau la conduisait en prison, commençant d'abord par la dépouiller de l'argent et des bijoux qu'elle pouvait avoir et dont on ne pouvait jamais obtenir la restitution. Vienne était sous ce rapport un vrai repaire de voleurs privilégiés. Il m'arriva un jour à Léopoldstadt que dans un tumulte une fille me glissa dans la main une montre d'or pour la soustraire au mouchard qui la poursuivait et qui allait la conduire en prison. Je ne connaissais pas cette pauvre fille, que j'eus le bonheur de revoir un mois après. Elle était jolie et par plus d'un sacrifice elle avait obtenu sa liberté ; je fus charmé de pouvoir lui rendre sa montre, et quoiqu'elle en valut la peine, je ne lui demandai rien pour récompenser ma fidélité. Le seul moyen que les filles eussent de n'être pas molestées, était de marcher dans les rues la tête baissée et un chapelet à la main ; car alors cette fatale engeance ne pouvait se permettre de les arrêter d'emblée, puisqu'elles pouvaient aller à l'église, et dans ce cas Marie-Thérèse aurait fait pendre le commissaire.

Cette crapule rendait aux étrangers le séjour de Vienne très-désagréable, car il était même très-difficile de satisfaire le moindre besoin sans courir le risque d'être vexé. Je fus fort surpris, un jour, me trouvant très-près du mur dans une petite rue, de m'entendre apostropher par un gueux à perruque ronde, qui me dit que si je n'allais pas finir autre part, il me ferait arrêter.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous avez à votre gauche une femme qui peut vous voir.

Je lève la tête et j'aperçois au quatrième une figure de femme qui, l'œil armé d'un microscope, aurait pu reconnaître si j'étais juif ou chrétien. J'obéis en riant et je contai l'aventure partout, mais personne ne s'en étonna, car cela arrivait cent fois le jour.

Afin d'étudier les mœurs, je mangeais tantôt ici et tantôt là. Un jour étant allé dîner avec Campioni à l'auberge de l'Écrevisse, je fus fort surpris de trouver à table d'hôte ce Pepe il cadetto que j'avais connu lors de mon arrestation à l'armée d'Espagne, puis à Venise, et ensuite à Lyon sous le nom de don Joseph Marcati. Campioni, qui avait été son associé à Lyon, l'embrassa, lui parla en particulier, et me dit que ce monsieur-là avait repris son véritable nom et qu'il s'appelait comte Afflisio. Il me dit qu'après le dîner on ferait une banque de pharaon où j'aurais un intérêt, et qu'on me priait par conséquent de m'abstenir de jouer. Je consentis à la proposition. Afflisio gagna : un capitaine nommé Beccaria lui jeta les cartes au nez, badinage auquel le prétendu comte était habitué et qui passa inaperçu. Après le jeu nous allâmes au café où un officier de bonne mine, me fixant attentivement, se mit à sourire, mais d'une manière qui n'avait rien d'offensant. Monsieur, lui dis-je d'un ton poli, qui peut vous faire rire?

— Vous, monsieur, de voir que vous ne me remettez pas.

— J'ai une idée d'avoir eu l'honneur de vous voir quelque part; mais où, c'est ce que je ne saurais dire.

— Il y a neuf ans que, par ordre du prince de Lobkowitz, je vous conduisis à la porte de Rimini.

— Vous êtes le baron Vais!

— Précisément.

Nous nous embrassâmes, ensuite il me fit des offres d'amitié, me promettant de me procurer à Vienne tous les plaisirs qui dépendraient de lui. Je n'eus garde de refuser, et le même soir il me présenta à une comtesse chez laquelle je fis la connaissance de l'abbé *Testagrossa* qu'on appelait *Grosse-tête*. Il était ministre du duc de Modène, bien vu à la cour, parce qu'il avait négocié le mariage de l'archiduc avec madame Béatrice d'Este. J'y fis aussi la connaissance du comte Roquendorf, du comte Sarotin et de plusieurs demoiselles nobles qu'on a grand soin de n'appeler que *fraulein*, ainsi qu'une baronne qui avait rôti le balai, mais qui pouvait encore plaire. On soupa et on me fit *baron*. J'eus beau dire que je ne l'étais pas, que je n'avais aucun titre : Il faut bien que vous soyez quelque chose, me dit-on, et vous ne sauriez être moins que *baron*. Il faut convenir de l'être si vous voulez à Vienne être admis quelque part.

— Eh bien ! soyons baron, puisque cela ne tire pas à conséquence.

La baronne ne tarda pas à me faire comprendre qu'elle me trouvait à son goût et que ma cour lui serait agréable : je lui fis visite dès le lendemain. Si vous aimez le jeu, me dit-elle, venez le soir. Je fis chez elle la connaissance de plusieurs joueurs et de trois ou quatre *frauleins* qui, sans craindre les commissaires de chasteté, étaient dévouées au culte de Vénus, et si bonnes qu'elles ne craignaient pas de préjudicier à leur noblesse en acceptant de petites rétributions pour leurs complaisances. Je jugeai que messieurs les commissaires n'étaient gênans que pour celles qui n'allaient pas dans les bonnes maisons.

La baronne m'ayant dit que je pouvais lui présenter des amis si j'en avais, j'y conduisis le baron Vais, Campioni et Afflisio. Ce dernier joua, tint la banque, gagna, et Tramontini, dont j'avais fait la connaissance, le présenta à sa femme qu'on appelait madame Tasi, et par son moyen Afflisio fit l'excellente connaissance du prince de Saxe-Hildbourghausen. Ce fut là le principe de la grande fortune de ce comte de fabrique ; car Tramontini, devenu son associé dans toutes les grandes parties de jeu, fit que sa femme engageât le duc à lui faire donner d'abord le rang de capitaine au service de leurs majestés impériales et royales. Trois semaines après, Afflisio portait l'uniforme et le signe distinctif de ce grade. A mon

départ de Vienne, il était maître de cent mille florins. Leurs majestés aimaient le jeu, mais non pas pour ponter. L'empereur faisait tenir une banque. C'était un prince bon, magnifique et économe. Je l'ai vu en grand costume impérial et je fus surpris de le voir vêtu à l'espagnole. Je me figurais voir Charles-Quint qui avait établi cette étiquette et qui durait encore, quoique après lui aucun empereur n'ait été Espagnol et que François Ier n'eût rien de commun avec cette nation.

J'ai vu plus tard le même caprice en Pologne au couronnement de Stanislas-Auguste Poniatowski, et les vieux palatins pleuraient de dépit de voir ce costume; mais il fallait faire bonne mine à mauvais jeu, car sous le despotisme russe, il ne leur était resté que la faculté de se résigner.

L'empereur François Ier était beau, et je lui aurais trouvé la physionomie heureuse sous la bure comme sous la pourpre. Il avait pour sa femme tous les égards possibles et il ne l'empêchait pas d'endetter l'état parce qu'il avait l'art d'en devenir le créancier. Il favorisait le commerce parce qu'il servait à remplir ses coffres. Il était galant, et l'impératrice, qui lui donnait toujours le nom de maître, dissimulait; car elle ne voulait pas que l'on crût dans le monde que ses charmes ne suffisaient plus à captiver son auguste époux, et cela d'autant plus que l'on admirait généralement la beauté de sa nombreuse famille. Toutes les ar-

chiduchesses, excepté l'aînée, me parurent belles ; mais entre les mâles, n'ayant eu occasion de bien observer que son aîné, je lui découvris la physionomie malheureuse; malgré l'idée contraire de l'abbé *Grosse-tête*, qui se piquait aussi d'être physionomiste. Que voyez-vous, me dit un jour cet abbé, sur la physionomie de ce prince?

— La présomption et le suicide.

Je fus prophète, car Joseph II s'est positivement tué, quoique sans en avoir le dessein, et ce fut la présomption qui l'empêcha de s'en apercevoir. Il avait du savoir ; mais les connaissances qu'il se supposait détruisaient celles qu'il avait réellement. Il se plaisait surtout à parler aux personnes qui ne savaient pas lui répondre, soit qu'elles fussent éblouies de ses raisonnemens, soit qu'elles feignissent de l'être ; mais il traitait de pédans et fuyait tous ceux qui par un raisonnement vrai détruisaient le vain échafaudage du sien. Il y a sept ans que me trouvant à Luxembourg avec lui, il me parlait avec une juste dérision de quelqu'un qui avait échangé des sommes immenses et quantité de bassesses contre de misérables parchemins, et à ce sujet il me dit : *Je méprise tous ceux qui achètent la noblesse.*

— C'est avec raison, mais que penser de ceux qui la vendent ?

Après cette question, il me tourna le dos, et ne me jugea plus digne de m'adresser la parole.

La passion de ce prince était de voir rire, de

bon cœur ou par affectation, ceux qui l'écoutaient en société, lorsqu'il racontait quelque chose, car il narrait joliment et brodait d'une manière plaisante sur les particularités d'une anecdote ; mais il traitait de sot quiconque ne riait pas de ses plaisanteries, et c'étaient toujours ceux qui les comprenaient le mieux. Il préférait le raisonnement de Brambila, qui l'encouragea à se tuer, à celui des médecins qui le dirigeaient d'une manière raisonnable. Au reste, personne ne lui a contesté l'intrépidité, mais pour ce qui est de l'art de régner, il n'en avait aucune idée, puisqu'il n'avait pas la moindre connaissance du cœur humain et qu'il ne savait ni dissimuler ni garder un secret : il avait si peu appris à régler sa physionomie, qu'il ne savait pas même dissimuler le plaisir qu'il avait à punir ; et lorsqu'il apercevait quelqu'un dont les traits ne lui revenaient pas, il ne manquait jamais de faire une grimace qui lui allait fort mal.

Joseph II a succombé à une maladie véritablement cruelle, car elle lui laissa jusqu'à la fin la faculté de raisonner tout en lui montrant une mort inévitable. Ce prince doit avoir eu le malheur de se repentir de tout ce qu'il avait fait et de ne pouvoir le défaire, partie parce que la plupart des choses étaient irréparables, partie parce qu'en défaisant par raison ce qu'il avait fait par déraison, il aurait cru se déshonorer ; car il dut conserver jusqu'au dernier instant le senti-

ment de l'infaillibilité attachée à sa haute naissance, malgré l'état languissant de son âme qui aurait dû lui faire sentir la faillibilité de sa nature. Il avait la plus grande estime pour son frère, qui règne aujourd'hui à sa place, et malgré cela il n'eut pas le courage de suivre les principaux conseils qu'il lui donna. Par un mouvement de grandeur d'âme, il donna une grosse récompense au médecin, homme d'esprit, qui lui prononça la sentence de mort; mais par une faiblesse contraire, il avait quelques mois auparavant récompensé les médecins et le charlatan qui lui firent accroire qu'il était guéri. Il eut aussi le malheur de savoir qu'on ne le regretterait pas après sa mort; pensée qui, pour un souverain surtout, doit être désolante. Sa nièce qu'il chérissait mourut avant lui, et s'il avait été aimé des personnes qui l'entouraient, on lui aurait épargné cette déchirante nouvelle; car il était palpable qu'il touchait à sa fin, et on n'avait pas à craindre son ressentiment pour lui avoir caché cet événement.

Enchanté du séjour de Vienne et des plaisirs que je trouvais avec les belles *frauleins* dont j'avais fait la connaissance chez la baronne, je pensais à partir de cette jolie ville lorsque le baron Vais me trouva à la fête du mariage de M. le comte Durazzo, et m'engagea à un piquenique à Schœnbrunn. Nous y allâmes, et je n'y fus sobre d'aucune manière; aussi retournai-je à Vienne

avec une si forte indigestion qu'en vingt-quatre heures je me vis à deux doigts du trépas.

Je fis usage de la dernière parcelle d'esprit que mon épuisement me laissait pour me sauver la vie. Campioni et MM. Roquendorf et Sarotin étaient auprès de mon lit. M. Sarotin, qui avait conçu pour moi une forte amitié, était venu avec un médecin, quoique j'eusse déclaré positivement que je n'en voulais aucun. Ce nouveau Sangrado, croyant pouvoir user du despotisme de son art, avait fait venir un chirurgien et on allait me saigner contre ma volonté. A demi-mort, je ne sais par quelle inspiration j'ouvre les yeux et je vois mon homme, la lancette à la main, prêt à m'ouvrir la veine. Non, non, dis-je, et languissamment je retire mon bras; mais le bourreau voulant, à ce que disait le médecin, me donner la vie malgré moi, s'empare de nouveau de mon bras. A l'instant je me sens une augmentation de force, et étendant ma main, je saisis un de mes pistolets et d'un coup de balle je lui emporte l'une de ses boucles de cheveux. C'en fut assez pour faire décamper tout le monde, à l'exception de ma servante qui ne m'abandonna pas et qui me fit boire autant d'eau que je voulus. Le quatrième jour j'étais parfaitement rétabli.

Mon aventure amusa tous les oisifs de Vienne pendant plusieurs jours, et l'abbé Grosse-Tête m'assura que si j'avais tué le pauvre chirurgien, il aurait été mort et rien de plus, car les témoins

présens auraient déclaré la vérité, qu'on allait me saigner par force, ce qui mettait mon fait dans le cas de légitime défense. On me dit aussi en plusieurs endroits que les médecins de Vienne étaient d'avis que si l'on m'avait tiré du sang, je n'en serais pas revenu : si mon eau ne m'avait pas guéri, ces habiles gens auraient dit tout le contraire. Je sentis pourtant qu'il fallait que je me donnasse de garde d'être malade dans cette capitale; car il est très-probable que j'aurais difficilement trouvé un médecin. A l'Opéra, beaucoup de monde voulut me connaître; et on me regardait comme un homme qui s'était défendu contre la mort à coups de pistolets. Un peintre en miniature, nommé Morol, fort sujet aux indigestions qui finirent par lui donner la mort, m'avait endoctriné : il ne fallait, m'avait-il dit, pour guérir d'une pareille incommodité, que boire de l'eau abondamment et avoir de la patience. Il mourut, parce qu'on le saigna dans un moment où il ne pouvait point opposer de résistance.

Mon indigestion me rappelle un bon mot d'un homme qui n'avait guère coutume d'en dire ; c'était M. de Maisonrouge qu'on conduisait un jour chez lui mourant d'une indigestion. Sa voiture arrêtée en face des Quinze-Vingts par un embarras de charrettes, un pauvre homme s'approche de sa portière et lui demande l'aumône en lui disant : Monsieur, je meurs de faim.

— Eh! de quoi te plains-tu? lui dit Maison-rouge en soupirant; coquin, je voudrais bien être à ta place!

Je fis vers ce temps-là la connaissance d'une danseuse milanaise qui avait de l'esprit, un ton excellent, de la littérature et qui plus est était fort jolie. Elle recevait bonne compagnie, et faisait à merveille les honneurs du salon. Je connus chez elle un comte Christophe Erdodi, aimable, riche et généreux; et un certain prince Kinski qui avait toutes les grâces d'un Arlequin. Cette fille m'inspira de l'amour, mais vainement; car elle était éprise d'un danseur florentin qu'on appelait Argiolini. Je lui faisais la cour, mais elle se moquait de moi; car une fille de théâtre amoureuse de quelqu'un est une place inabordable, à moins de se faire un pont d'or, et je n'étais pas riche. Cependant je ne désespérais pas, et je continuais à brûler mon encens sur son autel. Ma société lui plaisait parce qu'elle me montrait les lettres qu'elle écrivait et que j'avais soin d'en relever les beautés. Elle avait en miniature son portrait qui était d'une ressemblance parfaite. La veille de mon départ, dépité d'avoir perdu mon temps et mes fadaises amoureuses, je me déterminai à le lui voler; faible ressource pour un malheureux qui n'avait pu obtenir l'original. Au moment où je prenais congé d'elle, ayant trouvé le bijou à ma portée, je m'en saisis, et je partis pour Presbourg où le baron Vais m'avait invité à l'ac-

compagner avec deux jolies *frauleins* pour une partie de plaisir.

Descendu de voiture, la première personne avec laquelle je me rencontre nez à nez, c'est le chevalier de Talvis, le protecteur de madame Condé-Labré que j'avais si bien traité à Paris. Dès qu'il m'eut reconnu, il s'approcha et me dit que je lui devais une partie de revanche. Je vous la promets, lui répondis-je; mais je ne quitte jamais une partie pour une autre : nous nous reverrons.

— Cela suffit : me feriez-vous l'honneur de me présenter à ces dames?

— Bien volontiers; mais non pas dans la rue.

Nous montons, il nous suit. Pensant que cet homme, qui d'ailleurs était brave comme un chevalier français, pourrait nous divertir, je le présentai. Il logeait à la même auberge depuis une couple de jours et il était vêtu en deuil. Il nous demanda si nous irions au bal du prince évêque, dont nous ne savions rien : Vais lui dit que oui. On y va, dit-il, sans être présenté, et voilà pourquoi je compte y aller; car ici je ne suis connu de personne. Il sortit, et l'hôte étant entré pour prendre nos ordres, nous donna des informations sur ce bal; nos belles *frauleins* témoignant le désir d'y aller, nous les satisfîmes.

N'y étant connus de personne, nous parcourions en liberté tous les appartemens, quand nous arrivâmes devant une vaste table où le prince

évêque taillait au pharaon. Il nous sembla que la pile d'or que le noble prélat avait devant lui pouvait être de treize à quatorze mille florins. Le chevalier de Talvis était debout entre deux dames auxquelles il disait de jolies choses, tandis que monseigneur mêlait. Le prince ayant fait couper, fixe le chevalier et s'avise de lui dire d'une manière engageante de mettre aussi une carte.

— Volontiers, monseigneur, dit Talvis, va la banque sur cette carte.

— Va, dit l'évêque, voulant faire voir qu'il n'avait pas peur. Il tire, la carte de Talvis gagne, et mon heureux Français, de l'air le plus calme, ramasse tout l'or du prélat et en remplit ses poches. L'évêque étonné et reconnaissant un peu tard sa sottise, dit au chevalier : Monsieur, si votre carte avait perdu, comment auriez-vous fait pour me payer?

— Monseigneur, c'eût été mon affaire.

— Monsieur, vous êtes plus heureux que sage.

— Possible, monseigneur ; mais ce sont-là mes affaires.

Voyant le chevalier prêt à sortir, je le suis et, au bas de l'escalier, après lui avoir fait compliment, je le prie de me prêter cent souveraines. Il me les compte dans l'instant, m'assurant qu'il était ravi de pouvoir me rendre ce service.

— Je vous ferai mon billet.

— Point de billet.

Je mis cet or dans ma poche, me souciant fort

peu de la foule de masques que j'avais pour témoins et que la curiosité avait attirés sur les pas de l'heureux gagnant. Talvis partit et je rentrai dans la salle.

Roquendorf et Sarotin, qui se trouvaient au bal, ayant su que le chevalier m'avait donné de l'or, me demandèrent qui il était. Je leur fis un récit moitié vrai moitié faux, et je finis par leur dire que l'or que je venais de recevoir était le paiement d'une somme que je lui avais prêtée à Paris. Ils étaient obligés de me croire ou d'en faire semblant.

De retour à l'auberge, l'hôte nous dit que le chevalier en était parti à franc étrier, et que tout son équipage consistait en un sac de nuit. Nous soupâmes, et pour égayer le repas, je contai à Vais et à nos belles *frauleins* la manière dont j'avais connu Talvis et comment j'avais fait pour avoir ma part du gain.

De retour à Vienne, nous trouvâmes l'aventure sur le tapis : on riait du Gascon, on se moquait de l'évêque. La glose ne m'épargnait pas; mais je ne fis pas semblant de comprendre, car je croyais inutile de me défendre. Le chevalier de Talvis n'était connu de personne, et l'ambassadeur de France n'en avait jamais entendu parler. J'ignore si jamais on en a eu des nouvelles.

Je partis enfin de Vienne en poste, après avoir pris congé de mes amis et amies, et le quatrième jour je couchai à Trieste. Le lendemain je m'em-

barquai pour Venise, où j'arrivai l'après-midi de l'avant-veille de l'Ascension. J'eus le bonheur, après trois ans d'absence, d'embrasser mon adorable patron, M. Bragadin, et ses deux inséparables amis, qui se félicitèrent de me revoir en parfaite santé et bien équipé.

CHAPITRE XIII.

Je rends le portrait que j'avais emporté de Vienne. — Je vais à Padoue; aventure pendant mon retour; suite de cette aventure. — Je retrouve Thérèse Imer. — Ma connaissance avec mademoiselle C. C.

Je me retrouvais dans ma patrie avec ce sentiment délicieux que tous les cœurs bien nés éprouvent en revoyant les lieux où l'on a reçu les premières impressions durables. J'avais acquis quelque expérience; je connaissais les lois de l'honneur et de la politesse; je me sentais enfin supérieur à presque tous mes égaux, et je soupirais après mes anciennes habitudes, que j'allais

reprendre ; mais je me proposais de me conduire avec plus de méthode et de réserve.

Je vis avec plaisir en entrant dans mon cabinet le *statu quo* le plus parfait. Mes papiers, couverts d'un doigt de poussière, attestaient assez que nulle main profane ne les avait dérangés.

Le surlendemain de mon arrivée, au moment où j'allais sortir pour accompagner le *Bucentaure*, sur lequel le doge allait, comme de coutume, épouser la mer Adriatique veuve de tant de maris et pourtant aussi neuve qu'au premier jour de sa formation, un barcarol vint me remettre un billet. Il était de M. Giovanni Grimani, jeune seigneur qui, sachant qu'il n'avait pas le droit de me mander, me priait très-poliment de vouloir bien passer chez lui pour y recevoir une lettre qu'il était chargé de me remettre en main propre. J'y fus à l'instant, et après quelques politesses d'usage, il me remit une lettre à cachet volant qu'il avait reçue la veille.

La voici :

« Monsieur, ayant vainement cherché mon portrait après votre départ, et n'ayant point l'habitude de recevoir des voleurs chez moi, je suis persuadée qu'il ne peut être qu'entre vos mains ; je vous prie de le remettre à la personne qui vous remettra cette lettre. »

« Fogliazzi. »

Charmé d'avoir le portrait sur moi, je le tire de ma poche et le remets à l'instant à M. Grimani. Il le reçut avec une satisfaction mêlée de surprise; car il avait jugé sa commission plus difficile à remplir. C'est apparemment l'amour, me dit-il, qui vous a fait commettre ce larcin? cependant je vous félicite de ce qu'il ne doit pas être bien fort.

— A quoi en jugez-vous?

— A la promptitude avec laquelle vous vous en dessaisissez.

— Je ne le rendrais pas aussi facilement à tout autre.

— Je vous en remercie; et pour remplacer cet amour, je vous prie de compter sur mon amitié.

— Je la mets infiniment au-dessus du portrait et même de l'original. Oserais-je vous prier de lui envoyer ma réponse?

— Je vous le promets. Tenez, voilà du papier; écrivez-là; vous n'avez pas besoin de la cacheter.

Voici ce que j'écrivis :

« En se débarrassant du portrait, Casanova éprouve un plaisir bien supérieur à celui qu'il eut quand par l'effet d'une misérable fantaisie il fit la folie de le mettre dans sa poche. »

Le mauvais temps ayant forcé de différer au dimanche les merveilleuses épousailles, et M. de Bragadin partant le lendemain pour Padoue, je l'y accompagnai. Cet aimable vieillard abandon-

nait à la jeunesse les plaisirs bruyans qui ne lui convenaient plus, et il allait passer au sein de la paix les jours que les fêtes vénitiennes lui rendaient ennuyeux. Le samedi suivant, après avoir dîné avec lui et lui avoir baisé la main, je montai dans une chaise de poste pour retourner à Venise. Si j'étais parti de Padoue deux minutes plus tôt ou plus tard, tout ce qui m'est arrivé depuis aurait été bien différent et ma destinée, s'il est vrai qu'elle dépende des combinaisons, aurait été tout autre. Le lecteur en jugera.

Parti de Padoue dans ce moment fatal, je rencontre à Oriago un cabriolet qui venait au grand trot de deux chevaux de poste. Il y avait dedans une très-jolie femme et un homme en uniforme allemand. A quelque pas de moi le cabriolet verse du côté de la rivière, et la femme, tombant pardessus le cavalier, court le plus grand danger de rouler dans la Brenta. Je saute hors de mon chariot sans me donner le temps de faire arrêter, et je vole au secours de la dame, réparant d'une main chaste le désordre que la chute avait occasioné à sa toilette.

Son compagnon qui s'était relevé sans accident, accourt, et voilà la belle versée sur son séant, tout ébahie, et moins confuse de sa chute que de l'indiscrétion de ses jupes qui avaient laissé à découvert tout ce qu'une honnête femme ne montre jamais à un inconnu. Dans ses remercîmens, qui durèrent tout le temps que son postillon et le

mien mirent à relever le cabriolet, elle m'appela souvent son sauveur, son ange tutélaire.

Le dommage étant réparé, la dame continua sa route vers Padoue et moi vers Venise, où à peine arrivé je n'eus que le temps de me masquer pour aller à l'Opéra.

Le lendemain je me masque de bonne heure pour aller suivre le *Bucentaure* qui, favorisé par un beau temps, devait être mené au *Lido* pour la grande et ridicule cérémonie. Cette fonction non-seulement rare, mais unique, dépend du courage de l'amiral de l'arsenal, qui doit répondre sur sa tête que le temps sera constamment beau, le moindre vent contraire pouvant renverser le vaisseau et noyer le doge avec toute la sérénissime seigneurie, les ambassadeurs et le nonce du pape, garant de la vertu de cette burlesque noce, que les Vénitiens révèrent jusqu'à la superstition. Pour surcroît de malheur, cet accident tragique ferait rire toute l'Europe qui ne manquerait pas de dire que le doge de Venise est enfin allé consommer son mariage.

Je prenais mon café à visage découvert sous les *procuraties* de la place Saint-Marc quand un beau masque femelle me donna galamment un coup d'éventail sur l'épaule. Ne connaissant pas le masque, je ne fis pas grande attention à cette agacerie, et après avoir achevé mon café je reprends mon masque et je m'achemine vers le quai du Sépulcre où m'attendait la gondole de M. de Braga-

din. Vers le pont de la Paille, j'aperçois le même masque attentif à regarder l'image d'un monstre qu'on montrait pour dix sous. Je m'approche du masque et je lui demande pourquoi il m'avait battu.

— Pour vous punir de ce que vous ne me connaissez pas après m'avoir sauvé la vie.

Je devine que c'est la belle que j'ai secourue la veille aux bords de la Brenta, et après lui avoir fait compliment, je lui demande si elle va suivre le *Bucentaure*. J'irais volontiers, me dit-elle, si j'avais une gondole sûre. Je lui offre la mienne qui était des plus grandes, et ayant consulté le masque qui l'accompagnait, elle accepte. Prêts à y entrer, je les invite à se démasquer, mais ils me disent qu'ils ont des raisons pour demeurer inconnus. Je les prie alors de me dire s'ils appartiennent à quelque ambassadeur, car dans ce cas je me verrais, quoiqu'à regret, forcé de les prier de descendre; mais ils m'assurent qu'ils sont Vénitiens. La gondole étant à la livrée d'un patricien, j'aurais pu me trouver compromis avec les inquisiteurs d'état; ce que je désirais éviter.

Nous suivons le *Bucentaure*, et assis auprès de la dame, je me permets quelques libertés; mais elle me déconcerte en changeant de place. Après la fonction nous retournâmes à Venise, et l'officier me dit que si je voulais leur faire l'honneur d'aller dîner avec eux au Sauvage, je les obligerais. J'acceptai, car j'étais curieux de connaître cette

femme : ce que j'en avais vu lors de sa chute rendait ma curiosité très-naturelle. L'officier me laissa seul avec elle et prit les devans pour aller commander le dîner.

Dès que je fus seul avec ma belle, à la faveur du masque, je lui dis que j'étais amoureux d'elle, que j'avais une loge à l'Opéra dont je lui offrais l'entière jouissance, et que si elle voulait me laisser l'espoir de ne pas perdre mon temps, je la servirais pendant tout le carnaval. Si vous avez l'intention d'être cruelle, je vous prie de me le dire franchement.

— Je vous prie aussi de me dire avec qui vous croyez être ?

— Avec une femme tout aimable, que vous soyez princesse ou de la plus basse condition. Ainsi j'ose espérer que vous me donnerez dès aujourd'hui des marques de vos bontés, ou après le dîner, j'aurai l'honneur de vous tirer ma révérence.

— Vous ferez ce que vous voudrez; mais j'espère qu'après dîner vous changerez de langage, car le ton que vous prenez n'est pas engageant. Il me semble qu'avant d'en venir à une explication pareille, il faudrait commencer par se connaître. Sentez-vous bien cela ?

— Oui, je le sens; mais j'ai peur d'être trompé.

— Eh ! que c'est singulier ? Et cette peur vous fait commencer par où l'on finit ?

— Je ne demande aujourd'hui qu'un mot d'en-

courage ment. Donnez-le-moi, et vous me verrez modeste, soumis et discret.

— Modérez-vous.

Nous trouvâmes l'officier à la porte du Sauvage, et nous montâmes. Dès que nous fûmes dans la chambre elle se découvrit, et je la trouvai bien mieux que la veille. Il me restait à savoir pour la forme et le cérémonial si l'officier était son mari, son amant, son parent ou son conducteur; car fait aux aventures, je désirais connaître de quelle nature était celle que je venais d'entamer.

Nous nous mettons à table, et la manière dont monsieur et madame en agissent m'oblige par prudence à m'observer. Ce fut à lui que j'offris ma loge et elle fut acceptée; mais comme je ne l'avais pas, après le dîner je sortis sous prétexte d'affaires, et j'allai m'en procurer une. J'en pris une à l'Opéra-Buffa où brillaient Pertici et Lasqui, et après l'opéra, je leur donnai à souper dans une auberge, ensuite je les conduisis chez eux dans ma gondole, où, à la faveur de la nuit, j'obtins de la belle toutes les faveurs qu'on peut accorder auprès d'un tiers qu'on doit ménager. A notre séparation, l'officier me dit : Vous aurez demain de mes nouvelles.

— Où donc et comment?

— Ne vous en inquiétez pas.

Le lendemain matin on m'annonce un officier; c'était lui-même. Après quelques complimens d'usage et lui avoir fait mes remercîmens pour l'hon-

neur qu'il m'avait fait la veille, je le priai de me dire à qui j'avais le plaisir de parler. Voici ce qu'il me répondit, parlant très-bien, mais sans me regarder.

Je m'appelle P. C. Mon père est riche et considéré à la Bourse; mais nous sommes brouillés. Je demeure sur le quai de St-Marc. La dame que vous avez vue est née O.; elle est femme du courtier C. et sa sœur est l'épouse du patricien P. M. Madame C. est brouillée avec son mari et j'en suis la cause, comme je suis brouillé avec mon père à cause d'elle.

Je porte cet uniforme en vertu d'un brevet de capitaine au service autrichien : mais je n'ai jamais servi. Je suis chargé de l'approvisionnement des bœufs pour l'état vénitien, et je tire ces provisions de la Stirie et de la Hongrie. Cette entreprise liquidée m'assure un bénéfice de dix mille florins par an ; mais un embarras imprévu et auquel il faut que je remédie, une banqueroute frauduleuse et des dépenses extraordinaires me mettent pour le moment dans une grande gêne. Il y a quatre ans qu'ayant entendu parler de vous, je conçus le désir de faire votre connaissance, et je crois que c'est le ciel qui me l'a fait faire avant-hier. Je n'hésite pas à vous demander un plaisir essentiel qui nous unira de l'amitié la plus étroite. Devenez mon soutien sans courir aucun risque : acceptez ces trois lettres de change et ne craignez pas d'avoir à les escompter

à l'échéance ; car je vous cède ces trois autres, dont le paiement sera effectué avant l'échéance des vôtres. En outre, je vous hypothèque la conduite des bœufs pour toute l'année, de sorte que si je vous manquais, vous pourriez séquestrer à Trieste tous mes bœufs, qui ne peuvent venir que par là.

Étonné de ce discours et de ce projet qui me paraissait chimérique et dans lequel je ne voyais qu'une foule d'embarras que j'abhorrais ; l'idée singulière de cet homme qui, s'imaginant que je pourrais facilement donner dans le panneau, me donne la préférence sur cent autres qu'il devait mieux connaître ; je n'hésitai pas à lui dire que je n'accepterais jamais son offre. Son éloquence redoubla pour me convaincre, mais je l'embarrassai en lui disant que j'avais lieu d'être surpris qu'il m'eût préféré à toutes ses connaissances, moi qui n'avais l'honneur de lui être connu que depuis deux jours. Monsieur, me dit-il effrontément, vous ayant connu pour un homme de beaucoup d'esprit, je me suis persuadé que vous verriez de suite l'avantage que je vous offre, et que par conséquent vous ne feriez aucune difficulté d'accepter.

— Vous devez vous être désabusé à cette heure, et vous me prendrez sans doute pour un sot en voyant que je croirais être votre dupe si j'acceptais.

Il partit en me demandant excuse et en me di-

sant qu'il espérait me voir le soir sur la place St-Marc, où il serait avec madame C. Il me laissa son adresse en me disant qu'à l'insu de son père il occupait encore son appartement. C'était me dire que je devais lui rendre ma visite ; mais si j'avais été sage, je m'en serais dispensé.

Dégoûté du dévolu que cet homme avait jeté sur moi, je ne me sentis plus aucune envie de tenter fortune auprès de sa belle ; car il me parut que ce couple avait résolu de me rendre leur dupe, et comme je n'avais nul désir de le devenir, j'évitai de les voir le soir à la place St-Marc. J'aurais dû m'en tenir là ; mais le lendemain, poussé par mon mauvais génie, et jugeant qu'une visite de politesse ne tirerait point à conséquence, j'allai le voir.

Un domestique m'ayant conduit dans sa chambre, il m'accueillit avec beaucoup de prévenance et me fit d'obligeans reproches de ne m'être pas fait voir la veille au soir. Ensuite il me reparla de son affaire et me montra un fatras de papiers ; ce qui m'ennuya fort. Si vous voulez accepter les trois lettres, me dit-il, je vous associerai à mon entreprise. Par cette marque d'amitié extraordinaire, il me rendait, d'après lui, riche de cinq mille florins par an ; mais pour toute réponse, je le priai de ne m'en plus parler de la vie. J'allais prendre congé lorsqu'il me dit qu'il voulait me présenter sa mère et sa sœur.

Il sort et deux minutes après il rentre avec

elles. La mère était une femme d'un air ingénu et respectable, mais la fille était un modèle de beauté. J'en fus ébloui. Un quart d'heure après, la trop confiante mère me demanda la permission de se retirer et sa fille resta. Il ne lui fallut pas une demi-heure pour me captiver. J'étais enchanté de toutes ses perfections, et son esprit vif, naïf et nouveau pour moi, sa candeur, son ingénuité, ses sentimens naturels et élevés, sa vivacité gaie et innocente, cet ensemble enfin qui se forme de la beauté, de l'esprit et de l'innocence, ensemble qui eut toujours sur moi un empire absolu, tout acheva de me rendre l'esclave de la femme la plus parfaite qu'il soit possible d'imaginer.

Mademoiselle C. C. ne sortait jamais qu'avec sa mère, qui était dévote et pourtant indulgente. Elle n'avait à lire que les livres de son père, homme sage qui n'avait point de romans, et elle brûlait d'envie d'en lire. Elle avait aussi la plus grande envie de connaître Venise, et personne ne fréquentant la maison, on ne lui avait pas encore dit qu'elle était un véritable prodige. Son frère écrivais et je conversais avec elle, ou plutôt je répondais aux nombreuses questions qu'elle me faisait et auxquelles je ne pouvais satisfaire qu'en ajoutant aux idées qu'elle avait déjà et qu'elle était tout étonné de se reconnaître ; car son âme était encore dans le chaos. Je ne lui dis cependant point qu'elle était belle et qu'elle m'intéressait au suprême degré ; car ayant menti sur ce point

à l'égard de tant d'autres, j'avais peur de lui paraître suspect.

Je quittai cette maison triste et rêveur, trop pénétré des rares qualités que j'avais découvertes dans cette ravissante personne, et je me promis d'abord de ne plus la revoir, car je croyais sentir que je n'étais pas homme à lui sacrifier entièrement ma liberté en la faisant demander pour femme, quoique je la jugeasse faite à dessein pour faire mon bonheur.

Je n'avais pas encore vu madame Manzoni depuis mon retour, et je dirigeai mes pas vers son habitation. Je trouvai cette digne femme ce que je l'avais toujours connue pour moi, et elle me fit l'accueil le plus amical. Elle me dit que Thérèse Imer, cette jolie personne qui m'avait valu un coup de canne de M. Malipiero, treize ans auparavant, venait d'arriver de Baireuth où le margrave avait fait sa fortune. Comme elle demeurait en face, madame Manzoni, voulant jouir de la surprise, la fit prier de passer chez elle. Elle vint en effet peu d'instans après, tenant par la main un garçon de huit ans, joli comme un amour. C'était son fils unique qu'elle avait eu de son mari qui était danseur à Baireuth. Notre surprise, en nous revoyant, fut égale au plaisir que nous eûmes à nous rappeler ce qui nous était arrivé au sortir de l'enfance. Il est vrai que nous ne pouvions nous souvenir que d'enfantillages. Je lui fis compliment sur sa fortune, et, jugeant

sur l'apparence, elle crut m'en devoir à son tour; mais la sienne aurait été plus solide que la mienne si, par la suite, elle avait eu de la conduite. Elle eut des caprices que je ferai connaître au lecteur dans cinq ans d'ici. Elle était devenue grande musicienne; mais sa fortune n'avait pas tout-à-fait dépendu de son talent; ses charmes y avaient contribué plus que tout. Elle me conta ses aventures, à quelque chose près, sans doute, et nous nous séparâmes après deux heures d'entretien. Elle m'invita à lui faire le plaisir d'aller déjeûner avec elle le lendemain. Le margrave, à ce qu'elle me dit, la faisait observer; mais comme j'étais une ancienne connaissance, je ne devais point éveiller de soupçons. C'est l'aphorisme de toutes les femmes galantes. Elle me dit que je pouvais le même soir l'aller voir à sa loge, où M. Papafava me verrait avec plaisir. C'était son parrain. Je me rendis le lendemain de bonne heure chez elle. Je la trouvai au lit avec son fils qui, par principe d'éducation, se leva et sortit aussitôt qu'il me vit assis auprès du lit de sa mère. Je passai trois heures avec elle, et, je m'en souviens, la dernière fut délicieuse; le lecteur dans cinq ans en verra la conséquence. Je la vis une seconde fois pendant les quinze jours qu'elle passa à Venise, et à son départ je lui promis une visite à Baireuth : je n'ai jamais tenu parole.

Je dus vers ce temps-là m'occuper des affaires

de mon frère posthume qui, disait-il, avait une vocation toute divine pour le métier de prêtre; mais il lui fallait un patrimoine. Ignorant, sans aucune éducation, n'ayant pour lui qu'une jolie figure, il entrevoyait le bonheur dans l'état ecclésiastique, et il comptait beaucoup sur la prédication pour laquelle, lui disaient les femmes qu'il connaissait, il avait un talent décidé. Je fis toutes les démarches qu'il voulut, et je réussis à obtenir de l'abbé de Grimani de lui faire un bénéfice, car il était débiteur de tous les meubles de notre maison, dont il n'avait rendu aucun compte. Il lui fit la transaction viagère d'une maison, et deux ans après mon frère prit les ordres en qualité de patrimonié. Ce patrimoine, au reste, fut fictif, la maison étant déjà hypothéquée : ce fut un vrai stellionat, mais M. l'abbé Grimani était un peu jésuite, et ces saints serviteurs de Dieu s'accommodent de tous les moyens, pourvu qu'il leur soient profitables. Je parlerai de la conduite de ce malheureux frère lorsqu'elle deviendra liée à mes vicissitudes.

Il y avait deux jours que j'avais fait ma visite à P. C. lorsque je le rencontrai dans la rue. Il me dit que sa sœur ne faisait que parler de moi, qu'elle avait retenu une quantité de choses que je lui avais dites, et que sa mère était enchantée qu'elle eût fait ma connaissance. Elle serait, me dit-il, un bon parti pour vous, car elle aura dix mille ducats courans de dot. Si vous venez me voir de-

main, nous prendrons le café avec ma mère et ma sœur.

Je m'étais promis de ne plus mettre le pied chez lui; je ne tins pas parole. Au reste, en pareil cas l'homme se détermine facilement à manquer à sa promesse.

Je passai trois heures à causer avec cette charmante personne, et je la quittai amoureux à l'excès. Je lui dis, avant de m'en aller, que j'enviais le sort de celui qui l'aurait pour femme, et ce compliment, le premier qu'elle eût reçu de cette espèce, couvrit son beau visage du plus vif incarnat.

En me retirant, je me mis à examiner le caractère du sentiment que j'éprouvais pour elle, et j'en fus effrayé, car je ne pouvais agir avec C. C. ni en honnête homme ni en libertin. Je ne pouvais pas me flatter d'obtenir sa main, et il me semblait que j'aurais poignardé quiconque m'aurait conseillé de la séduire. J'avais besoin de me distraire : j'allai jouer. Le jeu est parfois un lénitif excellent pour calmer l'amour. Je jouai de bonheur et je me retirais la bourse pleine d'or, quand dans une petite rue solitaire, je rencontre un homme courbé sous le poids des années moins encore que sous le faix accablant de la misère. Je m'en approche et je reconnais le comte de Bonafede. Sa vue me fit pitié. M'ayant reconnu, il me dit une foule de choses et finit par me faire connaître l'état d'abjection où il se voyait réduit par

la nécessité de faire vivre sa nombreuse famille. Je ne rougis pas, me dit-il, de vous demander un sequin qui me fera vivre cinq ou six jours. Je me hâtai de lui en donner dix, l'empêchant de faire des bassesses pour me témoigner sa reconnaissance; mais je ne pus l'empêcher de verser des larmes. Il me dit en me quittant que ce qui mettait le comble à son infortune était l'état de sa fille qui, devenue une beauté, voulait plutôt mourir que sacrifier sa vertu à la nécessité. Je ne puis, ajouta-t-il en soupirant, ni soutenir ni récompenser ses sentimens.

Croyant comprendre ce que la misère le forçait à désirer, je pris son adresse en lui promettant d'aller le voir. J'étais curieux de voir ce que pouvait être devenue une vertu dont je n'avais pas grande idée depuis dix ans que je ne l'avais vue. J'y allai le lendemain. Je trouvai une maison presque sans meubles et la fille seule, ce qui ne me surprit point. La jeune comtesse m'ayant vu venir, m'accueillit au haut de l'escalier de la manière la plus aimable. Elle était assez bien vêtue, et je la trouvai belle, vive et aimable comme lorsque je l'avais connue au fort Saint-André. Prévenue par son père que j'irais la voir, elle était toute joyeuse, et elle m'embrassa aussi tendrement que l'on pourrait embrasser un amant chéri. Elle me mena dans sa chambre où, après m'avoir dit que sa mère était au lit, malade et hors d'état de se laisser voir, elle se livra de nou-

veau à tout le transport que lui causait, me disait-elle, le bonheur de me revoir. La fougue des baisers donnés et rendus sous les auspices de l'amitié embrasèrent bientôt nos sens, au point que dans le premier quart d'heure, je n'avais plus rien à désirer. Cela fait, notre rôle vrai ou simulé était de montrer de la surprise, et honnêtement je ne pouvais m'empêcher d'assurer la pauvre comtesse que ce n'était là que le premier gage d'un amour constant. Elle le crut ou fit semblant de le croire comme je le croyais peut-être moi-même dans ce moment. Le calme étant survenu, elle me parla de leur affreux état, de ses frères qui allaient pieds nus dans les rues et de son père qui positivement n'avait pas de pain à leur donner.

— Vous n'avez donc pas un amant?

— Quoi! un amant? et quel est l'homme qui aurait le courage de vouloir être mon amant dans une maison comme celle-ci? et pour tirer parti de moi-même, suis-je donc faite pour me livrer au premier venu pour la somme de trente sous? Il n'y a personne à Venise qui puisse m'évaluer plus haut en me voyant dans cette maison. D'ailleurs je ne me sens pas née pour me prostituer.

Un discours de cette nature n'est pas gai; elle versait des larmes, et l'image de la tristesse, jointe au tableau de misère que j'avais sous les yeux, n'était pas fait pour réveiller l'amour. Je la quittai en lui promettant de revenir et en lui met-

tant douze sequins dans la main. Cette somme l'étonna : elle ne s'était jamais vue si riche. J'ai toujours regretté de ne pas lui avoir donné le double.

Le lendemain P. C. vint me voir et me dit d'un air tout joyeux que sa mère avait permis à sa sœur d'aller à l'Opéra avec lui, que la petite en était enchantée parce qu'elle n'y avait jamais été, et que si cela me faisait plaisir, je pouvais les attendre quelque part.

— Mais votre sœur sait-elle que vous voulez m'admettre de la partie?

— Elle s'en fait une fête.

— Et madame votre mère, le sait-elle?

— Non; mais quand elle le saura, elle n'en sera pas fâchée, car vous lui avez inspiré de la considération.

— Je vais tâcher d'avoir une loge.

— Fort bien : vous nous attendrez à tel endroit.

Le drôle ne me parlait plus de lettres de change, et voyant que je ne courtisais plus sa dame et que j'étais épris de sa sœur, il avait enfanté le beau projet de me la vendre. Je plaignais la mère et la fille qui se confiaient à un pareil sujet ; mais je n'avais pas assez de vertu pour refuser la partie. J'allai même jusqu'à me persuader que puisque je l'aimais, je devais accepter pour la préserver d'autres piéges ; car si j'avais refusé, il aurait pu trouver quelqu'un moins scrupuleux, et cette idée

m'était insupportable. Il me semblait qu'avec moi elle ne courait aucun risque.

Je louai une loge à l'Opéra St.-Samuel et je les attendis au lieu indiqué long-temps avant l'heure. Ils vinrent, et je fus ravi à l'aspect de ma jeune amie. Elle était élégamment masquée, et son frère était en uniforme. Pour ne pas exposer cette charmante personne à être reconnue à cause de son frère, je les fis entrer dans ma gondole. Il voulut que je le fisse débarquer chez sa maîtresse qu'il nous dit être malade, nous priant de nous rendre à notre loge où il viendrait nous rejoindre. Je fus surpris que C. C. ne montrât ni surprise ni répugnance à rester seule avec moi dans la gondole, mais quant à la disparition du frère, elle ne m'étonna aucunement, car il était évident qu'il voulait en tirer parti.

Je dis à C. C. que jusqu'à l'heure du théâtre nous nous ferions voguer, et que la chaleur étant forte, elle devait se démasquer, ce qu'elle fit à l'instant. L'obligation que je m'étais imposée de la respecter, la noble assurance qui brillait sur ses traits comme la confiance dans ses regards, la joie innocente qu'elle exprimait, tout faisait accroître mon amour.

Ne sachant que lui dire, car naturellement je ne pouvais lui parler que d'amour, et le point était délicat, je me contentais de fixer sa charmante figure, n'osant pas porter mes regards sur deux globes naissans arrondis par les amours,

crainte d'alarmer sa pudeur. Dites-moi donc quelque chose, me dit-elle : vous ne faites que me regarder, sans me dire un seul mot. Vous vous êtes sacrifié aujourd'hui, car mon frère vous aurait mené chez sa dame qui, à ce qu'il dit, doit être belle comme un ange.

— J'ai vu cette dame.

— Elle doit avoir beaucoup d'esprit.

— C'est possible ; mais je n'ai pu m'en apercevoir, car je n'ai jamais été chez elle, et j'ai l'intention de n'y aller jamais. Ne croyez donc pas, belle C., que je vous fasse le moindre sacrifice.

— Je le croyais, car comme vous ne parliez pas, je vous croyais triste.

— Si je ne vous parle pas, c'est que je suis trop ému du bonheur que me fait éprouver votre angélique confiance.

— J'en suis enchanté ; mais comment pourrais-je manquer de confiance en vous ? je me sens plus libre et bien plus sûre que si j'étais avec mon frère. Ma mère même dit qu'on ne peut pas s'y tromper et que sûrement vous êtes très-honnête. D'ailleurs vous n'êtes pas marié : c'est la première chose que j'ai demandée à mon frère. Vous souvenez-vous que vous m'avez dit que vous enviiez le sort de celui qui m'aura pour femme ? Moi je disais dans le même moment que celle qui vous aura pour époux sera la femme la plus heureuse de Venise.

Ces paroles, prononcées avec la naïveté la plus

candide et avec ce ton de sincérité qui part du cœur, firent sur moi un effet difficile à décrire ; je souffrais de n'oser imprimer le plus tendre baiser sur les lèvres vermeilles qui venaient de les prononcer ; mais en même temps j'éprouvais une délicieuse jouissance de me voir aimé de cet ange. Dans cette conformité de sentimens, lui dis-je, nous pourrions donc, aimable C., trouver le parfait bonheur, si nous pouvions être unis d'une manière inséparable? mais je pourrais être votre père.

— Vous, mon père ? quel conte ! Savez-vous que j'ai quatorze ans ?

— Savez-vous que j'en ai vingt-huit ?

— Eh bien ! quel est l'homme qui, à votre âge, ait une fille du mien ? Je ris en pensant que si mon père vous ressemblait, assurément il ne me ferait jamais peur : je ne pourrais avoir vis-à-vis de lui aucune réserve.

L'heure du théâtre étant venue, nous débarquâmes et le spectacle l'occupa tout entière. Son frère ne vint nous trouver que vers la fin ; car cela entrait dans son calcul. Je leur donnai à souper dans une auberge, où le plaisir de voir cette charmante personne manger de très-bon appétit, me fit oublier que je n'avais pas dîné. Je ne parlai presque pas pendant tout le souper; car j'étais malade d'amour et dans un tel état d'irritation qu'il était impossible qu'il durât long-temps. Pour excuser mon silence, j'affectai d'avoir mal

aux dents : on me plaignit et on me laissa garder le silence.

Après souper, P. dit à sa sœur que j'étais amoureux d'elle et que je me sentirais soulagé si elle me permettait de l'embrasser. Pour toute réponse, elle se tourne vers moi avec des lèvres riantes qui appelaient le baiser. Je brûlais, mais je respectais tant cette innocente et naïve créature que je ne l'embrassai que sur la joue, et encore d'une manière très-froide en apparence.

Quel baiser! s'écria P. Allons, allons, un bon baiser d'amour. Je ne bougeais pas : l'impudent instigateur m'ennuyait; mais sa sœur en détournant la tête dit d'un air pénétré : Ne le pressez pas, car je n'ai pas le bonheur de lui plaire.

Cette expression alarma mon amour; je ne fus plus maître de moi-même. Quoi! m'écriai-je avec feu, quoi! belle C., vous ne daignez pas attribuer ma retenue au sentiment que vous m'inspirez? Vous croyez ne pas me plaire? S'il ne faut qu'un baiser pour vous en assurer, recevez-le avec tout le sentiment que j'éprouve. Alors la prenant dans mes bras et la serrant amoureusement contre mon sein, je lui imprimai sur la bouche un long et ardent baiser que je mourais d'envie de lui donner, mais à sa nature, la timide colombe sentit qu'elle était tombée dans les serres du vautour. Elle se débarrassa de mes bras, tout étonnée de m'avoir découvert amoureux par cette voie. Son frère m'applaudissait, tandis que pour cacher son trou-

ble, elle se remettait en masque. Je lui demandai si elle croyait encore qu'elle ne me plaisait pas. Vous m'avez convaincue, me dit-elle, mais pour m'avoir détrompée, vous ne devez pas me punir. Je trouvai cette réponse très-délicate, car elle était dictée par le sentiment; mais son frère qu'elle ne satisfaisait pas, la traita de bêtise.

Dès que nous eûmes repris nos masques, nous partîmes, et après les avoir reconduits chez eux, je me retirai très-amoureux, content au fond et pourtant fort triste.

Le lecteur verra dans les chapitres suivans les progrès de mon amour et les aventures auxquelles je me trouvai engagé.

CHAPITRE XIV.

Progrès de mes amours avec la belle C. C.

Le lendemain P. C. entra chez moi d'un air de triomphe en me disant que sa sœur avait dit à sa mère que nous nous aimions et que, si elle devait se marier, elle ne pourrait être heureuse qu'avec moi.

— J'adore votre sœur, lui dis-je, mais croyez-vous que votre père veuille me l'accorder?

— Je ne le crois pas; mais il est vieux. En attendant, aimez. Ma mère permet qu'elle aille ce soir à l'Opéra avec nous.

— Eh bien, mon cher ami, nous irons.

— Je me vois obligé de vous prier de me rendre un léger service.

— Ordonnez.

— Il y a de l'excellent vin de Chypre à vendre et à bon marché : je puis en avoir un tonneau moyennant un billet payable en six mois. Je suis sûr de le revendre de suite avec bénéfice ; mais le marchand veut une caution et il acceptera la vôtre, si vous voulez bien me cautionner. Voulez-vous signer mon billet ?

— Avec plaisir.

Je signai sans biaiser, car quel est le mortel amoureux qui, en pareil cas, aurait refusé ce service à celui qui pour se venger d'un refus aurait pu le rendre malheureux. Nous nous donnâmes ensuite rendez-vous pour le soir et nous nous séparâmes contens l'un de l'autre.

Après m'être habillé, je sortis et j'achetai une douzaine de paires de gants, autant de paires de bas de soie et une paire de jarretières brodées avec des agrafes d'or, me faisant une fête de faire ce premier présent à ma nouvelle amie.

Je n'ai pas besoin de dire que je fus exact au rendez-vous ; cependant en y arrivant, je les aperçus qui me cherchaient. Si je n'avais soupçonné les intentions de P. C. j'aurais été flatté de me voir ainsi prévenu. Dès que je les eus joints, P. C. me dit qu'ayant des affaires, il me laissait avec sa sœur et qu'il viendrait nous rejoindre au théâtre. Quand il fut parti, je dis à C. C. que

nous ne pouvions que nous aller promener en gondole jusqu'à l'heure de l'Opéra. Non, me répondit-elle ; allons plutôt dans un jardin de la Zuecca.

— Bien volontiers.

Je prends une gondole de trajet et nous allons à St.-Blaise dans un jardin que je connaissais et dont, au moyen d'un sequin, je me rendis maître pour toute la journée et personne ne pouvait plus y entrer. Il se trouva que nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, et ayant ordonné un bon repas, nous montons dans un appartement, d'où, après avoir quitté nos habits de masque, nous redescendons dans le jardin.

L'aimable C. C. n'avait qu'un corset de taffetas et une petite jupe de même étoffe ; mais elle était à ravir dans ce léger costume ! Mon œil amoureux perçait ces voiles, et mon âme la voyait toute nue : je soupirais de désirs, de retenue et de volupté.

Dès que nous fûmes dans la longue allée, ma jeune compagne, leste comme la biche légère, se voyant libre sur la pelouse et n'ayant jamais jusqu'alors joui de ce bonheur, se mit à courir à droite, à gauche, avec tous les signes de la gaîté qui la dominait. Bientôt obligée de s'arrêter faute d'haleine, elle se mit à rire en me voyant la contempler en silence dans une sorte d'extase. Bientôt elle me défie à la course ; le jeu me plaît, j'accepte ; mais je veux l'intéresser par une gageure.

Celui qui perdra, lui dis-je, sera obligé de faire ce que le vainqueur voudra.

— Je le veux bien.

Nous établissons le but et nous partons. J'étais sûr de gagner; mais je voulus perdre, pour voir ce qu'elle me condamnerait à faire. D'abord elle court de toutes ses forces tandis que je ménage les miennes, de sorte qu'elle arriva au but avant moi. Tout en reprenant haleine, elle pense à me donner une bonne pénitence, puis elle court se cacher derrière un arbre et me condamne ensuite à trouver sa bague. Elle l'avait cachée sur elle, et par là elle me mettait en possession de toute sa personne. Je trouvai la chose charmante, car j'y vis clairement de la malice et de l'intention; cependant je sentis que je ne devais pas en abuser, sa naïve confiance ayant besoin d'être encouragée. Nous nous asseyons sur l'herbe; je visite ses poches, les plis de son corset, ceux de son jupon, puis ses souliers, enfin jusqu'à ses jarretières qu'elle avait attachées au-dessous du genou. N'ayant encore rien trouvé, je continue mes recherches, et comme la bague devait être sur elle, il fallait bien que je la trouvasse. Le lecteur devine sans doute que je soupçonnais la charmante cachette où ma belle l'avait mise; mais avant d'en venir là il fallait que je me procurasse une foule de jouissances que je savourais avec délice. La bague finit par être découverte entre les deux plus beaux gardiens que la nature ait jamais ar-

rondis ; mais j'étais si ému en la retirant que ma main tremblait visiblement : Pourquoi tremblez-vous? me dit-elle.

— Je tremble de plaisir d'avoir trouvé la bague, car vous l'aviez si bien cachée ! Mais vous me devez ma revanche, et cette fois vous ne me vaincrez pas.

— Nous verrons.

Nous partons, et ne la voyant pas courir bien vite, je crus que je la devancerais à volonté. Je me trompais. Elle avait ménagé ses forces, et quand nous fûmes aux deux tiers de la course, s'élançant tout-à-coup, elle me devance, et je me vois perdu. Je m'avise d'une ruse dont l'effet est immanquable ; je fais semblant de tomber de tout mon long en poussant un cri douloureux. La pauvre petite s'arrête, court à moi tout effrayée et m'aide à me relever en me plaignant. Quand je me vois debout et devant, je me mets à rire, et prenant mon élan, j'atteins le but qu'elle en était bien loin encore.

La charmante coureuse, tout ébahie, me dit : Vous ne vous êtes donc pas blessé ?

— Non, car je suis tombé exprès.

— Exprès? pour me tromper ! je ne vous aurais pas cru capable de cela. Il n'est pas permis de gagner par fraude, et je n'ai pas perdu.

— Oh ! si, vous avez perdu, car j'ai atteint le but avant vous ; et ruse pour ruse, avouez que

vous avez aussi cherché à me tromper en prenant l'élan.

— Mais cela est permis, et votre ruse, mon ami, est de tout autre espèce.

— Mais elle m'a procuré la victoire, et

Vincasi per fortuna o per ingano,
Il vincer sempre fu laudabil cosa (1).

— C'est ce que j'ai souvent entendu dire à mon frère, mais jamais à mon père. Bref, je conviens d'avoir perdu. Ordonnez, condamnez-moi : j'obéirai.

— Attendez. Asseyons-nous; car j'ai besoin d'y penser. Je vous condamne à troquer avec moi de jarretières.

— De jarretières ? vous les avez vues. Elles sont laides et ne valent rien.

— N'importe. Je penserai deux fois par jour à l'objet que j'aime, et à peu près aux mêmes instans où vous serez obligée de penser à moi.

— L'idée est fort jolie, et elle me flatte. Je vous pardonne maintenant de m'avoir trompée. Voici mes vilaines jarretières.

— Voici les miennes.

— Ah ! mon cher trompeur, qu'elles sont belles! Le joli présent! qu'elles plairont à ma mère!

(1) Que l'on obtienne la victoire par la fortune ou par la ruse, vaincre fut toujours une chose louable.

C'est sûrement un cadeau qu'on vient de vous faire, car elles sont toutes neuves?

— Non, ce n'est pas un présent. Je les ai achetées pour vous, et je me suis creusé la cervelle pour trouver le moyen de vous les faire agréer; c'est l'amour qui m'a suggéré de les faire devenir le prix d'une course. A présent vous pouvez vous figurer ma peine quand je vous ai vue au moment de me gagner. Le dépit m'a inspiré une tromperie fondée sur un sentiment qui vous fait honneur; car avouez que vous auriez montré un trop mauvais cœur, si vous n'étiez accourue à mon secours?

— Et je suis sûre que vous n'auriez pas employé cette ruse, si vous aviez pu deviner le mal que vous m'avez fait.

— Vous vous intéressez donc bien vivement à moi?

— Je ferais tout au monde pour vous en convaincre. J'aime extrêmement mes jolies jarretières : je n'en aurai pas d'autres et je réponds bien que mon frère ne me les volera pas.

— En serait-il capable ?

— Oh ! très-capable, surtout si les agrafes sont d'or.

— C'est de l'or ; mais dites-lui que c'est du cuivre doré.

— Mais vous m'apprendrez à accrocher ces jolies agrafes.

— Oui, bien certainement.

Nous allâmes dîner. Après le repas, auquel je me

rappelle que nous fîmes également honneur, elle devint plus gaie et moi plus amoureux, mais aussi plus à plaindre à cause de la dure loi que je m'étais faite. Impatiente de mettre ses jarretières, elle me pria de l'aider, de la meilleure foi du monde, et sans malice ni coquetterie. Une jeune fille innocente qui, malgré ses quinze printemps, n'a pas encore aimé et qui n'a vécu ni avec d'autres jeunes filles ni dans le monde, ne connaît ni la violence des désirs ni tout-à-fait ce qui les fait naître. Elle n'a certainement aucune idée du danger des tête-à-tête. Quand l'instinct la rend amoureuse pour la première fois, elle croit l'objet de son amour digne de toute sa confiance, et elle croit ne pouvoir se faire aimer qu'en lui témoignant une confiance sans réserve.

Trouvant que ses bas étaient trop courts pour lui attacher la jarretière au-dessus du genou, elle me dit qu'elle les mettrait avec des bas plus longs, et à l'instant, tirant adroitement de ma poche ceux que j'avais achetés, je les lui fais accepter. Joyeuse et pleine de reconnaissance, elle s'assied sur moi, et dans l'effusion de son contentement, elle me donne tous les baisers qu'elle aurait donnés à son propre père s'il lui avait fait un pareil présent. Je lui rendais ses baisers, en continuant à dompter avec force la violence de mes désirs : je me contentais de lui dire qu'un seul de ses baisers valait plus qu'un royaume. Ma charmante C. C. se déchaussa et se mit une paire de bas qui lui

allaient jusqu'à moitié de la cuisse. Plus je la découvrais innocente, moins j'osais me déterminer à m'emparer de cette ravissante proie.

Nous redescendîmes au jardin et après nous être promenés jusqu'au soir, nous allâmes à l'Opéra, ayant soin de garder nos masques; car le théâtre étant petit, on aurait pu nous reconnaître, et ma délicieuse amie était sûre que son père ne lui permettrait plus de sortir, s'il venait à savoir qu'elle jouissait de ce plaisir.

Nous étions tout étonnés de ne pas voir son frère. Nous avions à notre gauche le marquis de Montalegre, ambassadeur d'Espagne, avec la demoiselle Bola sa maîtresse en titre, et à notre droite deux masques, homme et femme, qui ne s'étaient point démasqués. Ces deux masques avaient constamment les yeux sur nous; mais ma jeune amie leur tournant le dos ne pouvait pas s'en apercevoir. Pendant le ballet, C. C. ayant mis le texte de l'opéra sur la hauteur d'appui de la loge, le masque homme allongea le bras et le prit. Jugeant par-là que nous devions en être connus, je le dis à mon amie qui se tourna et reconnut son frère. Le masque femelle ne pouvait être que son amie C. Comme P. C. connaissait le numéro de notre loge, il avait pris la loge voisine, et comme ce ne pouvait pas être sans intention, je prévis qu'il allait faire souper sa sœur avec cette femme. J'en étais fâché, mais je ne pouvais éviter la chose qu'en rompant en visière, et j'étais amoureux.

Après le second ballet il vint dans notre loge avec sa belle, et après les compliment d'usage, la connaissance se trouva faite et nous dûmes aller souper à son casino. Dès que les deux dames furent démasquées, elles s'embrassèrent, et la maîtresse de P. C. combla ma jeune amie d'éloges et de prévenances. A table elle affecta de la traiter avec une affabilité extrême, et C. C. n'ayant pas l'usage du monde la traita avec un extrême respect. Cependant je voyais que C., malgré tout son art, laissait percer le dépit que lui causait la vue de la supériorité des charmes que j'avais préférés aux siens. P. C., fou de gaîté, s'épuisait en plates plaisanteries, dont sa belle seule riait : moi dans ma mauvaises humeur, j'en haussais les épaules, et sa sœur n'y entendait rien et par conséquent n'y répondait point. En somme, notre quadrille, mal assorti, était fort maussade.

Au dessert, P. C., un peu échauffé par le vin, embrassa sa belle et me provoqua à imiter son exemple avec sa sœur. Je lui dis qu'aimant réellement mademoiselle C. C., je ne prendrais ces libertés que lorsque j'aurais acquis des droits sur son cœur. P. C. se mit à plaisanter là-dessus, mais C. lui imposa silence. Reconnaissant de cet acte de décence, je tire de ma poche la douzaine de gants que j'avais achetés, et après lui avoir fait présent de six paires, je priai mon amie d'accepter les autres. P. C. se leva de table en rica-

nant, entraînant sa maîtresse qui était un peu dans les vignes du Seigneur, et se jeta avec elle sur un canapé. La scène devenant lubrique, je me plaçai de manière à les cacher et j'entraînai doucement mon amie dans l'embrasure d'une fenêtre. Je n'avais pu empêcher que C. C. ne vit dans une glace la situation des deux impudens, et elle avait le visage tout en feu; cependant ne lui tenant que des propos décens, elle me parlait de ses beaux gants qu'elle pliait sur la console. Après son brutal exploit, l'impudent P. C. vint m'embrasser, et sa dévergondée compagne, imitant son exemple, embrassa ma jeune amie en lui disant qu'elle était sûre qu'elle n'avait rien vu. C. C. lui répondit modestement qu'elle ne savait pas ce qu'elle aurait pu voir; mais un regard qu'elle m'adressa me fit deviner tout ce qu'elle éprouvait. Quant à ce que j'éprouvais moi-même, je le laisse à penser au lecteur, s'il connaît le cœur de l'homme. Comment supporter cette scène en présence d'une innocente que j'adorais, lorsque j'avais à combatre contre mes propres désirs pour ne pas en abuser! J'étais sur des charbons! la colère et l'indignation aux prises avec la retenue qui m'était commandée par le besoin de me conserver l'objet que je chérissais, me causaient un tremblement universel. Messieurs les inventeurs de l'enfer n'auraient pas manqué d'y placer cette souffrance, s'il l'avaient connue. L'impudique P. C. avait cru dans sa brutale action, me

donner une grande preuve de son amitié, comptant pour rien le déshonneur de sa maîtresse, et la délicatesse de sa sœur qu'il exposait à la prostitution. Je ne sais comment j'eus le courage de ne pas l'étrangler. Le lendemain, étant venu me voir, je l'accablai de reproches, et il tâcha de s'excuser en me disant qu'il ne l'aurait jamais fait s'il n'avait été persuadé que j'avais déjà traité sa sœur tête-à-tête comme il avait traité sa maîtresse devant nous.

Mon amour pour C. C. acquérait à chaque instant un nouveau degré d'intensité, et j'étais décidé à tout entreprendre pour la mettre à l'abri du parti que son indigne frère aurait pu tirer d'elle en la livrant à quelqu'un de moins scrupuleux que moi. L'affaire me semblait pressante. Quelle horreur! Quelle espèce inouie de séduction! Quel étrange moyen de gagner mon amitié! et je me voyais dans la dure nécessité de dissimuler avec l'être que je méprisais le plus au monde! On m'avait informé qu'il était obéré, qu'il avait fait banqueroute à Vienne où il avait femme et enfans; qu'à Venise il avait compromis son père qui avait été obligé de le chasser de la maison et qui par commisération faisait semblant de ne pas savoir qu'il y logeait encore. Il avait séduit sa femme ou plutôt sa maîtresse, que son mari ne voulait plus revoir, et après lui avoir tout mangé, il cherchait à tirer parti de sa prostitution parce qu'il ne savait plus où donner de la tête.

Sa pauvre mère, dont il était l'idole, lui avait donné tout ce qu'elle possédait, même ses nippes; et moi je m'attendais à me voir encore importuner de quelque prêt ou caution; mais j'étais fermement décidé à tout lui refuser. Je ne pouvais supporter l'idée que C. C. dût devenir la cause innocente de ma ruine et servir d'instrument à son frère pour entretenir ses débauches.

Poussé par un sentiment irrésistible, par ce qu'on appelle de l'amour parfait, dès le lendemain j'allai voir P. C., et après lui avoir dit que j'adorais sa sœur avec l'intention la plus pure, je lui fis sentir toute la peine qu'il m'avait faite en oubliant tous les égards et cette pudeur que le libertin le plus achevé ne doit jamais blesser, s'il a quelque prétention à la bonne société. Dussé-je, lui dis-je, renoncer au plaisir de voir votre angélique sœur, je suis décidé à ne plus me trouver avec vous; mais je vous préviens que je saurai empêcher qu'elle ne sorte avec vous pour devenir entre vos mains le prix de quelque marché infâme.

Il s'excusa de nouveau sur son ivresse et sur ce qu'il ne croyait pas que j'eusse pour sa sœur un amour qui exclût la jouissance. Il me demanda pardon, m'embrassa en pleurant, et j'allais peut-être me laisser attendrir quand je vis entrer sa mère et sa sœur qui me remercièrent avec effusion de cœur du joli présent que je lui avais fait. Je répondis à la mère que je n'aimais sa fille que

dans l'espérance qu'elle me l'accorderait pour épouse. Dans cet espoir, madame, ajoutai-je, je ferai parler à monsieur votre époux aussitôt que je me serai assuré un état qui me mette à même de la faire vivre convenablement, et de manière à la rendre heureuse. En disant cela, je lui baisai la main, et d'une façon si émue que les larmes me coulaient le long des joues. Ces larmes furent sympathiques et firent couler celles de cette bonne mère. Après m'avoir remercié affectueusement, elle me laissa avec sa fille et son fils, qui semblait être transformé en statue.

Il y a dans le monde grand nombre de mères de cette trempe, et ce sont souvent celles qui ont été constamment sages : elles ne soupçonnent pas la tromperie parce qu'elles ne sentent en elles d'autre mobile que celui des vertus; mais elles sont presque toutes victimes de leur bonne foi et de la confiance qu'elles ont en ceux qui leur semblent être pleins de probité. Ce que j'avais dit à la mère étonna la fille; mais son étonnement fut bien plus grand quand elle sut ce que j'avais dit à son frère. Après un moment de réflexion elle lui dit qu'avec tout autre que moi elle aurait été perdue, et qu'elle ne lui aurait pas pardonné si elle avait été à la place de sa dame; car sa conduite envers elle était déshonorante autant pour elle que pour lui. P. C. pleurait, mais le traître était maître de ses larmes.

C'était le jour de la Pentecôte, et comme il y

avait relâche au théâtre, il me dit que si je voulais me trouver le lendemain au même endroit que les autres jours, il me remettrait sa sœur, et que comme l'honneur ne lui permettait pas de laisser madame C. seule, ils nous laisserait en toute liberté. Je vous donnerai ma clé, me dit-il, et vous reconduirez ma sœur ici après que vous aurez soupé où bon vous semblera.

En achevant ces mots, il me donna la clé que je n'eus pas la force de refuser, et il nous laissa. Je sortis un instant après lui en disant à mon amie que nous irions le lendemain au jardin de la Zuecca. Le parti qu'a pris mon frère, me dit-elle, est le plus honnête qu'il pût prendre.

Je fus exact au rendez-vous, et brûlant d'amour, je pressentais ce qui allait arriver. J'avais eu soin de louer une loge à l'Opéra, mais pour attendre le soir nous allâmes à notre jardin. Comme c'était un jour de fête, il y avait plusieurs petites sociétés à des tables séparées et ne voulant nous mêler avec personne, nous résolûmes de rester dans un appartement que nous nous fîmes donner, ne nous souciant de voir l'opéra que vers la fin : en conséquence, j'ordonnai un bon souper. Nous avions sept heures devant nous, et ma charmante amie me dit que nous ne nous ennuierions pas. Elle se débarrassa de son accoutrement de masque, et vint s'asseoir sur mes genoux en me disant que j'avais achevé de la subjuguer par la manière dont je l'avais ménagée après l'affreux

souper ; mais tous nos raisonnemens étaient accompagnés de baisers qui peu à peu devenaient de flamme. As-tu vu, me dit-elle, ce que mon frère fit à sa dame lorsqu'elle se mit à cheval sur lui ? Je ne vis rien qu'au miroir, mais je me figurai bien la chose.

— N'as-tu pas craint que je ne te traitasse de même ?

— Non, je te l'assure. Comment aurai-je pu le craindre sachant combien tu m'aimes ? Tu m'aurais tellement humiliée, que je n'aurais plus pu t'aimer. Nous nous réserverons pour quand nous serons mariés, n'est-ce pas, mon ami? Tu ne saurais te figurer la joie que j'ai éprouvée en t'entendant t'expliquer à ma mère ! Nous nous aimerons toujours. Mais à propos, mon ami, explique-moi les mots qui sont brodés sur les jarretières.

— Y a-t-il une devise ? je n'en savais rien.

— Oh ! oui ; c'est français : fais-moi le plaisir de lire.

Assise sur moi, elle détache une jarretière pendant que je lui détache l'autre. Voici les deux vers que j'aurais dû lire avant de lui faire ce présent :

En voyant chaque jour le bijou de ma belle,
Vous lui direz qu'Amour veut qu'il lui soit fidèle.

Ces vers, fort libres sans doute, me parurent bien faits, comiques et pleins d'esprit. J'éclatai

de rire, et je redoublai lorsque, pour la contenter, je dus lui en traduire le sens. Comme c'était une idée neuve pour elle, j'eus besoin d'entrer dans des détails qui nous mirent tout en feu. Je n'oserai plus, me dit-elle, faire voir mes jarretières à personne, et j'en suis fâchée. Comme j'avais pris un air pensif : Dis-moi, me dit-elle, à quoi tu penses.

— Je pense que ces fortunées jarretières ont un privilége que je n'aurai peut-être jamais. Que je voudrais être à leur place! Je mourrai peut-être de ce désir, et je mourrai malheureux.

— Non, mon ami; car je suis dans ton même cas, et je suis sûre de vivre. D'ailleurs nous pouvons hâter notre mariage. Pour moi, je suis prête à te donner ma foi dès demain, si tu veux. Nous sommes libres, et mon père devra y consentir.

— Tu raisonnes juste, car l'honneur même l'y forcerait. Cependant je veux lui donner une marque de respect en te faisant demander, et ensuite notre maison sera bientôt faite. Ce sera dans huit ou dix jours.

— Si tôt? tu verras qu'il répondra que je suis trop jeune.

— Et il dira peut-être vrai.

— Non, car je suis jeune, mais non pas trop, et je suis bien sûre que je puis être ta femme.

J'étais sur une fournaise et toute résistance au feu qui me brûlait commençait à me devenir impossible. Toi que je chéris, lui dis-je, es-tu bien

sûre que je t'aime? Me crois-tu capable de te tromper? Es-tu certaine de ne jamais te repentir d'être mon épouse?

— J'en suis plus que certaine, mon cœur; car tu ne saurais vouloir faire mon malheur.

— Eh bien! devenons époux dès cet instant. Dieu seul sera témoin de nos sermens, et nous ne saurions en avoir de plus loyal, car il connaît la pureté de nos intentions. Donnons-nous réciproquement notre foi, unissons nos destinées et soyons heureux. Nous fortifierons notre tendre lien du consentement de ton père et des cérémonies de la religion aussitôt qu'il nous sera possible : en attendant sois à moi, sois toute à moi.

— Dispose de moi, mon ami. Je promets à Dieu et à toi d'être dès ce moment et pour la vie ta fidèle épouse : je m'expliquerai ainsi à mon père, au prêtre qui bénira notre union, enfin à tout le monde.

— Je te fais le même serment, ma tendre amie, et je t'assure que nous sommes parfaitement mariés. Viens dans mes bras; achève mon bonheur.

— Oh! mon Dieu! est-il possible que je touche de si près au bonheur!

Après l'avoir tendrement embrassée, j'allai dire à la maîtresse du casino de ne nous apporter à manger que lorsque nous l'appellerions, et de ne point nous interrompre. Pendant cela ma charmante C. C. s'était jetée sur le lit tout habillée, mais je lui dis que les voiles importuns effarou-

chaient l'amour, et en moins d'une minute j'en fis une nouvelle Ève, belle et nue comme si elle n'avait fait que sortir des mains du suprême artiste. Sa peau douce comme un satin était d'une blancheur éblouissante, que relevait encore sa superbe chevelure d'ébène que j'avais étendue sur ses épaules d'albâtre. Sa taille svelte, ses hanches saillantes, sa gorge parfaitement moulée, ses lèvres de roses, son teint animé, ses grands yeux d'où s'échappaient à la fois la douceur et l'étincelle du désir, tout en elle était d'une beauté parfaite et présentait à mes avides regards la perfection de la mère des amours embellie de tout ce que la pudeur répand de charmes sur les attraits d'une belle femme.

Hors de moi-même, je commençais à craindre que mon bonheur ne fût pas réel, ou qu'il ne pût pas devenir parfait par un complète jouissance, quand l'amour malin s'avisa dans un moment si sérieux de me fournir matière à rire. Serait-ce une loi, me dit ma déesse, que l'époux ne dût pas se déshabiller?

— Non, cher ange, non; et si c'en était une, je la trouverais trop barbare pour m'y soumettre.

En un instant je fus débarrassé de tous mes vêtemens, et mon amante se livra à son tour à toutes les impulsions de l'instinct et de la curiosité; car tout en moi était nouveau pour elle. Enfin, comme accablée de la jouissance des yeux, elle

me presse contre son sein et s'écrie : Oh ! mon ami, quelle différence de toi à mon oreiller.

— A ton oreiller, mon cœur ? Mais tu ris : explique-moi cela.

— C'est un enfantillage ; mais tu n'en seras pas fâché ?

— Fâché ! pourrais-je l'être avec toi dans le plus doux instant de ma vie ?

— Eh bien ! depuis plusieurs jours, je ne pouvais pas m'endormir sans tenir mon oreiller entre mes bras : je le caressais, je l'appelais mon cher mari : je me figurais que c'était toi et quand une douce jouissance m'avait rendue immobile, je m'endormais, et le matin je retrouvais mon grand coussin entre mes bras.

Ma chère C. C. devint ma femme en héroïne, car l'excès de son amour lui rendit la douleur même délicieuse. Après trois heures passées dans les plus doux ébats, je me levai et j'appelai pour qu'on nous apportât à souper. Le repas fut frugal, mais délicieux ! Nous nous entre-regardions sans parler, car que nous dire qui valût ce que nous sentions ? Nous trouvions notre bonheur extrême, et nous en jouissions dans la persuasion que nous pouvions le renouveler à notre gré.

L'hôtesse monta pour nous demander si nous désirions quelque chose et elle nous demanda si nous n'irions pas à l'Opéra qu'on disait si beau.

— Est-ce que vous n'y avez jamais été ?

— Jamais, car pour des gens comme nous, c'est

trop cher. Ma fille en est si curieuse que, Dieu me pardonne, je crois qu'elle se donnerait pour avoir le plaisir d'y aller une fois.

— Elle le paierait cher, dit ma petite femme en riant. Mon ami, nous pourrions faire son bonheur sans qu'il lui en coûtât si cher, car cela fait bien mal.

— J'y pensais, mon amie. Tiens, voilà la clé de la loge; tu peux leur en faire présent.

— Tenez, dit-elle à l'hôtesse, voici la clé d'une loge du théâtre Saint-Moïse : elle coûte deux sequins, allez-y à notre place, et dites à votre fille de garder sa rose pour quelque chose de mieux. Pour que vous puissiez bien vous divertir, la mère, voilà deux sequins, lui dis-je : faites bien amuser votre fille.

La bonne femme, tout ébahie de la générosité de ses hôtes, courut trouver sa fille pendant que nous nous applaudissions de nous être mis dans la nécessité de nous recoucher. L'hôtesse remonta avec sa fille, belle blonde très-appétissante, et qui veut absolument baiser la main à ses bienfaiteurs. Elle va partir à l'instant avec son amoureux, nous dit la mère. Il est là-bas; mais je ne la laisserai pas aller seule, car c'est un gaillard ! J'irai avec eux.

— Fort bien, ma bonne; mais à votre retour, faites attendre la gondole qui vous mènera; nous nous en servirons pour retourner à Venise.

— Quoi ! vous voulez rester ici jusqu'à notre retour ?

— Oui, car nous nous sommes mariés aujourd'hui.

— Aujourd'hui, Dieu vous bénisse !

S'étant alors approchée du lit pour l'arranger, elle aperçut les traces vénérables de la sagesse de mon épouse, et dans un mouvement de joie elle vint embrasser ma chère C. C., ensuite elle se mit à faire un sermon à sa fille en lui montrant ce qui, selon elle, faisait un honneur infini à la jeune mariée ; marques respectables, disait-elle, que l'hymen ne voit que rarement de nos jours sur son autel. La fille répondit en baissant ses beaux yeux bleus qu'elle était sûre qu'il lui en arriverait autant à ses nôces.

— J'en suis certaine aussi, car je ne te perds jamais de vue. Va chercher de l'eau dans cette cuvette et porte-la ici ; car cette charmante mariée doit en avoir besoin.

La fille obéit, ensuite ces femmes étant sorties, nous nous recouchâmes et quatre heures de délicieuses extases se passèrent avec une extrême rapidité. Notre dernière lutte aurait été plus longue s'il n'était venu à ma charmante amie le caprice de se mettre à ma place et de renverser les rôles. Epuisés de bonheur et de jouissance, nous nous endormions quand l'hôtesse vint nous dire que la gondole nous attendait. Je me levai de suite pour lui ouvrir dans l'espoir de rire de ce qu'elle nous conterait

de l'Opéra ; mais elle laissa ce soin à sa fille qui était montée avec elle, et elle alla nous préparer du café. La blondine aida mon amie à s'habiller, mais de temps en temps elle me donnait des œillades qui me donnèrent à penser qu'elle avait plus d'expérience que sa mère ne lui en supposait.

Rien n'était plus indiscret que les yeux de ma charmante maîtresse ; ils portaient les marques irrécusables de ses premiers exploits ; mais aussi elle venait de soutenir un combat qui l'avait positivement rendue tout autre qu'elle n'était auparavant.

Nous prîmes du café bien chaud, et je dis à notre hôtesse de nous préparer pour le jour suivant un dîner délicat, ensuite nous partîmes. L'aube du jour commençait à poindre lorsque nous débarquâmes à la place Sainte-Sophie pour mettre en défaut la curiosité des gondoliers, et nous nous quittâmes heureux, contens, et certains que nous étions parfaitement mariés. J'allai me coucher, déterminé à obliger par la voie de l'oracle M. de Bragadin à me faire avoir légalement la main de mon adorable C. C. Je restai au lit jusqu'à midi et je passai le reste de la journée à jouer malheureusement, comme si la fortune avait voulu m'avertir qu'elle n'était pas d'accord avec mon amour.

CHAPITRE XV.

Continuation de mes amours avec C. C. — M. de Bragadin demande cette jeune personne pour moi. — Son père la refuse et la met dans un couvent. — De la Haye. — Je perds au jeu. — Association avec Croce qui me remet en fonds. — Divers accidens.

La douceur du sentiment que me causait mon amour m'avait rendu peu sensible à la perte que j'avais faite, et, tout occupé de mon aimable amie, ma tête semblait fermée à toute idée qui ne lui était pas relative.

Je m'occupais d'elle le lendemain matin quand son frère se présenta d'un air rayonnant en me disant : Je suis sûr que vous avez couché avec ma

sœur et j'en suis ravi. Elle n'en convient pas, mais son aveu est inutile. Je vous l'amènerai aujourd'hui.

— Vous me ferez plaisir, car je l'adore, et je vais la faire demander à monsieur votre père d'une manière qu'il ne pourra point me la refuser.

— Je le désire, mais j'en doute. En attendant je me trouve forcé de vous prier de me rendre un nouveau service. Je puis avoir, moyennant un billet payable en six mois, une bague qui vaut deux cents sequins et que je suis sûr de revendre aujourd'hui pour le même prix. Cette somme m'est indispensable ; mais sans votre caution, le bijoutier, qui vous connaît, ne me la donnera pas. Me ferez-vous ce plaisir ? Je sais que vous avez perdu hier; si vous en avez besoin, je vous donnerai cent sequins que vous me rendrez à l'échéance du billet.

Comment faire pour lui refuser ? je voyais bien que je serais sa dupe ; mais j'aimais tant sa sœur! Je suis prêt, lui dis-je, à signer le billet ; mais vous avez tort d'abuser de ma tendresse pour votre sœur. Nous sortîmes et le marchand ayant accepté ma caution, nous finîmes cette affaire ; mais ce marchand, qui ne me connaissait pas, si ce n'est de nom, croyant me faire un compliment, dit à P. C. que, sous ma caution, tout son magasin était à son service. Je fus peu flatté du compliment, mais je crus y reconnaître la fourberie de P. C. qui avait l'adresse de découvrir, un sur cent,

le malavisé qui, sans aucun fondement, m'accordait sa confiance ; car je n'avais rien. C'est ainsi que mon angélique C. C., qui semblait devoir faire mon bonheur, était l'innocente cause de ma ruine

A midi, P. C. vint me mener sa sœur, et voulant sans doute me prouver qu'il était honnête homme, car ce sont toujours les fripons qui se mettent en frais pour cela, il me rendit le billet du vin de Chypre que j'avais cautionné, m'assurant en même temps qu'à notre première entrevue, il me remettrait les cent sequins qu'il m'avait promis.

Je menai comme à l'ordinaire mon amie à la Zuecca, je fis fermer le jardin et nous dînâmes sous une treille. Ma C. C. me paraissait plus belle depuis qu'elle était à moi, et l'amitié se joignant à l'amour, nous éprouvions une douce satisfaction qui se peignait sur tous nos traits. L'hôtesse, qui m'avait trouvé généreux, nous servit en gibier et en poisson, et sa blondine nous servit à table. Ce fut elle aussi qui vint déshabiller mon amie dès que nous fûmes montés pour nous livrer aux douceurs de notre nouvel hyménée.

Dès que nous fûmes seuls, mon amie me demanda ce que c'était que les cent sequins que son frère devait m'apporter, et je lui dis ce qui s'était passé entre nous. Je t'en supplie, me dit-elle, mon ami, à l'avenir refuse-lui absolument tout; car le malheureux est si obéré qu'il finirait par

t'entraîner dans le précipice où il ne peut manquer de tomber.

Cette fois nos plaisirs nous parurent plus solides : nous les savourions avec plus de délicatesse et, pour ainsi dire, nous les raisonnions. Oh ! mon ami, me disait-elle, fais ton possible pour me rendre mère ; car alors mon père ne pourra plus prétexter de ma trop grande jeunesse pour refuser de me marier. J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que l'accomplissement de ce vœu, quoiqu'il fût aussi le mien, ne dépendait pas entièrement de nous ; mais qu'il était probable que, disposés comme nous l'étions, cela arriverait tôt ou tard.

Après avoir travaillé de notre mieux à l'accomplissement de ce grand œuvre, nous passâmes plusieurs heures dans un sommeil profond et délicieux. Dès que nous fûmes réveillés, je fis venir des bougies et du café, ensuite nous nous remîmes en action dans l'espoir de parvenir à l'accord de cette pamaison commune qui devait assurer notre bonheur. Ce fut au milieu de nos plus doux ébats que l'aube trop matinale vint nous surprendre, et nous nous hâtâmes de rentrer à Venise assez à temps pour éviter l'œil de la curiosité.

Nous renouvelâmes la partie le vendredi ; mais quelque plaisir que je trouve aujourd'hui à me rappeler des instans aussi heureux, je ferai grâce à mes lecteurs de la peinture de nos nouvelles jouissances : ils pourraient bien ne pas se plaire

à mes redites. Je dirai seulement qu'avant de nous séparer, nous fixâmes, mon amie et moi, notre dernière partie au jardin pour le lundi suivant, dernier jour de masques. La mort seule aurait pu me faire manquer à ce rendez-vous, car ce pouvait être le dernier jour de nos jouissances amoureuses.

Ainsi le lundi matin ayant vu P. C., qui me confirma le rendez-vous au même lieu et à la même heure, je ne manquai pas de m'y trouver. La première heure, malgré l'impatience, se passe vite; mais la seconde est d'une longueur accablante. Cependant j'attendis la troisième et la quatrième sans que je visse venir le couple que j'attendais. J'étais dans un état à ne me figurer que les choses les plus sinistres. Si C. C. n'avait pas pu sortir, son frère aurait dû venir me le dire. Mais il se pouvait que quelque contretemps invincible l'en eût empêché, et je ne pouvais pas moi-même l'aller chercher chez elle, quand ce n'aurait été que par la crainte de les manquer en chemin. Enfin, au moment où les cloches sonnaient l'*Angelus*, je me vois accosté par C. C. seule et masquée. J'étais sûre, me dit-elle, que tu étais ici, et j'ai laissé dire ma mère. Me voilà. Tu dois être mort de faim. Mon frère n'a point paru de toute la journée. Allons vite à notre jardin, car j'ai besoin de manger aussi, et puis l'amour nous consolera de tout ce que nous avons souffert aujourd'hui.

Elle m'avait tout dit sans me laisser le temps de placer un mot; je n'avais rien à lui demander : nous partîmes, et nous nous mîmes dans une gondole pour nous rendre à notre jardin. Il faisait un vent affreux, une espèce de tourmente; et la gondole n'étant qu'à une seule rame, il y avait véritablement du danger. C. C., qui ne le soupçonnait pas, folâtrait comme pour se dédommager de la contrainte où elle avait été toute la journée; mais les mouvemens qu'elle faisait mettaient le barcarol en péril : si par malheur il fût venu à tomber dans l'eau, rien n'aurait pu nous sauver, et nous aurions trouvé la mort au lieu du plaisir que nous allions chercher. Je lui disais de se tenir tranquille, mais dans la crainte de l'effrayer, je n'osais lui faire connaître le danger que nous courions; mais le barcarol, qui n'avait pas les mêmes motifs d'égard, nous cria d'une voix de stentor que si nous ne nous tenions pas immobiles, nous étions tous perdus. Cette menace fit effet et nous arrivâmes sans encombre. Je payai généreusement le barcarol qui se mit à rire de joie en voyant l'argent que le danger lui valait.

Nous passâmes dans notre casino six heures fortunées et marquées par de nombreux exploits amoureux; le sommeil cette fois ne fut pas de la partie. La seule pensée qui troublât notre joie, c'était que le temps des masques étant fini, nous ne savions comment dans la suite nous procurer des entretiens amoureux. Nous convînmes que le

mercredi matin j'irais faire une visite à son frère et qu'elle y viendrait comme de coutume.

Nous prîmes congé de la bonne jardinière, qui, ne pouvant plus se flatter de nous voir, nous exprima tous ses regrets et nous combla de bénédictions; ensuite je reconduisis heureusement mon amie jusqu'à sa porte et je me retirai.

M'étant levé à midi, je vis, à ma grande surprise, de la Haye et son élève Calvi, joli garçon, mais le singe de son précepteur dans toute la force du terme. Il marchait, il parlait, il riait absolument comme lui : c'était le même langage que celui du jésuite; français correct, mais âpre. Je trouvai cet excès d'imitation scandaleux, et je crus devoir dire à de la Haye qu'il devait de toute nécessité démaniérer son élève, car cette servile singerie ne pouvait que lui attirer d'amères railleries. Pendant que je lui faisais ma morale à ce sujet, le baron Bavois survint, et dès qu'il eut passé une heure avec ce garçon, il fut tout-à-fait de mon avis. Le jeune Calvi mourut deux ou trois ans après. De la Haye, dont la fureur était de faire des élèves, deux ou trois mois après la mort de Calvi, devint instituteur du jeune chevalier de Morosini, neveu de celui qui avait fait la fortune du baron Bavois, et qui était alors commissaire de la république aux confins pour en régler les limites avec la maison d'Autriche, dont le commissaire était le comte Christiani.

Amoureux outre mesure, je crus ne pouvoir plus différer une démarche dont je croyais alors que dépendait mon bonheur. Ainsi, après le dîner, dès que la société fut partie, je priai M. de Bragadin et ses deux amis de me donner deux heures d'audience dans le cabinet où nous étions inaccessibles. Là, sans nul exorde, je leur dis que j'étais amoureux de C. C. et déterminé à l'enlever s'ils ne trouvaient pas le moyen de la faire acorder par son père pour ma légitime épouse. Il s'agit, dis-je à M. de Bragadin, de me faire un état suffisant pour ma vie, et d'assurer dix mille ducats que cette jeune personne m'apporterait de dot. Leur réponse fut que si Paralis leur donnait toutes les instructions nécessaires, ils obéiraient avec plaisir. Je n'en demandais pas davantage. Je passai deux heures à faire toutes les pyramides qu'ils désirèrent, et la conclusion fut que M. de Bragadin en personne demanderait la jeune personne à son père, l'oracle donnant pour raison de ce choix que ce devait être le même que celui qui, au moyen de tous ses biens présens et à venir, assurerait la dot. Le père de mon amie étant alors à sa campagne, je leur dis qu'ils seraient exactement avertis de son retour, et qu'ils devaient être tous trois réunis quand M. de Bragadin lui ferait la demande de la main de sa fille.

Très-satisfait de ma démarche, je me rendis chez P. C. le lendemain matin. Une vieille femme

m'ayant introduit, me dit que monsieur n'y était pas, mais que madame viendrait me parler. Elle vint en effet avec sa fille et toutes deux me parurent fort tristes. J'en tirai mauvais augure, et C. C. me dit que son frère était en prison pour dettes; qu'il était difficile de le faire sortir parce que les sommes qu'il devait étaient trop considérables. La mère tout en pleurant me dit qu'elle était au désespoir de ne pouvoir le soutenir en prison, et me montra la lettre qu'il lui avait écrite, dans laquelle il la priait de remettre l'incluse à sa sœur. Je demandai à mon amie si je pouvais la lire, elle me la donna, et je vis qu'il la priait de le recommander à moi. Je la lui rendis en lui disant de lui écrire que je me trouvais dans l'impossibilité de rien faire pour lui; en même temps je suppliai la mère de recevoir vingt-cinq sequins avec lesquels elle pourrait le secourir en lui en envoyant un ou deux à la fois. Elle ne consentit à les prendre qu'à force de prières que lui en fit sa fille.

Après cette scène fort peu réjouissante, je leur rendis compte de la démarche que j'avais faite pour obtenir la main de mon amie. Madame me remercia, trouva la démarche honorable et bien conduite; mais elle me dit de ne rien espérer, car son mari, qui tenait à ses idées, avait promis de ne la marier qu'à dix-huit ans et surtout qu'à un négociant. Il devait arriver ce jour-là même. Au moment de mon départ, mon amie

me glissa un billet dans lequel elle me disait que je pouvais sans rien craindre, au moyen de la clé de la petite porte que j'avais, me rendre chez elle à minuit, que je la trouverais dans la chambre de son frère. Cela me combla de joie, car malgré les doutes de la mère, j'espérais le succès le plus heureux.

Rentré chez moi, j'annonce à M. de Bragadin l'arrivée prochaine du père de mon adorable C. C, et aussitôt ce respectable vieillard se mit à lui écrire en ma présence. Il le priait de lui assigner l'heure à laquelle il pourrait aller lui parler d'une affaire importante. Je le priai de ne lui envoyer sa lettre que le lendemain.

Le lecteur devine qu'à minuit, je ne me fis pas attendre. J'entrai sans obstacle et je trouvai mon ange qui me reçut à bras ouverts. Tu n'as rien à craindre, me dit-elle; mon père est arrivé en parfaite santé et tout le monde dort dans la maison. Excepté l'amour, lui dis-je, qui nous invite au plaisir. Il nous protégera, mon amie, et demain ton père recevra un billet de mon digne protecteur. A ces mots, C. C. frissonna par un pressentiment trop juste. Mon père, me dit-elle, qui actuellement ne pense à moi que comme on pense à un enfant, ouvrira les yeux sur moi, et voulant éclairer ma conduite, Dieu sait ce qu'il fera. Maintenant nous sommes heureux, plus encore que lorsque nous allions à la Zuecca, puisque nous pouvons nous voir chaque nuit sans

contrainte : mais que fera mon père quand il saura que j'ai un amant!

— Que peut-il faire? S'il me refuse, je t'enlèverai, et le patriache ne saurait nous refuser la bénédiction nuptiale. Nous serons l'un à l'autre pour la vie.

— C'est le plus ardent de mes vœux, et je suis prête à tout pour cela : mais, mon ami, je connais mon père.

Nous passâmes deux heures ensemble, moins occupés de nos plaisirs que nos peines : je la quittai en lui promettant de la revoir la nuit suivante. Je passai tristement le reste de la nuit, et vers le midi M. de Bragadin me dit qu'il avait envoyé le billet au père, et que celui-ci lui avait fait répondre qu'il irait lui-même le lendemain à son palais pour y recevoir ses ordres. Je revis mon amante vers minuit et je lui rendis compte de tout ce qui s'était passé. C. C. me dit que la missive du sénateur l'avait beaucoup intrigué, car n'ayant jamais eu affaire à M. de Bragadin, il ne pouvait imaginer ce que ce seigneur pouvait lui vouloir. L'incertitude, une sorte de crainte et un espoir confus rendirent nos plaisirs bien moins vifs pendant les deux heures que nous passâmes ensemble. J'étais sûr que M. Ch. C., le père de mon amie, rentrerait chez lui aussitôt après son entrevue avec M. de Bragadin, qu'il ferait beaucoup de questions à sa fille et que dans son embarras, C. C. pourrait se trahir. Elle le

sentait elle-même, et sa peine était visible. J'en étais extrêmement inquiet, et je souffrais de ne pouvoir lui donner aucun conseil, car je ne pouvais pas prévoir comment le père prendrait la chose. Elle devait tout naturellement lui cacher certaines circonstances qui auraient pu nous préjudicier; tandis que dans l'essentiel elle devait dire la vérité et se montrer très-soumise à sa volonté. Je me trouvais dans une étrange situation, et surtout je me repentais d'avoir fait la grande démarche, précisément parce qu'elle devait avoir un résultat trop décisif. Il me tardait de sortir de la cruelle indécision où je me trouvais, et je m'étonnais de voir ma jeune amie moins inquiète que moi. Nous nous séparâmes le cœur serré, mais avec l'espérance de nous revoir la nuit suivante : le contraire me semblait impossible.

Le lendemain, après dîner, M. Ch. C. vint chez M. de Bragadin, mais je ne me montrai pas. Il passa deux heures avec mes trois amis, et je sus dès qu'il fut parti qu'il avait répondu ce que la mère m'avait déjà dit, mais avec une circonstance de plus très-affligeante pour moi; c'est qu'il allait faire passer à sa fille dans un monastère les quatre années qu'elle avait encore à attendre avant de penser à se marier. Il avait fini par leur dire comme un palliatif au refus, que si dans le temps j'avais un état solide, il pourrait consentir à notre union. Je trouvai cette réponse désolante, et dans l'accablement où elle me jeta, je ne trouvai

pas étonnant la même nuit de trouver la petite porte fermée en dedans.

Je retournai chez moi plus mort que vif, et je passai vingt-quatre heures dans la cruelle perplexité où l'on est quand on doit prendre un parti et qu'on ne sait lequel. Je pensais à un enlèvement, mais je découvrais mille difficultés qui pouvaient le rendre impossible, et le frère étant en prison, je trouvais fort difficile d'établir une correspondance avec ma femme; car je croyais telle C. C. bien autrement que si nous n'avions eu que la sanction d'un prêtre et le contrat d'un notaire.

Tourmenté par mille idées sombres ou désespérantes, le surlendemain je me décidai à aller faire une visite à madame C. Une servante vint m'ouvrir et me dit que madame était allée à la campagne et qu'on ne savait pas quand elle serait de retour. Cette nouvelle fut presque un coup de foudre : je restai comme une statue, sans mouvement, car n'ayant plus cette ressource, je me voyais sans aucun moyen de me procurer le moindre renseignement. Je m'efforçais de me montrer calme en présence de mes trois amis; mais j'étais dans le fait dans un état à faire pitié, et le lecteur le concevra peut-être quand je lui aurai dit que dans mon désespoir, je me résolus à faire une visite à P. C. dans sa prison, espérant pouvoir apprendre quelque chose par sa voie.

Cette démarche fut infructueuse, il ne savait rien et je le laissai dans son ignorance. Il me

conta une foule de mensonges que je fis semblant de prendre pour argent comptant, et après lui avoir fait présent de deux sequins, je le laissai en lui souhaitant une prompte délivrance.

Je me torturais l'esprit pour parvenir à trouver un moyen de connaître l'état de mon amie, que je supposais devoir être affreux, et la croyant malheureuse, je me faisais les plus vifs reproches d'en être la cause. J'en étais au point d'avoir perdu l'appétit et le sommeil.

Deux jours après le refus du père, M. de Bragadin et ses deux amis étaient allés à Padoue pour y passer un mois. J'étais resté seul au palais, le triste état de mon âme ne m'ayant pas permis de les accompagner. Cherchant de la dissipation, j'avais joué, et jouant avec distraction, j'avais constamment perdu; j'avais vendu tout ce que j'avais de quelque prix et je devais partout. Je n'avais de secours à espérer que de mes trois bienfaisans amis, et la honte m'empêchait de leur découvrir mon état. Je me trouvais dans la situation la plus propre au suicide et j'y pensais en me rasant devant une glace, quand un domestique entra dans ma chambre avec une femme qui m'apportait une lettre. Cette femme s'approche et me présentant la lettre : Êtes-vous, me dit-elle, la personne à qui elle s'adresse.

Je vois l'empreinte d'un cachet que j'avais donné à C. C.; je crus tomber mort. Pour me calmer, je dis à la femme d'attendre, pensant à

finir de me raser : mais la main me refusait son ministère. Je pose le rasoir, et tournant le dos au porteur, je décachète la lettre et je lis ce qui suit.

« Avant d'écrire en détail, je dois m'assurer de cette femme. Je suis en pension dans ce couvent, très-bien traitée, et je jouis d'une santé parfaite, malgré le trouble de mon esprit. La supérieure a ordre de ne me laisser voir personne et de ne me permettre aucune correspondance avec qui que ce soit. Cependant je suis déjà sûre de pouvoir t'écrire malgré la défense. Je ne doute pas de ta foi, mon cher époux, et je suis certaine que tu ne douteras jamais d'un cœur où tu règnes tout entier. Compte sur mon empressement à faire tout ce que tu m'ordonneras; car je suis à toi et à toi seul. Réponds-moi peu de mots jusqu'à ce que nous soyons sûrs de notre messagère.

« De Muran, le 12 juin. »

Cette jeune personne était devenue savante en morale en moins de trois semaines; mais elle avait eu l'amour pour précepteur, et l'amour seul fait des miracles. L'instant où le criminel passe de l'état de condamnation à l'état de grâce, où l'homme qui passerait de la mort à la vie et se trouverait dans un moment de crise souvent supérieur à ses forces, tel fut l'état ou je me trouvai en achevant la lecture de la lettre de mon amie.

J'eus besoin de plusieurs minutes de repos pour reprendre mes sens, et me retrouver dans mon assiette naturelle.

Je demandai à cette femme si elle savait lire.

—Ah! monsieur, si je ne le savais pas, je serais bien à plaindre. Nous sommes sept femmes destinées au service des saintes religieuses de Muran. Chacune de nous vient à son tour à Venise une fois par semaine : j'y viens tous les mercredis, et d'aujourd'hui en huit je pourrai vous apporter la réponse de la lettre que, si vous voulez, vous pouvez écrire actuellement.

— Vous pouvez donc vous charger des lettres que les religieuses veulent vous confier?

— Cela n'entre pas dans nos conventions; mais la plus importante des commissions qu'on nous donne étant la remise fidèle de lettres, on ne voudrait pas de nous si nous n'étions pas en état de lire l'adresse de celles dont nous sommes chargées. Les religieuses veulent êtres sûres que nous ne donnerons pas à Pierre la lettre qu'elles écrivent à Paul. Nos mères ont toujours peur que nous ne fassions cette balourdise. Vous me verrez donc d'aujourd'hui en huit à la même heure; mais donnez ordre qu'on vous réveille, si vous dormiez, car on nous mesure le temps au poids de l'or. Soyez surtout bien sûr de ma discrétion tant que vous aurez affaire à moi; car si je ne savais pas me taire, je perdrais mon pain, et alors que ferais-je, veuve et avec quatre enfans,

un fils de huit ans, et trois jolies filles dont l'aînée n'a que seize ans? Vous serez le maître de les voir quand vous viendrez à Muran. Je demeure auprès de l'église du côté du jardin, et je suis toujours chez moi ou occupée pour le service du couvent, dont les commissions ne tarissent pas. Mademoiselle, dont je ne sais pas encore le nom, car il n'y a que huit jours qu'elle est chez nous, m'a donné cette lettre, mais si adroitement! Oh! elle doit être aussi spirituelle qu'elle est belle; car trois religieuses présentes ne se sont aperçues de rien. Elle me l'a donnée avec ce billet pour moi que je vous laisse aussi. La pauvre enfant! elle me recommande le secret, mais elle peut y compter. Écrivez-lui, je vous prie, qu'elle peut être sûre, et répondez-lui de moi hardiment. Je ne vous dirai pas d'en faire autant des autres, quoique je les crois toutes très-honnêtes, car Dieu ne veuille que je pense mal de mon prochain; mais voyez-vous, elles sont toutes ignorantes et il est sûr qu'elle jasent au moins avec leur confesseur. Pour moi, grâces à Dieu, je sais bien que je ne dois au mien que l'aveu de mes péchés, et porter une lettre d'une chrétienne à un chrétien n'en est pas un. Au reste, mon confesseur est un bon vieux moine, sourd, je crois, car le bon homme ne me répond jamais rien; mais s'il l'est se sont ses affaires et non les miennes.

Je n'avais pas dessein d'interroger cette femme; mais je l'aurais eu qu'elle ne m'en aurait pas

laissé le temps ; car sans lui faire aucune question, elle me disait tout ce que je pouvais avoir envie de savoir, et cela dans l'intention de me servir exclusivement d'elle.

Je me mis de suite à répondre à ma chère récluse, avec l'intention de ne lui écrire que quelques lignes, comme elle me le recommandait ; mais je n'avais pas assez de temps pour lui écrire si peu. Ma lettre fut un verbiage de quatre pages, et elle dit peut-être moins que la sienne n'exprimait dans une. Je lui disais que sa lettre m'avait sauvé la vie et je lui demandais si je pouvais espérer de la voir. Je lui mandais que j'avais donné un sequin à la porteuse, qu'elle en trouverait un autre sous le cachet de la lettre, et que je lui enverrais tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin. Je la priais de ne pas manquer de m'écrire tous les mercredis, d'être persuadée que ses lettres ne seraient jamais assez longues, et qu'elle devait me rendre un compte détaillé, non-seulement de tout ce qui la regardait, de tout ce qu'on lui faisait faire, mais aussi de toutes ses pensées sur le projet de briser ses chaînes et de détruire tous les obstacles qui pourraient s'opposer à notre mutuel bonheur ; car je me devais tout entier à elle, comme elle me disait qu'elle se devait toute à moi. Je lui insinuais qu'elle devait employer tout son esprit à se faire aimer de toutes les religieuses et des pensionnaires, sans cependant leur faire aucune confidence, ni montrer aucun mécontentement qu'on

l'eût mise au couvent. Après l'avoir louée sur son esprit qui avait trouvé le moyen de m'écrire malgré la prohibition supérieure, je lui faisais sentir qu'elle devait avoir le plus grand soin de ne point se laisser surprendre pendant qu'elle m'écrirait ; car si cela arrivait, on ne manquerait pas de visiter sa chambre et de lui prendre tout ce qu'on y trouverait d'écrit. Brûle toutes mes lettres, mon amie, lui disais-je, et règle-toi sur la nécessité de te confesser souvent, sans nous compromettre. Communique-moi toutes tes peines, qui m'intéressent plus encore que tes plaisirs.

Après avoir cacheté ma lettre de manière à ce que le sequin sous la cire fut indevinable, je récompensai la femme en l'assurant que je continuerais à la récompenser de même chaque fois qu'elle m'apporterait une lettre de mon amie. Quand elle se vit un sequin dans la main, la bonne femme se mit à pleurer de joie, et elle me dit que n'y ayant point de clôture pour elle, elle remettrait la lettre aussitôt qu'elle trouverait la demoiselle seule.

Voici le billet que C. C. avait donné à la femme en lui remettant sa lettre.

« C'est Dieu, ma bonne femme, qui m'inspire de me confier à vous plutôt qu'à une autre. Portez cette lettre à son adresse, et si la personne n'est pas à Venise, vous me la rapporterez. Vous devez la lui remettre en main propre ; et si vous la trou-

vez, vous aurez de suite une réponse que vous ne me remettrez que lorsque vous serez sûre de n'être point observée. »

L'amour n'est imprudent que dans l'espoir de jouir; mais lorsqu'il s'agit de se ménager le retour d'un bonheur détruit par quelque accident, l'amour prévoit tout ce que la plus parfaite perspicacité peut faire découvrir. La lettre de ma charmante femme me combla de joie, et je passai en un instant d'une extrême peine à un extrême plaisir. Je me sentais sûr de l'enlever, quand bien même les murs du couvent auraient été garnis d'artillerie, et ma première pensée après le départ de la messagère fut de trouver le moyen de bien passer les sept jours après lesquels je devais recevoir la seconde lettre. Il n'y avait que le jeu qui pût me distraire, et tout le monde était à Padoue. Je fais faire ma malle et je la fais porter de suite au *burchiello* qui allait partir, et moi-même je pars pour Fusine, et de là, à franc étrier, j'arrive en moins de trois heures à la porte du palais Bragadin où je trouvai mon cher protecteur qui entrait pour aller dîner. Il m'embrassa tendrement, et me voyant tout en nage : Je suis sûr, me dit-il, que rien ne te presse. Non, lui répliquai-je, mais je suis mort de faim. Je portai la joie dans le fraternel trio, et je l'augmentai en leur disant que je passerais six jours avec eux. De la Haye dînait avec nous : immédiatement après

table, il s'enferma avec M. Dandolo, et ils passèrent deux heures ensemble. Je m'étais couché pendant ce temps, et M. Dandolo vint dans mon lit me dire que j'étais arrivé à temps pour consulter notre oracle sur une affaire d'importance qui lui était particulière. Il me donna les questions en me priant de trouver les réponses. Il voulait savoir s'il ferait bien d'embrasser le projet que de la Haye venait de lui proposer.

La réponse de l'oracle fut négative.

Surpris, M. Dandolo fait une seconde question. Il demandait les raisons qu'alléguait le génie Paralis pour justifier son refus.

Je fais la pile cabalistique, et j'en fais sortir cette réponse : « J'ai voulu l'avis de Casanova, et comme je l'ai trouvé contraire à la proposition de de la Haye, je ne veux plus en entendre parler. »

Pouvoir des illusions ! Ce brave homme, content de pouvoir rejeter sur moi tout l'odieux du refus, s'en alla satisfait. Je ne savais pas de quoi il pouvait s'agir et je n'en étais pas curieux ; mais je répugnais à ce qu'un disciple de Loyola se mêlât de faire faire quelque chose à mes amis sans passer par mon canal, et je voulais que cet intrigant s'aperçut que mon ascendant l'emportait sur le sien.

Cela fait, je me masque et je vais à l'Opéra, où m'étant assis à une table de pharaon, je perdis tout mon argent. La fortune continuait à me faire

voir qu'elle n'est pas toujours d'accord avec l'amour. Ma situation me pesait sur le cœur ; j'avais du chagrin : j'allai me coucher ; mais à mon réveil je vois de la Haye paraître, la mine rayonnante ; et avec un air de dévouement et d'amitié, il m'exagère ses sentimens pour moi. Je savais à quoi m'en tenir et je l'attendais au dénoûment. Mon cher ami, me dit-il enfin, pour quelle raison avez-vous persuadé à M. Dandolo de ne pas faire ce que je lui avais insinué ?

— Que lui avez-vous donc insinué?

— Vous le savez.

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— Il m'a dit lui-même que vous l'avez déconseillé.

— Passe pour déconseillé ; mais non pas dissuadé ; car s'il avait été persuadé, il n'aurait pas eu besoin de me demander conseil.

— Comme vous voudrez ; mais puis-je vous demander vos raisons ?

— Dites-moi auparavant de quoi il s'agit.

— Ne vous l'a-t-il pas dit lui-même ?

— Cela se peut ; mais si vous voulez que je vous dise mes raisons, il faut que j'apprenne le tout de votre bouche, car il m'a parlé en secret.

— A quoi bon cette réserve ?

— Chacun a ses principes et sa manière de voir. Je pense assez bien de vous pour croire que

vous ne feriez pas autrement que moi ; car il me semble vous avoir entendu dire qu'en matière de secret, il faut se tenir à l'abri de la surprise.

— Je ne suis pas capable de surprendre un ami ; mais en thèse générale, votre maxime est bonne. J'aime la circonspection. Voici de quoi il s'agit. Vous savez que madame Tripolo est restée veuve, et que M. Dandolo lui fait une cour assidue après la lui avoir faite pendant dix ans du vivant de son mari. Cette dame, qui est encore jeune, belle et fraîche, qui du reste est très-sage, désire de devenir sa femme. C'est à moi qu'elle s'est confiée, et ne voyant dans cette union rien que de très-louable, tant au temporel qu'au spirituel, car vous savez que nous sommes tous hommes, je m'en suis mêlé avec un vrai plaisir. Je crois même avoir vu M. Dandolo incliné à ce mariage lorsqu'il me dit qu'il me donnerait sa réponse aujourd'hui. Je ne suis nullement étonné qu'il vous ait demandé conseil sur l'affaire, car il est de l'homme prudent d'en prendre d'un ami sage avant de se décider à une démarche décisive de cette importance ; mais je vous dirai sincèrement que je suis étonné qu'un tel mariage n'ait pas votre approbation. Excusez-moi si, pour m'instruire, je désire savoir pourquoi votre sentiment est l'opposé du mien.

Ravi d'avoir tout découvert et d'être arrivé à temps pour empêcher mon ami, qui était la bonté même, de contracter un mariage ridicule, je ré-

pondis à mon tartufe que j'aimais M. Dandolo, et que connaissant son tempérament, j'étais sûr qu'un mariage avec une femme comme madame Tripolo lui abrégerait la vie. Cela étant, convenez, lui dis-je, qu'en ami véritable, je devais le déconseiller. Vous souvenez-vous de m'avoir dit que c'est la même raison qui vous a empêché de vous marier ? Vous souvenez-vous de m'avoir vivement parlé à Parme en faveur du célibat ? Faites attention aussi, je vous prie, que tout homme a un petit fonds d'égoïsme, et qu'il m'est permis d'avoir le mien en pensant que si M. Dandolo prenait une femme, le crédit de cette femme devrait être de quelque poids, et que tout ce qu'elle gagnerait sur son esprit serait en pure perte pour moi. Vous voyez bien qu'il n'est pas naturel que je lui conseille de faire un pas qui tournerait tout à mon désavantage. Si vous pouvez me démontrer que mes raisons sont frivoles ou sophistiques, parlez ; je chanterai la palinodie à M. Dandolo ; madame Tripolo deviendra sa femme à notre retour à Venise : mais je vous préviens que je ne me rends qu'à la conviction.

—Je ne me crois pas assez fort pour vous convaincre. J'écrirai à madame Tripolo que c'est à vous qu'elle doit s'adresser.

—Ne lui écrivez pas cela, car elle croira que vous vous moquez d'elle. La croyez-vous assez hébêtée pour se flatter que je consentirais à ses désirs ? elle sait que je ne l'aime pas.

— Comment saurait-elle que vous ne l'aimez pas?

— Elle doit avoir remarqué que je ne me suis jamais soucié que M. Dandolo me menât chez elle. Sachez enfin que tant que je vivrai avec ces trois amis, ils n'auront d'autre femme que moi. Quant à vous, mariez-vous si vous voulez; je vous promets de ne pas vous contrecarrer; mais si vous voulez que nous soyons amis, abandonnez le projet de me les débaucher.

— Vous êtes caustique ce matin.

— J'ai perdu cette nuit tout mon argent.

— J'ai donc mal pris mon temps. Adieu.

A compter de ce jour, de la Haye devint mon ennemi secret, et il n'a pas mal contribué à me faire mettre sous les Plombs deux ans après, non pas par des calomnies, car je ne crois pas qu'il en fût capable quoique jésuite; car, même parmi ces gens, il y a parfois des mœurs; mais bien par des propos mystiques tenus à des dévots. Je crois devoir prévenir mes lecteurs que s'ils aiment ces sortes de gens, ils ne doivent pas lire ces Mémoires; car c'est une engeance que je ne suis pas payé pour épargner. Il ne fut plus question de ce beau mariage. M. Dandolo continua à voir sa belle veuve tous les jours, et je me fis défendre par l'oracle de mettre jamais les pieds chez elle.

Don Antonio Croce, jeune Milanais que j'avais connu à Reggio, grand joueur et correcteur fieffé de la mauvaise fortune, vint me voir au moment

où de la Haye venait de sortir. Il me dit que m'ayant vu perdre mon argent, il venait me proposer le moyen de me refaire, si je voulais me mettre de moitié avec lui dans une banque de pharaon qu'il ferait chez lui, et qu'il aurait pour pontes sept à huit riches étrangers qui faisaient tous la cour à sa femme. Tu mettras, me dit-il, trois cents sequins à ma banque, et tu seras mon croupier. J'ai trois cents sequins aussi, mais ils ne suffisent pas; car les pontes sont forts. Viens dîner chez moi et tu feras leur connaissance. Nous pourrons jouer demain, vendredi, puisqu'il n'y a pas d'Opéra, et sois sûr que nous gagnerons de l'or, car un Suédois, nommé Gilenspetz, peut, à lui seul, perdre vingt mille sequins.

J'étais sans ressources, ou au moins je ne pouvais en espérer que de M. de Bragadin, que j'avais honte d'importuner. Je sentais bien que la proposition de Croce n'était pas sévèrement morale, et que j'aurais pu me trouver en meilleure société; mais si j'avais refusé, la bourse des amoureux de madame Croce n'en aurait pas été moins mal traitée; un autre aurait profité de la fortune. Je ne fus donc pas assez rigoriste pour refuser mon assistance en qualité d'adjudant et ma part au gâteau : j'acceptai l'invitation.

CHAPITRE XVI.

Je rentre en fortune. — Mon aventure à Dolo. — Analyse d'une longue lettre de mon amie. — Mauvais tour que P. C. me joue à Vicence. — Ma scène comi-tragique à l'auberge.

La nécessité, cette loi impérieuse et ma seule excuse, m'ayant à peu près rendu sociétaire d'un capon, restait la difficulté de trouver les trois cents sequins nécessaires : je remis à m'occuper de ce soin après que j'aurais fait connaissance des dupes et de l'idole à laquelle ils adressaient leurs hommages. Croce me conduisit au *Prato della valle* où nous trouvâmes madame au café, environnée d'étrangers. Elle était jolie, et un secrétaire du comte de Rosemberg, ministre impérial, s'étant attaché

à sa suite, faisait qu'aucun noble vénitien n'osait se mettre sur les rangs. Ceux qui m'intéressèrent furent précisément le Suédois Gilenspetz, un Hambourgeois, l'Anglais Mendex, dont j'ai déjà parlé, et trois ou quatre autres que Croce me fit remarquer.

Nous dînâmes fort bien tous ensemble, et après dîner tous les convives demandèrent une banque de pharaon; mais Croce n'accepta point, ce qui me surprit; car étant adroit joueur, avec trois cents sequins, il y avait de quoi tenter la fortune. Il ne me laissa pas long-temps dans l'incertitude du soupçon, car m'ayant conduit dans son cabinet, il me montra cinquante *deblonos da ocho* (1) ce qui faisait trois cents sequins. Quand je vis que ce correcteur de fortune n'avait pas jeté son dévolu sur moi pour me faire sa dupe, je lui dis que je procurerais la somme, et alors il invita tout le monde à souper pour le lendemain. Nous convînmes de partager avant de nous séparer, et qu'il ne tiendrait aucune somme sur parole.

Il fallait trouver la somme, et à qui avoir recours? Je ne vis que M. de Bragadin à qui je pusse la demander. Ce bon et généreux vieillard ne l'avait pas, car sa caisse habituellement était à sec; mais il trouva un usurier, engeance assez commune pour le malheur de la jeunesse, et sur un billet qu'il signa, il me donna mille ducats vé-

(1) Quadruples de 80 piécètes, ou 35 francs de France.

nitiens à cinq du cent par mois, l'intérêt du mois prélevé d'avance. C'était la somme qu'il me fallait. Je me rendis au souper; Croce tailla jusqu'au point du jour et nous nous partageâmes seize cents sequins. On rejoua le lendemain, et le seul Gilenspetz perdit deux mille sequins : le juif Mendex en perdit mille. Le dimanche fut sanctifié par une relâche, mais le lundi la banque gagna quatre mille sequins. Le mardi, ayant tous dîné ensemble, on recommença à jouer ; mais à peine y avait-il quelques tours de faits, qu'un exempt du podesta entra et dit à Croce qu'il avait ordre de lui dire deux mots à l'écart. Ils sortirent ensemble et étant rentré peu après avec un air un peu confus, il nous dit qu'il venait de recevoir l'ordre de ne plus tailler chez lui. Madame se trouva mal, les pontes filèrent, et moi, après avoir pris la moitié de l'or qui se trouvait sur la table, je fis comme les autres : je m'en allai crainte de pis. Croce me dit en partant que nous nous reverrions à Venise, car il avait ordre de quitter l'endroit dans les vingt-quatre heures. Je m'y attendais, car il était trop connu ; mais son plus grand crime aux yeux du podesta, c'est qu'on voulait que les amateurs allassent au foyer de l'Opéra, où la plupart des banquiers étaient des nobles vénitiens.

Je partis par un temps affreux au commencement de la nuit, à franc étrier ; car rien n'aurait pu me retenir, puisque le lendemain je devais recevoir de bonne heure une lettre de ma chère

recluse. A six milles de Padoue, mon cheval s'abattit sur le flanc, et je me trouvai pris dessous avec la jambe gauche. J'étais en bottes molles, et je craignais de m'être blessé. Le postillon qui me précédait ayant entendu le bruit de ma chute, vint à moi et me dégagea, sans encombre; mais mon cheval s'était estropié. J'use de mon droit en montant le cheval du postillon, mais l'insolent le prend au mors et veut m'empêcher d'aller plus loin. Je cherche à lui démontrer qu'il a tort, mais n'entendant pas raison, il persiste à m'arrêter, et moi, pressé d'arriver, je lui tire un coup de pistolet à brûle-pourpoint, mais sans le toucher; effrayé, il s'éloigne et je pique des deux. Arrivé au Dolo, j'entre à l'écurie et je selle moi-même un cheval que le postillon, au moyen d'un écu, m'indiqua comme excellent. On ne trouve pas extraordinaire que mon autre postillon soit resté en arrière, et nous partons. Il était une heure après-minuit; l'orage avait abîmé les chemins et il faisait noir à ne pas voir à deux pas devant soi : l'aube commençait à paraître quand j'arrivai à Fusine.

Les bateliers me menacent d'un nouvel orage, mais bravant tout, je monte une remorque à quatre rames et j'arrive chez moi sain et sauf, mais transi et mouillé jusqu'aux os. Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais arrivé quand la messagère de Muran me remit une lettre en me disant qu'elle reviendrait dans deux heures pour en recevoir la réponse. Cette lettre était un journal

de sept pages, dont la traduction fidèle pourrait ennuyer le lecteur; mais en voici l'extrait.

Le père de C. C., après avoir parlé à M. de Bragadin, était rentré chez lui, avait appelé la mère et la fille dans sa chambre et lui avait demandé avec douceur où elle m'avait connu. Elle lui répondit qu'elle m'avait parlé quatre ou cinq fois dans la chambre de son frère, où je lui avais demandé si elle consentirait à devenir ma femme, à quoi elle avait répondu qu'elle dépendait de son père et de sa mère. Le père lui avait dit alors qu'elle était trop jeune pour penser à se marier, et que d'ailleurs je n'avais pas encore d'état. Après cette sentence, il était allé dans la chambre du fils, avait fermé la petite porte en dedans ainsi que celle qui communiquait avec la chambre de la mère, et lui ordonna de me faire dire qu'elle était allée à la campagne, dans le cas où je me présenterais pour lui faire visite.

Deux jours après, il alla la trouver au lit de sa mère qui était malade, et lui dit que sa tante allait la conduire à un couvent, où elle resterait en pension jusqu'au moment où elle recevrait un époux des mains de son père et de sa mère. Elle lui avait répondu que, parfaitement soumise à ses volontés, c'était avec plaisir qu'elle lui obéissait. Content de sa docilité, son père lui promit de l'aller voir et l'assura que sa mère irait aussi dès qu'elle serait rétablie. Un quart d'heure après, sa tante vint la prendre et une gondole les con-

duisit au couvent où elle se trouvait. On lui avait apporté son lit et ses effets; elle était très-contente de sa chambre et de la religieuse à laquelle on l'avait consignée et dont elle dépendait. C'était d'elle qu'elle avait reçu la défense de recevoir ni lettres ni visites, ni d'écrire à personne sous peine d'excommunication du saint-père, de damnation éternelle et autres bagatelles pareilles; cependant cette même religieuse lui avait donné du papier, de l'encre et des livres, et c'était la nuit qu'elle transgressait les ordres monastiques en s'occupant à m'écrire tous ces détails. Mon amie me marquait qu'elle croyait la porteuse discrète et fidèle, et qu'elle pensait qu'elle le serait toujours, car elle était pauvre et nos sequins étaient une petite fortune pour elle.

Elle me disait d'une manière très-plaisante que la plus belle de toutes les religieuses du couvent l'aimait à la folie, qu'elle lui donnait deux fois par jour des leçons de langue francaise et qu'elle lui avait défendu amicalement de lier connaissance avec les pensionnaires. Cette religieuse n'avait que vingt-deux ans; elle était belle, riche et généreuse : toutes les autres lui témoignaient beaucoup d'égards. Quand nous sommes seules, me disait mon amie, elle me donne des baisers si tendres que tu en serais jaloux si elle n'était pas femme. Quant au projet d'enlèvement, elle me disait qu'elle n'en croyait pas l'exécution difficile, pourtant que la prudence devait nous conseiller

d'attendre qu'elle eût pu m'informer exactement des localités qu'elle ne connaissait pas encore suffisamment. Elle me recommandait la fidélité comme garant de la constance, et elle finissait par me demander mon portrait en bague, mais avec un secret qui ne fût connu que de nous. Elle me disait que je pourrais lui faire tenir ce bijou par sa mère qui se portait bien, et qui tous les jours allait seule à la première messe de sa paroisse. Elle m'assurait que sa bonne mère serait ravie de me voir et de faire ce que je lui demanderais. Au reste, j'espère me trouver dans quelques mois dans un état à scandaliser le couvent, si l'on s'obstine à vouloir m'y retenir.

Je finissais ma réponse quand Laure, la messagère, revint pour la prendre. Après lui avoir donné le sequin promis, je lui remis un paquet avec de la cire d'Espagne, du papier, des plumes et un briquet, qu'elle me promit de remettre à ma belle. Mon amie lui avait dit que j'étais son cousin, et Laure faisait semblant de le croire.

Ne sachant que faire à Venise, et croyant mon honneur engagé à paraître à Padoue, où l'on pouvait croire que j'avais reçu le même ordre que Croce, je me hâtai de déjeûner, ensuite j'allai prendre un *boleton* (1) à la poste de Rome; car je prévoyais que mon coup de pistolet et le cheval estropié auraient mis les maîtres de poste de

(1) Billet.

mauvaise humeur : mais ils ne pouvaient me refuser des chevaux, s'il y en avait, en montrant ce qu'on appelle, en Italie, le *boleton*. Quant au coup de pistolet, je ne craignais rien, car j'avais manqué exprès l'insolent postillon; et quand bien même je l'aurais couché sur le carreau, il n'en aurait rien été.

Je pris à Fusine une voiture à deux roues, car j'étais si fatigué qu'il m'aurait été impossible de monter à cheval, et en cet état j'arrive au Dolo, où étant reconnu, on me refuse des chevaux. Je crie, et le maître de poste sort et me menace de me faire arrêter si je ne lui paie le cheval que j'avais crevé. Je lui réponds que si le cheval était mort, j'en rendrais compte au maître de poste à Padoue et que pour lui, il eût à me fournir de chevaux sans retard. En disant cela je lui montrai le redoutable *boleton*. Cette vue lui fit baisser le ton, mais il me dit que quand même il me donnerait des chevaux, j'avais si mal traité le postillon, qu'aucun ne voudrait m'accompagner. Dans ce cas, lui dis-je, ce sera vous qui m'accompagnerez. Pour toute réponse il me rit au nez, me tourne le dos et s'en va. Je prends deux témoins et je me rends chez un notaire qui dresse un procès-verbal dans lequel j'intime au maître de poste la dépense de dix sequins par heure de retard, jusqu'à ce qu'il m'ait fourni des chevaux.

Dès qu'il eut connaissance du procès-verbal, s'étant sans doute préparé d'avance, il fit sortir

deux chevaux furieux. Je vois le projet, qui était de me verser en route et de me jeter peut-être dans la rivière; mais je dis froidement au postillon qu'au moment même où il me verserait, je lui ferais sauter la cervelle d'un coup de pistolet : effrayé, il rentre ses chevaux en déclarant au maître qu'il ne me conduirait pas. Au même instant arrive un courrier qui demande six chevaux de voiture et deux chevaux de selle. Je signifie au maître de poste que personne ne partira avant moi, et que s'il fait résistance, il y aura du sang versé, et pour donner du poids à ma menace, je tire mes pistolets. Mon homme jure, peste; mais tous les assistans lui donnant tort, il s'en va.

Cinq minutes après, voilà Croce dans une belle berline à six chevaux avec sa femme, une femme de chambre et deux domestiques en grande livrée. Il descend, nous nous embrassons, et je lui dis d'un air triste qu'il ne partira pas avant moi. Je lui conte l'affaire, il m'approuve, gronde en grand seigneur et fait trembler tout le monde. Le maître de poste avait disparu, sa femme vient et ordonne qu'on me serve. Croce pendant ce temps me dit que je faisais bien de me remontrer à Padoue, où le bruit courait que j'en étais parti par ordre. On a également fait partir, me dit-il, M. de Goudoin, colonel au service du duc de Modène, parce qu'il tenait une banque chez lui. Je lui promis d'aller le voir à Venise la semaine sui-

vante. Cet homme, qui m'était tombé des nues dans un instant de détresse, avait gagné dix mille sequins en quatre séances : j'en avais touché cinq mille et je m'empressai de payer mes dettes et de retirer tous les effets que j'avais mis en gage. Ce gredin me remit en fortune, car depuis cet instant, je perdis le guignon qui s'était comme attaché à mes pas.

J'arrivai heureusement à Padoue, et le postillon qui, par crainte peut-être, m'avait parfaitement mené, fut content de moi : c'était pour faire ma paix avec cette sorte de gens. Mon arrivée combla de joie mes trois amis que mon départ précipité avait mis en alarme, à l'exception de M. de Bragadin entre les mains duquel j'avais mis ma cassette la veille. Ses deux amis croyaient au bruit qui s'était répandu que le podesta m'avait aussi envoyé l'ordre de partir. Ils ne réfléchissaient pas qu'étant citoyen de Venise, on ne pouvait point m'intimer un pareil ordre sans s'exposer à des poursuites. J'étais fatigué; mais au lieu d'aller me coucher, je fis grande toilette pour aller à l'Opéra sans masque. Je dis à mes amis qu'il fallait que je me montrasse pour démentir tout ce que de mauvaises langues avaient débité sur mon compte. De la Haye me dit : Je suis charmé si tout ce qu'on a dit est faux; mais vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous, car votre départ précipité fournissait ample matière aux conjectures.

— Et à la calomnie.

— C'est possible ; mais le public veut tout savoir, et ce qu'il ne peut deviner, il l'invente.

— Et les sots et les méchans s'empressent de répéter ses inventions.

— Mais il est certain cependant que vous avez voulu tuer le postillon. Est-ce encore une calomnie ?

— La plus grande de toutes. Croyez-vous qu'une main sûre puisse, sans le vouloir, manquer un homme à brûle-pourpoint?

— Cela paraît difficile ; mais est-il au moins certain que le cheval est mort, et vous le paierez.

— Non, pas même quand il serait à vous ; car le postillon me devançait. Vous qui savez beaucoup, connaissez-vous le règlement des postes? D'ailleurs j'étais pressé, car j'avais promis à une jolie femme de déjeûner ce matin avec elle, et ces promesses, vous le savez, on n'y manque pas.

Le sieur de la Haye me parut piqué de l'ironie un peu caustique dont j'avais assaisonné le dialogue, mais il le fut bien davantage quand, tirant un rouleau de sequins de ma poche, je lui rendis la somme qu'il m'avait prêtée à Vienne. L'homme ne raisonne bien que quand il a la bourse bien fournie ; alors il a la verve facile, à moins qu'une passion en tumulte ne l'hébête. M. de Bragadin m'approuva fort de vouloir me montrer à l'Opéra à visage découvert.

Dès que je parus au parterre, l'étonnement se montra sur toutes les figures, et vrais ou faux, je reçus des complimens d'une foule de gens. Après le premier ballet, je passai à la salle de jeu, et en quatre tailles je gagnai cinq cents sequins. Mourant de faim et de sommeil, je rentrai chez mes amis pour y chanter ma victoire. L'ami Bavois, étant présent, profita du moment pour m'emprunter cinquante sequins qu'il ne m'a jamais rendus : il est juste de dire que je ne les lui ai jamais demandés.

Toujours occupé de ma chère C. C., je passai tout le lendemain à me faire peindre en miniature par un habile Piémontais qui se trouvait à la foire de Padoue, et qui plus tard gagna beaucoup d'argent à Venise. Dès que mon portrait fut achevé, il me peignit une jolie sainte Catherine de la même grandeur, et un Vénitien, habile bijoutier, me fit la bague supérieurement bien. On ne voyait dans le chaton que la sainte, mais un point bleu presque invisible sur l'émail blanc qui l'entourait répondait au ressort qui faisait paraître mon portrait, ce qu'on obtenait en pressant ce point bleu avec la pointe d'une épingle.

Le vendredi, au moment où nous sortions de table, on vint me remettre un billet. Je fus fort surpris de reconnaître l'écriture de P. C. Il me disait d'aller le voir à l'Étoile où il me donnerait une nouvelle qui m'intéresserait beaucoup. M'imaginant que ce pouvait être quel-

que chose concernant sa sœur, je m'y rendis à l'instant.

Je le trouvai avec madame C., et après lui avoir fait compliment sur sa délivrance, je lui demandai quelle nouvelle il avait à me donner. Je suis sûr, me dit-il, que ma sœur est dans un couvent, et je saurai vous en dire le nom dès que je serai de retour à Venise. Vous m'obligerez, lui dis-je, faisant semblant de ne rien savoir. Mais cette nouvelle n'avait été qu'un prétexte pour m'engager à l'aller voir, et son grand empressement avait une tout autre cause que ma satisfaction. J'ai vendu, me dit-il, mon droit d'approvisionnement pour trois ans pour la somme de quinze mille florins, et la personne avec laquelle j'ai fait ce marché m'a fait sortir de prison en cautionnant pour moi, et elle m'a avancé six mille florins en quatre lettres de change. Il me montra ces effets endossés par un nom que je ne connaissais pas, mais dont il me fit l'éloge. Je veux, continua-t-il, acheter pour six mille florins d'étoffes de soie des fabriques de Vicence, et je donnerai aux fabricans ces mêmes lettres de change en paiement. Je suis sûr de vendre bien vite ces étoffes et d'y faire un bénéfice de dix pour cent. Venez avec nous; je vous en donnerai pour deux cents sequins, et vous serez à couvert de la caution que vous avez eu la bonté de me faire pour la bague. En vingt-quatre heures tout sera fini.

La partie n'était pas de mon goût, mais je me

laissai aveugler par l'envie de me couvrir de la somme que j'avais cautionnée et que je prévoyais devoir payer tôt ou tard. Si je n'y vais pas, me dis-je à moi-même, il vendra les étoffes à vingt-cinq pour cent de perte, et je n'aurai rien. Je promis d'y aller. Il me fit voir différentes lettres de recommandation pour les premières maisons de Vicence, et nous convînmes de partir le lendemain de bonne heure.

Je fus à l'Étoile au point du jour. On attèle une voiture à quatre chevaux ; l'hôte monte avec sa carte et P. C. me prie de payer. La carte se montait à cinq sequins, dont quatre avaient été déboursés par l'hôte pour payer le voiturier qui les avait menés de Fusine. Je vis le coup, mais je payai d'assez bonne grâce, car je devinais que mon bandit était parti de Venise sans le sou. Nous partons et nous arrivons à Vicence en trois heures, et nous allons descendre au Chapeau, où M. P. C. ordonna un dîner délicat, puis il me laissa avec la dame pour aller parler aux fabricans.

Resté seul avec la belle, elle commence à me faire d'aimables reproches. Il y a, me dit-elle, dix-huit ans que je vous aime, car la première fois que je vous vis, c'était à Padoue et nous avions alors neuf ans. Je ne m'en souvenais assurément pas. Elle était fille de l'antiquaire, ami de M. de Grimani, qui m'avait mis en pension chez la fatale Esclavone. Cela me fit rire, car cela me rappelait que sa mère m'avait aimé.

Voilà bientôt des garçons de boutique qui apportent des pièces d'étoffes, et le visage de madame C. s'épanouit. En moins de deux heures la chambre en était encombrée, et P. C. rentre avec deux négocians qu'il avait invités. Madame C. fait d'aimables agaceries; on dîne, on fait profusion de vins exquis. L'après-dîner on porte encore des étoffes : P. C. prend les états avec les prix; mais il en veut encore et on lui en promet pour le lendemain quoique ce soit un dimanche.

Sur la brune, voilà des comtes qui arrivent; car à Vicence tous les nobles sont comtes. P. C. avait laissé chez eux les lettres qui le leur recommandaient. C'était un Velo, un Sesso, un Trento, tous fort aimables. Ils nous invitent au casino de la noblesse, et C. y brille par ses charmes et sa coquetterie. Après y avoir passé deux heures, P. C. engage tous ces messieurs à venir souper avec nous, et tout fut joie et profusion. Tout cela m'ennuyait fort, et par conséquent je n'étais pas aimable ; aussi personne ne m'adressait la parole. Je me lève et je vais me coucher, laissant la bande joyeuse à table. Le matin je descends, je déjeûne et j'observe. La chambre était si encombrée de marchandises, qu'il me parut impossible que P. C. pût suffire au paiement avec les six mille florins en question. Il me dit que toute l'affaire serait achevée le lendemain et que nous étions invités à un bal où devait se trouver toute la noblesse. Les fabricans avec lesquels il avait fait ses affaires vin-

rent tous dîner avec nous, et le dîner fut servi avec une profusion marquée.

Nous allons au bal, mais je ne fus pas longtemps à m'y impatienter sérieusement, car tout le monde parlait à C., à P. C. qui ne disait rien qui vaille, et quand j'ouvrais la bouche on avait l'air de ne pas m'entendre. Je prends une dame pour danser un menuet, elle le danse, mais ayant toujours les yeux à droite ou à gauche et me faisant figurer comme un mannequin. On forme une contredanse, et on arrange la chose de manière que j'en suis exclus, et la même dame qui m'avait refusé danse avec un autre. Si j'avais été de bonne humeur, je ne l'aurais pas souffert ; mais après lui avoir jeté un regard de mépris, je préférai quitter le bal. J'allai me coucher, ne comprenant pas la raison que la noblesse vicentine pouvait avoir de me traiter ainsi. Peut-être ne me négligeait-on que parce que je n'étais pas nommé dans les lettres de P. C.? mais on aurait dû connaître les lois de la politesse. Je prends patience, car nous devions partir le lendemain.

Le lundi, le couple fatigué dormit jusqu'à midi, et après dîner P. C. sortit pour aller payer les étoffes qu'il avait choisies.

Nous devions partir le lendemain, mardi, de bonne heure, et je soupirais par instinct après ce moment. Les comtes que P. C. avait invités, enchantés par sa maîtresse, vinrent souper; mais j'évitai de me trouver à table avec eux.

Le mardi matin on vint m'annoncer que le déjeûner était servi. Je tarde, le garçon remonte et me dit que madame mon épouse me priait de me hâter. A ce mot d'épouse je réponds au pauvre jeune homme par un vigoureux soufflet, et dans ma fureur je le poursuis à coups de pieds jusqu'au bas de l'escalier, qu'il descend en quatre sauts au risque de se casser le cou. J'entre en fureur dans la chambre où l'on m'attendait, et m'adressant à P. C., je lui demande quel est le gredin qui m'a annoncé à l'auberge pour l'époux de madame. Il me répond qu'il n'en sait rien, mais au même instant l'hôte entre dans la salle avec un grand couteau à la main, et me demande avec colère pourquoi j'avais fait sauter l'escalier à son garçon. Je saisis promptement un pistolet et le menaçant à mon tour, je le somme d'un ton impératif de me dire qui m'a fait passer dans son auberge pour l'époux de madame. C'est, me répond l'hôte, M. le capitaine P. C. qui lui-même a donné la consigne. A ces mots, je saisis l'impudent au collet, et d'un bras vigoureux je le pousse contre la muraille, où l'hôte vint m'empêcher de lui briser le crâne avec la crosse de mon pistolet. Madame avait fait semblant de s'évanouir, car les femmes de cette sorte ont toujours des larmes et des évanouissemens à leurs ordres, tandis que l'indigne P. C. s'évertuait à crier : *Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai!* L'hôte court chercher son livre de consignes, et d'un air furieux vient le

mettre sous le nez du lâche en le défiant de répéter que ce n'était pas lui qui avait dicté : *M. P. C.*, *capitaine impérial*, *avec M. et madame Casanova*. Le drôle répond qu'il avait mal entendu, l'hôte lui colle le livre contre la figure avec assez de force pour le jeter tout étourdi contre la muraille.

Quand je vis l'indigne poltron souffrir ce traitement avilissant sans se souvenir qu'il avait une épée, je sors de la salle en priant l'hôte de me faire atteler deux chevaux à une calèche pour Padoue. Écumant de rage et rougissant de honte, je monte dans ma chambre, reconnaissant trop tard la faute énorme que j'avais faite de m'associer à un coquin, et je prépare à la hâte mon sac de nuit. J'allais sortir quand la C. entre dans ma chambre. Sortez, lui dis-je, car dans ma fureur je pourrais ne pas respecter votre sexe.

Elle se jette tout en pleurs sur un siége, me supplie de lui pardonner, m'assurant qu'elle était innocente et qu'elle n'était pas présente lorsque le drôle avait dicté la consigne. La femme de l'hôte survient et m'assure la même chose. Ma colère alors commence à s'évaporer en paroles, et je vois par la fenêtre la voiture que j'avais commandée attelée de deux bons chevaux. Je fais monter l'hôte pour lui payer ce à quoi ma part pouvait se monter; il me répond que ne lui ayant rien ordonné, je ne lui devais rien. Dans ces entrefaites, voilà le comte Velo qui paraît. Je gage, monsieur le

comte, que vous avez cru que cette personne était ma femme.

— C'est ce que toute la ville sait.

— Comment, sacr.... ! et vous avez pu le croire, sachant que je loge seul dans cette chambre, et surtout après avoir vu que je m'étais retiré avant-hier du bal, et hier au soir seul et la laissant au milieu de tout le monde!

— Il y a des maris si commodes.

— Je ne crois pas avoir l'air d'être du nombre, et vous ne vous connaissez pas en hommes d'honneur : sortons d'ici, je vous le prouverai.

Le comte prit vite l'escalier et sortit de l'auberge. La malheureuse C. étouffait et me faisait pitié ; car les larmes d'une femme sont une arme à laquelle je n'ai pu guère résister de ma vie. Je réfléchis que partant sans rien payer, on pourrait se moquer de mon tapage et supposer que je participais à l'escroquerie, j'ordonnai à l'hôte de m'apporter le compte, voulant en payer la moitié. Il court le chercher ; mais voilà une nouvelle scène. Madame C. se jetant à genoux tout en pleurs, me dit que si je l'abandonnais, elle était perdue, car elle n'avait point d'argent et nul effet pour mettre en gage.

— Comment! madame, n'avez-vous pas pour six mille florins de lettres de change, ou les étoffes que vous avez achetées pour cette somme?

— Il n'y a plus d'étoffes; on les a toutes emportées, car les lettres de change que vous avez

vues et que nous regardions comme de l'argent comptant, n'ont excité que le rire des fabricans. Ils ont tout fait reprendre. Aurait-on pu s'attendre à cela ?

— Le coquin! il avait tout prévu, et voilà pourquoi il m'a engagé à venir ici. Il est juste que je porte la peine de ma faute.

Le mémoire que l'hôte m'apporta se montait à quarante sequins, somme énorme pour la dépense de trois jours; mais dans cette somme, il y avait beaucoup d'argent de déboursé par l'hôte. Je compris tout de suite que mon honneur exigeait que je payasse le mémoire en entier et je ne balançai pas, ayant soin d'en tirer une quittance par devant deux témoins. Je donnai ensuite deux sequins au neveu de l'hôte pour le consoler de la chasse que je lui avais donnée, et j'en refusai deux à la misérable C. qui me les fit demander par l'hôtesse.

C'est ainsi que se termina cette vilaine aventure qui m'apprit à vivre, et dont je n'aurais pas dû avoir besoin. Deux ou trois semaines après, j'appris que le comte Trento fit partir ces malheureux avec lesquels je ne voulus plus avoir affaire. Un mois après, P. C. fut emprisonné de nouveau, l'homme qui l'avait cautionné ayant fait banqueroute. Il eut l'effronterie de m'écrire une longue lettre pour me supplier d'aller le voir : je ne lui fis point de réponse. Je fus également inexorable envers la C., que je refusai constam-

ment de voir, et qui se trouva réduite à la misère.

Je revins à Padoue où je ne m'arrêtai que pour prendre ma bague et dîner avec M. de Bragadin qui, peu de jours après, retourna à Venise.

La messagère du couvent m'apporta ma lettre de bonne heure; je la lus avec avidité; elle était tendre, mais ne contenait rien de nouveau. Dans la réponse que je fis à mon amie, je lui détaillai le tour affreux que venait de me faire son mauvais sujet de frère, et je lui annonçai la bague en lui en apprenant le secret.

Suivant l'instruction que ma C. C. m'avait donnée, je fus un beau matin me poster dans un endroit d'où je pouvais voir sa mère entrer dans l'église. J'y entrai après elle, et m'étant mis à genoux à ses côtés, je lui dis que j'avais besoin de lui parler : elle me suivit dans le cloître. Après avoir tâché de la consoler et lui avoir assuré que je me conserverais inviolablement à sa fille, je lui demandai si elle allait la voir. Je compte, me dit-elle, aller embrasser cette chère enfant dimanche, et je lui parlerai de vous, ce qui lui fera un grand plaisir; mais je suis au désespoir de ne pouvoir vous dire où elle est. Je ne veux pas que vous me le disiez, ma bonne mère, mais permettez-moi seulement de vous prier de lui remettre cette bague. C'est l'image de sa patronne, lui dis-je, et vous devez l'engager à la porter toujours à

son doigt; qu'elle lui adresse chaque jour ses prières, car sans sa protection, elle ne pourra jamais devenir ma femme. De mon côté, dites-lui que tous les jours je m'adresse à saint Jacques en récitant un credo.

Enchantée de mes pieux sentimens et ravie de pouvoir inspirer à sa fille cette nouvelle dévotion, la bonne femme me promit de faire ce que je désirais. Je la quittai alors en lui remettant dix sequins que je la priai de faire agréer à sa fille pour ses petits besoins. Elle s'en chargea en m'assurant que son père avait soin qu'elle ne manquât pas du nécessaire.

La lettre qu'elle m'écrivit le mercredi suivant était l'expression du sentiment le plus tendre et le plus vif. Elle me disait que sitôt qu'elle était seule, rien n'était plus prompt que la pointe de l'épingle qui faisait faire la culbute à la sainte en présentant à ses avides baisers les traits chéris de l'être qui était tout pour elle. Je ne cesse pas de te baiser, me disait-elle, lors même que quelque religieuse me surprend, car lorsqu'elle s'approche, je n'ai qu'à faire tomber le couvercle, et ma bonne sainte cache tout. Les religieuses sont tout édifiées de ma dévotion et de la confiance que je témoigne en la protection de ma bienheureuse patronne qui, à ce qu'elles disent, est tout-à-fait mon portrait.

Ce n'était qu'une belle figure d'imagination; mais ma chère petite femme était si belle que la

beauté lui ressemblait toujours. Elle me disait que la religieuse qui lui enseignait le français lui avait offert cinquante sequins de la bague à cause de la ressemblance du portrait de la sainte, mais non par amour pour sa patronne, dont elle se moquait en lisant la vie. Elle me remerciait des dix sequins que je lui avais envoyés, car sa mère les lui ayant remis devant plusieurs religieuses, elle se voyait en état de faire quelques dépenses sans éveiller les soupçons de ces nonnes jaseuses et curieuses. Elle aimait à faire de petits présens aux pensionnaires, et cela la mettait à même de satisfaire ce goût innocent. Ma mère, ajoutait-elle, m'a fait le plus grand éloge de ta piété; elle est enchantée de te savoir aussi dévot. Ne me parle plus, je t'en prie, de mon indigne frère.

Pendant quatre ou cinq semaines, il ne fut question dans ses lettres que de la sainte Catherine qui la faisait tressaillir de peur chaque fois qu'elle était obligée de la confier à la curiosité mystique de quelques vieilles recluses, qui, pour mieux la voir avec leurs lunettes, l'approchaient à deux doigts de leurs yeux et frottaient sans cesse l'émail. Je tremble, me disait-elle, qu'elles ne viennent par hasard à presser l'imperceptible bouton, et que ferais-je si ma sainte sautant allait offrir à leurs regards une figure divine, mais qui n'a pas du tout l'air d'un saint? Dis-moi, quel parti aurais-je à prendre?

Un mois après la seconde arrestation de P. C.,

le marchand auquel j'avais cautionné la bague, vint m'apporter le billet. Je composai avec lui, et moyennant vingt sequins et tous les droits sur la créance, il me laissa tranquille. L'indigne P. C., de sa prison, ne cessait de me faire de basses supplications et de me demander l'aumône.

Croce était à Venise et faisait beaucoup parler de lui. Il tenait maison, avait bonne table, et il faisait une banque de pharaon où les dupes allaient vider leurs bourses. Prévoyant ce qui tôt ou tard devait arriver, je m'étais abstenu de mettre les pieds chez lui; mais nous avions l'air de bonne connaissance lorsque nous nous rencontrions. Sa femme ayant accouché d'un garçon, il me pria de le tenir sur les fonds baptismaux et je ne crus pas devoir lui refuser; mais après la cérémonie et le souper qui s'ensuivit, je ne remis plus les pieds chez mon compère, et je fis bien. Je n'ai pas toujours agi aussi sagement.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME.

PAGES

CHAP. I. Je vais tenter mon opération magique. — Orage terrible qui survient. — Ma peur. — Javotte reste pure. — Je quitte la partie et je vends la gaine à Capitani. — Je retrouve Juliette et le prétendu comte Celi, devenu comte Alfani. — Je me décide à partir pour Naples. — Ce qui me jette dans une autre route. 1

CHAP. II. J'achète une belle voiture et je pars pour Parme avec le vieux capitaine et la jeune Française. — Je revois Javotte et lui fais présent d'une belle paire de bracelets d'or. — Mes perplexités touchant ma compagne de voyage. — Monologue. — Entretien avec le capitaine. — Tête-à-tête avec la Française. 26

CHAP. III. Je pars heureux de Bologne. — Le capitaine nous quitte à Reggio où je passe la nuit avec Henriette. — Notre arrivée à Parme. — Henriette reprend les habits de son sexe ; notre bonheur mutuel. — Je retrouve de mes parens, sans me faire connaître. 53

CHAP. IV. Je prends une loge à l'Opéra malgré la répugnance d'Henriette. — M. Dubois vient chez nous, il y

PAGES

dîne ; tour d'espiéglerie que lui joue mon amie. — Raisonnement d'Henriette sur le bonheur. — Nous allons chez Dubois ; merveilleux talent que mon épouse y déploie. — M. Dutillot. — Superbe fête que donne la cour dans les jardins ; fatale rencontre que nous y faisons. — J'ai une entrevue avec M. d'Antoine, favori de l'infant. 78

CHAP. V. Henriette reçoit M. d'Antoine. — Je perds cette femme aimable que j'accompagne jusqu'à Genève. — Je passe le Saint-Bernard et je retourne à Parme. — Lettre d'Henriette. — Mon désespoir. — De la Haye s'attache à moi. — Fâcheuse aventure avec une actrice ; ses suites. — Je devieus bigot. — Bavois. — Mystification d'un officier fanfaron. 104

CHAP. VI. Je reçois de bonnes nouvelles de Venise, où je retourne emmenant de la Haye et Bavois. — Excellent accueil de mes trois amis, et leur surprise en me voyant un modèle de dévotion. — Bavois me ramène à ma vie première. — De la Haye vrai hypocrite. — Aventure de la fille Marchetti. — Je gagne à la loterie. — Je retrouve Balletti. — De la Haye quitte le palais Bragadin. — Je pars pour Paris. 132

CHAP. VII. Mon passage à Ferrare et aventure comique que j'y ai. — Mon arrivée à Paris. 157

CHAP. VIII. Mon apprentissage à Paris. — Portraits. — Singularités. — Mille choses. 180

CHAP. IX. Mes balourdises dans la langue française, mes succès, mes nombreuses connaissances. — Louis XV. — Mon frère arrive à Paris. 213

CHAP. X. Mon affaire avec la justice parisienne. — Mademoiselle Vesian. 246

CHAP. XI. La belle O-Morphi. — Le peintre imposteur. — Je fais la cabale chez la duchesse de Chartres. — Je quitte Paris. — Mon séjour à Dresde et mon départ de cette ville. 279

Pages

Chap. XII. Mon séjour à Vienne. — Joseph II. — Mon départ pour Venise. 311

Chap. XIII. Je rends le portrait que j'avais emporté de Vienne. — Je vais à Padoue ; aventure pendant mon retour ; suites de cette aventure. — Je retrouve Thérèse Imer. — Ma connaissance avec mademoiselle C. C. . . 333

Chap. XIV. Progrès de mes amours avec la belle C. C. . 357

Chap. XV. Continuation de mes amours avec C. C. — M. de Bragadin demande cette jeune personne pour moi. — Son père la refuse et la met dans un couvent. — De la Haye. — Je perds au jeu. — Association avec Croce qui me remet en fonds. — Divers accidens. 380

Chap. XVI. Je rentre en fortune. — Mon aventure à Dolo. Analyse d'une longue lettre de mon amie.—Mauvais tour que P. C. me joue à Vicence. — Ma scène comi-tragique à l'auberge. 406

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

316752
A.R
Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo C.Upper VII
Title Mémoires, écrits par lui même. Vol.3.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED